

Manuscrit pictographique américain

Emmanuel Domenech, Biliothèque de l'Arsenal, France. Ministère d'Etat et de la maison de l'empereur, France

MANUSCRIT
PICTOGRAPHIQUE
AMÉRICAIN

MANUSCRIT
PICTOGRAPHIQUE
AMÉRICAIN

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MANUSCRIT
PICTOGRAPHIQUE
AMÉRICAIN

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE SUR L'IDÉOGRAPHIE
DES PEAUX-ROUGES

PAR

l'Abbé Em. DOMENECH

Missionnaire apostolique, Chanoine honoraire de Montpellier
Membre de l'Académie pontificale tibérine, de la Société géographique de Paris
et de la Société ethnographique orientale et américaine de France.

OUVRAGE
PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DE M. LE MINISTRE D'ÉTAT
ET DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

PARIS
GIDE LIBRAIRE-ÉDITEUR
5 RUE BONAPARTE
—
1860



A M. PAUL LACROIX

Bien cher bibliophile,

Vous souvient-il de ces charmantes soirées d'hiver, passées dans ce petit salon que j'aimais tant, et toujours rempli de fleurs, de tableaux, de souvenirs, d'esprits de tous les genres, d'hommes et de femmes de tous les pays, de tous les âges et des caractères les plus divers? Vous rappelez-vous ce jeune homme pâle, triste, souffrant et rêveur, qui revenait des solitudes lointaines du Nouveau-Monde, et dont les récits étranges vous attendrissaient si profondément? Pauvre enfant! semblable à ces plantes exotiques, chétives et vivaces tout à la fois, qui croissent auprès des tombeaux, il sentait sa séve se tarir et ses fleurs se faner, parce que la rosée du ciel tombait seule et goutte à goutte sur ses feuilles desséchées, et qu'il ne voyait sur terre aucun bâton sur lequel il pût

solidement s'appuyer. Vous aimiez jouir de son étonnement, lorsqu'il se trouvait au milieu de ce monde créé par la civilisation moderne et si nouveau pour lui : esprit, pensées, sentiments, tout le surprenait et tout aussi l'attristait profondément. Vous aimiez l'entendre parler auprès du feu de ses courses échevelées sur des chevaux sauvages; vous frémissiez parfois en écoutant ses aventures singulières, et vous vous intéressiez au raconteur, parce que son cœur parlait plus haut que ses lèvres, et que vous deviniez bien des choses dans cette nature bizarre, exceptionnelle et primitive.

Parmi cette foule d'amis sincères ou douteux, d'oisifs et de curieux dont ce jeune homme était souvent entouré, il se trouvait un homme célèbre par ses écrits, remarquable par son érudition, ses vastes connaissances, et dont la bienveillance se traduisit moins par des paroles d'une admiration banale et stérile que par des faits indiquant un intérêt réel : « Vous êtes inconnu, disait-il à son « jeune protégé, vous n'avez point de protection, « point de ressources suffisantes pour mener « une existence modeste, mais tranquille; votre « santé ruinée ne vous laisse plus qu'une route à « suivre dans la vie, c'est la carrière littéraire.

« Écrivez vos souvenirs de voyage, publiez vos « notes sur les solitudes américaines, je guiderai « vos premiers pas, et vous marcherez bien vite « tout seul, car vous avez en vous tous les élé- « ments du succès. Petit ruisseau deviendra grande « rivière, et vous verrez que la gloire, la considé- « ration et le bien-être vous sortiront bientôt de « cette triste impasse dans laquelle vous végétez. » Ainsi encouragé du geste et de la voix, avec constance et bonté, le jeune voyageur obéit, quoique avec timidité, car il doutait de lui-même et n'osait se produire en public : depuis, il a toujours trouvé sur sa route ce généreux ami qui lui disait : « Courage, avancez. »

Grâce à ce bon protecteur, à ce guide intelligent, petit ruisseau n'est pas devenu grande rivière; la gloire, les honneurs et le bien-être n'ont pas visité sa demeure, mais son front n'est plus courbé vers la terre par les soucis, l'isolement et la cruelle nécessité; il rêve encore, mais avec moins de tristesse; son travail n'est plus sans salaire et sans fruit; le cercle de ses amis s'élargit peu à peu, et le gouvernement même l'aide avec autant de bienveillance que de générosité.

Il est donc très-simple que la reconnaissance soit publique, elle est trop naturelle et trop vive

pour rester secrète au fond du cœur; car n'est-il pas bien lâche celui qui laisse étouffer sa gratitude par un sentiment quelconque? Cet homme, ce protecteur intelligent, désintéressé, c'est vous, bien cher bibliophile : sans vous languirait peut-être encore, dans un coin obscur de la France ou de l'étranger, cette plante épanouie sous les tropiques, mais inconnue, originale, sans parfum, sans couleur, et qui ne demandait que les soins et l'appui d'une main amie pour répandre au dehors les quelques qualités dont la Providence l'avait douée.

Recevez donc ici l'hommage de ma sincère et de ma profonde reconnaissance, car celui que vous avez ainsi obligé, auquel vous avez ouvert une nouvelle carrière, un chemin qu'il ne croyait pas pouvoir suivre, vous l'avez deviné sans doute : c'est celui qui sera toujours heureux de se dire,

Votre très-reconnaissant, très-affectionné et tout dévoué ami.

EM. DOMENECH,
Missionnaire apostolique.

Paris, 1er juin 1860.

MANUSCRIT
PICTOGRAPHIQUE
AMÉRICAIN

I

NOTICE SUR LES ANCIENS MANUSCRITS AMÉRICAINS ET SUR LE *LIVRE DES SAUVAGES*.

Les lacunes que la science trouve encore de nos jours dans l'histoire de plusieurs grandes familles du genre humain, nous portent à rechercher avec une avide et louable curiosité tous les anciens monuments historiques qui peuvent jeter quelques lumières sur les origines des peuplades peu connues, et particulièrement sur les indigènes du Nouveau-Monde. Malheureusement ces monuments sont rares, et la plupart des originaux ont disparu depuis la découverte de Christophe Colomb : les uns ont été détruits ou dispersés par les premiers européens qui s'emparèrent de cette nouvelle terre promise, les autres

tombèrent entre les mains d'individus incapables de comprendre la valeur du trésor qu'ils possédaient.

Cependant, à force de recherches, on a retrouvé dans les bibliothèques et les dépôts publics, ou bien dans la possession de quelques familles de vieille souche, un certain nombre de manuscrits de la plus haute antiquité. Le chevalier Boturini avait commencé, dès l'année 1736, une des plus riches collections de documents manuscrits de ce genre qui ait été faite sur l'histoire du Mexique et de l'Amérique centrale. Cet antiquaire milanais, mais d'origine française, avait été autorisé par un bref du Pape et par l'Audience royale de la Nouvelle-Espagne, à régulariser le culte de N.-D. de Guadeloupe, si célèbre au Mexique, et encore aujourd'hui mêlé à celui de *Touantzin* (notre mère) des Aztèques. Huit ans de pénibles et dispendieuses recherches pour rassembler les documents éveillèrent d'avares susceptibilités. Le vice-roi comte de Fuenclara, saisit argent, bijoux, musée, et Boturini, enfermé avec des malfaiteurs, fut réduit à vivre d'aumônes. Absous par le juge, et cependant déporté, il fut pris en mer par les Anglais qui, contre le droit des gens, le dépouillèrent d'un reste d'antiquités conservées par des amis, et lui enlevèrent même ses vêtements[1]. On n'a jamais su, dit M. de Humboldt, si ces peintures sont parvenues en Angleterre, ou si on les a jetées à la mer comme des toiles d'un tissu grossier et mal peintes[2].

1. M. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique*, etc.
2. Humboldt, *Vues des Cordillières*.

M. Aubin a pu en recueillir un petit nombre qui, après avoir échappé aux investigations de Robertson et de M. de Humboldt, n'avaient pas été comprises dans la magnifique collection de lord Kingsborough[1].

Jeté nu sur le rocher de Gibraltar, Boturini s'était reconstitué prisonnier des Espagnols. Le roi d'Espagne le déclara innocent; mais cette déclaration ne le fit pas rentrer dans sa propriété. Ces collections, dont Boturini a publié le catalogue à la suite de son *Essai sur l'histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne,* imprimé à Madrid, restèrent ensevelis dans les archives de la vice-royauté de Mexico. On a conservé avec si peu de soin ces restes précieux de la culture des Aztèques, qu'il existe aujourd'hui à peine la huitième partie des manuscrits hiéroglyphiques enlevés au voyageur italien[2].

MM. Ternaux-Compans, D. Rafaël Isidro Gondra, le sénateur Ortega, D. C. M. Bustamente, restaurateurs des études américaines, ont fait connaître les longs différends élevés au sujet de ces collections entre les autorités de la Nouvelle-Espagne, le conseil des Indes, Boturini ou ses héritiers; entre les savants de Mexico, constitués en Académie pour exploiter ces richesses scientifiques, et l'Académie historique de Madrid obtenant la suppression de cette académie coloniale. Pour mettre un terme à ces démêlés, le roi d'Espagne chargea définitivement l'historien mexicain Veytia, exécuteur testamentaire de Boturini,

1. *Mexican Antiquities*, Londres, 1830.
2. HUMBOLDT, *Vues des Cordillières.*

de continuer l'œuvre de l'infortuné antiquaire. Après la mort de Veytia, arrivée en 1769, les procès recommencèrent. Les collections passèrent dans le cabinet de Gama, qui les accrut d'une classe importante de peintures anciennes. C'est à la vente des collections de ce dernier savant que M. de Humboldt acheta, au commencement du siècle, les quelques fragments de peintures ayant autrefois fait partie du musée de Boturini, et aujourd'hui déposées à la bibliothèque royale de Berlin[1]. Toutes les pièces remarquables étaient restées à Mexico, à l'exception de quelques-unes, rapportées en Europe par M. de Waldeck, de qui M. Aubin les a acquises.

M. Aubin, ancien professeur de l'Université, partit pour le Mexique en 1830, sous les auspices de MM. Arago et Thénard, et avec l'autorisation de M. de Broglie, alors ministre de l'instruction publique, afin de s'y occuper de recherches physiques et astronomiques. Mais des circonstances malheureuses l'ayant privé de ses instruments d'observation, et ne pouvant plus atteindre complétement le but de son voyage, M. Aubin chercha à se dédommager par une étude approfondie des restes nombreux de l'antique civilisation américaine. Il acquit une partie des manuscrits et des peintures provenant de la succession des fils du célèbre astronome américain Gama, ainsi qu'un grand nombre de chroniques en nahuatl ou mexicain, écrites par les premiers indigènes initiés à l'usage de nos lettres.

1. M. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique*, etc.

Notre savant compatriote s'était proposé : 1° de réunir tous les documents possibles et de reconstituer autant qu'il le pourrait, soit par des originaux, soit par des copies, la collection de Boturini; 2° de rechercher les pièces de même nature, et que l'antiquaire milanais estimait exister en nombre à peu près égal au pouvoir des indigènes; 3° d'y joindre les documents recueillis par Veytia, par Gama et par Pichardo, dont la collection, au dire de M. de Humboldt, était la plus riche et la plus belle de la capitale. Vingt années de recherches et de sacrifices de tout genre ont été consacrées à cette tâche difficile. On jugera, par l'extrait suivant du catalogue de la collection de M. Aubin jusqu'à quel point il a réussi.

MANUSCRITS EN MEXICAIN OU NAHUATL,

Ayant appartenu à Boturini, et extraits des notices de son catalogue.

« § VIII, n° 6. — Essais d'histoire mexicaine, en « langue nahuatl, sur papier européen, depuis l'an 1064 « jusqu'en 1521, par D. Domingo Chimalpaïn. » — Gama attribue à Tezozomoc cette histoire, en mexicain très-élégant. Ce sont des fragments de Tezozomoc et d'Alonso Franco, annotés par Chimalpaïn, qui se nomme en les citant.

« § VIII, n° 10. — Original. Annales historiques de « la nation mexicaine, sur papier indien, presque in-

« folio, en nahuatl, relié avec des cordelettes de ixtle « (ichtli), etc..... Il commence à la gentilité et suit jus- « qu'à la conquête, époque probable de la mort de l'au- « teur. C'est une pièce antique et d'une grande valeur. » Gama la cite souvent et ajoute : M. Aubin la suppose « écrite par un des soldats mexicains qui se trouvèrent « au siége de la ville, d'après différentes particularités « qu'il y a remarquées[1]. » C'est aussi l'opinion d'un annotateur anonyme, et il est difficile de s'en former une autre. Une copie très-ancienne, avec d'heureuses additions et d'étranges variantes, nous apprend que cette histoire a été écrite en 1528, par conséquent sept ans seulement après la prise de Mexico. On y trouve des chants historiques d'un dialecte si difficile, que M. Aubin n'a pu les traduire entièrement. Plusieurs écrivains, et même Sahagun, auteur d'importants ouvrages en mexicain, nous parlent toujours de ces chants comme de compositions *que personne ne comprend*[2].

« § VIII, n° 12. — Différentes histoires originales, en « nahuatl, sur papier européen, des royaumes de Cul- « huacan, Mexico, et d'autres provinces, par Domingo « Chimalpaïn, depuis la gentilité jusqu'en 1591. » Elles sont écrites, année par année, depuis l'an IV de J.-C.,

1. *Descripcion historica y cronologica de las dos Piedras*, etc., 2e éd., Mexico, 1832, p. 79.

2. *Historia general de Nra España*, lib. II, ap. p. 227; lib. X, cap. XXVII et *passim*. Mexico, 1829.

mais ne commencent réellement que l'an XLIX, époque de l'arrivée, par mer, des Chichimèques à Aztlan, avec de grandes lacunes jusqu'en 669. Gama et le P. Pichardo en ont copié une partie, sans remarquer la transposition de plusieurs feuillets qu'ils ont cru arrachés. Un examen attentif de l'original permit à M. Aubin de combler quelques-uns des vides de leurs copies, surtout depuis l'an 669. Il a traduit la plus grande partie de ces deux ou trois volumes d'annales, les plus importantes que nous ayons sur l'histoire du Mexique.

§ VIII, n° 13. — « Histoire des royaumes de Culhuacan et Mexico, en nahuatl, papier européen, auteur « anonyme..... entièrement de la main de D. Fernando « de Alba; la première feuille manque. » Cette histoire, composée en 1563 et en 1570, par un écrivain de Quauhtitlan et non par Fernando de Alba, comme l'a cru Pichardo, n'est guère moins précieuse que les précédentes et remonte, année par année, *au moins* jusqu'à l'an 751 de J.-C. Je dis *au moins*, parce que, outre le manque de la première feuille, les copies de Gama et de Pichardo font soupçonner quelque désordre dans le commencement de l'original. A la suite de ces annales, se trouve l'histoire anonyme d'où Gama extrait le texte mexicain de la tradition sur les soleils [1]. Deux copies du commencement de cette histoire, faites par le P. Pichardo,

1. *Descripcion*, p. 94, 95, 96.

prouvent l'intérêt que ce savant attachait à des récits dont la traduction m'a coûté des peines infinies.

Je ne ferai que nommer l'histoire de Tlaxcalla, par Zapata, § XVIII, n° 4, du même catalogue; et le n° 3, § XIX. qui est une copie, faite par Loaysa, de l'original d'où Torquemada a traduit plusieurs chapitres curieux, écrits aussi par le P. Picharda, en regard du texte mexicain, dans une copie de ce MS. laissée par lui. L'interprète royal, chargé du rapport sur la collection de Boturini. regardait au contraire ces deux cahiers comme traduits après coup du texte espagnol : c'est qu'il n'avait pas lu attentivement Torquemada.

Avant de parler des peintures mexicaines, nous devons citer de nouveau notre savant collègue M. Aubin, qui a traduit toutes ces pièces et une foule d'autres non moins remarquables, telles que les fragments de Christoval del Castillo, sur l'histoire et le calendrier des Aztèques. On sait que le système calendaire mexicain, exposé par Gama et admis en Europe, est en définitive celui de Castillo. Or, comme ce travail n'est pas à l'abri de toute objection, il est fâcheux que M. Aubin n'ait pu recueillir, de l'œuvre étendue de l'auteur mexicain, que ces fragments conservés par Pichardo.

La plupart des chroniques dont il vient de parler ne consistent qu'en une série plus ou moins continue de dates avec l'indication sommaire des événements corres-

pondants. Quelquefois des restes évidents d'anciennes traditions orales ou de chants historiques forment des digressions plus intéressantes, quoique généralement peu animées. Il n'y a guère à se méprendre sur l'origine de ces morceaux. Des passages entiers se trouvent répétés à la fois, presque mot pour mot, dans Chimalpaïn, Castillo, Tezozomoc, dans le MS. § VIII, n° 14, et dans plusieurs fragments d'auteurs contemporains. De nombreux abrégés, d'un laconisme désespérant, paraissent n'être que la transcription littérale des précis historiques en figures destinés à l'enfance ou à des gens dont l'instruction devait être très-limitée. D'autres, souvent reproduits aussi avec de légères variantes, semblent avoir été, ou les textes mêmes de ces peintures appris par cœur dans les écoles, ou des résumés techniques à la portée du jeune âge. Voici ce qu'Acosta dit à ce sujet : « ...Comme (les Indiens) « sont encore dans l'usage de réciter de mémoire les ha- « rangues et les discours des orateurs et rhéteurs anciens, « ainsi que beaucoup de chants composés par leurs poëtes, « qu'on ne pouvait acquérir par les hiéroglyphes et les « caractères[1]; il faut savoir que les Mexicains avaient « grand soin de faire apprendre par cœur ces discours et « ces compositions; et, pour cela, ils avaient des écoles et « des espèces de colléges ou de séminaires où les vieillards

1. « Dans les écoles, » bien entendu. Le collége de vieillards « chargés « de composer, de mettre en bon style et d'écrire en figures les histoires « et les sermons que les grands prêtres prononçaient en public, » prouve qu'il n'y avait pas impossibilité absolue. Voy. TORQUEMADA, *Monarquia indiana*, lib. XIX, cap. VIII.

« enseignaient à la jeunesse ces choses et beaucoup d'au-« tres conservées par la tradition, comme si elles eussent « été écrites. C'est surtout chez les nations célèbres qu'on « les faisait apprendre mot à mot aux jeunes gens instruits « pour être rhéteurs et orateurs. Les Indiens eux-mêmes « en écrivirent beaucoup, quand les Espagnols vinrent et « leur apprirent à lire et à écrire notre langue, comme « l'attestent les hommes graves qui les ont lues. Je fais « cette remarque, poursuit Acosta, parce qu'en voyant « dans l'histoire mexicaine de semblables raisonnements « développés et élégants, on les croit facilement inventés « par les Espagnols et non rapportés réellement des In-« diens. Mais la vérité connue, on doit accorder à leurs « histoires un juste crédit.... [1] ».

Nous sommes persuadé que la plupart des *tlatolli* ou harangues récitées de mémoire, plutôt qu'improvisées, par les Indiens dans une foule de circonstances, sont des restes de ces anciennes oraisons. Cette origine est suffisamment indiquée par une extrême conformité avec la langue littérale, dont les patois modernes ne conservent généralement que le tiers des mots, et par la certitude où l'on est que les scènes dialoguées, représentées dans les réunions d'apparat, sont formées de fragments d'antiques compositions indigènes, dramatiques ou oratoires, adaptés, depuis la conquête, à des sujets chrétiens, par les moines (et par Torquemada lui-même) ou par les inter-

1. Acosta, *Historia natural y moral*, etc., lib. VI, cap. VII.

locuteurs, à la verve desquels les développements sont abandonnés [1]. Il serait urgent de recueillir ces morceaux oratoires, qui deviennent chaque jour plus inintelligibles et se perdent rapidement au milieu de commotions politiques incessantes.

Mais si cette classe d'ouvrages pèche par trop de concision, l'élégance de Castillo, de Tezozomoc et d'autres auteurs est quelquefois redondante : la profusion des synonymes, flatteuse pour une oreille américaine, fatigue souvent le lecteur européen.

Ce même défaut est encore sensible dans un long morceau d'éloquence antique, conservé par le vénérable Andrès de Olmos à la fin de sa grammaire manuscrite, ayant appartenu à Las-Casas, à Torquemada, et aujourd'hui en la possession de M. Aubin. C'est un échantillon de ces admirables *exhortations morales* encore si attachantes dans les traductions décolorées de Sahagun, de Zurita, d'Ixtlilxochitl, de Torquemada et d'autres. Ce dernier auteur, après avoir inséré, d'après Olmos, de longs extraits de ces exhortations, et rappelé le soin extrême des Indiens pour les inculquer à leurs enfants, « comme parmi nous « chrétiens, dit-il, les oraisons et le plus indispensable de la « loi divine, » ajoute : « J'ose affirmé que ni Olmos, qui « les a traduites, ni Bartholomé de Las-Casas, qui les « hérita de lui, ni moi, qui les possède et qui ai tâché « d'en approfondir le sens et les métaphores, n'avons pu

1. Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. XV, cap. XVIII.

« les rendre avec la douceur et l'onction de l'original...,
« parce que ces gens sont naturellement des orateurs ac-
« complis, etc...[1]. »

Je n'ai jamais pu me procurer, dit notre savant collègue, les *Discours des pères à leurs enfants, et des rois à leurs vassaux,* recueillis en mexicain, sous le titre de *Huehuetlatolli* (oraisons antiques), par Juan Baptista, écrivain recommandable, que Bétancourt surnomme le Cicéron mexicain, ni les monuments analogues de l'éloquence tarasque réunis par un moine français, Gilbert.

MANUSCRITS ESPAGNOLS.

Nous ne nous étendrons pas sur les nombreuses compositions historiques écrites en espagnol par Ixtlilxochitl, Tezozomoc, Munoz Camargo, Zurita et autres. Celles d'Ixtlilxochitl embrassent toute l'histoire ancienne du Mexique, les périodes cosmogoniques, l'histoire toltèque, celle des Chichimèques, jusqu'à l'arrivée de Cortès. Interprète du gouvernement espagnol et descendant de la famille royale de Tetzcuco, l'auteur avait sous les yeux, en écrivant, des peintures que lui expliquaient de vieux indigènes, contemporains de la conquête. M. Aubin a eu le bonheur de pouvoir réunir les peintures originales dont l'explication détaillée occupe les cent cinquante premières pages de son histoire chichimèque. Ce sont les belles cartes

1. TORQUEMADA, lib. XIII, cap. XXXVI.

historiques, § III, n° 1, du catalogue de Boturini. On jugera des secours qu'elles lui ont fournis pour la question de l'écriture mexicaine et pour la chronologie.

Les manuscrits d'Ixtlilxochitl et plusieurs autres portent des notes et la signature de Veytia, élève, bienfaiteur, puis exécuteur testamentaire de Boturini, et, comme il a été dit plus haut, chargé par le roi d'Espagne de poursuivre les travaux historiques de l'antiquaire milanais. M. Aubin crut devoir donner au Musée de Mexico le manuscrit original de l'histoire inachevée de Veytia, publiée et continuée par un poëte aimable, D. Francisco de Ortega, avant qu'il en eût retrouvé le prologue et les tables chronologiques.

De nombreux fragments de Gama, de Pichardo et d'autres écrivains jettent du jour sur divers points historiques. Ceux d'Ordoñez font connaître les traditions religieuses des indigènes voisins des ruines de Palenque.

Une grande quantité de relations de voyages entrepris par ordre du gouvernement espagnol, et accompagnées de cartes manuscrites, fort importantes pour la géographie et l'ethnographie de la région comprise entre le Mississipi et le Grand-Océan, pourraient former un ouvrage à part. Plusieurs de ces pièces donnent la plus haute idée de l'influence exercée par les Français sur les nations sauvages de l'Amérique septentrionale, et font naître de douloureux regrets sur les sacrifices imposés par les traités de Louis XV et de Napoléon Ier.

PEINTURES MEXICAINES.

On désigne généralement sous le nom de peintures mexicaines des produits très-divers des arts graphiques chez les différentes nations de la région isthmique de l'Amérique septentrionale, peut-être même de quelques contrées voisines. On y comprend des représentations purement artistiques, des annales, des calendriers, des rituels, des pièces de procès, de cadastre, de comptabilité, enfin les signes de l'écriture et de la numération.

Cette confusion tient, en partie, à la nature même de ces ouvrages. La plupart appartiennent à ce genre de composition mixte, empruntant le secours de l'écriture et du dessin, comme nos cartes géographiques, nos plans et certaines gravures avec légendes, où les figures et les localités se trouvent accompagnées de leur nom propre et quelquefois d'un texte explicatif. En général, sur un fond ou dans un cadre topographique, à côté, au-dessus, ou au milieu de compartiments indiquant l'année et quelquefois le jour, les peintures mexicaines offrent les principaux événements représentés en style conventionnel, par exemple : la tête de profil et l'œil de face ; les hommes en rouge-brun, les femmes en jaune, etc., particularités qu'on retrouve chez les Égyptiens. Derrière un buste ou une tête d'homme ; ou sur le symbole générique de *ville et village,* des signes figuratifs expriment le nom du personnage ou de l'endroit. Ces signes figuratifs, que nous

étudierons bientôt en détail, constituent l'écriture mexicaine[1]. Le reste du tableau est occupé par les indications chronologiques, par une topographie et une iconographie souvent grossières, dont je traiterai ailleurs, me bornant à ajouter, pour le moment, qu'on ne doit guère plus y chercher l'art mexicain que celui de Raphaël, dans nos figures héraldiques ou dans nos cartes à jouer.

Ce que j'ai à dire dans la suite de ce mémoire s'appliquant à la presque totalité de ces productions (en tenant compte des différences de langage pour le phonétisme), je les désignerai encore collectivement sous le nom de Peintures ou de *Mappes* mexicaines. Je ne ferai d'exception formelle que pour quelques pièces presque uniques dans leur genre, telles que le codex de Dresde et un autre assez semblable, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Ces livres singuliers, bien qu'offrant quelques rapports avec les *Codices Mexicani*, en diffèrent essentiellement par leurs caractères. Ils paraissent appartenir, ainsi qu'une urne sépulcrale du Musée de Mexico, trouvée, dit-on, dans cette capitale, à la même civilisation que les ruines imposantes de Chiapa, du Yucatan et de l'Amérique centrale. Des compagnies de marchands mexicains entretenaient un commerce très-étendu avec ces contrées, où elles avaient même fait des conquêtes[2].

1. Ce sont les signes que M. de Humboldt reconnait « susceptibles d'être lus. « *Vues des Cordillières*, I, p. 190 et p. 194, où il ajoute : « Ils « savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient « des sons. »

2. M. Aubin, *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines*.

Donnons maintenant une idée des morceaux principaux de la collection de M. Aubin, et qui faisaient autrefois l'ornement du Musée de Boturini.

PEINTURES PROVENANT DE LA COLLECTION DE BOTURINI[1].

« Histoire toltèque. — § Ier, n° 1. Annales peintes et « manuscrites en nahuatl, en 50 feuilles, papier européen. « ornées de figures représentant les hauts faits, les expé- « ditions, les batailles et les personnages de cette nation, « avec les symboles des jours et des années où les choses « ont eu lieu. Elles traitent de la venue des Toltèques « à la fameuse ville de Tula, depuis capitale de leur em- « pire (ici Boturini se trompe), et continuent jusqu'à « vingt-six ans après la conquête par les Espagnols. Au « commencement de ces annales se trouve une peinture « sur papier européen, doublé en papier indien, etc... » Gama cite plusieurs fois cette histoire[2]; je n'ai pu traduire qu'imparfaitement les chants chichimèques, conçus en un dialecte étrange.

Je possède une copie du manuscrit cité à la suite par Boturini, § 11, n° 1, et probablement un des fragments, § 11, n° 2, désignés d'une manière insuffisante sur le catalogue.

1. M. Aubin, notice déjà citée.

2. Notamment p. 31 et 34 de sa *Descripcion historica*, etc., 2e partie, édit. de 1832.

« Histoire chichimèque. — § III, n° 1. Peintures d'un « rare mérite, sur papier indien, grand format, où l'on « voit en figures et caractères, l'histoire de l'empire chi- « chimèque, depuis Xolotl jusqu'à Nezahualcoyotl....., « 6 feuilles, sur lesquelles 10 pages sont entièrement « peintes..... Ixtlilxochitl s'en servit pour écrire l'histoire « de cet empire, comme il résulte de témoignages au- « thentiques. » C'est, à mon avis, le plus beau monument « historique relatif à l'Amérique. Je possède, outre l'ori- « ginal, une copie faite par Gama, et la description « complète d'Ixtlilxochitl. C'est avec le secours de cette « dernière que j'ai pu analyser les innombrables figures « de ce manuscrit, qui, de son côté, m'a servi pour recti- « fier les inexactitudes d'Ixtlilxochitl ou des copistes. »

On voit, par ces peintures, que la végétation couvrait déjà, au douzième siècle, les débris des villes toltèques détruites dans la lutte des adorateurs de Tezcatlipoca et de Quetzalcoatl. Or, le serpent emplumé, emblème du culte proscrit, orne encore des édifices de Chichen et d'autres points du Yucatan. Il faut donc placer au onzième siècle, et la ruine des Toltèques, et celle d'une contrée où leur histoire nous apprend qu'ils furent poursuivis par d'implacables ennemis.

« § III, n° 2. — Codex en papier indien, relié comme « un livre in-4°, de 25 feuilles. Il présente au commen- « cement l'image de l'empereur Xolotl, etc...... »

« § III, n° 3. — Autre peinture sur peau préparée, « représentant la généalogie des empereurs chichimèques, « depuis Tlotzin jusqu'au dernier roi Ixtlilxochitzin.

« Elle porte plusieurs lignes en langue nahuatl. » Les profils sont d'une si précieuse netteté qu'on pourrait les prendre pour des portraits. On y voit la généalogie et comment les croyances toltèques, la culture du maïs, l'art de le convertir en pain et en bouillie, l'usage de la viande cuite, furent enseignés aux barbares chichimèques par un ministre de Chalco. Avec l'original, M. Aubin s'est procuré la copie du P. Pichardo et celle de Boturini.

« § III, n° 4. — Autre grande pièce sur papier indien, « étendue en forme de bande. La partie supérieure est « séparée de celle d'en bas par les signes des années. « Elle représente la série des seigneurs chichimèques et « mexicains, ainsi que les événements des deux monar- « chies, etc..... » C'est proprement l'histoire synchronique de Tepechpan et de Mexico. Outre l'original, j'ai la copie faite par le P. Pichardo et un calque de celle dont parle Boturini, conservée au Musée de Mexico.

La pièce suivante, remontant, comme le n° 3 ci-dessus, à l'état sauvage des conquérants chichimèques et offrant la même netteté dans les contours des figures, paraît être celle que Boturini désigne en ces termes :

« § III, n° 5. — Original. Autre carte sur papier in- « dien, contenant plusieurs figures, des chiffres numéri-

« ques et quelques lignes en langue nahuatl. Elle con-« cerne l'empereur Nezahualpiltzintli et ses fils. Elle est « plus longue qu'une feuille de grand format. »

« § III, n° 12. — Un livre en papier européen, qui « devait être de 56 feuilles. La première manque aujour-« d'hui..... Il est signé par un nommé Vergara..... » Je tirerai bon parti de ce cadastre, remarquable par le grand nombre de noms en signes rigoureusement syllabiques. Au bas de la deuxième page, on lit : « 1539. *Marques del valle virey.* » C'est le titre de Cortès.

§ VII, n° 1. — Je n'ai qu'une copie de cette belle peinture appartenant au Musée de Mexico, et déjà reproduite par M. Bulloch, par lord Kingsborough, et récemment par M. John Delafield.

« § VII, n° 3. — Autre carte sur papier européen, en « 25 feuilles, peut-être tirée d'une plus ancienne. Elle « explique l'histoire mexicaine, la venue des habitants de « la Nouvelle-Espagne, leur séjour en plusieurs lieux, « avec les symboles des années et des jours, l'arrivée des « Espagnols, la prédication de l'Évangile, et les rites de « notre religion. » Pichardo et Gama en avaient pris des copies qui sont aussi en mon pouvoir.

« § VII, n° 10. — Autre carte sur papier indien, expli-« quant l'histoire de trois cycles, etc..... Elle est curieuse,

« peinte par quartiers, avec les caractères des années, « comme en forme de croix. » C'est, après les peintures citées, § III, n° 1, le plus précieux morceau d'histoire mexicaine originale connu. Gama en donne une description étendue, IIe partie, p. 41. Je possède aussi les copies faites par ce dernier et par Pichardo.

§ VII, n° 16. — J'ai pris copie de l'original appartenant au Musée de Mexico.

§ VII, n° 17. — J'en possède l'original et la copie faite par Pichardo.

« § VIII, n° 14. — Histoire de la nation mexicaine, « partie en figures et caractères, partie en prose nahuatl, « écrite par un anonyme en 1576, et continuée de la « même manière, par d'autres auteurs indiens, jusqu'en « 1608. » Le texte mexicain est l'explication des figures. Je possède l'original et la copie de Gama, qui cite quelquefois cet ouvrage, suffisant à lui seul pour donner la clef de l'écriture et de l'iconographie mexicaines.

D'autres articles du même catalogue m'appartiennent encore, entre autres les 18 feuilles originales du Tonalamatl, § XXX, n° 2, et la belle peinture originale sur peau, § XXX, n° 3, avec sa copie. Les *Manuscrits mexicains* suivants, que je possède également, ne viennent pas de Boturini.

PEINTURES NE VENANT PAS DE BOTURINI

Codex mexicanus, papier américain, en forme de livre, d'une centaines de pages peintes. Il contient l'histoire des Mexicains, année par année, depuis leur départ d'Aztlan jusqu'en 1590. J'en ai aussi une copie faite par Pichardo.

Autre histoire mexicaine, en 18 feuilles, papier ordinaire, figures accompagnées d'un texte nahuatl, pareillement année par année, depuis la sortie d'Aztlan jusqu'en 1569, avec une copie par Pichardo.

Fragments sur papier ordinaire ayant appartenu à Sigüenza. Depuis la feuille 94 jusqu'à la 113', on voit peintes les principales fêtes du calendrier mexicain, comme dans le manuscrit Letellier de la Bibliothèque Nationale, outre quelques figures de divinités et de rois. A partir de la feuille 113, se trouve l'explication de ce même calendrier, en partie de la main d'Ixtlilxochitl, suivant Gama, qui en a tiré une copie, aussi en ma possession.

Ces *Manuscrits mexicains* et plusieurs autres, dont il serait trop long de parler, offrent peu de rapports avec un grand nombre de peintures mexicaines, insignifiantes ou apocryphes, conservés dans plusieurs collections. Nous ne citons presque ici que des pièces historiques, où le fait est accompagné de sa date. On remarque dans l'économie de ces annales une diversité qui doit nous tenir en garde

contre toute conclusion trop absolue sur le degré de perfection atteint par l'écriture, l'art et les institutions indigènes. Cette diversité a déjà été constatée par Gama. Il dit, IIe partie, p. 30 : « Chaque historien adoptait la « manière de peindre qui lui paraissait plus expressive, « et on trouve de grandes différences quant à l'ordre et à « la méthode suivis dans leurs peintures ; de sorte que, « parmi toutes celles que j'ai vues, je n'en ai pas trouvé « deux qui fussent entièrement semblables. » La même variété se fait remarquer dans les chroniques composées, encore pendant deux siècles après la conquête, suivant l'ancienne méthode et l'ancien calendrier, par des indigènes plus ou moins familiarisés avec l'usage de l'écriture alphabétique. Quelques-unes s'étendent même jusqu'en 1737. On n'y trouve d'ailleurs que des événements peu intéressants et quelques phénomènes naturels dignes tout au plus de fixer un instant l'attention du philologue ou du physicien.

Ces dernières peintures sont à peu près les seules pièces historiques recueillies, depuis Boturini, par Veytia et Pichardo, munis des ordres du gouvernement espagnol, et par Gama compulsant, « pendant trente-six ans, les « papiers et les anciens procès d'Indiens et d'Espagnols « depuis la fondation de la première Audience royale, où « on trouve, dit-il, des peintures et autres précieux do« cuments de ces temps [1]. » Il semble que Boturini eût

1. *Descripcion*, 2e part., p. 5.

épuisé la source des véritables peintures mexicaines, et acquis, avec la collection de Sigüenza, les annales peintes citées par Ixtlilxochitl et la plupart de celles que les Indiens tenaient cachées, et dont parlent Torquemada, Sahagun, Valadès, Zurita et autres[1]. Depuis que le Mexique a proclamé son indépendance, les recherches de don Carlos Maria Bustamante, restaurateur des études historiques à Mexico, secondé par don Ignacio Cubas, depuis quarante ans attaché aux archives des vice-rois; celles de don Rafael Isidro Gondra pour former le Musée National; celles de MM. Waldeck, Bulloch, Uhde, Naxera et les miennes, n'ont presque fait découvrir aucune pièce importante qui n'eût appartenu à l'infortuné antiquaire. La magnifique publication de lord Kingsborough ne nous a valu que des données sans intérêt réel pour la chronologie et l'histoire, quoique très-précieuses sous d'autres rapports.

Mais nous devons aux recherches de Gama d'autres peintures, telles que : des titres de propriétés, des témoignages juridiques, des actes administratifs, etc., présentés par des indigènes à l'Audience royale de Mexico, et expliqués par les interprètes royaux ou par les débats judiciaires. Citons-en quelques-unes :

Copie de trois cartes sur papier de maguei, faites par

1. Torqu., lib. II, prol. et cap. I; lib. II, cap. XLII; lib. III, cap. VI; lib. X, cap. XXXVI; lib. XIV, cap. VI; lib. XV, cap. XLIX..... Sahagun. lib. X, cap. XXVII et *passim*.

ordre du dernier roi de Mexico, d'après d'autres plus anciennes, relatives au partage de la lagune entre les quartiers de Mexico-Tlatelulco et de Mexico-Tenochtitlan. Elles sont accompagnées d'une ordonnance assez longue et curieuse, rendue en 1523 par Quauhtimoc. Manuel Mancio, interprète de l'Audience royale, a traduit le texte et expliqué les cartes, en 1704, par ordre de la cour. L'ordonnance de Quauhtimoc (vulgairement nommé Guatimotzin) rappelle quelques dates importantes depuis 1361.

Cadastre de terres conquises à Izhuatepec, etc., comprenant 25 feuilles de figures ou de textes écrits en 1539, 1573, 1599, etc. Une ordonnance du roi de Mexico Itzcohuatl nous apprend que ce sont des terres distribuées par lui, en 1438, aux capitaines mexicains qui l'ont aidé dans ses guerres. Outre l'image de Itzcohuatl, on y voit celle des rois mexicains qui l'ont précédé et suivi, ainsi que d'autres renseignements historiques. L'original est conservé avec soin par les indigènes d'Izhuatepec, près Mexico. La copie, appartenant à M. Aubin, porte des notes marginales de Gama, prouvant le parti que cet astronome en a tiré pour fixer le jour de la prise de Mexico par Cortès, base sur laquelle repose la concordance des calendriers mexicain et européen.

Procès intenté en 1564, à Jorge Ceron, ancien premier alcade de Chalco, par des indigènes contraints à des corvées illégales : 24 pages de figures entremêlées et

suivies de texte, plus une grande feuille de papier indien. M. Aubin possède les originaux et une copie prise par Pichardo. Gama dit, 2e partie, page 139 : « Parmi toutes « les pièces curieuses de cette naure qui m'appartiennent, « ce fragment est celui auquel je dois le plus de lumières « sur l'arithmétique des Mexicains, etc. » Malheureusement Don Carlos-Maria Bustamante a publié les observations de Gama sans les figures : c'est dire que ce dossier mérite d'être publié en entier. Torquemada parle de ce Jorge Ceron ou Seron, l. XIX, cap. VIII.

Plainte portée en 1566, devant l'Audience royale, par le gouverneur, l'alcade, etc., de Temazcaltepec contre l'alcade, les alguazils et les habitants de Malacatepec, qui les ont pillés à main armée, ont brûlé plusieurs maisons et emmené captifs huit indigènes. Environ 150 pages de texte, plus douze peintures sur papier de maguei, complétement expliquées par les dépositions de vingt témoins et par le reste de la procédure.

Nous pourrions citer une vingtaine d'autres dossiers judiciaires non moins instructifs, différents rôles de tributs, des cadastres, des matricules. Mais nous terminerons par une dernière classe de peintures propres à donner en même temps une idée des principales méthodes graphiques américaines et des éléments étrangers qui en ont jusqu'ici compliqué l'étude. Nous voulons parler des catéchismes ou doctrines chrétiennes (*doctrinas cristianas*) en images, employés à la conversion des indigènes.

PEINTURES CHRÉTIENNES

Prières, catéchismes ou doctrines chrétiennes (doctrinas cristianas) *et autres compositions dévotes en figures.*

Suivant Torquemada, huit ou neuf ans après la prise de Mexico, « Testéra, de Bayonne, frère du chambellan « de François I[er]... ne pouvant apprendre, aussi vite qu'il « aurait voulu, la langue des Indiens, pour y prêcher, et « impatient du retard... se livra à un autre mode de pré- « dication par interprète, ayant avec lui les mystères de « la Foi peints sur une toile et un Indien habile qui ex- « pliquait aux autres, en leur langue, ce que disait le ser- « viteur de Dieu ; il en retira un grand profit pour les « Indiens, aussi bien que des représentations dont il se « servait beaucoup [1]. »

Sahagun [2], Motolinia [3], Pierre de Gand [4], tous les

1. Torqu., lib. XX, cap. xlvii; lib. XIX, cap. i, ii et xiii; lib. XV, cap. xviii. — Betancurt, *Menologio*, p. 84. — Gonzaga, *de Origine seraphicæ religionis*, etc., p. 1221, 1243, 1305. — Cogolludo, *Historia de Yucathan*, lib. II, cap. xiii; lib. VI, cap. xii. — Barezzo Barezzi, *Chroniche dell' ordine*, etc., P. IV, lib. III, cap. xlviii.

2. Sahagun, *Hist. general*.... lib. XI, cap. xiii.

3. Motolinia (*Toribio de Benavente*) MS.

4. P. de Gand avait donné, cinq ou six ans auparavant, des leçons de peinture et de sculpture; mais complice des franciscains espagnols dans la destruction des monuments antiques, ces leçons ne doivent s'entendre que des procédés artistiques, et nullement de leur emploi didactique. Voy. sa lettre du 29 juin 1529, f° 126, *Chronica*, etc.; par F. Amandum Zierixcensem, Antuerpiæ, 1534, et M. Ternaux, *Recueil de pièces*, p. 201.

franciscains[1] ayant adopté les tableaux de leur gardien Testéra (depuis commissaire général des Indes, et revenu une seconde fois d'Europe à la tête de cent cinquante moines), la peinture indigène, jusque-là persécutée, reparut et s'y mêla, dans une partie considérable des possessions espagnoles. Nous trouvons Testéra à Mexico en 1529 et 1530, à Champoton en 1531. Chassé du Yucatan par des Espagnols dont il voulait contenir les excès, on l'y retrouve en 1534, et peut-être une autre fois encore. « Il n'y eut pas un pied de terre, alors ici dé« couverte, dit toujours Torquemada, qu'il ne parcourût : « il alla en Mechuacan, à Guatemala, etc. [2]. » Ces faits, importants pour la discussion de certaines peintures péruviennes et des traces d'un christianisme américain, antérieur à Colomb ; ces faits promettent, pour les écritures figurées de l'Amérique centrale, la lumière qu'ils jettent sur celle du Mexique proprement dit. Des catéchismes, encore entre les mains de quelques Indiens de Chiapa et du Yucatan, portent, assure-t-on, des caractères semblables à ceux des inscriptions de ces contrées que je n'ai pas visitées, mais où, suivant Gonzaga, « la mémoire de « Testéra s'est longtemps conservée [3], » et où, au temps de Barezzo Barezzi, « les Indiens faisaient tous les ans

1. Et parmi leurs commensaux dominicains, Gonzalo Luzero, dont Davila Padilla décrit les peintures, *Historia..... de Mexico*, lib. I, cap. LXXXI.

2. « ... après y être allé lui-même (deux fois) avec cinq compagnons, il y envoya Fr. Toribio (le célèbre Benavente, dit Motolinia) avec douze moines. » TORQU., lib. XIX, cap. XIII; lib XV, cap XVIII.

3. GONZAGA, p. 1243.

« ans une fête en l'honneur de leur saint et glorieux « ami[1]. »

Dans les provinces voisines de Mexico, les interprètes et un grand nombre d'indigènes, employés comme missionnaires, hâtèrent le retour des anciennes méthodes graphiques[2]. Motolinia était accablé d'Indiens se présentant avec leur confession en figures[3]. Valadès, en 1579, et Torquemada, près d'un siècle depuis la conquête, en recevaient encore de semblables : de leur temps, les peintures étaient quelquefois préférées à l'écriture alphabétique par des Indiens parfaitement exercés à cette dernière[4].

On distingue plusieurs sortes de compositions catéchistiques depuis l'arrivée de Testéra (1529) jusque vers 1600, époque à laquelle le laborieux J. Baptista, se servant encore de peintures et de drames, écrivait l'ouvrage intitulé : « *Hiéroglyphes de la conversion où, par des estampes et des*

1. Barezzo Barezzi, P. IV, lib. III, cap. xlviii, p. 281. Venitiæ, 1608.
2. Torqu., lib. XV, cap. xviii.
3. Motolinia MS. et Torqu., liv. XVI, cap. xvi.
4. Traitant de la mnémonique des Indiens «..... Qui etiam si sine litte« ris .... formis tamen quibusdam et imaginibus, voluntatem suam vicis« sim denotabant, quas gestare solent in panniculis bombycinis, papyro « bibula ex foliis arborum..... » Valadès ajoute : « Ea consuetudo in ho« diernum usque diem in rationum suarum tabulis remansit, non modo « ab ignorantibus, verum etiam recte legendi scribendique (quorum « plurimos ad miraculum usque exercitatissimos videas) peritis. » Valadès, *Rhetorica christiana*. P. II, cap. xxvii, p. 93. Perusiæ, 1579. Tor., lib. I, cap. x. Telle est l'origine d'un certain nombre de peintures modernes quelquefois difficiles à distinguer des anciennes. J'ai parlé de celles qui font partie des dossiers judiciaires et administratifs.

« *figures, on apprend aux naturels à désirer le ciel*[1]. » Les plus remarquables sont : 1° celles de Testéra et des premiers franciscains; 2° celles de nature mixte; 3° celles en caractères phonétiques.

Les premières, simplement imitatives, comme on l'entrevoit par ce qui précède, et d'ailleurs d'origine européenne, ne méritent pas de nous arrêter, au moins pour ce qui concerne le Mexique. Il en sera peut-être autrement pour les Amériques centrale et méridionale, où ces catéchismes forment le premier épisode d'une querelle qui finit par ensanglanter le Pérou et les bords de la Plata. Les jésuites eurent près de quatre cents morts au combat de l'Assomption, où ils prirent l'évêque franciscain Cardenas[2]. Au Mexique, des mesures énergiques prévinrent de semblables excès, mais elles ne purent empêcher de nouvelles destructions de monuments antiques, ni la suppression d'immenses travaux des franciscains sur la statistique, l'histoire et la linguistique américaines.

Les catéchismes mixtes ne sont guère autre chose que les précédents, remaniés par les indigènes pour la pédagogie, pour la prédication ou pour les représentations scéniques. Tantôt c'est un nom propre que l'Indien ajoute en rébus phonétiques; tantôt, mais plus rarement, c'est

1. Betancurt, *Menologio*, p. 141. Mexico, 1698. — J. Babtista, *Confessionario*, prol. p. 2.

2. Il s'agissait, cette fois, de savoir si, au catéchisme, on appellerait Dieu, *Dios* ou *Tupa*. Lettre de Cardenas, *Collecion general de documentos*, t. II, p. 93 et 60, t. I, § 14, p. 145, éd. in-8°, p. 114, édit. in-4°. Madrid, 1768.

un signe explicatif de l'action représentée. Quand ces indications manquent, il est fort difficile de savoir si la peinture est véritablement testérienne ou indigène. De là, d'interminables démêlés entre les ordres monastiques et l'erreur de quelques savants trompés, comme de Brosses, par l'inexactitude des descriptions et la partialité des témoignages [1].

C'est à ces deux premières classes qu'appartiennent cinq des catéchismes en images de M. Aubin. L'un, portant le nom et des notes de Sahagun, est ainsi décrit par Boturini :

« § XXV, n° 1. Originaux. Onze feuilles de doctrine en « figures et en chiffres, sur papier européen. Son auteur « est le P. Fr. Bernardino de Sahagun, franciscain. C'est « une chose à voir très-curieuse avec laquelle les Indiens « apprenaient facilement les mystères de notre foi. »

Les doctrines phonétiques ou de la troisième classe sont ainsi décrites par Torquemada, « le premier, dit Ixtlilxochitl, qui ai su interpréter les peintures et les chants dans son ouvrage intitulé : *Monarchie indienne* [2]. » Après avoir parlé des cailloux dont quelques Indiens se servaient pour apprendre le *Pater Noster*, ce franciscain ajoute : « ..... D'autres rendaient le latin par les mots de « leur langue, voisins pour la prononciation, en les repré- « sentant non par des lettres, mais par les choses signi-

1. Traité de la formation mécanique des langues, chap. VII, § 14.

2. Ixtlilxochit, *Histoire des Chichimèques*, MS. et trad. de M. Ternaux, I, cap. XLIX, p. 355.

« fiées elles-mêmes ; car ils n'avaient d'autres lettres que « des peintures, et c'est par ces caractères qu'ils s'entendaient. Un exemple sera plus clair. Le mot le plus « approchant de *Pater* étant *Pantli*, espèce de petit dra- « peau servant à exprimer le nombre *vingt*, ils mettent ce « guidon ou petit drapeau pour *Pater*. Au lieu de *noster*, « mot pour eux ressemblant à Nochtli, ils peignent une « figue d'Inde ou Tuna, dont le nom *Nochtli* rappelle le « mot latin *noster ;* ils poursuivent ainsi jusqu'à la fin de « l'oraison. C'est par des procédés et des caractères sem- « blables qu'ils notaient ce qu'ils voulaient apprendre par « cœur... Tout cela se rapporte aux premiers temps de « leur conversion... Car aujourd'hui (entre 1592 et 1614) « ils n'ont plus besoin de ces caractères antiques (*aquellos sus caracteres antiquos*) [1]. »

Ce passage, qui donne la véritable clef de l'écriture mexicaine, confirme ce que Torquemada dit ailleurs [2] des *lettres réelles* ou *rébus*, encore en usage de son temps ; ce qu'il ajoute d'une intéressante classe de moines totonaques chargés de composer, « *de mettre en bon style et d'écrire* « *en figures les discours que les Pontifes prononçaient en* « *public* [3] » ; enfin ce qu'on sait par Sahagun [4] et par

1. Torqu., *Monarquia indiana*, lib. XIV, cap. xxxvi.

2. « *Letras reales de cosas pintadas.* » Venegas, ap. Tor., lib. I, cap. x. « Lettres réelles de choses peintes » ou « *in rebus* », que j'appellerai « rébus. »

3. Lib. X, cap. viii.

4. Sahagun, lib. III, appendice. — Cogolludo, *Histoire de Yucatan*, lib. IX, cap. xiv, p. 507.

d'autres auteurs, de livres pour l'enseignement renfermant « *des chants en caractères antiques.* »

On pourrait donc prendre pour point de départ ces catéchismes figuratifs et surtout les belles peintures chrétiennes du Musée de Mexico, également remarquables par un excellent goût de dessin et par des essais d'écriture syllabique. Mais les contradictions des auteurs ecclésiastiques exposant à des reproches du genre de ceux quelquefois adressés à Champollion, je ne pousserai pas plus loin une marche qu'on pourra reprendre pour les écritures de l'Amérique centrale, de l'Équateur et du Pérou. Pour le Mexique, nos résultats reposeront sur des documents purement indigènes[1].

La publication de la partie la plus essentielle de cette collection comprendrait approximativement :

1° *Écriture, Numération, Cadastre, Calendriers, Économie des peintures mexicaines.* — 1 volume de planches expliquées par 2 ou 3 volumes d'extraits de dossiers judiciaires et administratifs et autres pièces justificatives ;

2° *Chronologie, Histoire, Religion.* — 4 ou 5 volumes de planches renfermant l'histoire pittoresque et chronologique depuis le x° siècle ; 5 ou 6 volumes de textes expli-

1. M. Aubin, *Notice*, etc.

catifs mêlés aux figures; traduction en regard; notes philologiques. 200 planches sont déjà lithographiées;

3° *Manuscrits mexicains.* (Littérature historique.) — 5 ou 6 volumes de chroniques de Chimalpaïn, de Tezozomoc, de Castillo et d'autres, depuis l'an 669 de J.-C., avec quelques dates antérieures ; traduction en regard, notes philologiques ;

4° *Manuscrits espagnols.* (Histoire, Géographie, Administration, Voyages.) — 8 à 10 volumes. La traduction peut en être différée.

Total : 5 à 6 volumes de planches et 20 à 25 volumes de texte; le tout entièrement inédit, et non compris de nombreux documents pour l'histoire moderne, et, pour la linguistique, les grammaires ou les vocabulaires d'une vingtaine de langues américaines.

Moins heureux que M. Aubin, lord Kingsborough, ne pouvant acquérir les précieux originaux sur les antiquités mexicaines dont il avait entendu parler, résolut de les faire copier, et il chargea de ce travail M. Augustin Aglio qui, pendant cinq ans, parcourut l'Europe et se dévoua chaleureusement à cette tâche, qui coûta deux millions de francs à lord Kingsborough ainsi que sa liberté et sa vie, car il mourut, si nous ne nous trompons, dans une prison de Dublin, où il fut enfermé pour dettes.

Cette importante collection, connue dans le monde sa-

vant sous le nom de l'infortuné lord, est signée de celui de son éditeur, M. Augustin Aglio, et se compose de neuf volumes, qui contiennent les matières suivantes :

Ier vol. Copie de la collection de Mendoza, conservée dans la Bibliothèque Bodleian d'Oxford, 73 pages ;

Copie du codex Teleriano-Remensis, conservée dans la Bibliothèque impériale de Paris, 93 pages ;

Fac-simile d'une peinture hiéroglyphique mexicaine de la collection de Boturini, 23 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée dans la collection de sir Thomas Bodley, à la Bibliothèque Bodleian d'Oxford, 40 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée dans la collection *Selden*, des manuscrits, à la Bibliothèque Bodleian, d'Oxford, 20 pages;

Fac-simile d'une peinture hiéroglyphique mexicaine en rouleau, conservée dans la collection *Selden*, à la Bibliothèque Bodleian d'Oxford.

IIe vol. Copie d'un manuscrit mexicain, conservé dans la Bibliothèque du Vatican, 149 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine donnée à l'université d'Oxford par l'archevêque Laud, et conservée à la Bibliothèque Bodleian, 46 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée à l'Institut de Bologne, 24 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée à la Bibliothèque impériale de Vienne, 24 pages ;

Fac-simile de peintures mexicaines, déposées à la Bibliothèque royale de Berlin par le baron de Humboldt, et d'un bas-relief mexicain conservé dans le cabinet des Antiques.

IIIe vol. Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée au Musée du Collége de la propagande de Rome, 76 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine conservée à la Bibliothèque royale de Dresde, 74 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine appartenant à M. de Fezervary, à Pesth, en Hongrie, 44 pages ;

Fac-simile d'une peinture mexicaine, conservée à la Bibliothèque du Vatican, 96 pages.

Le IVe vol. contient la reproduction des monuments de la Nouvelle-Espagne, dessinés par M. Dupaix ; des sculptures mexicaines de M. Latour-Allard, de Paris et du Musée britannique ; d'une gravure du cycle mexicain, provenant d'une peinture ayant appartenu à Boturini ; de quipos péruviens, etc.

Les Ve et VIe vol., dédiés à lord Kingsborough, contiennent des traductions, des interprétations et des dissertations sur les antiquités américaines.

Le VIIe contient l'*Historia universal de las cosas de Nueva España,* par M. R. P. Fr. Bernardino de Sahagun.

Le VIIIe contient des notes supplémentaires sur les antiquités de Mexico, des extraits d'auteurs espagnols et l'*Histoire des Indiens de l'Amérique du Nord*, par Adair, qui cherche à prouver que les Indiens descendent des Juifs.

Le IXe et dernier comprend la *Cronica mexicana*, de Fernando de Alvarado Tezozomoc; l'*Historia chichimeca*, de Ixtlilxochitl, et d'un aperçu, également en espagnol, sur les rites anciens, les sacrifices et superstitions des Indiens de la Nouvelle-Espagne, de leur conversion à la foi et de leurs premiers prédicateurs.

Comme on le voit, tous les documents qui ont été reproduits jusqu'à ce jour concernent particulièrement l'histoire ancienne de la Nouvelle-Espagne. Le gouvernement des États-Unis, il est vrai, fit publier à grands frais un ouvrage volumineux, rédigé par M. Henri Schoolcraft, et dans lequel ont été reproduites des inscriptions indiennes, anciennes et modernes, des indigènes de l'Amérique du Nord, ainsi qu'un certain nombre de leurs chants, des cartes géographiques, des souvenirs historiques, des pétitions pictographiées et autres productions idéographiques des Peaux-Rouges, mais ces pièces sont peu nombreuses et fort courtes. Ceci devait nous faire supposer que les Indiens ne s'étaient jamais donné la peine de produire aucun monument manuscrit de longue haleine, car depuis trois siècles on n'en a pas découvert un seul nulle part.

On ne devait donc pas s'attendre à trouver dans une Bibliothèque de Paris un manuscrit important tracé de la main de quelque sachem initié à toutes les institutions secrètes de sa tribu. C'est pourtant ce qui est arrivé. La Bibliothèque de l'Arsenal possède, depuis près d'un siècle, un volume manuscrit, enfoui dans une boîte qui le renferme et qui porte dans les catalogues le titre de « *Livre des sauvages* ». Ce volume, en effet, a été crayonné par des sauvages de la Nouvelle-France.

M. le marquis de Paulmy, qui le possédait dans sa précieuse bibliothèque, devenue aujourd'hui la propriété de l'État, sous le nom de *Bibliothèque de l'Arsenal*, l'avait reçu, probablement en présent, de quelques voyageurs, comme beaucoup de livres chinois et divers manuscrits orientaux qui lui ont été donnés par des missionnaires. Nous n'avons pu, d'ailleurs, découvrir d'une manière certaine la provenance de ce *Livre des sauvages*.

C'est un recueil de figures et d'hiéroglyphes entremêlés de lettres et de chiffres très-grossièrement et très-naïvement dessinés, à la mine de plomb et au crayon rouge, sur un papier épais de fabrique canadienne. Ce recueil, incomplet au commencement et à la fin, offre en outre des lacunes regrettables dans le cours du volume. Il se compose encore de 114 feuillets, format petit in-4°, plus ou moins altérés par l'eau de la mer, qui les a fait adhérer entre eux.

Ce manuscrit nous avait été signalé comme un monument très-curieux, et peut-être unique au monde, par le

célèbre bibliophile M. Paul Lacroix, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Un savant missionnaire, qui revenait des États-Unis, où il avait longtemps séjourné parmi les tribus indiennes, eut connaissance presque en même temps que nous de ce précieux manuscrit et en fit prendre un *fac-simile*, avec l'intention de le recommander aux archéologues mexicains.

La publication de ce volume aurait été certainement faite par le congrès des États-Unis; mais nous avons pensé que la France, qui avait recueilli et conservé ce témoin muet de l'occupation du Canada par les Français, devait se faire honneur de cette publication, qui prouvera ses sympathies pour un pays si longtemps uni à la destinée de la France. Son Excellence M. le Ministre d'État et de la maison de l'Empereur a daigné s'associer à nos intentions patriotiques, en nous fournissant les moyens de faire cette entreprise.

Nous devons adresser ici nos remercîments sincères à M. de Mercey, directeur des Beaux-Arts, qui, comprenant toute l'importance de cette publication, a bien voulu faire agréer notre projet à Son Excellence M. le Ministre. On ne saurait montrer assez de gratitude aux gouvernements qui, dans l'intérêt de la science ou des arts, viennent généreusement prêter leur concours aux œuvres intellectuelles qui ne pourraient jamais voir le jour, si les hommes qui s'y livrent étaient laissés à leurs ressources individuelles.

Aussi, c'est avec les sentiments de la plus vive reconnaissance que nous remercions le gouvernement de S. M.

l'Empereur Napoléon III de sa promptitude à répondre à notre supplique et à faire tous les frais de cette publication.

Nous ne croyons pas qu'on ait jamais publié un manuscrit plus rare et plus singulier que celui-ci : il appartient incontestablement aux anciennes populations de la Nouvelle-France, et il a été exécuté dans le XVII[e] siècle. Nous n'avons pas la prétention d'en donner la traduction, ce ne serait guère possible, avec les faibles renseignements que l'on possède sur la pictographie des Peaux-Rouges : néanmoins, nous pensons pouvoir expliquer non-seulement le sujet de ce manuscrit, mais encore un grand nombre des hiéroglyphes qu'il contient. Mais avant de commencer cette explication nous donnerons quelques détails préliminaires sur l'idéographie indienne.

II

NOTICE

SUR LES INSCRIPTIONS AMÉRICAINES ET SUR LA PICTOGRAPHIE DES PEAUX-ROUGES.

Sans vouloir expliquer l'introduction des arts graphiques chez les tribus américaines en particulier, nous pouvons hardiment attribuer leur origine aux mêmes causes qui les ont fait naître chez les autres peuplades primitives de la terre, si toutefois ils n'ont pas été transplantés de l'ancien monde dans le nouveau.

Lorsque la grande famille humaine commença de se former en petites sociétés, ses notions religieuses étaient aussi limitées que ses connaissances dans les arts. Elle avait moins d'amour que de crainte pour la divinité qui l'avait châtiée des fautes de ses ancêtres par l'effrayant cataclysme du Déluge, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'esprit des peuples les plus barbares. Mais cette crainte se reportait également sur les objets créés dont la nature avait quelque chose d'imposant, de mystérieux, de dangereux ou de redoutable. Aussi, lorsqu'un homme devenait l'heureux vainqueur d'un quadrupède, d'un reptile ou de tout être réputé pernicieux

ou puissant, il se plaisait à perpétuer le souvenir de son triomphe par la représentation grossière de l'objet pris ou tué. Plus tard, des signes auxiliaires vinrent s'ajouter à ces substantifs et leur donner de la vie en désignant les détails simples et généraux de l'action représentée.

Telles sont les premières conceptions qui ont dû présider à l'art pictographique et le mettre en usage parmi les peuplades primitives. La pictographie fut la base des hiéroglyphes, comme ceux-ci furent la base des caractères alphabétiques.

Dans ces ébauches d'un art naissant, on n'avait recours qu'à des signes symboliques ou représentatifs d'idées. Les Égyptiens imaginèrent ensuite de représenter des sons articulés par la représentation de figures animales et d'objets inanimés; ils perfectionnèrent le système hiéroglyphique en rappelant des noms propres et autres, au moyen de cartouches contenant une série de signes phonétiques. Grâce à la découverte de M. Champollion, qui vit dans chaque signe hiéroglyphique la valeur phonétique d'une simple voyelle ou d'une consonne, on a pu lire sur les inscriptions égyptiennes des noms propres, des substantifs, des verbes et des adjectifs; en un mot, on a déchiffré ces monuments d'une civilisation que les savants et les philosophes avaient fort exagérée, car, après le travail admirable de notre illustre compatriote, on voit que tout hiéroglyphe phonétique est l'image d'un objet physique dont le nom en langue égyptienne commence par la voyelle ou par la consonne qu'il s'agit de représenter.

En appliquant ainsi le système égyptien à la langue française, nous pouvons former le mot *abbé* en mettant, par exemple, dans un cartouche, les figures d'un *a*gneau, d'un *b*ateau, d'une *b*alance et d'une *é*pée : ces quatre mots, comme on le voit, commencent par les caractères alphabétiques dont nous avons besoin pour composer le mot *abbé*. Cet exemple nous prouve que les hiéroglyphes égyptiens n'indiquent pas un grand progrès dans l'art graphique, et que les Égyptiens ont été dépassés en cela non-seulement par les Chinois, mais encore par les peuples de l'Amérique centrale.

Dans l'une des trois écritures employées par les Égyptiens, les caractères symboliques jouent néanmoins un grand rôle, comme chez les Peaux-Rouges, et l'on sait qu'Horapollon nous a même conservé la signification d'un certain nombre de ces caractères : ainsi l'*ibis* désignait le cœur ; l'*épervier*, l'âme ; la *flûte*, l'homme aliéné ; le nombre *seize*, la volupté ; la *fourmi*, le savoir ; le *nœud coulant*, l'amour ; etc.

L'écriture mexicaine, d'après M. Aubin, présente au moins deux degrés de développement. Dans les compositions grossières dont les auteurs se sont presque exclusivement occupés jusqu'ici, elle est fort semblable aux rébus que l'enfance mêle à ses jeux. Comme ces rébus, elle est généralement phonétique, mais souvent aussi confusément idéographique et symbolique. Tels sont les noms de villes et de rois cités par Clavigero, d'après Purchas et Lorenzona, et d'après Clavigero par une foule d'auteurs.

Dans les documents historiques ou administratifs d'un ordre plus élevé, l'écriture figurative, constamment phonétique, n'est plus idéographique que par abréviation ou par impuissance. Itzcoatl[1] (serpent d'obsidienne), nom du quatrième roi de Mexico, a pour rébus, dans les tribus de Lorenzona[2] et dans toutes les peintures populaires, un serpent (*coatl*) garni d'obsidienne (*itztli*), pouvant à volonté s'interpréter, phonétiquement, par le son du mot, ou, idéographiquement, par son acception grammaticale. Mais tout devient phonétique dans les peintures plus précises. Le codex Vergara (Boturini, § III, n° 12), f. 39, 42, 49, 52, écrit syllabiquement ce même nom d'Itzcoatl au moyen de l'obsidienne (*itz-tli*, racine, *itz*), du vase (*comitl*, racine, *co*) et de l'eau, *atl*[3].

Nous devions mentionner sommairement ces deux systèmes de la pictographie des Égyptiens et des Mexicains pour montrer les analogies qu'ils ont avec l'art graphique des Peaux-Rouges.

Quoique les Indiens de l'Amérique septentrionale et leurs ancêtres aient fait peu de progrès dans l'art de rendre la pensée par des signes et des figures, néanmoins

1. *itzcoatl*, ou *itzcohuatl*, ou *izcohuatl* paraît être primitivement le nom d'un poisson appelé *robalo* par les Espagnols et *izcohua* par Hermandez, mais il n'est jamais écrit de cette manière.

2. Lorengana, *Hist. de Nueva España*, pl. 3, et dans lord Kingsborough, pl. 1re, 2e part. de la collection de Mendoya. Clavigero, t. Ier, appendice.

3. Voir Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*.

les représentations symboliques dont ils se servent à cet effet sont arrangées d'une manière uniforme et systématique, qui se retrouve parmi toutes les tribus du continent américain. Les Indiens ont, comme les Égyptiens, différentes manières d'écrire, soit par des signes phonétiques, soit par des signes *hiératiques* ou sacerdotaux, et des signes *démotiques* ou vulgaires. Le caractère général de ces figures se compose de signes *kiriologiques*, c'est-à-dire peignant l'objet même dont il s'agit, et de signes *symboliques* ou allégoriques, c'est-à-dire peignant la forme typique, idéale ou conventionnelle de l'objet que l'on veut désigner.

Ils possèdent également des signes mnémoniques ; nous verrons aussi que parmi les tribus algonquines, les Chippeways et autres peuplades du Nord, il existe des chansons écrites en caractères phonétiques ; mais ce sont des exceptions et non une coutume générale, et nous verrons par la suite quelle est la nature de ces signes.

La pictographie indienne n'est pas une science déterminée, ayant des règles immuables et des lois fixes : c'est le premier pas fait par un peuple encore enfant pour sortir de la barbarie et consigner les simples annales d'une histoire qui commence. Par ces efforts d'une jeune intelligence, la nature dirigeant de la même sorte les individus qui se trouvent dans les mêmes conditions, il s'ensuit que, sans avoir eu d'autres maîtres que la tendance naturelle qui pousse l'homme vers le progrès, les Indiens de toute l'Amérique du Nord ont su représenter d'une manière à peu près analogue des idées, des

faits, des dogmes, des préceptes et même des sentiments.

Une chose digne de remarque, c'est que les inscriptions anciennes de l'Amérique septentrionale ont le même caractère que les inscriptions les plus modernes. Cette fixité dans la manière de consigner la pensée au moyen de signes symboliques ou représentatifs indique une répugnance à changer une ancienne méthode pour en prendre une nouvelle ; elle dénote aussi l'état simple, erratique, d'une société stagnante, isolée, ne vivant que de guerres et de chasses, léguant aux générations futures les arts primitifs qu'elle avait reçus des générations précédentes et qui suffisaient à des besoins limités.

A part les inscriptions purement historiques, la grande majorité des hiéroglyphes des Peaux-Rouges ont pour objet la manifestation de leurs croyances religieuses et de leur puissance mystérieuse, basées sur le système de la multiplicité des esprits inférieurs ou secondaires, qui forme le caractère principal de leur théogonie. C'est également ce système qui a suscité l'idée de la magie médicale des *Midés* et les notions orientales des oracles et des prophètes des *Jissakids,* dont nous parlerons bientôt, et qui ont converti leur art en rites nécromantiques.

Parmi les archéologues et les ethnographes des deux mondes qui se sont occupés des antiquités américaines, il y en a peu qui aient cherché sérieusement à déchiffrer ces sortes d'hiéroglyphes, au moyen desquels les Peaux-Rouges ont essayé de tous temps de rendre leurs idées, pour rappeler tout simplement un fait, une croyance, une coutume,

ou pour léguer à leur postérité le souvenir d'un de ces événements qui font époque dans la vie d'un homme ou dans l'histoire d'une nation. La cause de cette indifférence pour la pictographie indienne est certainement moins le manque de matériaux propres à une pareille étude que le mépris affecté que l'on affecte en général pour les Indiens, à qui l'on refuse trop arbitrairement toute capacité intellectuelle ou artistique. Il est vrai que la variété des signes hiéroglyphiques et des figures symboliques des indigènes, leurs lignes informes et bizarres, ont pu décourager bien des antiquaires, qui ne voyaient dans ces signes que des productions grossières d'une imagination étrange, déréglée et purement individuelle.

Nous avouons sans peine que les Peaux-Rouges sont loin d'être doués d'une intelligence supérieure et remarquable; mais sept années d'une étude approfondie, impartiale et constante de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leur histoire, nous ont convaincu que le mépris qu'on affecte pour leur capacité est trop exagéré, et que dans une certaine mesure ils sont susceptibles d'imitation et même d'invention. Du reste, si la science ne s'occupait exclusivement que des peuples plus ou moins civilisés, les annales historiques du genre humain seraient incomplètes, elles offriraient des lacunes immenses, qui laisseraient planer la plus grande obscurité sur l'origine des nations, leur solidarité, leurs émigrations et les rapports qu'elles ont entre elles.

Tous les voyageurs ont remarqué cette habitude qu'a-

vaient les Peaux-Rouges de représenter des figures sur des peaux, des arbres, des rochers, mais principalement sur l'écorce du bouleau blanc (*betula papyracea*), qui possède une surface lisse, flexible, capable de se rouler et de recevoir facilement toutes sortes d'empreintes. Souvent ces figures sont burinées ou peintes en couleurs. Autrefois ces inscriptions étaient très-communes sur les arbres qui bordaient les sentiers fréquentés par les sauvages, depuis les Florides jusqu'à la baie d'Hudson; mais les pionniers en ont abattu une très-grande quantité. Tous les historiens de l'Amérique septentrionale s'accordent à dire que les Indiens avaient la coutume de tracer ainsi le souvenir de quelque épisode de leur histoire.

Les signes dont ils se servaient pour ces sortes d'inscriptions sont, pour la plupart, symboliques; ils paraissent être à peu près les mêmes que ceux employés par les différentes races de la grande famille humaine avant l'invention des signes phonétiques et des caractères alphabétiques; ils ressemblent à ces dessins grossiers que les enfants tracent sur les murs avec du charbon ou de la craie. Nous croyons que la différence qui existe dans le perfectionnement de ces systèmes hiéroglyphiques, parmi les divers peuples du globe, provient plutôt du degré de civilisation relative ou de barbarie dans lequel ces peuples se trouvaient plongés, que de l'époque de leur formation en sociétés régulièrement organisées et constituées. La position géographique, le climat et le caractère des individus, ont également pu beaucoup influer sur l'arran-

gement et la forme donnés aux signes hiéroglyphiques.

On trouve de l'analogie, un certain air de parenté dans ces symboles de la pensée, tracés par les peuplades les plus éloignées les unes des autres, lorsque, avant de parvenir à une civilisation plus avancée, elles ont commencé leurs annales publiques ou privées dans un état également voisin de la barbarie.

Nous voyons en effet beaucoup de ressemblance, pour la disposition des sujets et la forme des signes symboliques, entre les monuments des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, l'inscription sibérienne gravée sur les bords du Yenisei, représentant des épisodes de chasse, et l'inscription récemment découverte sur un rocher perpendiculaire près de l'Irtisch, dans la Tartarie. Les savants qui ont étudié la pictographie péruvienne et mexicaine, lui trouvent aussi quelques rapports avec les autres systèmes connus de peintures figuratives. A trente-deux kilomètres au nord d'Arequipa, à Huaytara, dans la province de Castro-Vireyna, et près de Huari, dans le Pérou, on rencontre sur des morceaux de granit des multitudes de hiéroglyphes, représentant des personnages, des fleurs, des animaux, des fortifications, etc., dont l'origine est certainement antérieure à la dynastie des Incas, et dont les formes sont à peu près les mêmes que celles de Rocky-Dell, de l'El-Moro et de plusieurs autres localités du Nouveau-Mexique. En Suède, en Norvège et dans la Laponie, le même fait se reproduit, les mêmes analogies se retrouvent, et pourtant il n'est pas douteux que toutes ces

inscriptions n'ont pas été gravées par un même peuple, mais bien par plusieurs; seulement, ces peuples étaient encore dans l'enfance de la civilisation. Plus tard, cette manière de reproduire la pensée s'est perfectionnée; elle est devenue un art qui a été poussé très-loin, comme on le sait, chez les Chinois, les Égyptiens et les populations du plateau de l'Anahuac.

De toutes les inscriptions américaines, celle qui a été l'objet de la plus grande attention des archéologues et des antiquaires des deux continents, est l'inscription du *Dighton-Rock*, rocher situé à l'embouchure du Taunton, près de l'Assonet, dans le Massachussetts, et dont nous avons pris un fac-simile. La largeur de ce rocher est d'environ quatre mètres, sur une hauteur de un mètre soixante-dix centimètres. Sa surface est polie, peut-être par la nature, peut-être par la main de l'homme. Longtemps recouverte de mousse, de détritus et d'immondices, cette inscription a sans doute passé inaperçue jusqu'au milieu du siècle dernier, où elle devint le sujet de plusieurs rapports et de discussions scientifiques. Un grand nombre des signes qui la composent ont été plus ou moins effacés par le temps et par les opérations faites pour nettoyer le roc du limon et des herbes qui le recouvraient. Les caractères qui forment cette inscription sont des hiéroglyphes kyriologiques et symboliques, représentant les exploits d'un grand guerrier prophète. Les traits, grossièrement sculptés, paraissent avoir été creusés dans la pierre à l'aide d'un instrument cylindrique en métal. La profondeur des incisions

est de moins d'un centimètre, et leur largeur varie de un à deux centimètres.

M. Mathieu[1], écrivain français, avance que les caractères hiéroglyphiques gravés sur le *Dighton-Rock* furent exécutés par les Atlantides, vers l'an du monde 1902 ; il prétend que *In*, fils d'Indios, roi d'Atlantide, est nommé dans l'inscription comme chef d'une expédition qui alla en Amérique dans le but de contracter un traité de commerce ; que ce même *In* devint le père d'une famille distinguée en Chine, et vivait du temps de Yas, en l'année 2296, c'est-à-dire quarante-huit ans après la submersion de l'île Atlantis, ou 1800 ans avant l'ère chrétienne. M. Mathieu ajoute que ces caractères sont les mêmes que ceux qui sont employés dans le système numérique des Chinois, qu'ils ressemblent à ceux en usage chez les Romains, lesquels prétendaient les avoir reçus des Pélasgiens, qui eux-mêmes en étaient redevables aux Atlantides.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer d'abord que si *In* vivait en 2296, les Atlantides ne pouvaient guère parler en 1902 de son expédition future, à moins que ce ne fût d'une manière prophétique, ce qui n'est pas probable, car l'inscription semble indiquer un fait historique passé, un combat dans lequel il y a eu un certain nombre de morts. Il est donc plus rationnel de croire qu'elle se rapporte à un personnage illustre figuré par un des deux *totems*[2] placés à peu près au centre du rocher, et que ce

1. Cité par Warden dans son ouvrage sur les antiquités américaines.
2. Voir plus loin la signification de ce mot.

guerrier ou ses descendants ont voulu perpétuer ainsi le souvenir d'une entreprise militaire glorieuse pour lui.

MM. Yates et Moulton, dans leur *Histoire de l'État de New-York*, pensent que cette inscription est d'origine phénicienne. Ils basent leur opinion sur la similitude de quelques-uns des signes qui composent cette inscription avec des caractères phéniciens ressemblant aux lettres A. M. O. P. W. X. Cette preuve ne nous paraît pas convaincante, attendu que les caractères alphabétiques dénotent une civilisation déjà avancée, et que, sur le continent américain, on ne les trouve jamais mélangés aux signes hiéroglyphiques anciens. Ces prétendus caractères alphabétiques ne sont d'ailleurs autre chose que des signes symboliques : ainsi l'O ou le cercle représente ordinairement le soleil dans la pictographie des Peaux-Rouges; l'X, ou la croix de Saint-André, représente le plus souvent un homme mort; l'M une habitation, etc., mais comme la forme donnée à ces signes est un peu arbitraire, il est très-facile de se tromper sur leur interprétation.

On voit encore des inscriptions hiéroglyphiques sur des rochers, dans les États du Connecticut, de la Géorgie, du Kentucky, du Minnesota, de l'Ohio, de Rhodes-Island, etc.; il y en a de très-remarquables et d'assez bien conservées dans l'île de Cunningham sur le lac Érié. La *Carrière des Pipes-Rouges*, du Coteau des Prairies, en recèle de nombreuses, tant anciennes que modernes. On en trouve encore dans les montagnes qui avoisinent le Gila, le Colorado et près de la Sierra de Zûni, dans le Nouveau-Mexique.

Celles de la Sierra de Zùni se rencontrent dans une gorge qui a dû faire partie d'une ancienne route, conduisant de Santa-Fé au Colorado de l'Ouest ou au Mexique. Elles couvrent la partie inférieure d'une montagne verticale, unie sur une étendue d'un demi-kilomètre environ, et appelée *El-Moro*. La gorge percée dans cette montagne est à cent cinquante kilomètres sud-ouest de Santa-Fé, par le 108°,29' de longitude Ouest, et le 35° de latitude Nord. Ces inscriptions gravées à hauteur d'homme sont, pour la plupart, hiéroglyphiques; quelques-unes sont en latin et les autres en espagnol. Les plus basses sont à moitié cachées par des touffes de *pandanus candelabrium*, plante très-commune dans ces régions.

Les inscriptions espagnoles ont différentes dates; quelques-unes ont sans doute été gravées par les compagnons de Juan de Oñate, lorsqu'il fit la conquête de ce pays en 1595; mais les archives de Santa-Fé ayant été brûlées par les Indiens, il est difficile de spécifier les auteurs de ces inscriptions avant l'année 1680. Du reste, la plupart de celles qui appartiennent au XVIIe siècle sont en partie inintelligibles. Quelques-unes portent simplement des noms et des dates mélangés avec des hiéroglyphes, dont plusieurs sont de la même époque, et peut-être même postérieurs aux inscriptions espagnoles. En effet, on rencontre fréquemment des croix gravées, soit sur le simulacre d'une tombe, soit isolément ou à côté d'une étoile, ou bien encore au milieu d'un cercle indiquant un *pueblo* [1]

1. Village.

indien. Ce signe du chrétien nous semble prouver que le catholicisme avait déjà pénétré parmi les tribus de ces vastes solitudes.

Une partie de la montagne paraît avoir été choisie pour retracer un fait historique très-détaillée, à en juger par les signes totémiques, les figures humaines, les mains ouvertes, symbolisant l'amitié; les zig-zags indiquant la foudre, les lignes ressemblant au plan d'un *pueblo*, etc. Mais on est obligé de deviner en quelque sorte et par voie de comparaison le sujet de ces récits hiéroglyphiques, car les Indiens, naturellement soupçonneux, sont très-réservés dans leurs conversations avec les étrangers, et divulguent difficilement le secret de ces signes, au moyen desquels ils perpétuent le souvenir de leurs annales.

A l'intérieur de ces petits monuments appelés *estuffas* (étuves), et qui sont très-communs surtout dans les anciens *pueblos*, on voit un système de peintures figuratives de plus perfectionné que celui des inscriptions ordinaires de l'Amérique septentrionale. Les tribus du Nouveau-Mexique, qui ne sont pas encore converties au catholicisme, adorent les astres et le feu, comme le faisaient leurs ancêtres : des représentations de ce culte, ainsi que des signes de leur vénération pour Montezuma, sont peints sur la surface intérieure des murs des *estuffas*. Ces peintures ont beaucoup d'analogie, dans leurs formes et leurs couleurs, avec la pictographie moderne des Peaux-Rouges; néanmoins, elles sont toutes d'une date antérieure à la

découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et nous paraissent être l'intermédiaire entre la pictographie perfectionnée des Mexicains et l'art graphique primitif des Indiens du Nord.

Les contours des signes symboliques sont assez corrects; ils dénotent une connaissance déjà avancée de l'art d'imiter la nature. Dans les *estuffas* un peu ruinées du pays des Jémez on voit, peints en rouge et en bleu, des plantes, des oiseaux et des quadrupèdes, tels que dindes, cerfs, loups, renards, chiens, etc. Les cerfs et les biches surtout sont remarquables par l'exactitude de leurs proportions et la pureté des lignes.

Les Jémez assurent que ces figures n'ont aucune signification; que ce sont des ornements et non la représentation de quelques événements de leur histoire politique, civile ou religieuse. Mais lorsqu'on connaît le caractère de ces Indiens, il est permis de douter de leur sincérité; et puis dans ces peintures il y a des signes et des figures groupés de telle façon, qu'ils indiquent évidemment un fait quelconque, un souvenir, une idée complète. Ainsi, une de ces peintures représente l'intérieur d'une chapelle dédiée à Montezuma; au premier étage, on voit deux hommes assis l'un en face de l'autre, et sonnant de la trompette, sans doute pour demander de la pluie à leur protecteur, car à gauche de cette peinture il s'en trouve une autre représentant la même chapelle, mais sans les deux adorateurs; au-dessus du temple dans lequel ils prient est peint un éclair avec un dard, indice de

l'orage, ce qui montre sans doute que Montezuma a promptement exaucé la prière de ses fidèles croyants.

Les gorges étroites du Chaco, du Chelly et presque toutes les vallées du Nouveau-Mexique possèdent, ainsi que les *estuffas*, de nombreuses inscriptions de tous genres indiquant le même degré de barbarie, sinon les mêmes époques.

La grotte du Rocky-Dell, située sur les confins du Llano Estacado, au nord du Texas, a le plafond couvert de peintures symboliques; et les murailles, ainsi que le plancher, sont remplis de signes hiéroglyphiques. Une de ces inscriptions les plus curieuses représente un homme nu ayant un tomahawck dans une main et un sabre dans l'autre; de chaque côté de la tête il porte deux énormes appendices qui semblent indiquer des oreilles. Un autre personnage, probablement le Grand Esprit, est représenté avec des ailes et un soleil au bout d'une main. Outre ces personnages isolés, on voit encore des groupes de figures allégoriques représentant des faits historiques. D'abord, c'est un navire avec ses voiles, puis un homme debout sur un cheval et un Indien aux jambes nues, qui le regarde par derrière. Des prêtres avec des croix et des Espagnols viennent ensuite.

Une autre peinture, plus compliquée que la précédente, se compose de lignes droites et courbes, de traces de mocassins, de flèches, d'hommes, de chevaux et d'un soleil. Des Indiens racontent qu'autrefois cette localité était un rendez-vous de chasse, où leurs ancêtres se ren-

daient pour chasser les buffles. Après s'être réjoui pendant longtemps, ils se reposaient près du ruisseau et traçaient sur les murs de la grotte quelques épisodes historiques. Dans ces hiéroglyphes, ils reconnaissent Montezuma placé dans cet endroit pour le sanctifier et conserver les sources du ruisseau; ils voient aussi le grand serpent créé par Montezuma pour donner de la pluie et préserver la vie de ses adorateurs. Les hommes ayant des cornes sur la tête représentent la danse des buffles, que les chasseurs indiens célèbrent encore de nos jours avant de commencer leurs chasses.

Les hiéroglyphes trouvés dans la vallée du William, près du Rio Colorado de l'Ouest, ressemblent à ceux de l'El-Moro et du Rocky-Dell; mais ils paraissent moins compliqués, les scènes sont plus simples ou plus abrégées, les signes sont pour la plupart des figures humaines, des animaux symboliques, des mains, des soleils et des lignes de différentes sortes.

Aux environs de Saint-Louis, dans le Missouri, on a trouvé l'empreinte parfaite de pieds humains ciselés sur une pierre calcaire d'un bleu grisâtre, d'environ deux ou trois mètres de long sur un ou deux de large, et qui fut extraite d'une carrière voisine. Ces empreintes sont tout à fait semblables à celles qui ont été copiées sur les terrasses des temples de Thèbes en Égypte, de Karnak, et particulièrement à Nakhaur dans le Bihar méridional; mais personne n'a pu découvrir encore le sens et les auteurs de cette singulière sculpture.

En 1759 ou 1760, les Américains, voulant surprendre un célèbre Indien du nom de Natanis (probablement de la tribu des Abenakies), envahirent sa maison, qu'ils trouvèrent vide; mais sur les bords de la rivière qui coule auprès de la cabane de Natanis, ils découvrirent une carte dessinée sur de l'écorce de bouleau et suspendue à une perche : cette carte décrivait très-exactement le cours des rivières vers le Canada et les endroits où elles devaient être traversées sous le point de vue stratégique. Les Américains ne manquèrent pas de profiter de cette découverte, qui prouve que les Indiens ne sont point aussi ignorants qu'on se plaît à le croire. Les Lénapes en particulier s'occupaient beaucoup de l'art de graver, appelé par eux *ola-walum*.

Il serait trop long d'énumérer toutes les inscriptions indiennes découvertes jusqu'à ce jour sur le granit des solitudes américaines, dans les gorges obscures et profondes, d'où le ciel ne paraît que comme un léger ruban d'azur flottant au-dessus de montagnes informes, blanchies par le soleil ou brûlées par les volcans. Que de fois, en parcourant ces régions désertes et sauvages que nous aimions tant à contempler, nous nous sommes surpris à rêver tristement sur l'origine, l'état actuel et l'avenir des Peaux-Rouges, lorsque, en nous frayant un chemin au milieu des ronces et des broussailles, nous trouvions sur une roche isolée, sur un cèdre plusieurs fois centenaire, sur un bouleau gigantesque quelques-unes de ces figures grossières, semblables aux dessins que l'enfant, d'une main

malhabile, trace sur les murs pour essayer son jeune talent d'artiste...

Les Indiens sont encore des enfants d'un naturel sauvage que les *faces pâles* abrutissent; mais il y a des tribus qui résistent à la corruption et qui profitent même de leur contact avec la civilisation anglo-saxonne pour faire des progrès dans les arts et dans l'industrie. Ainsi les Iroquois, les Chippeways et toutes les tribus algonquines du Nord ont développé l'art graphique d'une manière surprenante. Nous avons vu des originaux et des fac-simile de leur pictographie qui sont d'une exécution artistique passable, quoique barbare encore.

La représentation d'une danse d'Iroquois, dont parle M. Schoolcraft dans son grand ouvrage sur les Indiens, et qui a été dessinée par un de ces sauvages, dénote réellement une vraie connaissance des traits humains, des formes et des proportions anatomiques; il y a de l'imagination dans cette composition et de la souplesse dans les contours. Cette danse, quoique grotesque, est peut-être le chef-d'œuvre de la pictographie moderne chez les Peaux-Rouges. Quelques dessins iroquois et même chippeways rappellent, par leurs formes et leurs couleurs, les figures placées sur les vases étrusques; mais nous avouons qu'ils sont encore bien loin de la perfection de ces produits italiques.

Les Iroquois ont montré de tout temps une grande aptitude à symboliser leurs pensées. Lorsque le comte de Fontenac, à la tête d'une petite armée, envahit leur pays,

il trouva sur les bords de l'Oswego un arbre sur lequel les Indiens avaient figuré l'armée française. Au pied de cet arbre, les soldats trouvèrent deux fagots de bois composés de quatorze cent trente-quatre petites branches, indiquant par là le nombre d'ennemis que les Français auraient à combattre[1].

Actuellement, les Peaux-Rouges retracent bien moins souvent leurs idées, leurs annales et leurs souvenirs sur les rochers que sur les arbres et sur les peaux dont ils se servent soit pour leurs vêtements, soit pour leurs tentes. La plupart des guerriers ont ainsi l'histoire de leurs hauts faits tracée sur leurs manteaux, leurs tuniques et leurs wigwams. Il est rare de voir un de ces vêtements sur lequel ne se trouve pas quelques dessins peints en noir, jaune, rouge, blanc ou bleu, représentant des fusils, des lances, des flèches, des boucliers, des chevelures, le soleil, la lune, des hommes, des chevaux, des routes ou quelques sujets mythologiques.

Nous avons eu en notre possession des manteaux de Comanches en peaux de buffle, dont la partie interne était couverte de figures symboliques qui, avant d'être peintes, avaient été légèrement incisées, au moyen d'un instrument tranchant, dans l'épaisseur du cuir. Sur l'un de ces manteaux on voyait figuré un Indien tenant un couteau à scalper dans une main et une chevelure dans l'autre; huit crânes humains étaient à ses pieds, signifiant

1. Ce fait est certifié par plusieurs historiens du Canada.

probablement que le personnage représenté avait tué huit ennemis. Sur un autre manteau se trouvait dessiné un homme désarmé en face d'un chef guerrier recouvert de ses insignes et brandissant une lance au-dessus de sa tête. Autour des deux combattants on voyait les empreintes rouges de mocassins, dénotant que des Peaux-Rouges avaient assisté comme témoins à ce combat singulier entre deux chefs; un troisième dessin représentait un immense soleil, autour duquel se déroulait le panorama d'une cérémonie du *baptême de feu*, donné au bouclier.

Maintenant nous donnerons quelques détails sur l'art graphique des Peaux-Rouges et sur les particularités qu'il nous présente, afin de faciliter l'interprétation du manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, que nous étudierons le mieux qu'il nous sera possible.

III

DE L'ART GRAPHIQUE DES PEAUX-ROUGES ET COMMENTAIRES SUR LE *LIVRE DES SAUVAGES*.

On n'a jamais douté qu'il n'existât parmi les tribus de l'Amérique septentrionale une espèce d'alphabet pictographique, une série de figures homophoniques qui, par la juxta-position de signes symboliques, représentaient des actions et des idées, obscures, imparfaites il est vrai, mais ayant un sens défini. Outre cet alphabet commun, qui paraissait être connu de tout le monde, on croyait que les *hommes-médecines*, c'est-à-dire les prêtres et les magiciens, possédaient, comme les prêtres égyptiens, un système graphique plus complet pour les chants sacrés et les mystères religieux, et dont ils se servaient phonétiquement pour rappeler à la mémoire des initiés les notes musicales et les paroles qui devaient être chantées. En effet, on a remarqué, particulièrement dans les tribus du Nord, que les Indiens se servaient dans leurs cérémonies mystiques et superstitieuses de notes pictographiées, peintes sur des écorces de bouleau.

Les premiers missionnaires observèrent aussi que les Peaux-Rouges avaient un système héraldique par lequel on reconnaissait la division des tribus en clans ou familles,

au moyen d'un emblème appelé *totem* (prononcez *dodem*) qui démontrait les affinités et les liens de consanguinité. Ce totem ou blason se plaçait sur les tentes et sur les poteaux mortuaires pour indiquer le clan auquel la famille ou le défunt appartenait. Au Texas, nous avons vu des familles entières de Peaux-Rouges portant leur totem tatoué sur le visage. Le mot *totem* est dérivé d'un terme générique des langues indiennes du Nord qui veut dire *ville* ou *village*, et se rapporte au mot de *maison* employé dans un sens héraldique. En effet, le totem est un vrai signe de blason ; il représente à la fois le nom, les armes et la devise des grandes familles sauvages. Les personnes qui ont le même totem ne peuvent pas se marier entre elles ni l'échanger contre un autre.

Si la pictographie est la plus ancienne méthode adoptée par les peuples primitifs pour exprimer leurs idées, comme les monuments anciens nous en fournissent des preuves surabondantes, le système totémique, c'est-à-dire la représentation d'un nom ou d'un personnage par un signe symbolique, réclame la priorité dans cet art. Les sceaux et les cachets mis en usage pour indiquer la devise, la marque ou la signature d'une personne confirment notre assertion.

Cette division d'une tribu en différents clans ayant le même emblème, comme les Highlanders en Écosse, existe chez les Peaux-Rouges depuis une époque immémoriale. Cet emblème est ordinairement un quadrupède, un oiseau, un poisson ou un reptile, c'est rarement une plante, un

arbre ou un corps inorganique. À la mort d'un grand chef, lorsqu'on met un poteau mortuaire ou une pierre tumulaire sur le lieu de la sépulture, on peint toujours sur cette pierre ou sur ce poteau le totem du défunt dans une posture renversée. Ce genre d'épitaphe est facile à lire.

Il y a des hiéroglyphes que nous appellerons *totémiques*, parce que les totems en forment les signes principaux et caractéristiques. Ils indiquent ordinairement une sorte d'unité de vue et de pensée d'une manière fort simple; c'est un mode d'arrangement systématique et presque uniforme dans toutes les tribus du Nord.

Nous avons vu la représentation d'une émigration de Chippeways venant des bords d'un lac et allant à travers des rivières, des forêts et des montagnes dans un pays civilisé. Cette scène était peinte par les sauvages eux-mêmes sur une écorce de bouleau. En bas du tableau, on voyait plusieurs petits lacs bleus placés les uns à côté des autres; plus haut, une grande rivière de la même couleur, et se dirigeant de l'Est à l'Ouest; au-dessus de cette rivière, des criques, des arbres, symboles des forêts, et des tumuli imitant des montagnes se trouvaient disséminés çà et là; enfin, au sommet du tableau, il y avait une douzaine d'animaux (totems des chefs chippeways) portant un cœur peint en rouge sur la poitrine, et placés les uns derrière les autres. Des lignes noires partaient des yeux et du cœur de tous ces animaux emblématiques et allaient aboutir aux yeux et au cœur de celui qui était à la tête de

la troupe et semblait commander l'expédition. On voyait également deux autres lignes noires tracées dans cette pictographie; la première partait du lac inférieur pour aboutir à l'œil de l'animal qui guidait les autres, et la seconde sortait de son cœur pour pénétrer dans une cabane située en face de lui. L'explication de cette scène est presque inutile, tant la pensée de l'artiste est simplement et clairement rendue dans ce sujet. Les lignes noires convergeant vers le même point symbolisaient l'unité de vue, d'idées et de sentiments des chefs chippeways, dans l'exécution du projet qui leur faisait quitter les bords solitaires d'un lac où ils demeuraient, pour aller s'établir dans un pays civilisé, figuré par la cabane, et sous la conduite du chef qui les guidait.

Il y a des totems qui représentent une idée plus ou moins abstraite; dans ce cas, le symbole de cette idée prend une forme arbitraire dont on ne devine la signification qu'approximativement et d'après des données déjà reçues. Ainsi le *Vent-qui-souffle*, nom d'un guerrier ottawa, est symbolisé par un totem représentant une feuille de saule traversée par des lignes obliques; l'*Aurore-qui-se-lève*, nom d'un autre chef indien, est représenté par un cygne qui secoue ses ailes; le *Tonnerre-qui-gronde* est dépeint par des zigzags semblables à la foudre, que l'on place dans les serres de l'aigle, etc.

Outre les signes totémiques, la pictographie des Peaux-Rouges comprend encore deux sortes d'écritures figuratives, dont l'une se compose de signes vulgaires et l'autre

de signes hiératiques. M. Schoolcraft divise la pictographie indienne en deux catégories, dont les noms et les divisions sont en algonquin. Quoique cette double division ne nous paraisse pas très-exacte, puisque l'auteur lui-même place un épisode de chasse dans la catégorie du kekeewin, elle est néanmoins fort utile, et nous la mentionnerons brièvement.

La première catégorie, appelée *kekeewin* (prononcez kikiouînn), comprend les voyages et les sépultures (*adjidatigwum*) ; la seconde, désignée sous le titre de *kekeenowin*, comprend la médecine (*medawin*), la nécromancie (*jesukawin*), les révélations (*wabeno*), les chasses (*keossawin*), la guerre (*nundobewunewun*), l'amour (*sageawin*) et l'histoire (*muzzinabikon*).

Le mot kekeewin signifie écriture peinte ou pictographie, et désigne les signes représentatifs simples. Le mot kekeenowin signifie pictographie instructive, et désigne plus particulièrement les signes symboliques. Les inscriptions indiennes concernant les voyages, les sépultures, les guerres et les chasses sont d'une interprétation facile, et pour peu que l'on se soit familiarisé avec le système totémique et les signes symboliques des Indiens, on déchiffre ces sortes d'inscriptions sans beaucoup de difficultés. Ainsi l'épisode de chasse à laquelle nous faisions allusion plus haut était consigné sur un *pinus resinosa*, près du Namakaxgon, tributaire du Sainte-Croix. Il représente deux animaux totémiques placés au-dessus de deux canots, se dirigeant vers un ours noir, et au-dessous de cet ours

se trouvaient six barbots. Cela signifiait que deux chasseurs (de la tribu des chippeways), représentés par les deux animaux totémiques, tuèrent un ours et prirent six barbots du temps qu'ils campaient sur les bords de la rivière.

Les inscriptions tracées sur les poteaux funéraires (adjidatigwum) rappellent les regrets des vivants et la gloire ou les vertus des défunts. Les Peaux-Rouges ont toujours eu une vénération profonde pour les morts, et le culte assidu qu'ils leur rendent est vraiment touchant. Les tombeaux indiens sont généralement situés dans des lieux pittoresques, sur des éminences d'un aspect gracieux et romantique, et au-dessus ou à côté des tombeaux de personnages illustres ou vénérés on plante un poteau avec le totem du défunt et des signes symboliques qui indiquent les principaux événements de sa vie. Dans certaines tribus les poteaux funéraires ne sont plantés sur les tombeaux que lorsque le corps du défunt est tombé en dissolution; alors on recueille ses ossements, on les enterre et l'on met au-dessus l'épitaphe hiéroglyphique. Dans ces sortes d'épitaphes, le totem est peint renversé, ou bien à côté de lui on dessine une espèce de croix de Saint-André fermée et ayant la forme d'un sablier.

Les autres inscriptions sont beaucoup plus compliquées que les précédentes, et sont particulièrement l'œuvre des prêtres magiciens ou *hommes-médecines*, pour rappeler leurs cérémonies mystérieuses, l'art de la médecine magique et les oracles qu'ils prétendent rendre sous l'influence des esprits qui les protégent.

Ceci nous oblige à dire quelques mots sur l'existence, dans les grandes tribus du Nord, de deux classes d'hommes qui font profession, les uns, de connaître l'art de guérir les maladies par la magie et par des simples, et s'appellent *medas* ou *midés ;* les autres prophétisent, interprètent les songes et s'appellent *yossakeeds* ou *jissoukés*. On a voulu donner à ces deux classes le caractère d'une association dont l'importance équivaudrait à celle de la franc-maçonnerie ; nous le croyons d'autant moins, que cette fraternité prétendue ne s'accorde guère avec les haines, encore existantes, de tribu à tribu, et qui font que les *midès* et les *jissoukés* s'entr'égorgent sans pitié comme les autres guerriers.

Il est de fait notoire que les Indiens intelligents comprennent facilement la plupart des monuments pictographiques gravés ou peints par les magiciens et les prophètes ; cela nous porte à croire que ces deux corps n'ont aucun lien particulier qui les rattache aux autres tribus, et que leur idéographie suit les mêmes principes que celle des autres populations de l'Amérique septentrionale. Elle ne diffère de l'idéographie vulgaire que par un peu plus d'incohérence et d'obscurité, qui découlent naturellement des sujets qu'elle représente, et dont le caractère est essentiellement mystique.

Les *midès* sont régulièrement organisés en corps pour étudier et enseigner la magie. Les *jissoukés* ne forment pas une association proprement dite : ils se composent d'hommes isolés qui se livrent aux prédictions et à l'inter-

prétation des songes et des augures. Néanmoins, dans la pratique, ces deux arts ne laissent pas d'avoir quelque analogie ; ainsi le *midé* cherche à se rendre les événements propices et le *jissouké* les prophétise. Tous les deux attribuent leur pouvoir à l'intervention des esprits qui peuplent le ciel et la terre, et tous les deux possèdent des amulettes qui leur donnent une puissance surnaturelle.

Parmi les tribus algonquines, et probablement d'autres peuplades du Nord, on voit une troisième classe d'individus formant une association secrète dans ses rites, et appelée *wabeno*(prononcez ouabino), de *ouabun*, lumière du matin, parce que les réjouissances, ou plutôt les orgies auxquelles se livraient les membres de la société pendant leurs réunions nocturnes, duraient jusqu'à la pointe du jour. Cette institution est d'une origine plus moderne que celle des *midés;* elle en est non-seulement une modification, mais encore une dégradation ; son objet unique paraît être le plaisir des sens, la luxure et le culte du *phallus* dans ce qu'il avait anciennement de plus ignoble. L'amour, qui n'entre point dans les compositions du midawin, est souvent chanté dans les orgies du wabeno, dont les rites mystérieux nous sont très-peu connus, et que le manuscrit que nous publions fera sans doute mieux connaître.

Telles sont les trois classes d'hommes qui ont le plus développé l'art graphique dans les déserts de l'Amérique septentrionale. Il est inutile de donner ici des détails sur ces institutions étranges qui tombent, sinon devant les progrès que fait la civilisation parmi les tribus améri-

caines voisines des pionniers anglo-saxons, au moins sous l'influence de toutes les causes qui contribuent à leur décadence et à l'extinction de la nationalité indienne. Du reste, nous sommes convaincu qu'on a donné trop d'importance à ces institutions, que les opinions qui ont été émises sur ce sujet sont un peu hasardées, et qu'il règne encore beaucoup plus d'obscurité que de certitude sur la nature de ces trois sociétés.

Les curieuses recherches de M. Schoolcraft sur les *midés*, les *jissoukés* et les *ouabinos* ne laissent pas d'offrir les renseignements les plus complets qui ont été écrits jusqu'à ce jour sur ces mystérieux inspirés; mais pour éviter des discussions fastidieuses, nous nous bornerons à dire quelques mots sur les chants pictographiés des *midés* et des *ouabinos* surtout, car les *jissoukés* racontent, écrivent leurs prophéties, mais ne les chantent pas; et, comme ils ne forment pas un corps proprement dit, leur pictographie, toute individuelle, rentre dans la catégorie commune de l'art graphique, dans ce qu'elle a de plus primitif.

Les *midés*, dans l'exercice de leurs fonctions médicales et dans leurs cérémonies mystiques, chantent ordinairement des chansons qu'ils savent par cœur, ou qu'ils ont pictographiées sur des peaux ou des écorces de bouleau, et dont les figures sont des symboles mnémoniques qui servent à rappeler les paroles figurées par un type conventionnel. Ces paroles, pour être répétées, doivent avoir été apprises une fois; car, quoique les signes qui les re-

présentent ne soient pas variables, celui qui ne connaît pas les signes ne pourrait pas chanter les paroles. On peut dire que ces signes sont à la fois phonétiques, mnémoniques et homophones, et c'est ce qui en rend l'intelligence impossible à celui qui n'y a pas été antérieurement initié. Dans ces sortes de signes, la valeur phonétique n'est conservée que d'une manière relative ; ainsi la figure d'un lièvre ou d'une oie ne représentent pas les sons *wau-bos* (lièvre), *wai-wai* (oie), mais bien le nom générique d'un quadrupède ou d'un oiseau dans un sens figuratif ou représentatif.

Ce mode primitif de rappeler les idées est trop imparfait pour spécifier les sons; néanmoins, c'est un moyen puissant pour aider la mémoire et lui raviver le souvenir des choses apprises ; c'est aussi le but unique que se proposent les Peaux-Rouges en pictographiant leurs chansons. Ceci est très-important à savoir pour déchiffrer les inscriptions historiques, où le totem joue un si grand rôle. On voit par ce qui précède, que ces caractères hiéroglyphiques ont nécessairement différentes clefs, qui varient sinon de tribu à tribu, du moins de nation à nation[1].

Après un minutieux examen de la pictographie des *ouabinos*, on s'aperçoit que les signes symboliques représentant des paroles suivent les mêmes principes que nous venons d'indiquer pour les chants des *midés*, et qu'ils n'ont d'autre valeur que celle de l'association des idées

1. Une nation se compose quelquefois de cinq ou six tribus, et même davantage.

qu'on y attachait en pictographiant les sons, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Citons quelques exemples. Un signe hiéroglyphique représentant un homme tenant un serpent vivant dans ses mains doit s'interpréter par ces mots : « Je l'ai pris sous terre » ; un chasseur debout avec un arc et des flèches, se traduit ainsi : « Je chasse avec deux corps » ; un arbre avec deux jambes signifie : « Je danse jusqu'à l'aurore », etc. Comme on le voit, ces expressions indiquent un symbole, une action mystique. Pourtant il règne souvent de l'incohérence dans les idées représentées par les signes symboliques ou phonétiques, et ces signes ayant en outre une clef variable pour leur interprétation, il s'ensuit que cette idée est très-difficile à découvrir. Aussi nous ne doutons pas qu'une inscription indienne appartenant à l'une de ces catégories ne puisse être interprétée de deux ou trois manières, complétement différentes les unes des autres.

Le premier travail de l'interprète sera donc de classer l'inscription qu'il veut traduire, et de l'examiner attentivement, afin de savoir si elle appartient à la pictographie commune, à la pictographie totémique, ou à la pictographie que nous appellerons mystique, parce qu'elle est uniquement pratiquée par les membres des sociétés secrètes dont nous avons parlé plus haut. Cette classification nécessaire fera connaître, dans une certaine mesure, non la valeur des signes, mais l'association des idées qui se rattachent aux signes pictographiés. C'est après avoir fait ce travail

que nous sommes arrivé à croire que le manuscrit indien que nous publions participe de ces trois caractères.

Malgré les lacunes qui se rencontrent par ci, par là, et la détérioration de quelques feuillets qui interrompent les récits pictographiés, nous croyons pouvoir établir quatorze divisions ou chapitres dans ce manuscrit. La plupart se rapportent aux turpitudes phalliques, spermatiques, excrémentitielles et même sanglantes, si communes aux anciennes populations des deux mondes. Quelques traits d'histoire viennent se mêler à ces coutumes barbares, dont l'origine, comme nous le verrons par la suite, est souvent religieuse.

A côté de ces représentations grossières, historiques, mystiques et symboliques, se joignent un grand nombre de caractères hiéroglyphiques, dont nous ignorons la valeur, et de caractères alphabétiques appartenant à plusieurs langues, que nous n'avons pas pu reconnaître d'une manière positive, à cause de l'imperfection de ces caractères, dont la plupart, européens et modernes, sont joints à d'autres, soit anciens, soit inventés (comme ceux de l'alphabet cherokee), pour exprimer des syllabes. Aussi, pour ne pas émettre légèrement une assertion précoce, nous préférons nous abstenir de toute dissertation sur ce sujet, et remettre à plus tard une étude approfondie des inscriptions alphabétiques mélangées aux signes hiéroglyphique de ce manuscrit.

Nous dirons pourtant que parmi les quarante inscriptions

alphabétiques[1] dont nous venons de parler, et dont quelques-unes sont assez longues, les noms de Maria, Anna, Joannes semblent y être écrits d'une manière très-intelligible, ainsi que d'autres mots, sinon allemands ou anglais, au moins d'une origine tudesque.

La première division, qui comprend douze pages, est fort obscure à cause des vides qui résultent de la détérioration de plusieurs feuillets; néanmoins, elle comprend des signes que nous ne pouvons passer sous silence, et sur lesquels nous ferons quelques observations, sans vouloir le moins du monde imposer nos opinions à personne. Nous laisons le champ de la discussion parfaitement libre, et nous adopterons même volontiers toute interprétation contraire à la nôtre, lorsqu'elle nous sera démontrée clairement et posée sur des bases solides, si difficiles à trouver dans ce nouveau terrain. Nous regrettons seulement de ne pouvoir pas expliquer tous les signes comme nous en expliquerons une bonne partie, et quoique notre travail sera nécessairement incomplet, nous n'hésitons pas à le livrer à la publicité pour faciliter la tâche de ceux qui voudront traduire littéralement ce singulier document de la pictographie indienne.

La première page se compose de signes de diverses natures. Le premier nous paraît un totem ayant la forme d'un animal. Le deuxième, qui ressemble au chiffre romain X, est sans doute un signe numérique, car dans

1. Nous ne mentionons pas celles qui nous paraissent ne représenter qu'une lettre ou qu'une syllabe.

plusieurs inscriptions indiennes il a la valeur d'un nombre. Le troisième signe, qui revient fréquemment dans le manuscrit, nous est totalement inconnu. Les caractères suivants : 10, 1, 0 et ∞, paraissent souvent comme les signatures de Wampatuck, Mammion, Weymous et Canowa (puissants sachems qui vivaient dans le XVII[e] siècle), dans les contrats qu'ils firent soit avec le gouvernement, soit avec des particuliers; mais ici ces caractères ne sont pas des signatures, mais bien des signes idéographiques, phonétiques ou même symboliques. Nous penchons pour cette dernière hypothèse, et nous croyons que le signe formé de deux barres, au milieu desquelles se trouvent un ou deux cercles, indique une journée ou une fraction de la journée. Le cercle simple ou double, dans la pictographie des Peaux-Rouges, doit s'interpréter ordinairement pour un symbole du temps. Cette interprétation nous paraît pouvoir s'appliquer au troisième signe de la première ligne et au premier signe de la troisième ligne; ce dernier n'étant que la moitié du premier. On peut donc supposer avec de la vraisemblance, que l'auteur du manuscrit a voulu représenter par ce moyen le nombre de jours ou de fractions du jour que duraient les scènes phalliques ou historiques qu'il peint, ou bien encore l'époque où ces scènes avaient lieu. Comme les Indiens comptent par *lunes* ou mois et par *neiges* ou hivers, il leur était très-facile de préciser ainsi, par une modification du symbole ordinaire, le jour qu'ils voulaient désigner.

Le premier signe de la seconde ligne représente cer-

tainement deux cornes, et par conséquent le symbole du commandement ou du pouvoir dans un sens de domination. On se rappelle que dès la plus haute antiquité, les cornes furent prises pour le symbole de la puissance ou de la force active; aussi les dieux, tels que Bacchus, Harpocrates et son fils Archeloüs, étaient-ils représentés avec le front orné des cornes du taureau. Les chefs indiens actuels portent encore dans un grand nombre de tribus, lorsqu'ils sont revêtus de leur plus beau costume, une coiffure surmontée de deux cornes de buffles. La nature de ce pouvoir ou de cette force est souvent spécifiée, dans la pictographie indienne, par des signes additionnels placés entre les cornes, comme nous le verrons par la suite.

Le premier signe de la page 3 nous paraît symboliser le ciel, dans un sens figuré, écoutant les prières de celui qui l'invoque. Nous basons notre hypothèse sur la ligne courbe qui se replie à l'intérieur pour former deux sortes d'oreilles longues. A la page 48, on voit en effet un Indien indiquant de la main à quatre autres Indiens ce même signe, comme pour leur montrer que le ciel, attentif à ses vœux, est prêt à faire sa volonté.

Le premier signe de la page 4 est certainement un *phallus,* emblème de la fécondité. On sait que le culte du *phallus,* du *priape* et du *lingam,* qui ont la même signification, était, dès les temps les plus reculés, non-seulement répandu dans l'Asie, l'Égypte et l'Europe, mais même dans l'Amérique centrale, et surtout parmi les populations

du plateau de l'Anahuac. C'est sans doute du Mexique que les Peaux-Rouges l'ont reçu, car les statuettes phalliques découvertes dans l'Amérique du Nord, et dont nous parlons dans notre récent ouvrage publié à Londres[1], ont été trouvées sur le territoire de tribus d'origine mexicaine. Seulement, ce culte est tombé en désuétude parmi les Peaux-Rouges ; il est devenu, comme en Grèce et à Rome, le principe de pratiques superstitieuses, obscènes et dépravées, encore en usage dans les réunions nocturnes des *ouabinos*.

Pourtant ce simulacre n'est pas indécent parmi les peuplades sauvages et à demi nues, comme il l'est chez les peuples civilisés ; il est ordinairement adopté dans la pictographie indienne pour représenter la force régénératrice du soleil et l'action de cette force sur tous les êtres de la nature. Aussi le rencontre-t-on isolé dans quelques inscriptions américaines, comme il l'était autrefois en Égypte, avant qu'on ait eu l'idée de le faire adhérer au corps humain. « Les Assyriens et les Perses, au dire de « Ptolémée, considéraient comme sacrés les membres « destinés à la génération, parce qu'ils sont les symboles « du Soleil, de Saturne et de Vénus, planètes qui président « à la fécondité. » On voit par là que ce n'était pas seulement le simulacre du sexe masculin, mais aussi celui du sexe féminin que les Assyriens et les Perses consacraient

1. *Seven years' residence in the great deserts of North America*, by the Abbé Domenech, 2 vol., with engravings, music and map. Longman, Green and Co, London, 1860.

dans leurs cérémonies religieuses. Nous trouverons dans ce manuscrit de nombreux exemples de cette réunion de la figure des deux sexes.

En Égypte comme en Amérique, le *phallus* se plaçait quelquefois sur la tête ou sur la bouche comme symbole de la force, de la puissance, uni à celui d'une double fécondité. Dans ce manuscrit, le *phallus* est fréquemment placé verticalement sur la tête, ou horizontalement à côté des yeux, des oreilles ou de la bouche. Nous voyons dans cet arrangement une indication de la force, de la puissance et de la fécondité des sens, ou des facultés localisées dans certaines parties du corps humain. Néanmoins, on ne doit pas toujours prendre le *phallus* dans la pictographie des Peaux-Rouges pour un signe symbolique; il n'est malheureusement que trop souvent une représentation plus ou moins exacte des scènes lubriques pratiquées parmi les sauvages.

Le dernier signe qui précède la dernière ligne de la page 4, à moitié déchirée, est ordinairement interprété, comme la croix de Saint-André fermée en haut et en bas, pour un scalp, un homme sans tête ou un homme mort.

La première figure de la page 5 représente un esprit ailé qui semble protéger deux Indiens assis ou courbés, tenant un *phallus* dans une main.

Le premier signe de la deuxième ligne (page 6) indique généralement un homme mort, comme nous l'avons déjà remarqué; aussi ne reparlerons-nous plus de ce signe. Au milieu de la page vient ensuite un géant, assis avec un

phallus au bas du ventre. Au-dessus de lui se trouvent plusieurs figures, dont l'une a la tête ornée d'une auréole. Ce signe symbolise la puissance céleste, un pouvoir miraculeux que possède l'individu qui en est ainsi décoré. Les esprits ou génies de second ordre sont également représentés de cette manière.

Les deux figures humaines de la page 7 ont les mains levées vers le ciel et le *phallus* en état d'érection. Nous croyons que ce sont deux *ouabinos* invoquant les esprits célestes.

Quoique la page 8 soit fort détériorée, nous pensons voir dans ces deux groupes de figures humaines quelque épisode des scènes contre nature pratiquées par les *ouabinos* dans leurs orgies nocturnes.

La page 10 nous montre à la première ligne un esprit tenant un faisceau de verges placées au-dessus d'un Indien dans une position inclinée. Ces verges peuvent être prises indifféremment pour des plumes d'aigle, emblème du pouvoir, pour des plantes magiques ou pour une émanation d'une puissance supérieure, d'un esprit qui répand sur l'individu un châtiment, une récompense ou un pouvoir surnaturel. La première figure de la troisième ligne est l'emblème de l'aurore, moment consacré à la clôture des cérémonies mystérieuses des *ouabinos*. La figure qui vient ensuite est ornée, de chaque côté de la tête, de deux appendices, symboles de l'attention. Ce sont deux oreilles ouvertes et attentives. Les Peaux-Rouges mettent ces appendices aux esprits pour montrer qu'ils écoutent les

prières de leurs serviteurs, aussi bien qu'aux mortels pour signifier leur attention aux inspirations des esprits.

La page 11 symbolise une des cérémonies mystérieuses des *ouabinos :* treize esprits ou hommes inspirés entourent l'arbre magique, si fréquemment chanté par les membres de cette société. Plus bas se trouvent deux Indiens assis, dont l'un porte un *phallus* incliné vers treize ou quatorze figures alignées sur deux rangs. Cinq de ces figures ont un bras en l'air dirigé vers le *phallus* de l'Indien. Nous croyons que cette scène phallique est tout à fait mystique et ne renferme aucune idée obscène.

La page 12 est à peu près la répétition de la 8; seulement, la troisième figure de la première ligne et la première figure de la deuxième ligne ont sur la tête une coiffure qui ressemble beaucoup à celle que portent les *shoshonies* lorsqu'ils célèbrent la fête du soleil; nous ne pensons pas que cette coiffure ait une importante signification.

Le second chapitre, qui ne se compose que des pages 13 et 16, nous paraît désigner l'introduction du christianisme dans une ou plusieurs tribus du Nord. Les pages 14 et 15 sont en blanc, et nous semblent moins une lacune dans le sujet qu'une inattention de l'auteur, qui les aura sautées sans s'en apercevoir. Le commencement de ce chapitre nous offre des figures dont nous avons déjà parlé, et de nouveaux signes qui reviennent à plusieurs reprises dans le courant du manuscrit. Le premier signe de la quatrième ligne est un Indien portant au-dessus de la tête

soit un *phallus*, soit un autre symbole de la puissance ou de l'abondance qu'il reçoit d'en haut, c'est-à-dire d'une manière surnaturelle. Cette puissance doit être plutôt morale, intellectuelle que physique, car le personnage en question ne possède aucun des attributs que portent ordinairement les chefs ou les personnes pourvues des biens terrestres. La seconde figure de la même ligne est une chapelle ou une cabane de chrétien; les tentes indiennes, qui ont à peu près la même forme, ne sont pas surmontées d'une croix, et n'ont pas ces lignes horizontales qui indiquent les poutres avec lesquelles se construisent en Amérique les maisons appelées *log-house*. L'arbre qui vient après la chapelle désigne, dans la pictographie indienne, une forêt ou un bois. Le quatrième signe de la dernière ligne est probablement un os magique, et le cinquième de la même ligne, une pierre magique dont les Indiens se servent dans leurs superstitieuses cérémonies. Les Dacotas vénéraient autrefois des divinités monstrueuses représentées par des signes à peu près analogues à ceux-ci. On pourrait facilement donner un sens rationnel et même historique à ces deux dernières lignes, mais nous préférons nous contenter d'expliquer simplement les figures, afin de ne pas émettre une interprétation hasardée.

La deuxième figure de la quatrième ligne (page 16) est un signe fort compliqué, qui se compose de plusieurs cercles (dont deux sont croisés), et qui peut s'interpréter de différentes manières. La plus simple serait de le prendre pour un symbole du temps, de l'aurore, du ciel

ou du soleil; mais ce signe revient ensuite plusieurs fois avec tous les caractères d'un personnage; cette particularité, jointe à celle que le petit cercle supérieur est marqué d'une croix ainsi que l'ovale inférieur, nous fait penser que l'auteur a voulu représenter un missionnaire au moment de la célébration des saints mystères, dans une tribu composée de plusieurs villages catholiques, ou dans plusieurs tribus contenant chacune une église. Dans cette hypothèse, ce signe serait interprété dans un sens kyriologique et non pas symbolique; le cercle croisé d'en haut représenterait l'hostie que le prêtre élève au-dessus de sa tête après la consécration, et l'ovale croisé serait une image de la chasuble que le prêtre porte pendant la messe.

Le troisième signe de la troisième ligne peut également recevoir plusieurs interprétations, en donnant une importance réelle aux lignes rouges perpendiculaires tracées entre les noires. Nous croyons que ce signe symbolise la terre, ou mieux encore le firmament, d'où s'échappent la foudre figurée par les lignes rouges, et la pluie figurée par les lignes noires. Dans une inscription chippeway que nous avons étudiée, il y avait deux signes à peu près semblables à celui-ci : l'un était totémique et signifiait une vallée, l'autre était kyriologique et désignait la terre; mais aucun n'avait les lignes rouges qui nous font supposer que l'auteur a voulu représenter plus particulièrement ici le firmament. Cette hypothèse nous porte à croire que la première figure de la deuxième ligne n'est pas un chef

avec un *phallus ejaculans semen virile*, mais un symbole de la divinité créatrice ou fécondante; la première figure de la quatrième ligne serait alors une continuation du même sujet, c'est-à-dire que la divinité, après avoir créé ou fécondé l'atmosphère, répandrait ses bienfaits ou ses châtiments sur les humains, ou bien encore sa puissance sur des esprits secondaires ou des *midés*, représentés par les deux dernières petites figures à moitié effacées. Quoi qu'il en soit, cette page se rapporte à l'introduction du catholicisme, à ses dogmes ou à ses effets.

La troisième division contient les onze pages suivantes, dont quatre sont blanches. Ce chapitre nous paraît être purement idéographique; il se rapporte plus particulièrement aux scènes, aux cérémonies et à la puissance mystiques des *midés*. L'appendice, ou coiffure qui se voit sur la tête de la plupart des figures humaines, est un symbole du pouvoir surnaturel que possèdent les *midés*. Le second personnage de la première ligne a derrière la tête une espèce de queue de renard longue et touffue que nous retrouverons sur d'autres pages. Ce signe, que nous n'avons jamais rencontré dans aucune des inscriptions indiennes connues jusqu'à ce jour, n'est pourtant pas totémique, mais bien symbolique; malgré notre assertion, nous n'oserions pas donner un nom à ce symbole, n'étant pas encore complétement arrêté sur la nature de ce signe, qui ressemble, entre autres choses, à un *sac de médecine*, l'indispensable amulette ou *vade mecum* des Peaux-Rouges. Dans la supposition que ce serait une vraie queue, comme

en portent certaines tribus dans leurs jeux de paume, ou bien la coiffure en plumes d'aigle qui descend de la tête aux pieds, et dont les grands chefs ont seuls le privilége de s'affubler, il faudrait toujours prendre ce signe ici dans un sens idéographiqne ou symbolique, car le sujet de ce chapitre ne comporterait pas une autre interprétation.

La troisième ligne est formée de deux couples, dont les personnages sont unis par les mêmes pensées (premier couple), et par les mêmes vues (deuxième couple). Les petites barres que portent sur la poitrine grand nombre de personnages, dans ce manuscrit, doivent s'interpréter tantôt comme des marques d'honneur, tantôt dans un sens chronologique ou arithmétique, tantôt comme les seins d'une femme, quelquefois aussi elles dénotent des expéditions de guerriers.

La deuxième figure de la première ligne, page 20, représente un Indien dont la tête est dans le corps d'un homme inspiré qui semble le flageller. Quoique cette interprétation paraisse la plus naturelle, il nous semble que ce groupe signifie qu'un *midé* puise dans les entrailles d'un esprit ou d'un *homme-médecine* un pouvoir surnaturel.

Les deuxièmes signes des lignes deux et trois, page 20, les troisième et quatrième des lignes une et deux, page 21, sont généralement interprétés pour des forts, mais ici, nous croyons qu'ils représentent les cabanes dans lesquelles se réunissent les *midés* pour leurs cérémonies mystérieuses. Les quatre personnages de la page 21 sont assis ou prosternés; mais nous ignorons si cette posture

est symbolique en cet endroit ou simplement représentative.

La dernière figure humaine de la page 24 représente un esprit ou un homme inspiré, assis dans le ciel ou remplissant le monde de son pouvoir céleste. Cette apothéose mystique est le but suprême vers lequel tendent tous les efforts des *midés* au moyen de la magie; car, on le sait, le pouvoir et la renommée constituent toute l'ambition des Peaux-Rouges, et ils n'épargnent rien, dans l'ordre naturel ou surnaturel, pour que cette ambition atteigne toutes les limites du possible.

La page 25 nous offre deux figures humaines, l'une à deux têtes, et l'autre avec le *phallus* coupé. Nous pensons que ces deux têtes indiquent, à cause de leur position, moins une surabondance des facultés intellectuelles et de la vue surtout, qu'un double attribut, un double exercice de ces facultés. Le *phallus* coupé et la position renversée de celui qui a perdu cet emblème de la puissance dénotent suffisamment la perte, sinon de la vie réelle, du moins de la puissance magique de cette seconde figure.

Les pages 26 et 27 représentent des scènes phalliques.

Le quatrième chapitre commence à la page 28 et finit à la page 40. C'est une série de turpitudes phalliques, spermatiques, excrémentitielles, et de scènes magiques auxquelles il serait assez difficile de donner un lien, une suite, lors même que l'imagination dévergondée des sauvages laisserait moins de lacunes et moins d'obscurités dans les sujets qu'ils indiquent plutôt qu'ils n'expliquent. Laconiques dans leur langage, réservés dans leurs actions,

ils ne sauraient mettre des détails, même essentiels, dans leur pictographie. Ce chapitre nous paraît d'un caractère mixte, qui augmente encore les difficultés d'une interprétation littérale; aussi continuerons-nous nos dissertations sur les signes après avoir indiqué le sujet des matières que nous traitons, sans vouloir nous efforcer de combler les lacunes idéologiques que nous rencontrons à chaque instant.

La page 28 ne contient qu'un seul signe nouveau, c'est une espèce de ciseaux au-dessus desquels est assise une figure humaine. Il n'est guère probable que ce soient des ciseaux, car ils n'ont aucune raison d'être dans cet endroit, et la pictographie indienne ne nous offre aucun exemple d'un tel instrument employé comme symbole; nous croyons donc que c'est tout simplement un signe totémique.

Les deux figures humaines de la page 29 représentent une scène excrémentitielle, peut-être unique dans les annales manuscrites des Peaux-Rouges, et fort rare dans les inscriptions américaines. Dans les peintures mexicaines on trouve il est vrai assez souvent la figure de l'excrément humain; mais c'est moins pour représenter l'excrément lui-même que le mot *cuitlalt*, de sa racine *cuitl*, qui le désigne. C'est ainsi, dit M. Aubin, qu'est écrit le nom de *Cuitlahua* ou *Cuitlahuatzin* « qui a des excréments, » successeur de Mothuzoma (vulgairement Montézuma) et prédécesseur de Quauhtemoc ou Quauhtemoctzin (vulgairement Guatemozin) « celui du lit de roses, » dernier roi de Mexico. Évidemment l'excrément est ici un son et non

la chose figurée. Mais dans notre manuscrit l'excrément est peut-être un symbole, mais non point un signe phonétique.

Les deux figures de la deuxième ligne ont leur *phallus* dirigé vers l'emblème de la mort ; on pourrait interpréter ceci dans un sens symbolique, comme un acte de sodomie, et dans un sens totémique, comme épitaphe des deux figures représentées. Les caractères numériques et symboliques de cette même ligne s'accordent parfaitement bien avec chacune de ces deux interprétations.

Les deux derniers personnages qui terminent la page sont accompagnés de deux esprits, enfermés dans un cercle et placés contre la tête de chaque personnage pour indiquer qu'ils sont sous l'influence d'un esprit céleste. A la page suivante, on voit cet esprit sur les genoux d'un homme dont la tête est ornée de deux cornes. On peut prendre cette figure pour l'emblème d'un chef possédant un pouvoir satanique ou une grande puissance surnaturelle, ou bien encore pour un puissant esprit de la catégorie des mauvais manitous.

Les deux chefs placés à la tête des lignes suivantes tiennent à la main un disque qui figure ordinairement la lune ou la nuit dans la pictographie indienne. L'un est debout et possède un *phallus ;* l'autre est assis et privé de cet appendice.

A la page 31, la deuxième figure de la première ligne, on voit un chef ayant nn *phallus* magique. Nous croyons qu'un certain nombre de ces signes, que nous appelons

phallus à cause de leur forme et de leur position, ne doit pas être pris dans le sens ordinaire du mot comme emblème de la génération, de la fécondité et de la puissance naturelle ; mais aussi comme emblème de la force virile ou de la vie ; ainsi la deuxième ligne de cette même page semble représenter, au premier abord, une scène de masturbation, mais il est très-possible que cela soit au contraire une scène tragique, et que l'homme debout qui met la main sur le *phallus* de l'homme couché représente un duel, un combat qui se termine par la mort de ce dernier. Du reste, nous pensons que ce signe placé au bas du ventre n'est pas invariablement un *phallus*, un symbole, mais bien aussi quelquefois une arme offensive ou symbolique.

Lorsque deux figures sont unies entre elles, comme nous le voyons dans la troisième ligne, elles indiquent l'affection, des liens d'amitié et toute union de sentiments. La dernière figure de cette page représente une femme assise en face d'un homme dans la même posture ; l'ovale adhérant à la partie inférieure de son corps est un *cteis* qui dénote son sexe.

La deuxième figure de la première ligne, page 32, porte sur le dos deux lignes courbées et unies à leur extrémité qui dénotent ordinairement une abondance de biens physiques, de cadeaux ou toute autre richesse terrestre. Le signe placé immédiatement au-dessous de la première figure, est le symbole du *ouabino* et quelquefois celui d'un pouvoir satanique. La dernière figure de

cette page représente un homme ayant une pipe magique à la bouche ; il est assis sur une espèce de queue de serpent à sonnettes, dont nous ignorons ici la signification mystérieuse.

Le premier signe de la troisième ligne, page 33, qui se répète également à la quatrième, est une figure que les Indiens appellent une *grande médecine*. Comme on peut le voir dans notre ouvrage sur les Indiens des grands déserts de l'Amérique du Nord, ce mot de *médecine* signifie une chose mystérieuse, étonnante, singulière : un bateau à vapeur, une boîte de musique, un portrait, etc., sont autant de *grandes médecines* pour les Peaux-Rouges. Quant au signe qui nous occupe en ce moment, il nous serait difficile de dire si c'est un enclos sacré, un des échafaudages mystiques qui se trouvent dans beaucoup de *loges-médecine*, ou bien une image de quelque épisode ou phénomène météorologique. Nous serions assez disposé à l'interprétation dans ce sens, car le premier groupe de la dernière ligne représente un homme tenant à sa disposition l'esprit des nuages, de la pluie ou de la foudre,

A la page 34, l'emblème de l'eau n'est pas personnifié, c'est tout simplement un ovale imitant un panier et contenant des lignes ondulées en zigzag. Cela nous fait supposer que ce personnage est tout simplement un *faiseur de pluie* de quelque célébrité. La chapelle que l'on voit sur la même ligne n'a plus le même caractère que les précédentes, et nous pensons qu'ici elle ne représente pas un monument, une construction en bois, mais une tente

qui servait au culte des premiers chrétiens de la Nouvelle-France.

La première figure de la troisième ligne porte à la tête un appendice horizontal qui ressemble à un bec d'oiseau : ceci est assez commun dans la pictographie indienne, et dénote la possession des facultés que possède l'animal dont le personnage porte un des attributs. Les deux figures, en partie crayonnées en rouge, qui viennent ensuite sont probablement des « esprits ou des *sacs de médecine* d'une grande importance surnaturelle.

La page 35 nous offre en premier lieu deux hommes dévorés par des rats ou d'autres quadrupèdes de ce genre, ensuite une figure à moitié effacée, ayant à droite de la tête une ligne en zigzag qui se dirige vers un rond noir, et pour indiquer que ce personnage a la faculté d'apercevoir ou d'entendre ce qui se passe dans la lune ou pendant la nuit. De la tête du second personnage on voit une ligne semblable, au bout de laquelle se trouve un rond blanc, ce qui signifie que ce personnage possède la même faculté à l'égard du soleil ou des distances pendant le jour.

A la première ligne de la page 36, quatre figures entourent un chaudron rempli d'eau. Cette scène peut s'interpréter dans un sens allégorique, l'eau étant l'emblème des nuages ou de la pluie, et dans un sens purement représentatif, c'est-à-dire indiquant la préparation de quelque festin.

Le dernier groupe de la page 37 représente un homme et une femme dans l'acte de se rendre le devoir conjugal :

cette union matrimoniale est également susceptible d'une double interprétation.

La première figure de la page 38 symbolise le Grand-Esprit auquel un Indien offre son cœur. La dernière figure de cette même page nous paraît être celle d'un chef assis dans une loge sacrée, ou sur un objet symbolique.

La première figure de la page 39 est celle d'un esprit ou d'un Indien, placé au-dessus du firmament et remplissant l'espace de sa puissance surnaturelle. La dernière figure de la même page semble représenter un chef qui tient la lune dans ses mains et qui se promène pendant la nuit ; mais ceci est tout à fait allégorique.

La page 40 ne nous paraît représenter que des orgies contre nature.

Le cinquième chapitre est très-incomplet; il manque le commencement; la moitié de la page 41 est formée de quatre petits morceaux de papier blanc, collés les uns sur les autres, et le dernier feuillet est aux deux tiers déchiré. Ce qui reste de ce chapitre nous fait supposer qu'il donnait quelques détails sur les scènes mystiques des *midés*.

Les quatre premières figures de la page 41 sont des esprits célestes secondaires, ou des amulettes d'une puissance peu commune ; au-dessous de ces figures se trouve un chef avec deux oreilles fort larges et une ligne droite sur la tête, qui signifient qu'il est attentif aux inspirations qui lui viennent d'en haut. A la page 42, ligne troisième, on voit un homme qui paraît être attaché à un poteau,

tandis qu'à côté de lui, un autre personnage, crayonné en rouge, semble marcher avec des chaussures à neige ; mais ces sortes de raquettes indiquent ici un esprit.

La troisième figure de la première ligne, page 43, représente l'union symbolique d'un *mdé* avec un oiseau dont il porte les ailes. Quant aux lignes droites qui partent de la tête dans un sens plus ou moins horizontal, et que nous voyons dans plusieurs des figures suivantes, elles peuvent s'interpréter comme symbole de l'abondance, du don de la triple vue, ou de toute autre faculté physique ou intellectuelle. A la page 44, quatre de ces figures sont dessinées de manière à laisser des doutes si elles sont à genoux ou dans l'acte de courir.

Au bas de la page 47, le mot *Anna* est écrit assez distinctement pour nous faire croire que nous ne devons pas chercher une autre signification à ces caractères alphabétiques.

Le VIe chapitre commence à la page 48, au-dessous de la ligne qui le sépare du chapitre précédent, et finit à la page 69, quoique la page 60 soit coupée par une ligne qui semble indiquer une autre division. Les premières pages contiennent des scènes phalliques; viennent ensuite des allégories fort obscures, puis des récits historiques et religieux se rattachant à l'introduction ou à l'enseignement du christianisme dans une tribu sauvage.

La première figure de la page 50 représente un chef renversé et orné de ses insignes; cela nous ferait supposer qu'il est mort, mais ceci est pourtant douteux, car son

totem, ou blason, qui se trouve au-dessous de lui n'est point renversé, de sorte que cette posture indique probablement ici le repos. On pourrait dire la même chose du dernier personnage qui n'a ni totem, ni aucun autre indice de la mort. Les six figures placées les unes à côté des autres dans la même page n'ont ni bras ni jambes, signes ordinaires de l'enfance dans la pictographie des Peaux-Rouges, mais leur sexe est indiqué au-dessous de leur buste : ce sont trois garçons et trois filles.

A la page 51, on voit un chasseur armé d'un fusil en face d'un arbre, symbole d'une forêt, au delà de laquelle se trouvent quatre figures humaines, dont l'action n'est pas spécifiée.

Les deux premiers personnages de la page 52 sont assis et portent dans la main l'un une médaille et l'autre une croix. Ces deux signes peuvent être pris dans un sens symbolique comme dans un sens totémique. Au-dessous d'eux se trouvent deux signes composés principalement d'un certain nombre de petits anneaux ayant une même direction, et liés les uns aux autres. Ce signe, que nous n'avons vu nulle part, si ce n'est dans ce manuscrit, paraît avoir différentes significations selon ses annexes et sa position; quelquefois il symbolise l'union, d'autrefois l'éloquence, ou l'abondance dans un sens général; parfois aussi les nuages, comme emblème non de la pluie, mais d'un pouvoir céleste. Mais nous ignorons complétement la valeur idéographique de ce signe lorsqu'il est isolé ou privé de toute annexe.

La première figure de la deuxième ligne, page 52, nous paraît être celle d'un chef décédé, au moins dans un sens allégorique. Cette opinion n'est pas seulement fondée sur la ressemblance de cette figure avec le buste d'un squelette, mais encore sur l'avant-dernier caractère de la même ligne qui, nous l'avons déjà dit, s'interprète généralement par le scalp d'un homme, symbole de la mort.

La première figure de la quatrième ligne représente un homme ayant des rayons de soleil autour de la tête. Il est à remarquer que dans la pictographie indienne, le soleil n'est pas seulement l'emblème de la lumière et du savoir, mais c'est encore un symbole de la vigilance; et celui qui a l'image du soleil dessus les épaules, à la place de la tête, possède toutes les qualités attribuées à cet astre du jour.

La seconde figure de la deuxième ligne, page 55, nous offre également un signe nouveau, c'est un homme qui semble jeter du feu par la bouche; sans la couleur rouge qui favorise cette interprétation, nous aurions pris les petites lignes noires horizontales pour de l'eau, car elles ont à peu près toujours cette signification dans l'idéographie des Peaux-Rouges : dans l'un et l'autre cas, cette figure est allégorique.

Le second groupe de la page 56 représente deux hommes unis par les mêmes vues, se jurant une alliance offensive et défensive sur un objet superstitieux. Le cercle croisé du bas de la même page est un symbole de la pleine lune, qui n'est pas seulement l'image de la nuit, mais

encore l'heure des secrets et des entreprises guerrières.

La première moitié de la page 59 représente neuf enfants instruits par deux maîtres, dont chacun a sa spécialité. Au second des deux professeurs nous paraît être confiée l'éducation religieuse. Immédiatement au-dessous de lui on voit un esprit ou un homme doué d'un pouvoir surnaturel, assis dans le firmament et soufflant les nuages. Nous serions assez disposé à croire que cette page et les huit suivantes ont rapport aux enseignements catholiques des premiers missionnaires, qui, tout en substituant les doctrines de l'Évangile à la théogonie indienne, conservèrent néanmoins la phraséologie des sauvages dans l'explication des dogmes et de la morale catholiques.

La première ligne de la seconde moitié de la page 60 nous représente deux esprits célestes, que nous prendrions volontiers pour les esprits du feu, maîtres suprêmes des nuages, de la foudre et de la pluie.

La première ligne de la page 61 semble indiquer un enfant dans un tombeau, gardé par deux prêtres. Serait-ce une représentation de la crèche ou du Saint-Sépulcre? Il est très-possible que l'auteur ait voulu retracer une image tirée de nos cérémonies de Noël, du jeudi saint ou de nos coutumes et croyances religieuses.

A la page 62, nous voyons deux fois la figure d'une ânesse ou de la femelle d'un quadrupède à longues oreilles; cet animal nous paraît totémique et désigner le nom de la personne à laquelle il tourne le dos.

A la page 63, nous croyons lire le mot *Maria* en caractères

alphabétiques ; mais, nous le répétons, dans la prochaine étude, plus minutieuse et plus complète que nous ferons de ce manuscrit, nous nous appliquerons à déchiffrer toutes les inscriptions alphabétiques que contient le manuscrit.

Au-dessous de cette inscription on voit deux groupes qui indiquent moins un combat qu'une attaque au moyen d'une arme à feu ou d'un sabre. La seconde figure de la ligne du milieu porte une espèce de mitre, mais il nous est difficile d'assurer si c'est en effet le symbole d'un supérieur ecclésiastique ou d'un sachem. Le dernier signe qui précède l'I au bas de la page nous paraît figurer un tumulus auprès duquel se seraient passées les scènes tracées au-dessus.

La page 64 est aussi embrouillée que raccommodée; nous y voyons pourtant deux figures nouvelles : ce sont des cygnes ou des oies, probablement les totems qui désignent les noms ou le clan des Indiens auxquels ils tournent le dos.

La deuxième ligne de la page 65 nous offre d'abord un signe, malheureusement en partie effacé, et qui renferme dix petits traits : à droite et au bas de ce signe se trouvent deux figures ayant la forme d'une main. Vu l'état détérioré de ce signe, nous n'oserions pas lui donner d'une manière absolue une signification déterminée; néanmoins, tel qu'il se trouve dans le manuscrit, nous croyons qu'il peut recevoir différentes interprétations. La plus probable est que ce signe représente un fort ou un camp retran-

ché; les dix traits renfermés dans l'enceinte seraient alors les cabanes des militaires ou les compagnies de soldats, et les deux mains seraient des ouvrages avancés ou des chemins pour entrer ou pour sortir du fort. Il est aussi très-possible que cela soit un port contenant dix canots. La deuxième figure, qui vient ensuite, est la représentation du lièvre ou du quadrupède totémique que nous avons déjà vu aux pages 50 et 56; sa position renversée indique sa mort, et l'homme qui lui plonge un instrument dans le corps indique une mort violente. Dans un sens symbolique, cette ligne pourrait signifier que le clan ou la tribu représentée par le quadrupède aurait cessé de vivre dans le lieu spécifié. Ceci pourrait être également une allégorie pour dénoter la fin d'une vie morale ou d'un état de chose qui n'est plus ou encore le commencement d'une ère nouvelle.

La troisième ligne de cette même page nous paraît être la reproduction d'un autel orné de six flambeaux allumés et d'un missionnaire remplissant ses fonctions divines. Si cette interprétation était erronée, on pourrait supposer que cette ligne représente un grand fort avec des palissades à droite et à gauche et six bouches à feu; mais ceci nous paraît peu probable. On pourrait croire encore que c'est l'image d'une loge sacrée avec toutes les annexes mystiques et symboliques employées par les midés pendant leurs cérémonies mystérieuses. Ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que nous voyons aux pages 66, 67 et 68 plusieurs figures ayant à droite ou à gauche un signe symbolique que les Indiens appellent *médecine*, et qui dénote

un pouvoir magique ou surnaturel; mais nous pensons que ce symbole peut parfaitement s'appliquer aux pouvoirs spirituels des ministres de Dieu, et que notre première interprétation est la meilleure.

A la page 66, on voit un carré contenant quatre figurines et entouré d'un cercle de têtes de buffles qui peuvent s'interpréter ici pour des anges ou des esprits protecteurs.

Le premier personnage de la première ligne, page 68, porte deux lignes en zigzag qui sortent de sa tête, pénètrent la tête d'un second personnage et s'échappent plus loin dans une direction horizontale. Dans la pictographie indienne, ce genre de ligne dénote toujours une grande puissance de vision, d'éloquence ou d'intelligence. Ici le premier personnage communique au second le double pouvoir qu'il possède.

La première figure de la deuxième ligne, page 69, représente un chef orné de tous ses insignes. Plus bas, un homme frappe du pied un quadrupède sans queue. Cette scène ne peut avoir de l'importance qu'en lui donnant un sens allégorique.

Le septième chapitre comprend les dix-huit pages suivantes, et ne contient guère que des scènes mystiques et des turpitudes phalliques en usage pendant les réunions nocturnes des *ouabinos*. La page 70 renferme quatre sachems ou quatre hommes-médecine de la société des *ouabinos* ou des *midés*, et revêtus de la fameuse coiffure en plumes d'aigle, indice du pouvoir. Aux pieds de chacun d'eux se trouvent des caractères qui les désignent.

Le même fait se reproduit en haut de la page 71. Les scènes phalliques commencent ensuite et se continuent presque sans interruption jusqu'à la fin du chapitre.

A la page 73, nous voyons un homme-médecine et un quadrupède. Quoique cet animal nous paraisse un cheval ou un âne au premier abord, il serait téméraire de le spécifier, car les animaux symboliques ou totémiques des Peaux-Rouges sont en général grossièrement dessinés. Nous avons vu des figures de lynx avoir beaucoup de ressemblance avec le cheval. Le lynx étant le symbole des *midés*, il est souvent représenté dans les inscriptions indiennes. Au bas de la même page, on voit un homme ayant six yeux et un cœur énorme, mais il n'a aucune marque désignant un chef, un sachem ou tout autre personnage d'un rang élevé.

A la page 74 nous voyons trois figures humaines avec un nouveau genre de coiffure symbolique, et que nous ne saurions déterminer d'une manière précise. Quant aux deux dernières figures, elles paraissent être frappées, chassées ou courbées par la foudre, symbole de la puissance divine.

La première figure de la page 75 nous semble consommer un acte de sodomie sur un quadrupède, mais sans doute c'est une allégorie.

Les quatre premières figures de la page 76 paraissent appartenir au clan figuré par l'animal totémique sur lequel elles sont montées. Les turpitudes phalliques, excrémentielles et spermatiques remplissent ensuite le reste du

chapitre. Nous devons pourtant faire remarquer que la page 79 est une répétition à peu près exacte de la page 78.

La page 83 nous offre un soleil, quatre têtes de mort et un autre signe nouveau, le dernier de la page, qui nous paraît être une figure du *cteis*, pris allégoriquement. C'est la première fois qu'on le voit isolé.

Le premier groupe de la page 85 représente un *homme-médecine* ou un esprit, sous l'influence duquel se courbe un homme qui porte en lui-même les attributs du soleil.

Les pages 86 et 87 nous représentent deux trinités d'hommes ou d'esprits puissants ayant les mêmes insignes que les cinq personnages des pages 70 et 71.

Le huitième chapitre, fort court du reste, ne contient guère que deux sujets, qui pourraient même se réduire à un seul. Il se compose d'une série de trois ou quatre figures unies par une espèce de queue ou par une ligne droite. Il est possible que la queue représente un *sac de médecine* ou tout autre objet superstitieux de même nature. Quant aux nouvelles coiffures carrées qui surmontent la tête de la plupart de ces figures, il est possible qu'elles aient la même signification que les auréoles ou cercles que nous avons déjà remarqués au commencement de ce manuscrit; mais nous croyons plus probable qu'elles indiquent des Européens ou des Indiens du Sud avec lesquels sont en pourparlers les hommes isolés de droite ou de gauche.

La page 93 est formée de deux morceaux de papier

collés sur la page primitive, et les sujets ont l'air de se rapporter au chapitre précédent.

Le neuvième chapitre, qui commence à la page 94 et finit à la page 103, n'a rien de remarquable. La page 94 ne contient que des signes déjà connus. La dernière figure de la page 95 représente un homme qui se châtie avec des orties. L'ortie est une plante médicinale qui indique des connaissances profondes en médecine. A la page 102, on voit un homme ayant une bosse, des oreilles de lièvre et une tête d'oiseau. Cet être fantastique est un emblème de la destruction ou de l'union mystique des différents animaux pris allégoriquement. Avant la page 103 il vient quatre pages qui ont été déchirées. La page 103 nous représente probablement un champ de riz ou de maïs et termine sans doute un épisode de chasse; mais les pages manquantes nous empêchent de préciser notre opinion sur ce sujet.

Le chapitre dixième, moitié mystique et moitié historique, ne se compose que de huit pages, dont la plupart des signes nous sont déjà connus. Le troisième signe de la première ligne, page 109, ressemble à une tente, et, dans la pictographie indienne, il indique le cercle domestique. Un peu plus bas, on voit un autel avec une croix et quatre chandeliers, mais aucun indice de missionnaire. Le dernier signe qui précède l'I, à la page 111, nous paraît être deux sentiers de guerre dont la position géographique n'est pas indiquée. Ces sortes d'échelles reçoivent invariablement cette interprétation dans la pictographie indienne.

La première ligne de la page 112 n'est probablement pas autre chose qu'une représentation de ces engins de guerre que fabriquaient les Indiens, et dont ils se servaient pour s'abriter contre les balles ennemies lorsqu'ils attaquaient les villages ou les forteresses des blancs.

Le onzième chapitre, qui commence à la page 113 et finit probablement à la 131, nous semble raconter quelques épisodes historiques d'une tribu, ou pour mieux dire d'un clan dont le totem serait une oie.

La page 113 représente l'émigration ou une expédition de clan qui se dirige de l'Orient à l'Occident. Après un certain nombre de lunes, les émigrés arrivent dans un lieu boisé, riche en gibier et plantes médicinales, page 114. Ils s'établissent ensuite dans une autre localité, abondamment pourvue de *pommes blanches*, de racines alimentaires, d'arbres et de fruits, page 115. Ils se construisent un fort, récoltent du maïs ou du riz sauvage, page 116. (Nous supposons qu'il manque ici un feuillet.) Ils font une bonne récolte de légumes, de racines et de plantes nutritives, page 117, et reviennent de l'Occident à l'Orient chargés de provisions, page 118. Nous pensons que les points contenus dans les deux triangles et les trois carrés longs de la page 119 sont des signes numériques, qui indiquent le nombre d'individus habitant les cabanes et les tentes élevées en cet endroit. A la page 120, on voit une rencontre entre des hommes armés de fusils. Les cinq qui se trouvent au-dessus désignent peut-être le nombre des morts ou celui des combattants, car étant alignés ainsi, il

n'est guère probable qu'ils représentent des caractères syllabiques.

Le premier signe de la page 123 nous paraît représenter un baril d'alcool ou *eau de feu*, et le deuxième un ballot de peaux ou de fourrures. Les deux dernières lignes de la même page figurent sans doute un nombre de chasseurs qui reviennent chargés de butin ; si c'étaient des guerriers qui partent pour une expédition guerrière, ils ne porteraient pas sur le dos cette bosse, symbole de l'abondance des biens terrestres.

Les premiers instruments de la page 124 représentent des pipes ou des casse-têtes. Au-dessous d'eux viennent deux animaux totémiques; le second, que nous n'avons pas encore vu, a deux cornes et pas d'oreilles, c'est sans doute un moufflon. A côté d'eux, on voit un signe que l'on peut interpréter indifféremment pour le soleil éclairant le firmament, ou pour un symbole du temps.

Les deux premières figures de la page 127 sont deux grands personnages, hommes de cœur et d'intelligence, chefs de deux nations puissantes.

Le principal sujet de la page 128 est certainement la description topographique d'un lieu célèbre par quelque traité ou par un combat, et où s'élevaient quatre tumuli ou montagnes.

Les pages 129 et 130 représentent un combat sanglant ; le champ de bataille est jonché des membres et des cadavres de ceux qui ont succombé. A la page 131, le combat cesse par la fuite des vaincus, poursuivis de près

par les vainqueurs. Vient ensuite une inscription alphabétique et deux personnages : le premier figure le génie de la guerre, et le second un chef assis sur un tambour magique, et tenant dans une main l'emblème de la gloire militaire, c'est-à-dire une flèche ornée de deux plumes d'aigle.

Le douzième chapitre commence à la page 132 et ne finit qu'à la page 173; quoique le sujet soit mélangé de mysticisme et d'histoire, on y voit peu de signes nouveaux, mais beaucoup de ceux que nous avons déjà vus sont modifiés par des annexes symboliques, qui compliquent les idées graphiées en une seule figure ou en un seul groupe.

La première ligne de la page 132 représente deux navires venant de l'Est et se dirigeant vers l'Ouest; au-dessous du premier, il se trouve une figure humaine dont la disposition des bras et les appendices indiquent l'abondance des vivres ou des moyens de subsistance. Plus bas, on voit le simulacre d'un crucifix, qui précède une série d'hommes liés ensemble par une chaîne non interrompue d'anneaux placés en face des yeux. Une de ces figures, à la page 133, est entourée de rayons de soleil, indice invariable d'une suprématie intellectuelle. Ces anneaux nous paraissent être des signes numériques ou chronologiques, un symbole du temps, car leur arrangement prouve que leur nombre est intentionnel; ainsi, entre la troisième et la quatrième figure de la deuxième ligne, page 133, ces anneaux, au nombre de huit, sont placés sur trois lignes; si l'auteur n'avait eu en vue que la représentation d'une

union symbolique, trois anneaux auraient suffi pour compléter cette chaîne.

Les deux lignes courbes qui passent par-dessus la tête des deux dernières figures de la même page, dénotent une mutuelle protection.

Les pages 134 et 135 nous offrent des figures humaines ornées d'un appendice auriculaire marqué en rouge. Nous ne croyons pas que l'on doive appliquer ici la signification ordinaire des signes de ce genre; d'abord à cause de sa couleur et de sa forme allongée, ensuite parce que les personnages qui en sont doués sont pour la plupart dans un état passif, de sorte que ce signe nous paraît devoir être interprété comme une qualification de l'individu et non pas une action symbolisée. Notre travail étant une tâche consciencieuse et n'ayant pas un but de vaine gloire, nous préférons n'émettre que des opinions personnelles, plutôt que de hasarder un jugement arbitraire et purement gratuit, qui se fonderait sur une assurance à peu près certaine de n'être pas contredit, à cause de la pénurie des documents sur une matière que personne n'a traitée avant nous, aussi longuement et aussi positivement. C'est avec la même circonspection que doivent s'interpréter les figures nombreuses qui se rencontrent aux pages 134, 135 et suivantes; ces figures tiennent dans la main une ou deux sortes de croissants allongés, que nous n'osons pas spécifier. Il est possible que ce soit la marque totémique d'une tribu ou l'action symbolique d'un individu. Dans le doute, nous préférons nous abs-

tenir de donner une explication dont nous ne sommes pas complétement convaincu.

L'épée que portent plusieurs personnages dans ce chapitre dénote le commandement. En général, cet insigne n'est donné qu'aux blancs.

A la page 141, nous voyons deux *hommes-médecine* ou deux chefs ayant deux lignes en zigzag horizontales qui leur sortent de la tête ; ce signe, qui représente l'air en mouvement où la foudre, symbolise toujours, comme nous croyons l'avoir déjà dit, une grande puissance, soit de la vue, soit de la parole, soit de l'ouïe. Ici ce signe est répété plusieurs fois, comme à la page 74, dans une direction verticale, et sans autre auxiliaire qu'une ligne droite horizontale, d'où les lignes en zigzag proviennent ; cette particularité nous fait supposer qu'elles symbolisent également la pluie, la foudre, l'orage ou tout autre phénomène atmosphérique.

La page 53 nous présente d'abord deux hommes décédés, et à peu près semblables au premier personnage de la seconde ligne page 52. Ensuite il vient une figure humaine ayant quatre petits ronds au bout des membres. Cette figure est celle d'un esprit céleste, probablement même d'un personnage emprunté au dogme catholique, car nous le verrons revenir plusieurs fois, inspirant des individus par sa présence, leur communiquant ses qualités et possédant des attributs exceptionnels d'un ordre très-élevé.

A la page 143, on voit deux fois le monogramme du

Christ, c'est-à-dire l'H surmontée d'une croix, et une fois le nom de *Maria*, avec une multitude de ces caractères symboliques ou syllabiques que nous avons mentionnés au commencement de cette notice.

La page 144 nous offre deux cartouches à peu près semblables, sinon pour la forme, du moins pour les objets qu'ils renferment ; si ces objets étaient des signes phonétiques, nous aurions ici une analogie singulière avec les cartouches des monuments hiéroglyphiques égyptiens. La disposition des figures symboliques est presque la même dans l'un et l'autre cartouche. D'abord c'est une espèce de tête de buffle avec ses deux cornes, symbole du pouvoir ; à droite des lignes verticales en zigzag, emblème de la foudre, symbole du châtiment ou de la puissance divine ; au-dessous un squelette entouré d'un serpent dans le second cartouche, tandis que dans le premier il entoure une pierre magique ; puis, à droite, on remarque ce même esprit, que nous avons déjà vu à la page 142. Nous ne doutons pas que ce groupe idéographique ne soit digne d'un intérêt réel, et que son interprétation ne présente aucune difficulté sérieuse. Quant à nous, nous ne serions pas loin de lui donner une signification biblique, car si nous voulions pictographier avec des signes indiens l'histoire de la chute du premier homme, nous emploierions à peu près les mêmes signes que nous trouvons dans ces deux cartouches.

Les pages 147 et 148, comme la page 128, nous offrent également des cartouches contenant des caractères sym-

boliques, arithmétiques, et peut-être syllabiques, dont nous ignorons la valeur positive.

Les deux premières figures humaines de la page 148 nous représentent deux personnages européens, ornés des emblèmes de la souveraineté ; ces emblèmes sont isolés aux pages 163 et 164 ; le second de la page 164 est renversé, ce qui, dans le langage totémique, signifie la mort de celui qui porte cet attribut ; mais, dans un sens allégorique, on peut interpréter ce signe, ainsi renversé, par la destruction du pouvoir suprême exercé par la personne auprès de laquelle se trouve cet attribut.

A la page 149, on voit une tête de mort isolée et accompagnée de l'emblème du scalp ; plus bas, on voit également un homme dont la tête est séparée du corps, et quoique le personnage qui est placé à gauche ne porte aucune arme avec lui, l'arrangement des figures indique qu'il enlève la vie à celui qui est privé de la tête.

Le second groupe d'hommes de la page 150 représente un esprit ou un *homme-médecine* ayant ses deux mains dans le corps d'un *midé*. Aux pages 151 et 152, c'est la tête de ces esprits ou de ces êtres possédant une puissance céleste qui est plongée dans le corps des *midés*. Ceci est un symbole d'une interprétation facile. Dans le premier cas, les mains signifient que l'individu est poussé, supporté, influencé par une volonté autre que la sienne ; dans le second cas, la tête signifie que l'individu est inspiré par un pouvoir autre que le sien, et qu'il possède toutes les qualités, toutes les facultés d'un être supé-

rieur, qui les lui communique d'une manière surnaturelle.

Une ligne elliptique, portée sur les épaules, symbolise un ballot et dénote la richesse ; portée sur la tête, elle symbolise la gloire ou la puissance surnaturelle ; lorsqu'elle enveloppe la tête et les épaules tout à la fois, comme nous le voyons aux deux premières figures humaines de la page 153, elle symbolise non-seulement un homme chargé de biens, mais elle implique encore une influence miraculeuse, un pouvoir presque divin. Au bas de cette même page, à gauche, on voit des bras et des jambes séparés du tronc, et, à droite, des bras et des jambes en croix ; quoique ces signes soient ordinairement des emblèmes funèbres ou de mort, nous n'avons jamais vu dans la pictographie indienne des membres ainsi disposés qui puissent nous éclairer d'une manière exacte sur la signification de cet arrangement.

La page 154 nous offre quatre groupes de figures humaines, chacun composé d'un *homme-médecine* et d'un personnage symbolisé : le premier est écartelé ; le deuxième porte un cœur sur la poitrine ; le troisième a le corps traversé de l'emblème de la foudre, et le quatrième a dans le corps la tête d'un esprit ou d'un *midé* symboliquement uni à un oiseau. Toutes ces figures nous étant déjà connues, nous nous contentons d'en faire l'énumération.

A la page 155, nous voyons une série de figures qui reviennent dans la suite de ce chapitre, et qui se distinguent par une longueur démesurée du cou, de sorte que la tête,

renversée en arrière, paraît être presque arrachée du corps. Cette étrange singularité peut recevoir deux explications, à notre avis : la première, c'est que ces figures ont des cous de cygne, et qu'ils désignent soit une tribu, soit un clan, de même que l'on représenterait des hommes chaussés de mocassins foncés pour désigner la tribu des Pieds-Noirs, etc. La deuxième explication nous semble tout aussi probable. Il existe dans plusieurs tribus du Nord la coutume de s'infliger des tortures volontaires par un motif religieux ; dans ces sortes de cérémonies, les torturés sont suspendus par des cordes à des poutres. Il est possible que l'auteur ait voulu spécifier ici ces victimes du fanatisme religieux : ce qui rend cette opinion assez spécieuse, c'est que nous voyons, à plusieurs reprises, ces figures accompagnées des *hommes-médecine* qui leur tiennent la tête ou le cou. Quoi qu'il en soit, la nature et la disposition de ces figures ne nous permettent pas de leur donner une interprétation autre que symbolique ou mystique.

La page 161 nous présente deux groupes d'hommes : le premier prie pendant le jour, symbolisé par le soleil, et le deuxième marche pendant la nuit, symbolisée par la lune.

Les pages 166, 167 et 168 se composent d'une série de scènes purement représentatives : ce sont des duels ou des combats avec des armes différentes ; les lieux et la cause de ces hostilités paraissent être indiqués au bas de la page 167. Le dernier groupe de la page 166 représente

une trêve, une suspension d'armes, et celui de la page 168 l'union offensive et défensive d'un certain nombre de guerriers. La vue de ces deux hommes portant un grand cœur sur la poitrine nous fait souvenir que nous avons oublié de dire, au commencement de cette notice, que les signes symboliques placés sur une figure pour la qualifier sont pris quelquefois totémiquement, c'est-à-dire qu'ils désignent l'individu ou les individus d'un même clan. d'une même race. Ainsi, le soleil placé sur les épaules d'un homme dénote la possession d'une influence surnaturelle aussi bien que la vigilance, la lumière, le savoir et tout autre attribut de ce genre; mais souvent aussi il désigne un personnage renommé par ses qualités ou par ses vertus, et peut désigner également toute une classe d'êtres privilégiés. Cet exemple, qui paraît compliquer la valeur des signes, en rend pourtant l'intelligence plus facile par l'élasticité d'interprétation auxquels ils se prêtent.

Le dernier groupe de la page 169 nous paraît représenter le baptême d'un Indien. Aux pages 171 et 172, on compte sept médaillons renfermant chacun un esprit; nous pensons que c'est une allusion aux sept sacrements et aux grâces qu'ils confèrent à ceux qui les reçoivent. Les symboles chrétiens qui sont en regard de trois de ces médaillons, page 172, corroborent notre opinion.

On ne doit pas s'étonner de la variété des sujets disparates, incohérents même, qui se mélangent, se confondent et se groupent dans la pictographie indienne. L'art graphique des Peaux-Rouges nous offre de pareils exem-

ples à chaque instant; on dirait que leur imagination ardente ne leur permet pas de s'arrêter longtemps sur le même sujet et de le developper avec quelques détails; leur pensée vagabonde avec une légèreté étonnante en ne laissant que des traces fort incomplètes, lorsqu'elle est consignée sur du papier, de l'écorce, des peaux ou des rochers, et il n'est pas toujours facile de découvrir ce que l'impatience ou l'incapacité de ces historiens sauvages ont laissé inachevé.

Le chapitre finit par une série de points numériques rangés sur dix colonnes, par les deux animaux que nous avons vus à la page 124 et par quatre têtes de mort semblables à celles de la page 83.

Le sujet du chapitre treizième nous paraît fort obscur; le mysticisme et la religion y jouent certainement le principal rôle, et l'histoire y entre pour très-peu de chose.

La page 174 commence par une figure représentant l'union symbolique d'un *midé* avec un oiseau, signe fréquemment reproduit dans ce manuscrit, et qui peut également s'interpréter pour l'image d'un esprit céleste. Viennent ensuite trois lignes roulées comme des ressorts de montre, et dont la signification symbolique nous est inconnue.

La page 175 nous offre trois hommes en prières devant des esprits célestes, dont le dernier de la troisième ligne tient un enfant au côté. Un cercle de points, surmonté d'une croix formée de quatre points, représente un chapelet et dénote la nature de la prière de la dernière figure prosternée.

L'animal qui accompagne la première figure de la page 176 est symbolique et totémique tout à la fois. La deuxième figure de la même page doit se lire de droite à gauche. Le personnage en question a les bras recourbés vers le ventre, pour indiquer qu'il est rempli des biens qu'il reçoit de l'esprit qui le protége.

Au bas de la page 179, à côté des deux X, on voit l'emblème de quelque divinité indienne monstrueuse.

A la page 183 se trouvent deux têtes de mort avec les tibias en croix. Ce luxe de détails pour représenter la mort est fort rare parmi les Peaux-Rouges, de sorte que nous supposons qu'il s'agit ici de quelques personnages importants.

On voit à la page 186 deux roues ayant chacune un manche, et qui ressemblent à ces instruments sur lesquels les Indiens font sécher le scalp des ennemis et qui doivent servir à la danse du scalp. Les lignes droites qui entourent la première et les deux dernières figures humaines de cette même page désignent l'habitation des blancs; celle des Peaux-Rouges est généralement symbolisée par une tente.

La page 191 nous offre deux singularités : la première c'est un homme dont les membres, dessinés en zigzag, marquent la rapidité des mouvements; la seconde est un homme dont la figure est barbouillée de noir pour désigner qu'il marche dans l'ombre ou pendant la nuit; ceci peut également s'interpréter d'une manière allégorique, pour indiquer des actions mystérieuses, cachées, obscures.

Au bas de la page 194, on voit encore l'image grossière

d'une divinité indienne et un homme avec des oreilles de lièvre.

Parmi les figures de la page 197, il s'en trouve quatre privées de leurs têtes, et cinq plus bas dont le sexe est indiqué par le *cteis;* et, parmi les neuf de la page 199, trois ont des membres contrefaits et trois autres portent entre les mains des espèces de marteaux, qui sont peut-être des tomahawks que nous revoyons aux pages 201, 204 et 205.

Le premier personnage de la page 203 porte son nom ou son totem sur le front; il revient aux pages 204, 205, 206 et 207, dont il est le principal sujet; son rôle paraît être celui d'un homme supérieur, d'un chef puissant, riche et doué d'un pouvoir magique peu commun.

Le dernier chapitre commence à la page 209; il rappelle des souvenirs du passage des missionnaires dans une tribu indienne et confirme l'interprétation que nous avons donnée à plusieurs signes des pages 13, 16 et 65.

Nous croyons que l'espèce de mitre surmontée d'une croix et portée par le premier personnage de la page 109 est réellement ici l'emblème de la dignité épiscopale, et que ce groupe représente un évêque donnant la confirmation à l'homme à genoux.

A la page 210 on voit un signe nouveau; c'est un ostensoir ou un reliquaire devant lequel un officier est à genoux.

La première figure de la page 215 est indubitablement la représentation d'un autel avec quatre flambeaux, et

d'un missionnaire dans l'acte de célébrer le saint sacrifice; la différence qui existe entre ce groupe de signes et celui de la page 65 est trop insignifiante pour ne pas leur attribuer à tous les deux la même signification. Les deux lignes suivantes de la même page 215 dénotent la même action, mais sans doute dans une intention différente. Ainsi la troisième figure de la deuxième ligne est l'image du squelette d'un chef dont les attributs sont symbolisés par deux cornes; et le missionnaire qui est au milieu nous paraît offrir la messe pour le repos de l'âme du défunt crayonné à côté de lui.

Les pages 218 et 219 nous représentent des hommes a genoux et en prières autour d'une église, et à la page 221 on voit une exposition sur un autel soit du saint-sacrement, soit d'un reliquaire. En un mot, tout ce chapitre ne contient que des scènes religieuses du culte catholique, excepté la dernière figure de la page 227, qui représente un homme ayant un fusil sur ses épaules, pour dénoter qu'il a le pouvoir de retrancher la vie. Dans certaines inscriptions indiennes, ce même signe est une espèce d'avertissement fait aux passants de ne pas chasser sur des terrains particuliers.

Telle est la signification des principales figures de ce singulier manuscrit, le seul de ce genre qui ait été découvert jusqu'à ce jour depuis que le Nouveau-Monde nous est connu. Nous aurions pu nous étendre plus longuement sur bien des sujets que nous pensions comprendre avec plus ou moins d'assurance; mais, préférant nous taire plu-

tôt que d'exposer des opinions ou des assertions, que de nouvelles recherches pouvaient modifier ou changer, nous nous sommes limité, dans ce premier travail, à déchiffrer tout simplement, avec le moins de commentaires possible, les traits caractéristiques de ce manuscrit, et à spécifier plus ou moins la nature des objets figurés ou représentés, nous abstenant de tout détail spécieux qui liât entre eux, dans notre esprit, les scènes, les actions, les personnages et les signes symbolisés.

La valeur idéographique ou symbolique d'une certaine quantité de signes reproduits fréquemment, avec ou sans modification, ne peut être exactement interprétée qu'après une série d'études longues, variées, d'autant plus laborieuses que l'alphabet pictographique des Peaux-Rouges est fort borné, à peu près inconnu, et que dans ce manuscrit il existe une foule de signes ou de combinaisons de signes qui ne se rencontrent dans aucune des inscriptions indiennes publiées jusqu'à ce jour. Nous espérons que les archéologues, les antiquaires américains et les sociétés savantes des États-Unis qui en possèdent quelques-unes, aussi simples qu'elles soient, retrouveront parmi ces inscriptions quelques signes ayant de l'analogie avec ceux que nous publions, et qu'ils en feront part au monde savant avec l'interprétation qu'ils croiront devoir leur donner. La publication de tous ces monuments hiéroglyphiques finira par jeter une lumière certaine sur cette science, encore plongée dans les ténèbres de l'enfance, et facilitera la tâche que nous nous sommes imposée en modifiant quel-

ques-unes de nos idées, guidant les autres et les corroborant, de sorte que le livre que nous épelons aujourd'hui sera bientôt lu couramment d'un bout à l'autre.

De notre côté, nous continuerons nos investigations sur la signification des signes symboliques isolés ou combinés avec d'autres, ainsi que l'étude des nombreux caractères alphabétiques et syllabiques que nous n'avons fait que signaler, et qui expliqueront peut-être bien des scènes dont le sens réel nous échappe. Nous finirons certainement par obtenir ainsi pour la pictographie et les inscriptions américaines les mêmes résultats qui ont été obtenus pour les hiéroglyphes égyptiens et les inscriptions orientales. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, cette œuvre est bien difficile, car les monuments américains sont rares. Les Indiens, il est vrai, depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique, et depuis le Canada, ce pays aux *grandes neiges*, jusqu'aux plages embaumées de la Floride, sèment avec assez de profusion leurs pensées symbolysées sur les rochers baignés par les lacs et les fleuves de leurs sublimes déserts, sur les arbres séculaires de ces forêts immenses qui n'ont encore jamais retenti des bruits de la hache civilisatrice du pionnier, et sur les peaux et l'écorce du bouleau, ce papyrus de l'Amérique du Nord; — les Peaux-Rouges, que l'on méprise et que l'on abrutit pour les anéantir, laissent ainsi des traces profondes de leur passage dans les solitudes, des marques de leur piété envers le Créateur, de leurs exploits dans les combats, de leurs souvenirs historiques, de leurs poétiques aspirations et de

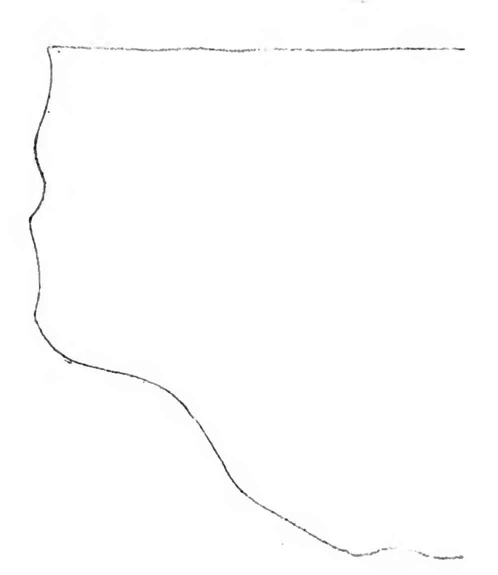
leurs mystérieuses croyances; mais ces inscriptions sont courtes, simples, ignorées comme l'existence de ceux qui les ont tracées...; puis, les rochers se couvrent de mousse ou de limon; la pluie, les torrents et les tempêtes usent la pierre; les arbres meurent, pourrissent, tombent en poussière, et c'est ainsi que s'effacent peu à peu ces vestiges de l'art idéographique d'un peuple encore dans l'enfance, qui s'éteint avant sa virilité...

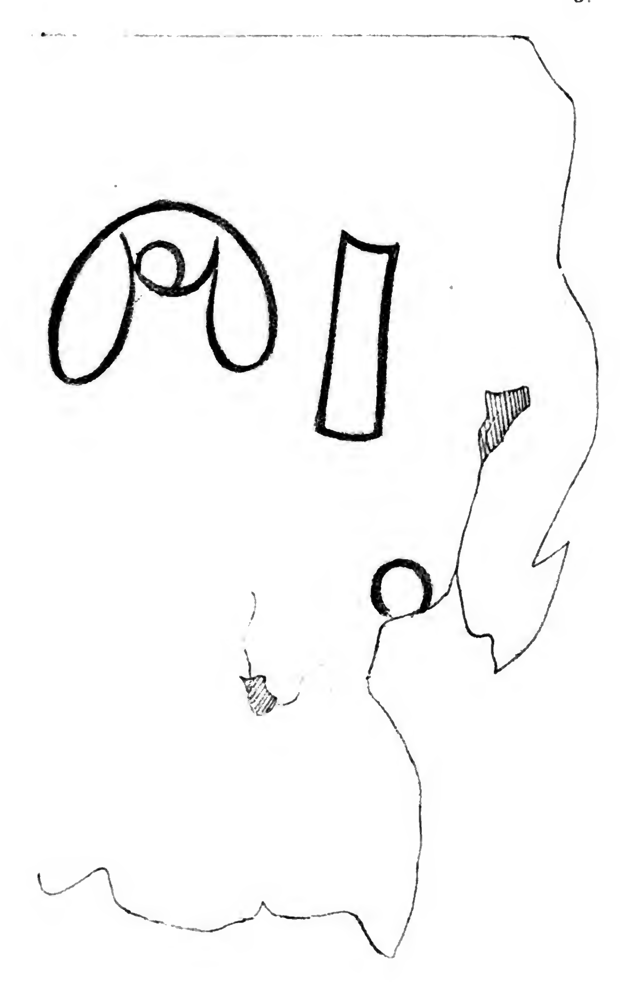
PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



Imp Lemercier, Paris

2.

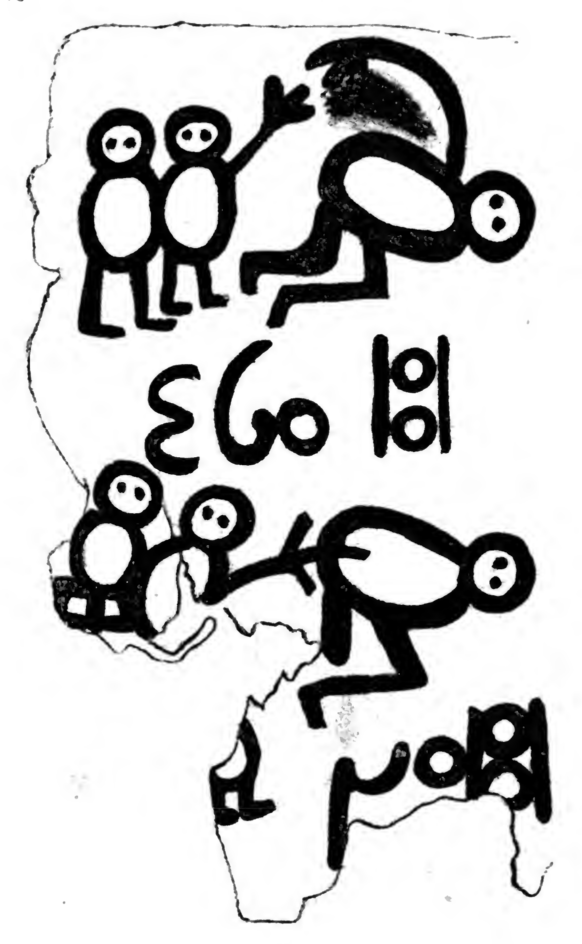


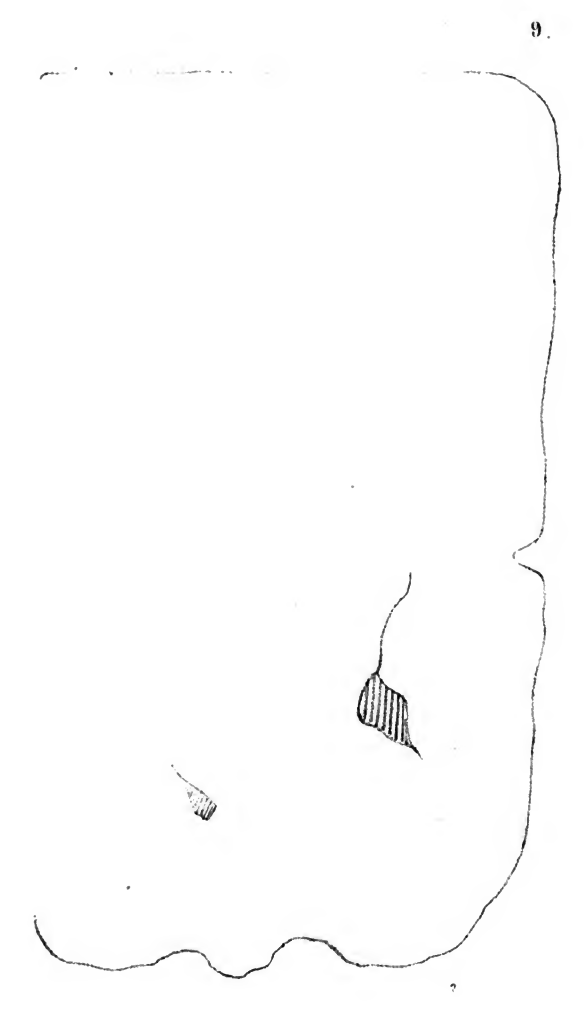




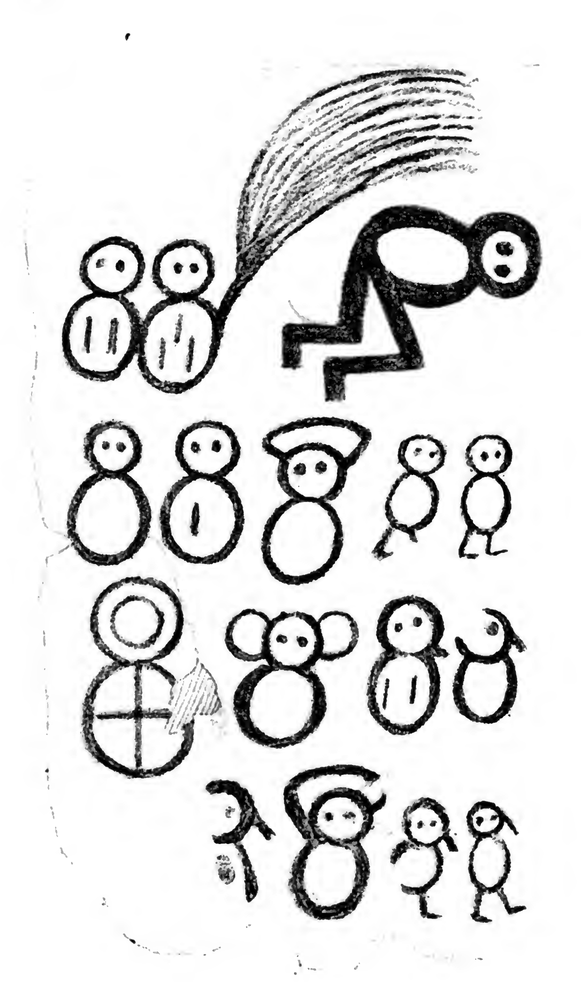


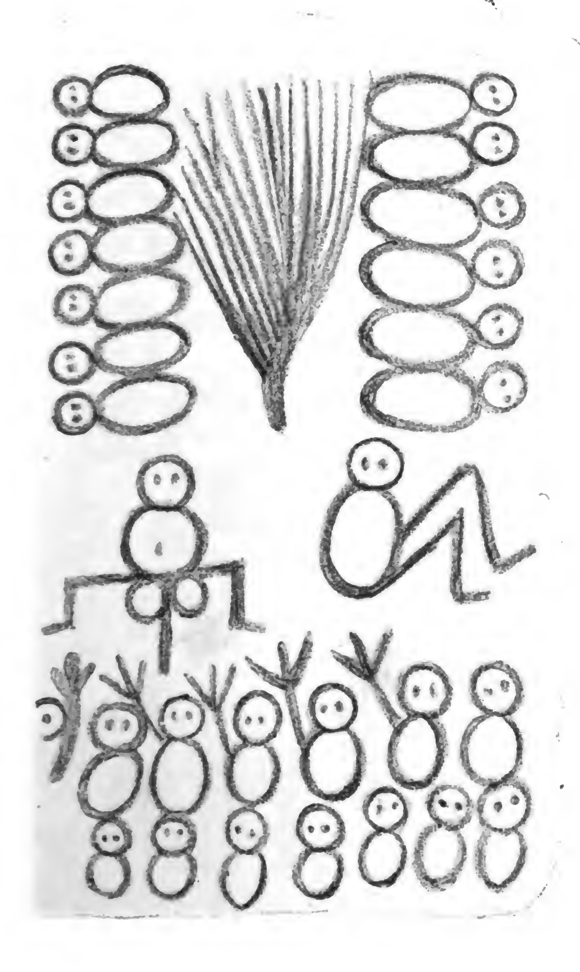




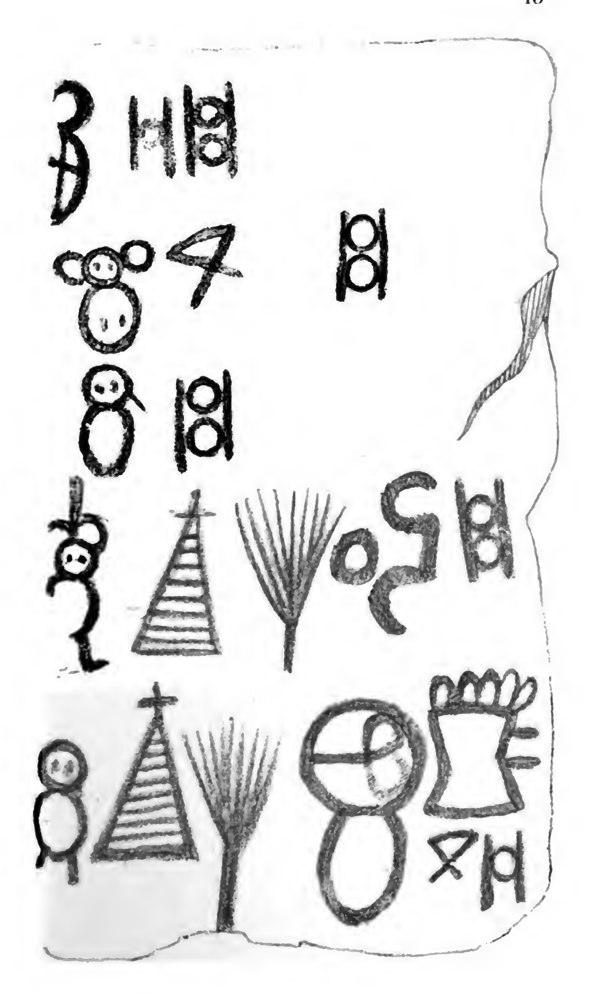


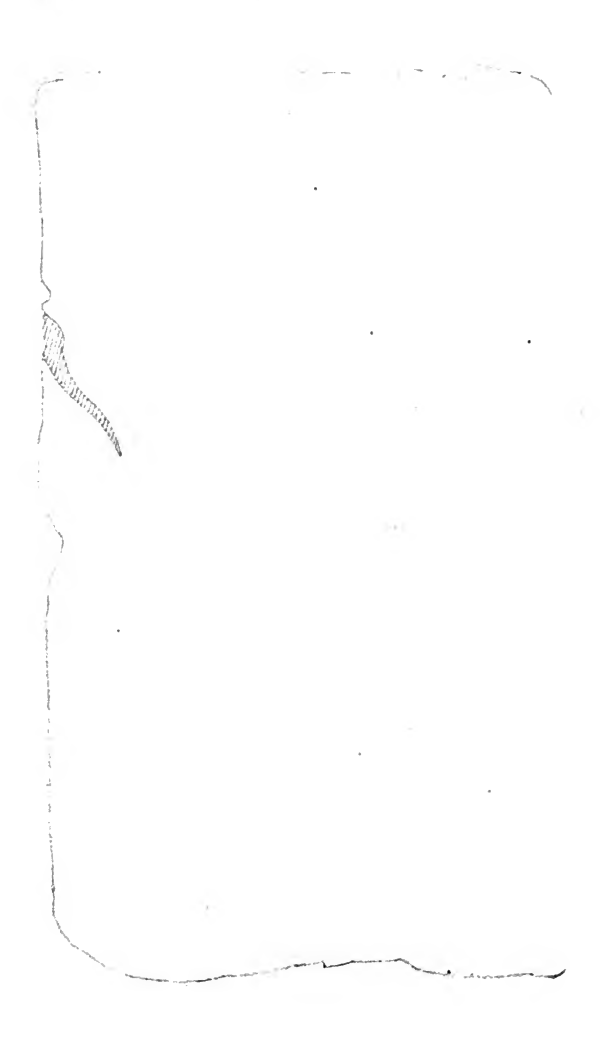
10.

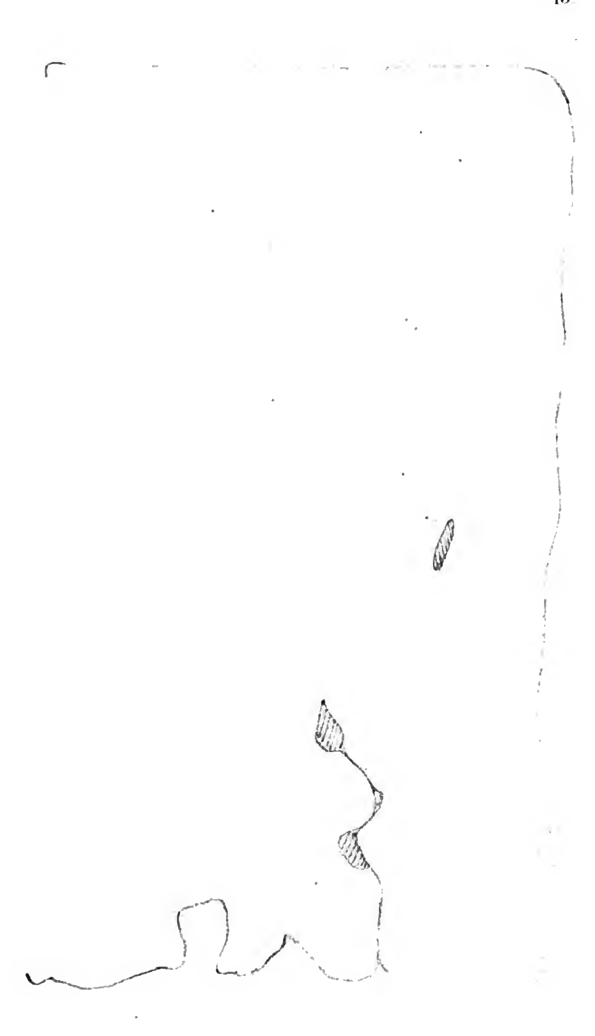


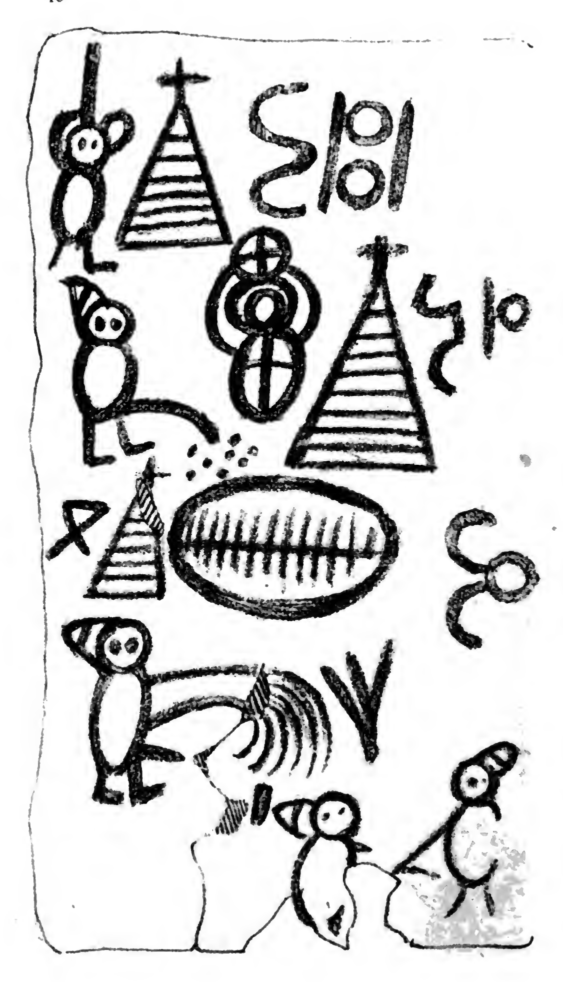


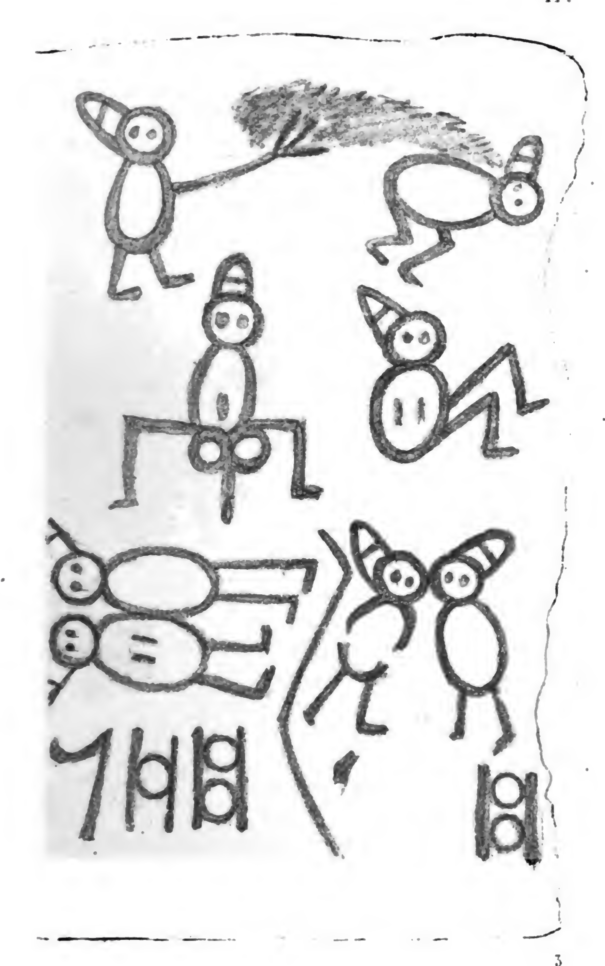


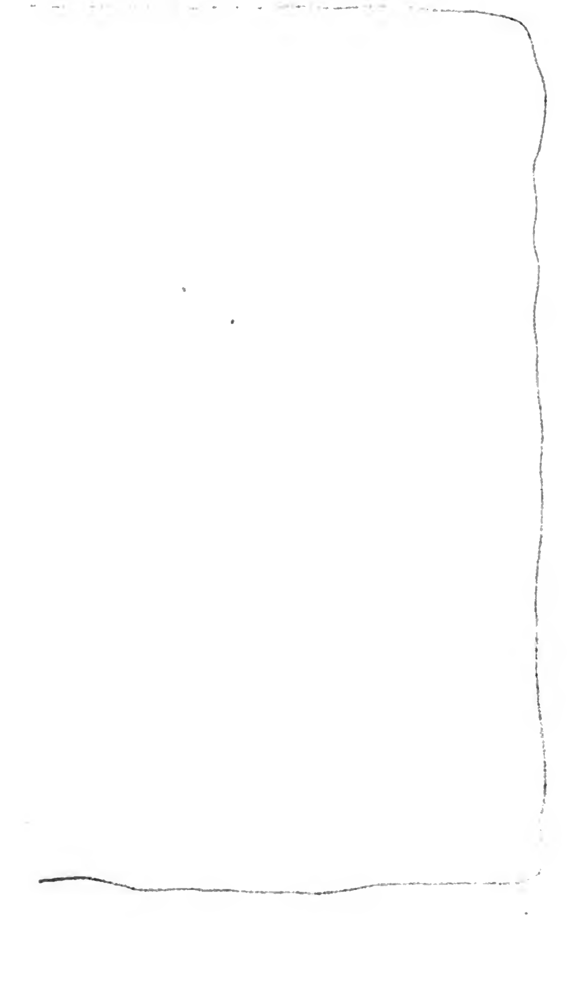


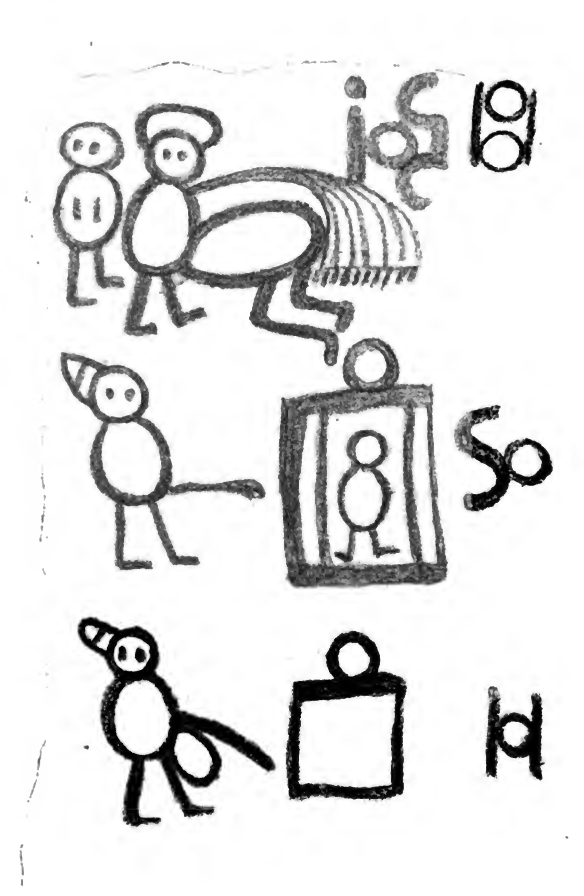


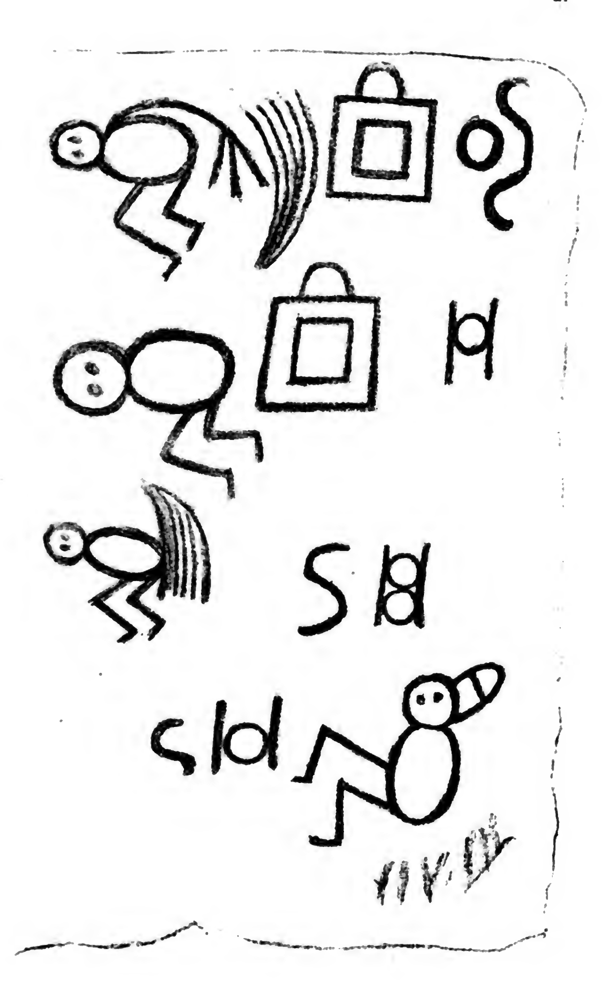


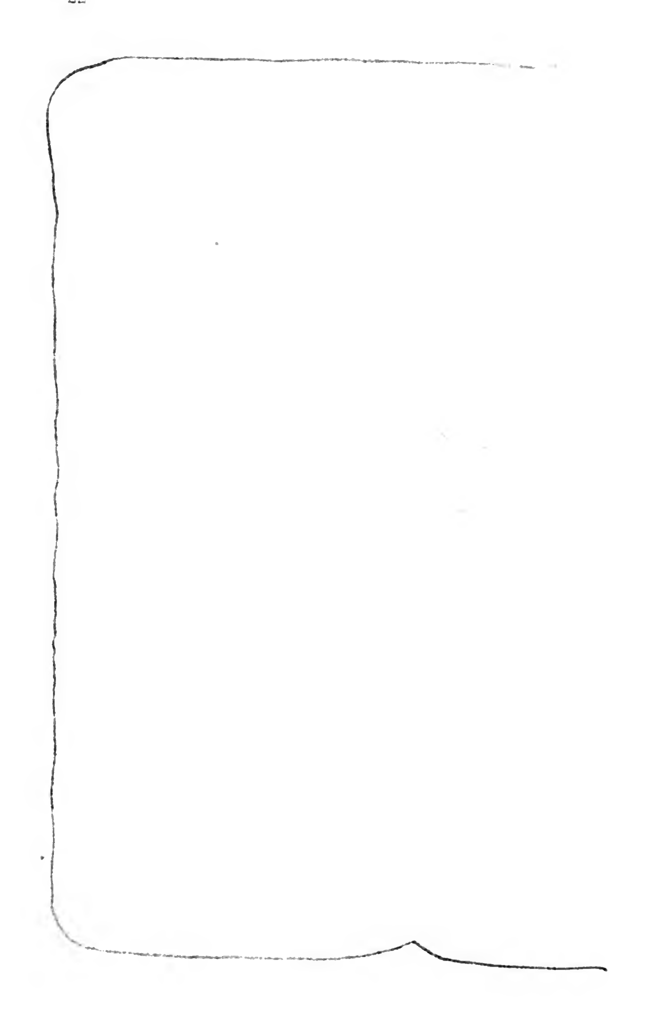


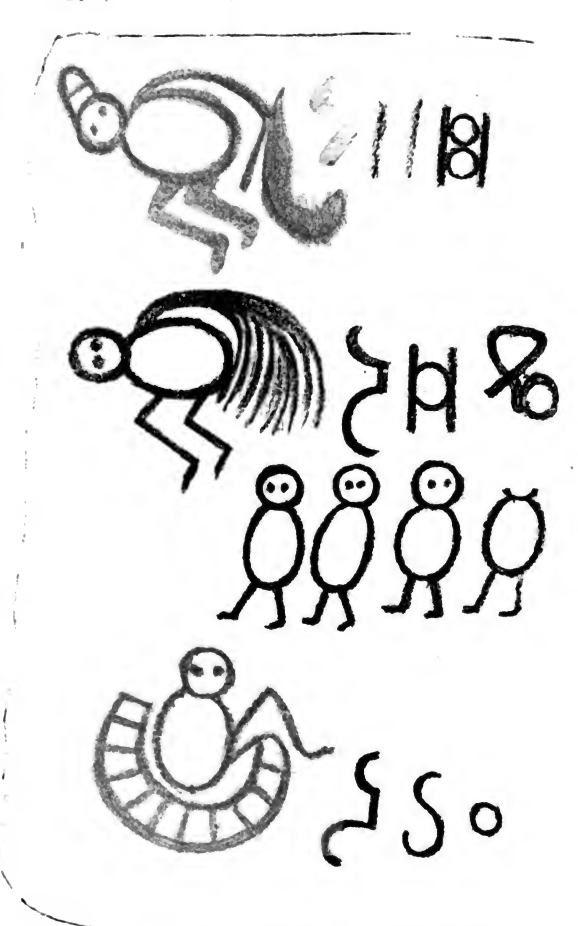




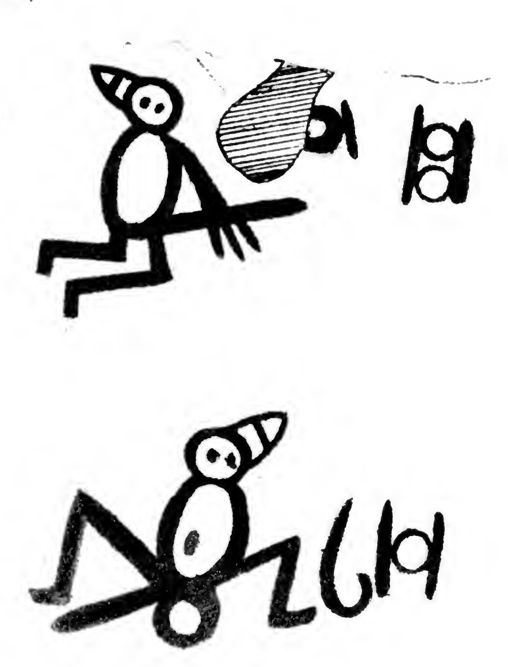


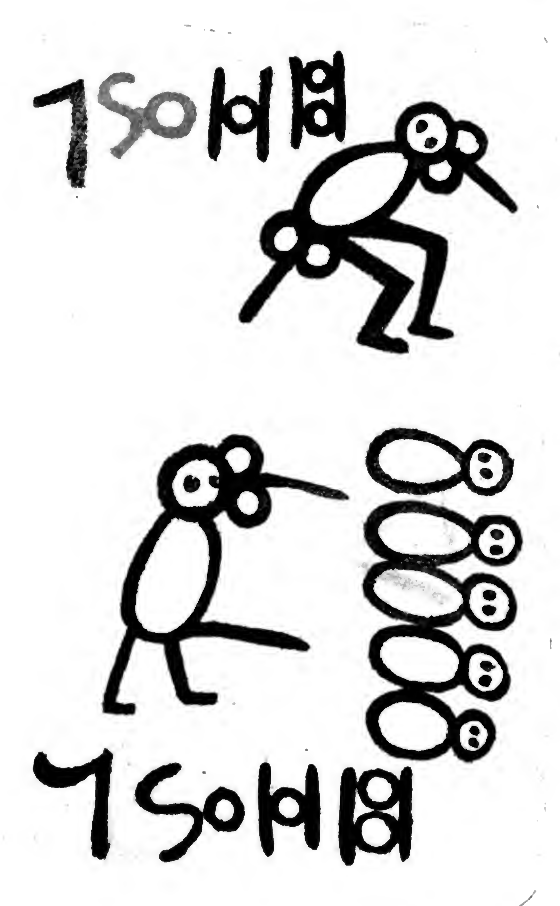
















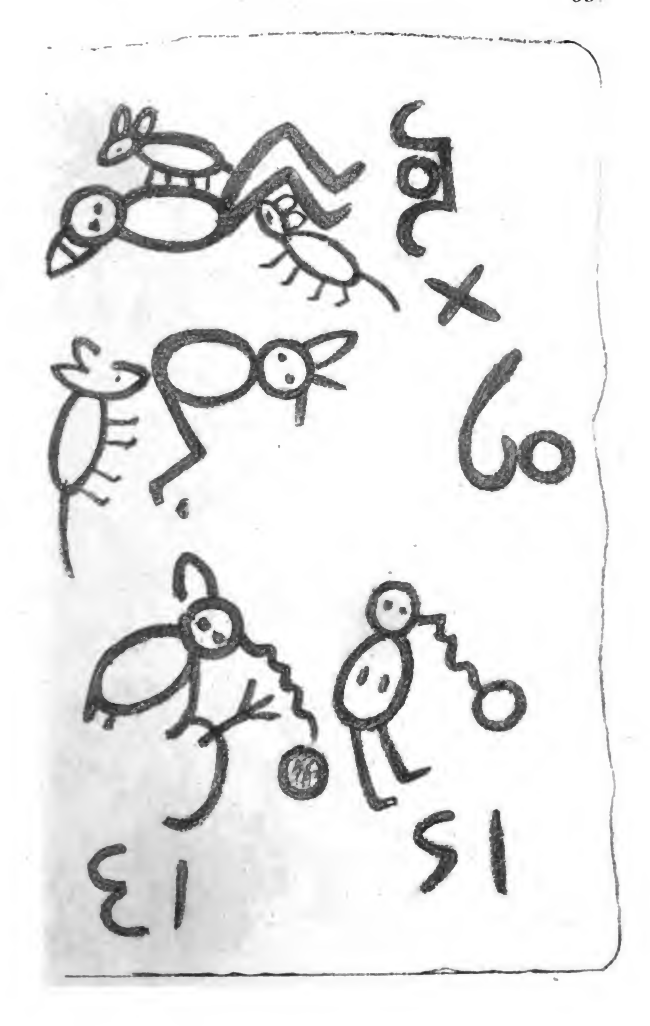


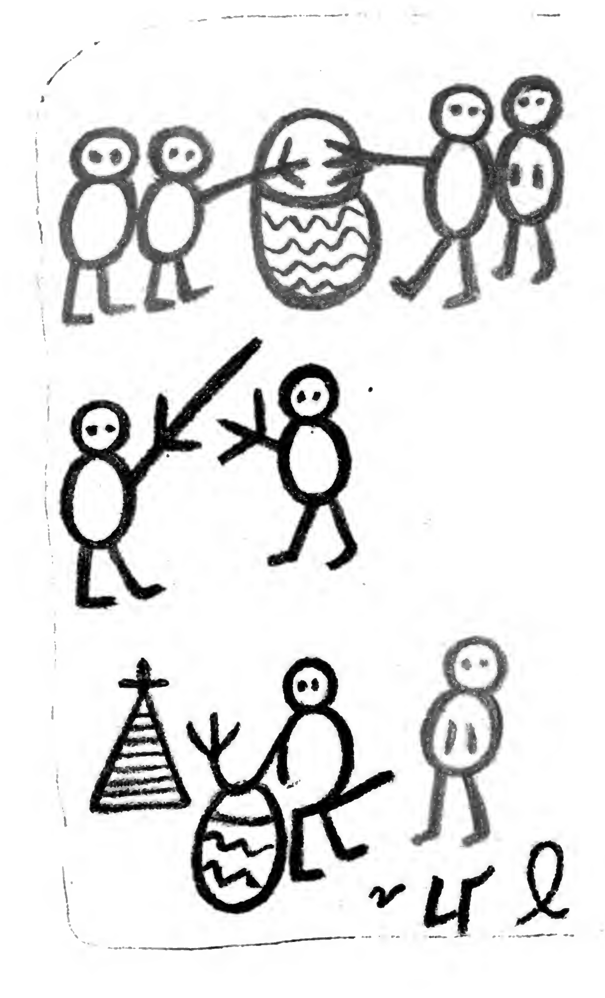




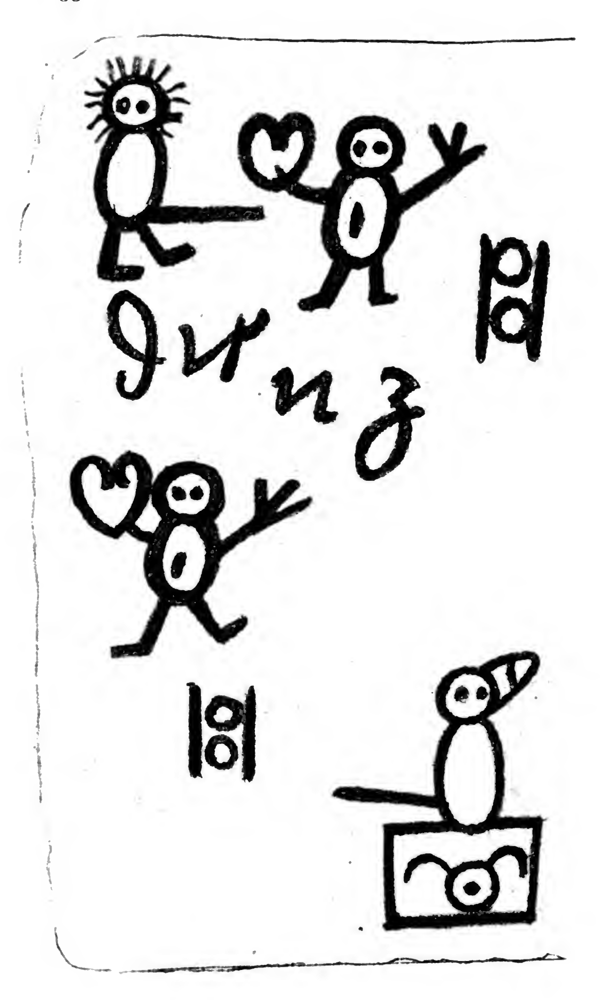






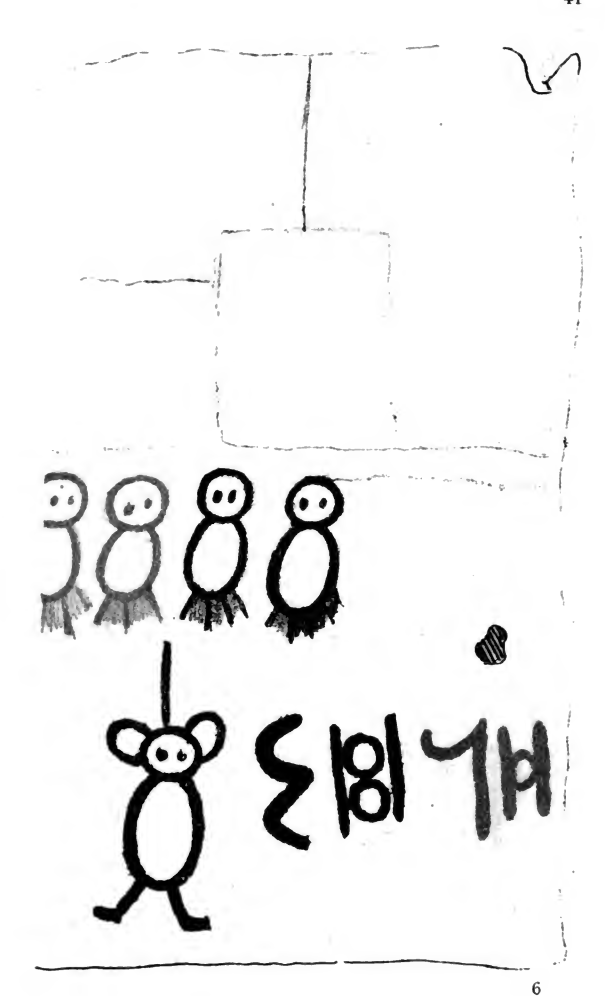


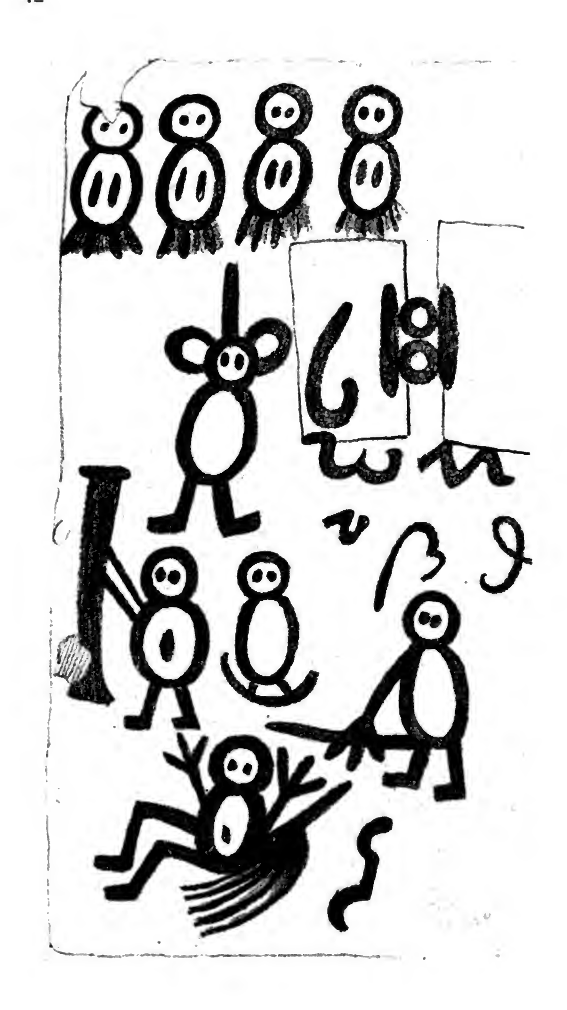


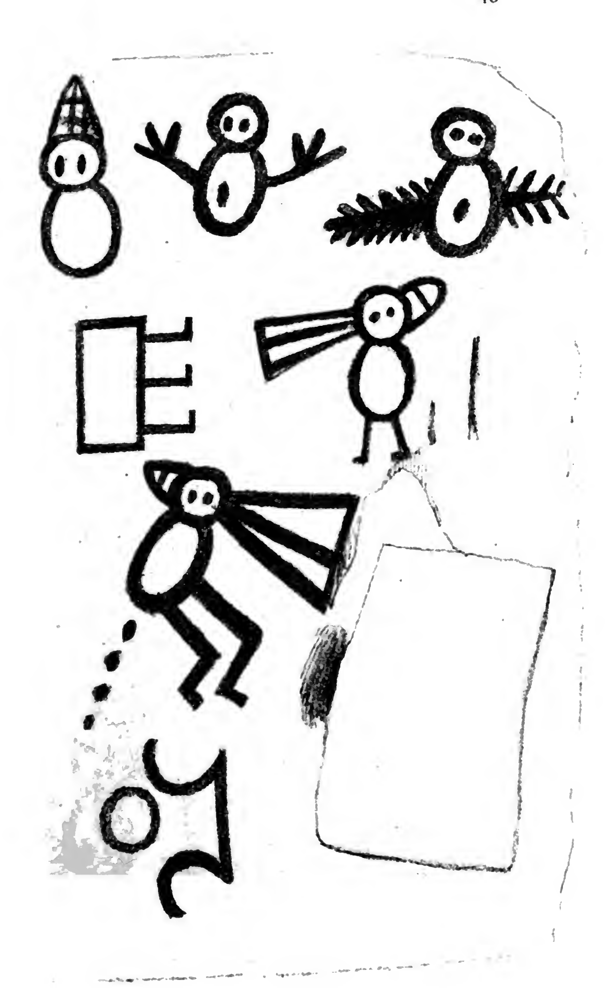


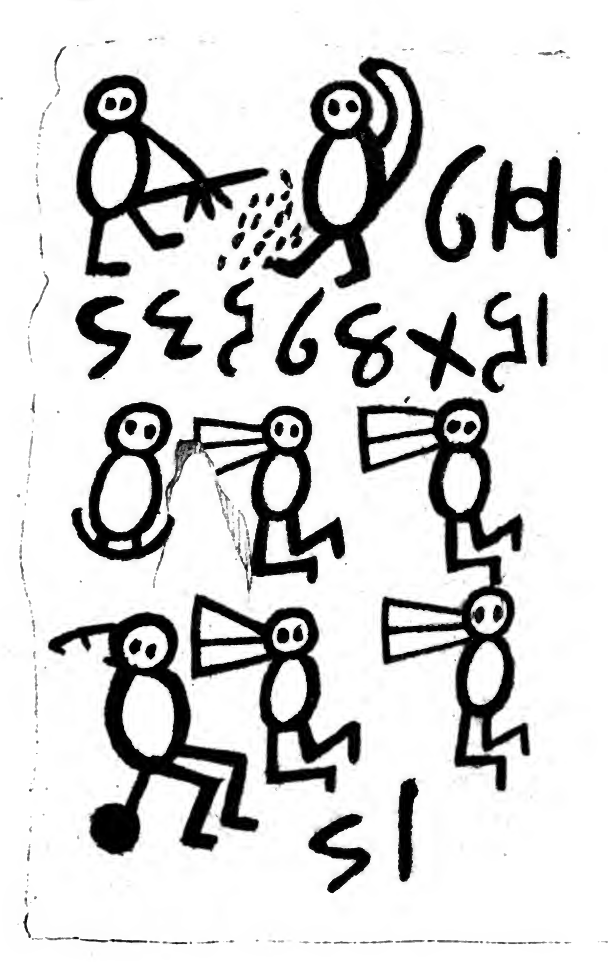


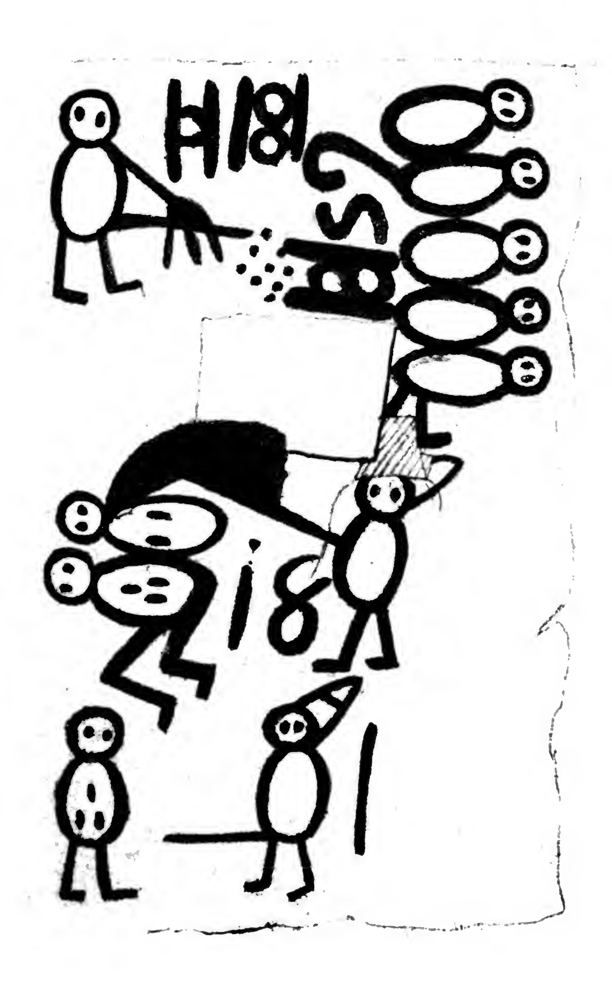


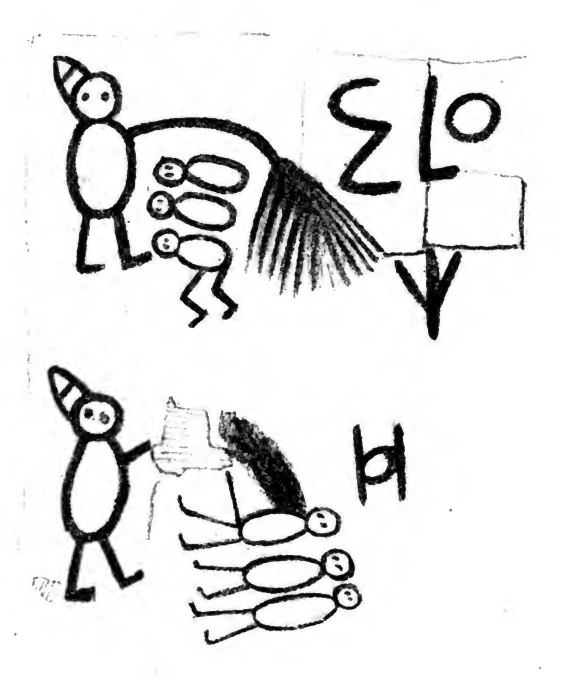




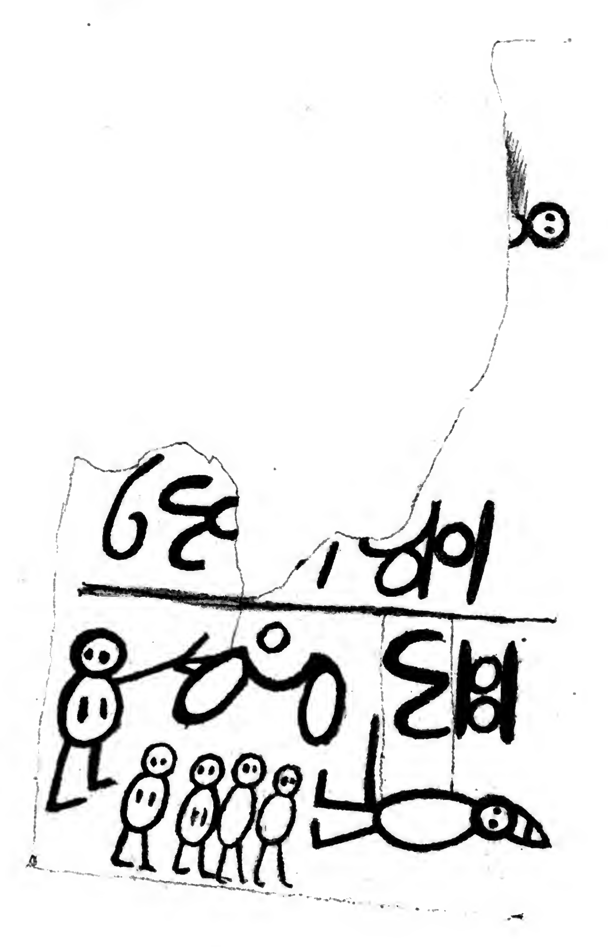




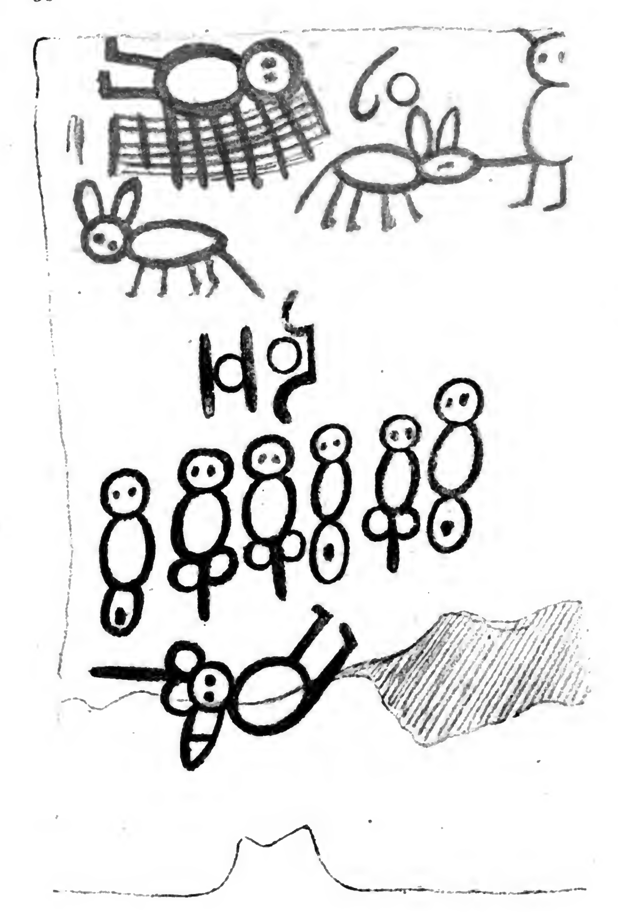




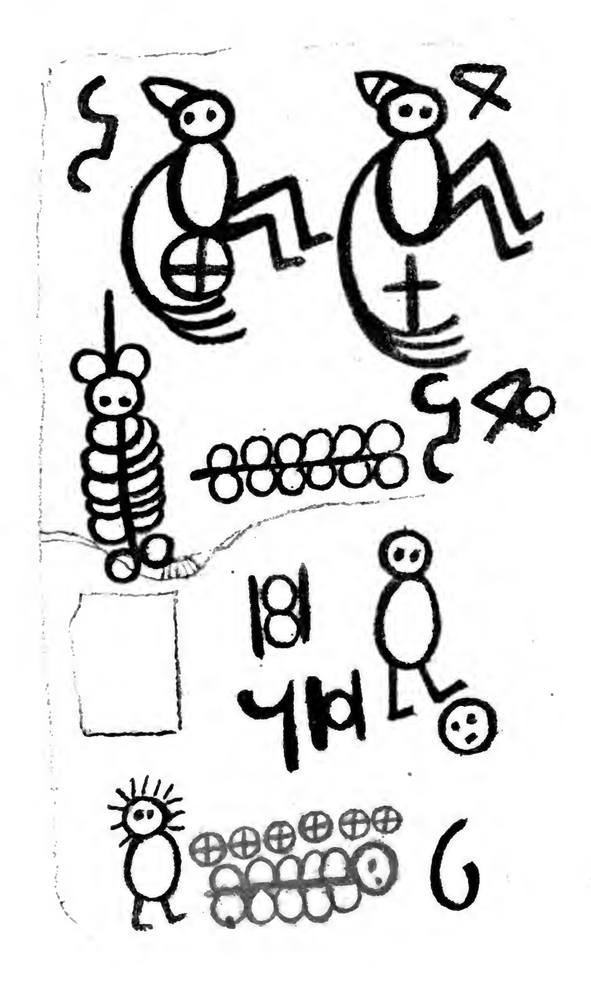

anna

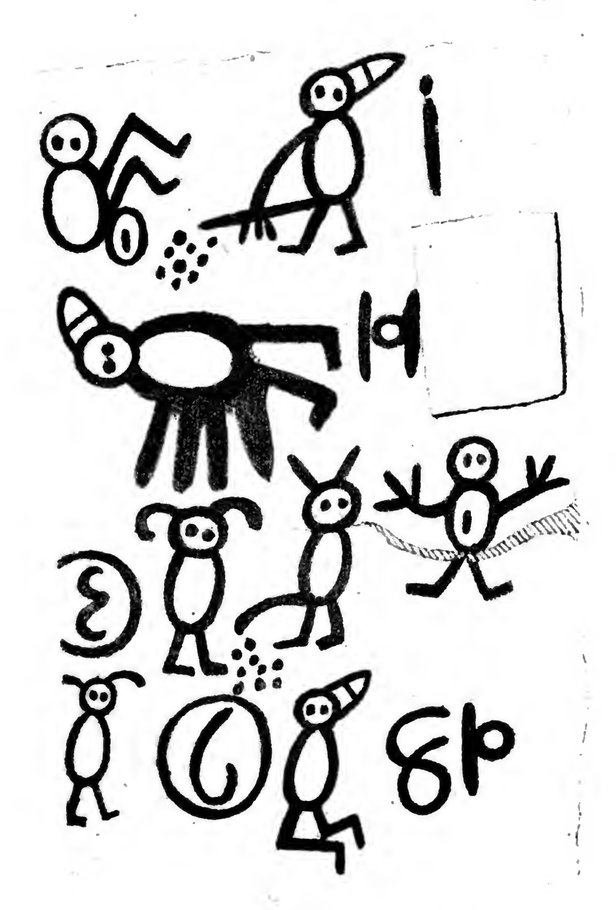


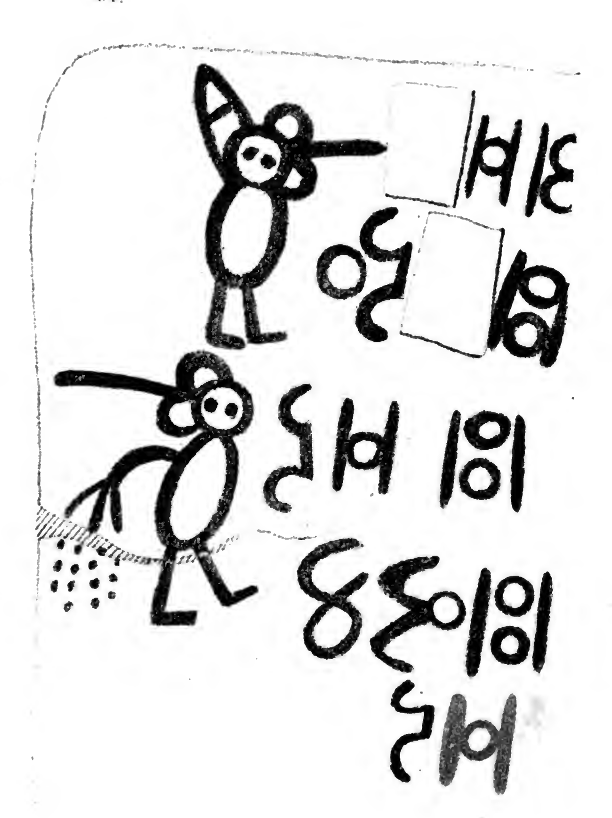


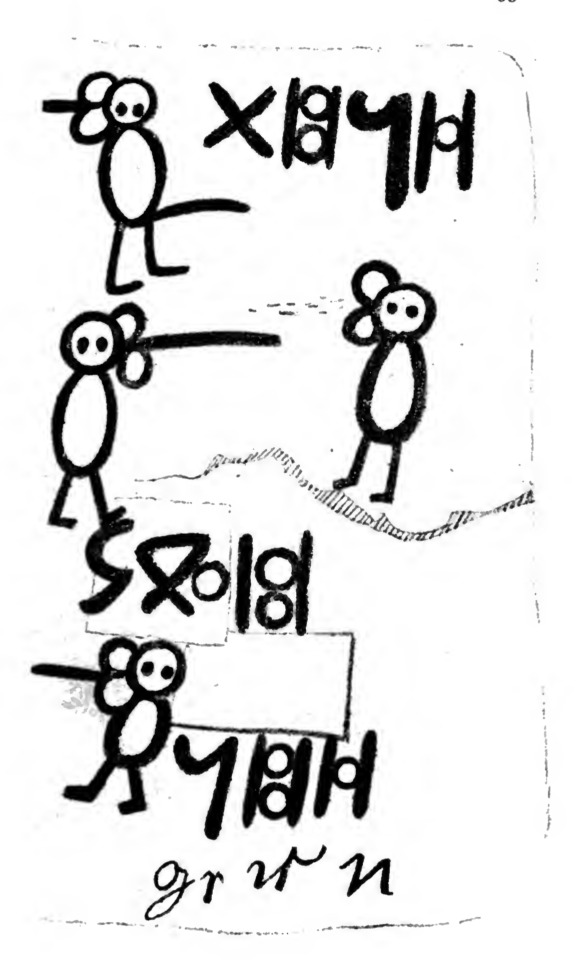


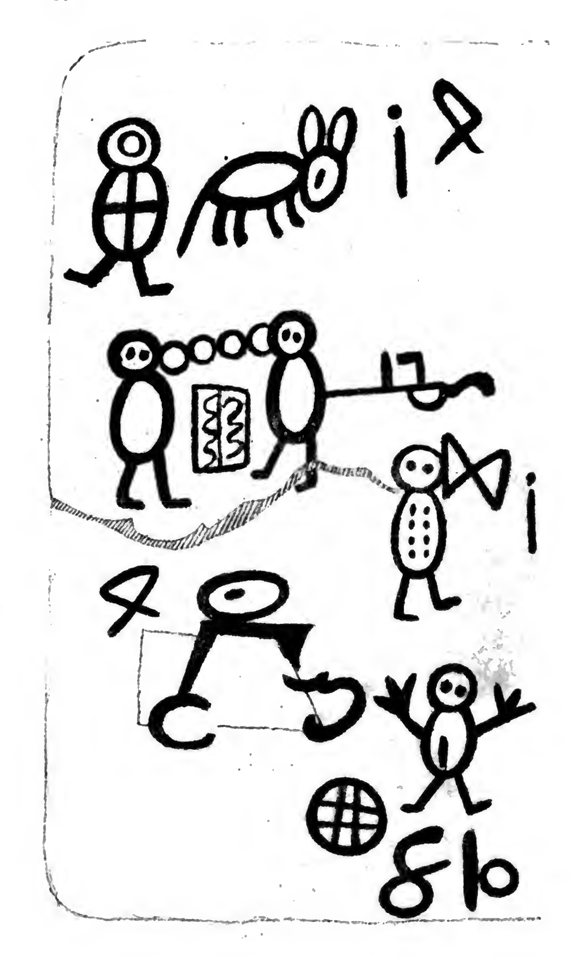


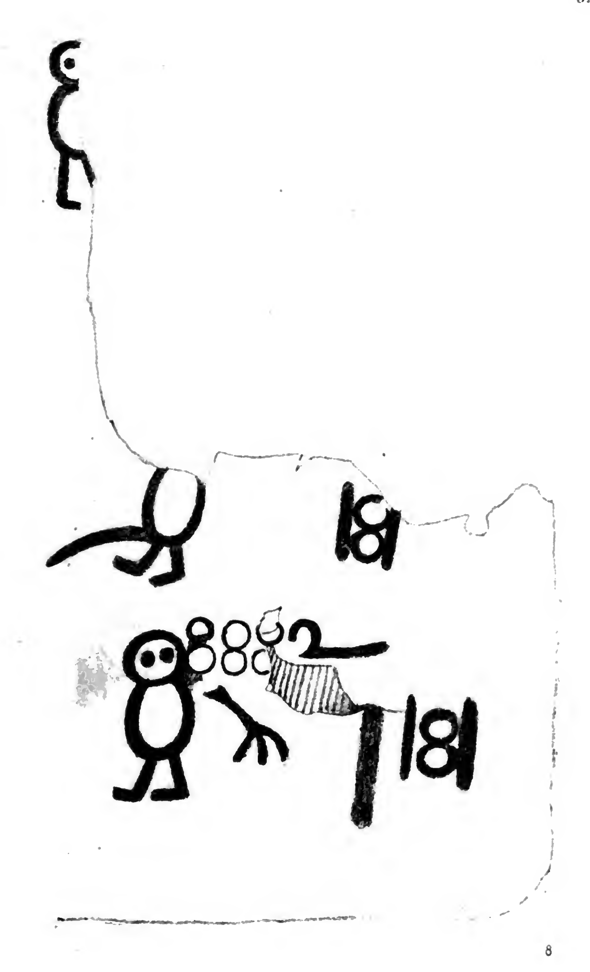


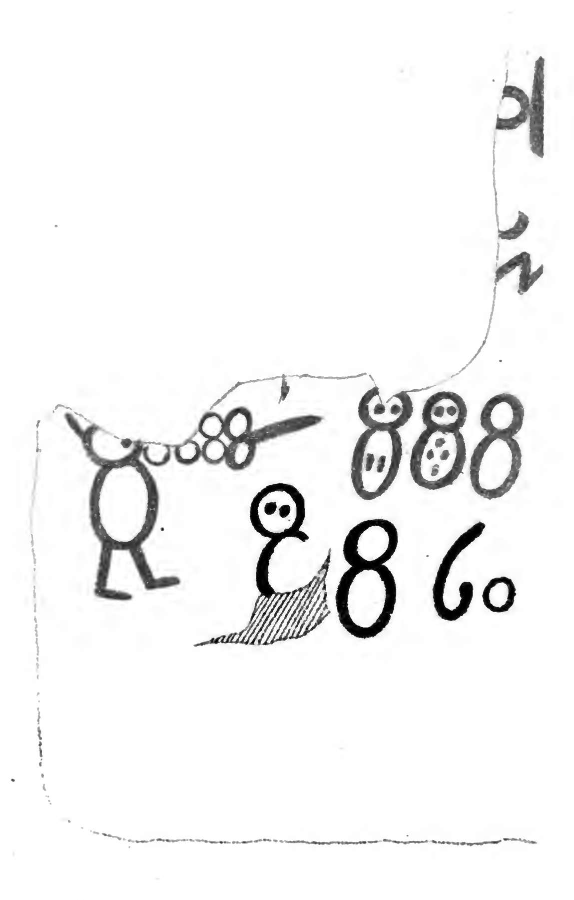


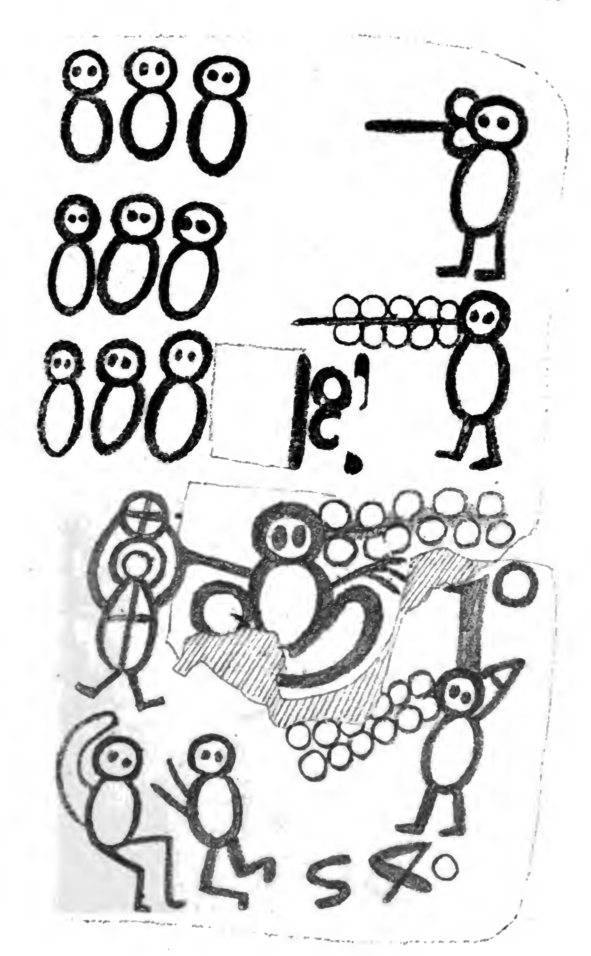


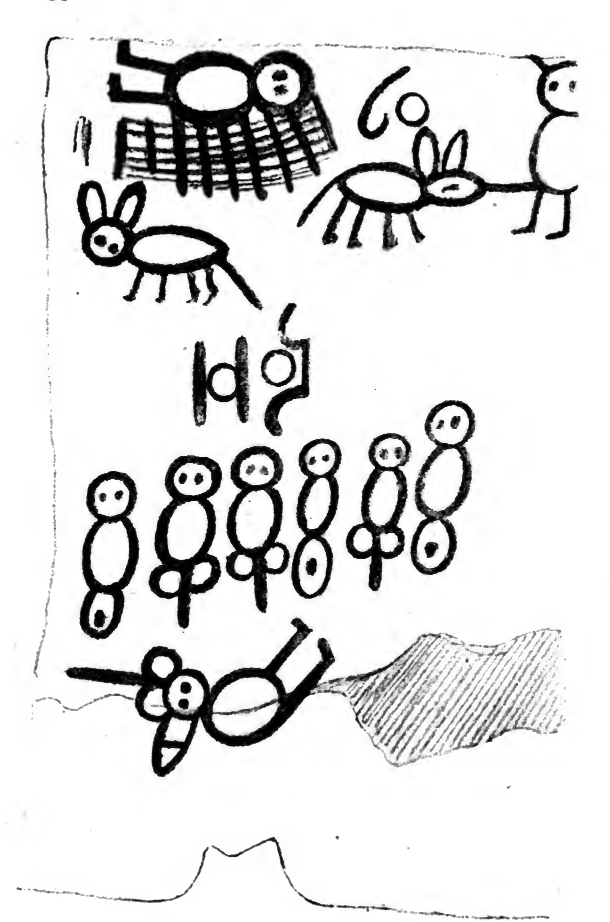

grün

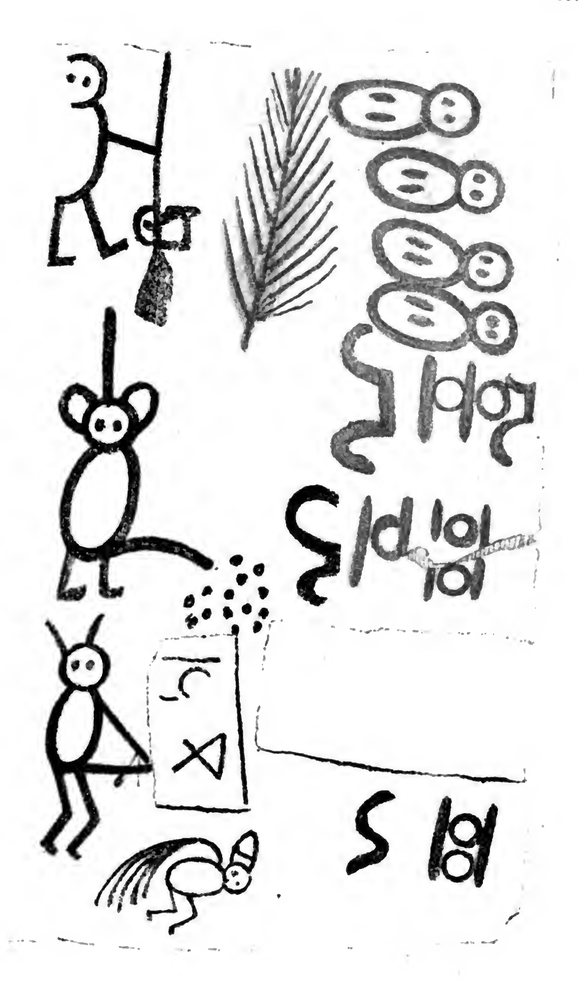


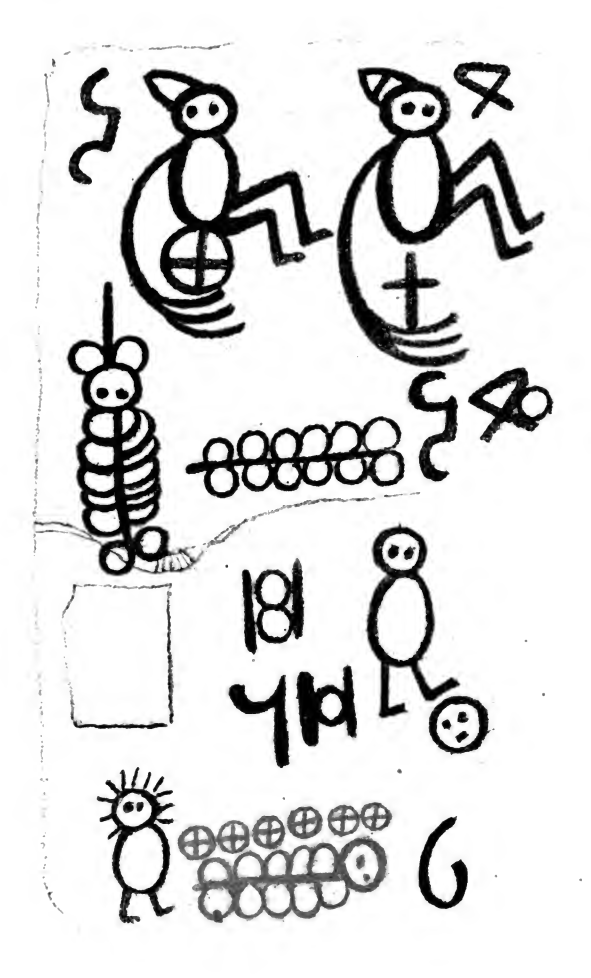


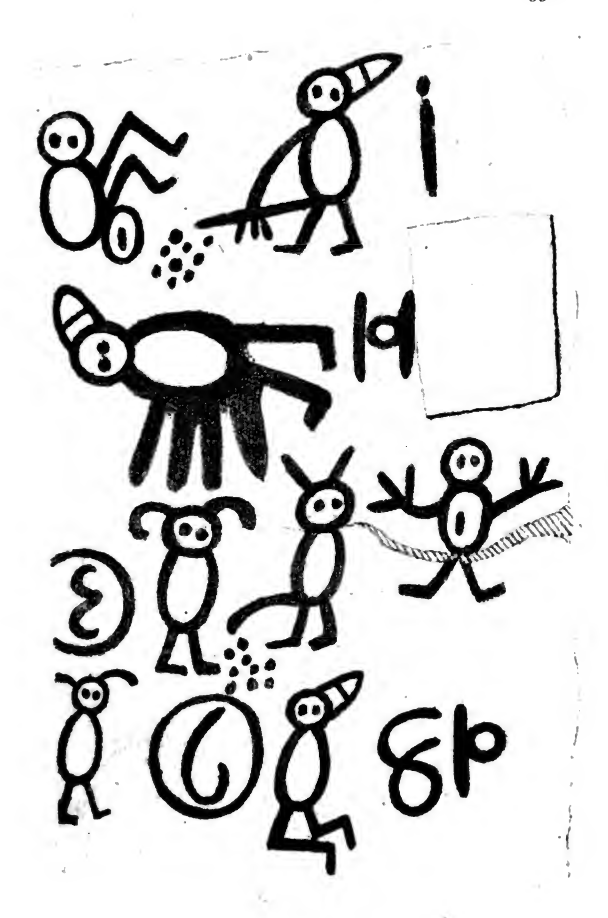


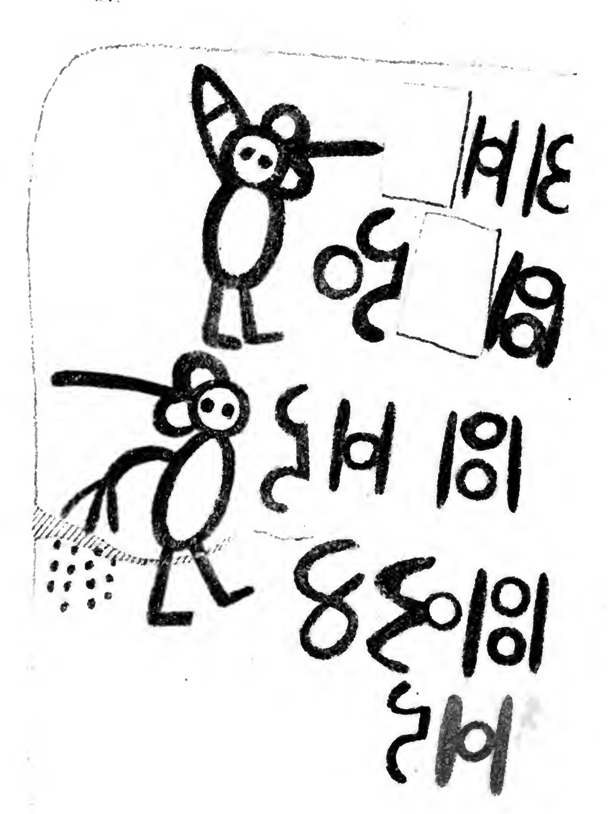


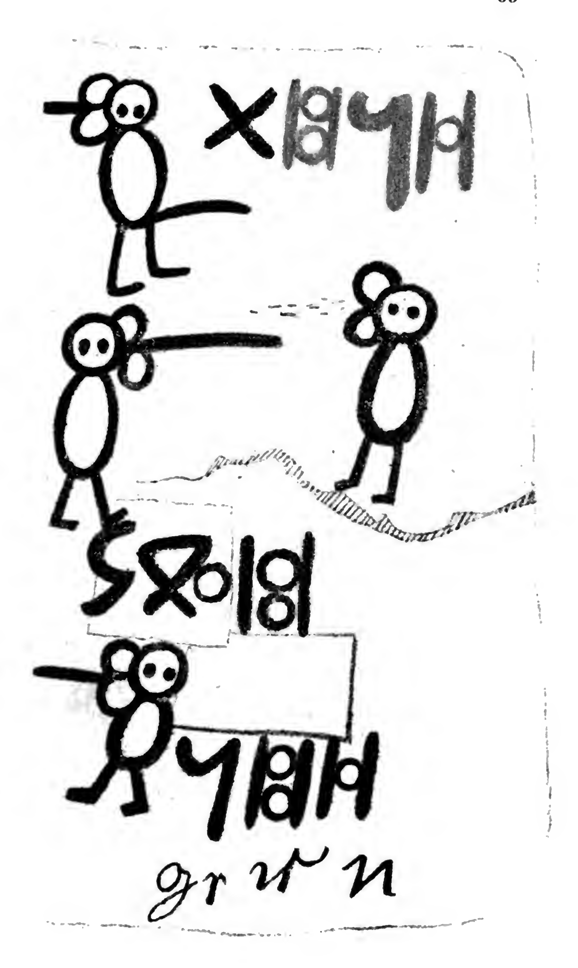


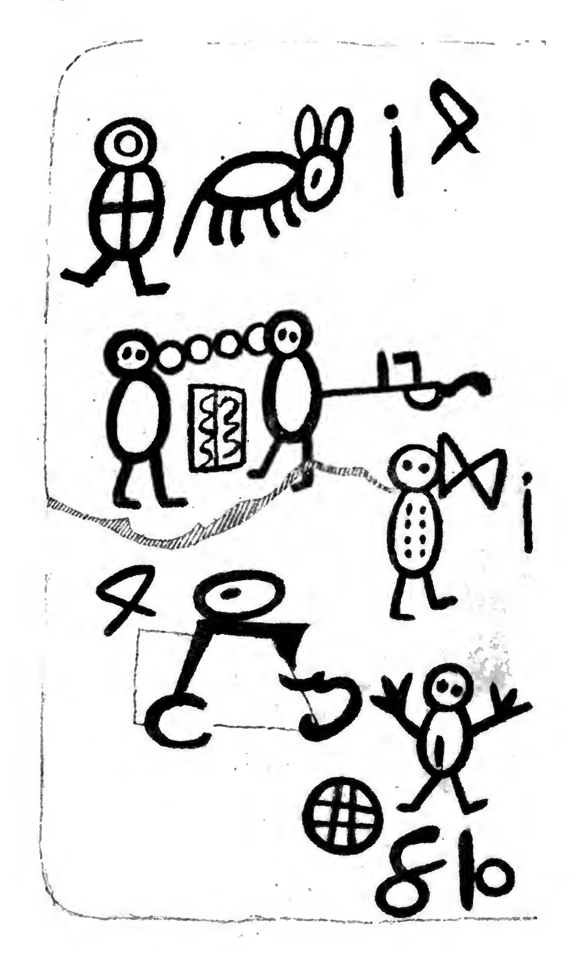


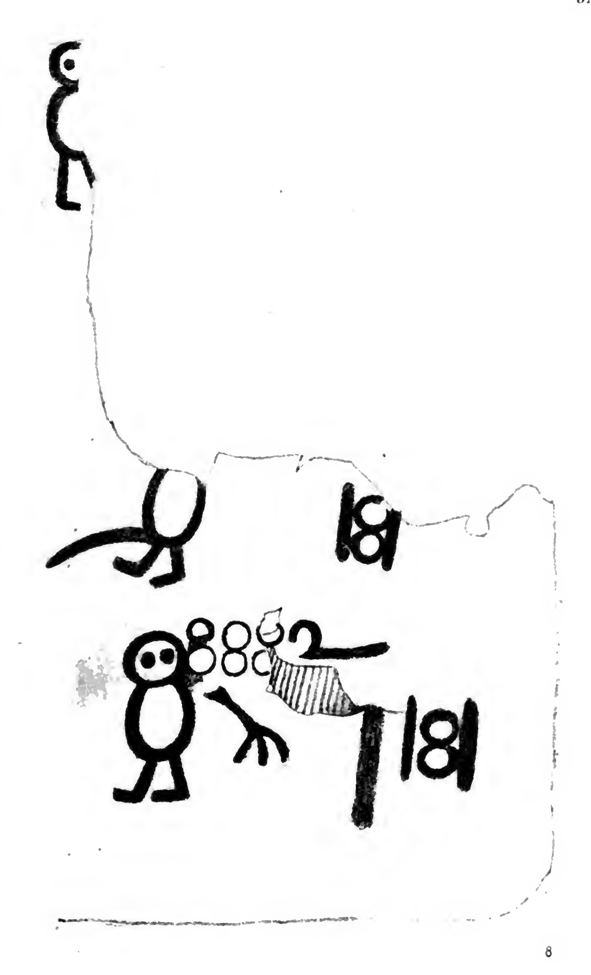




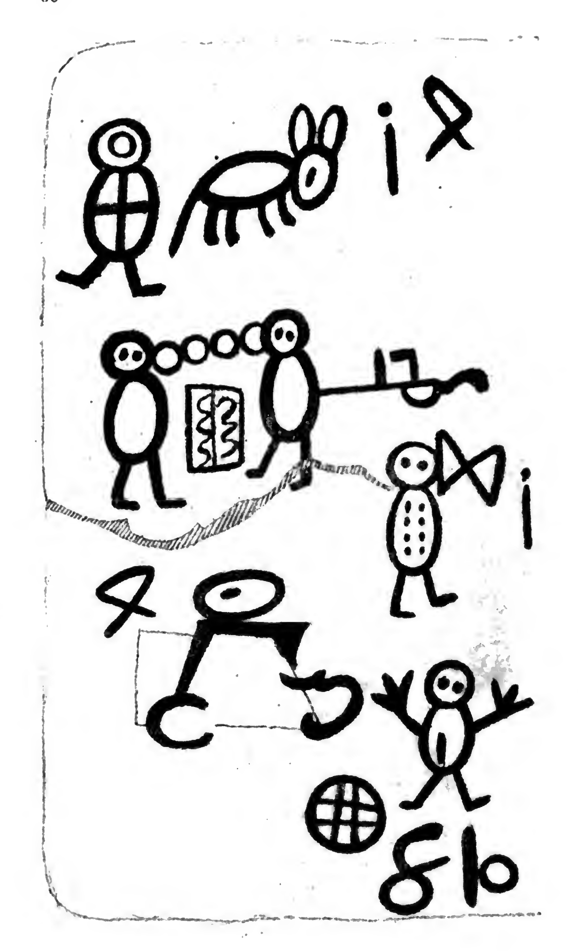


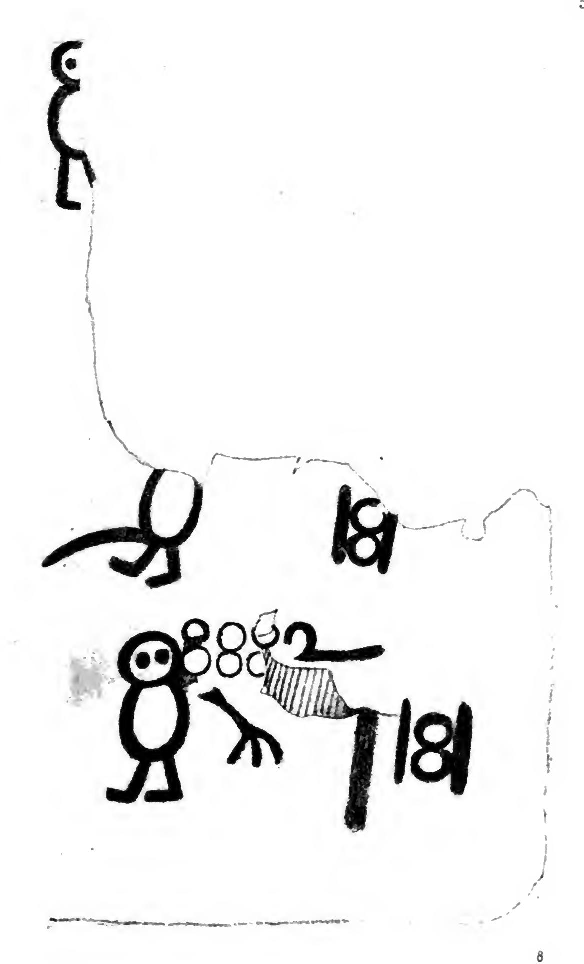

grün

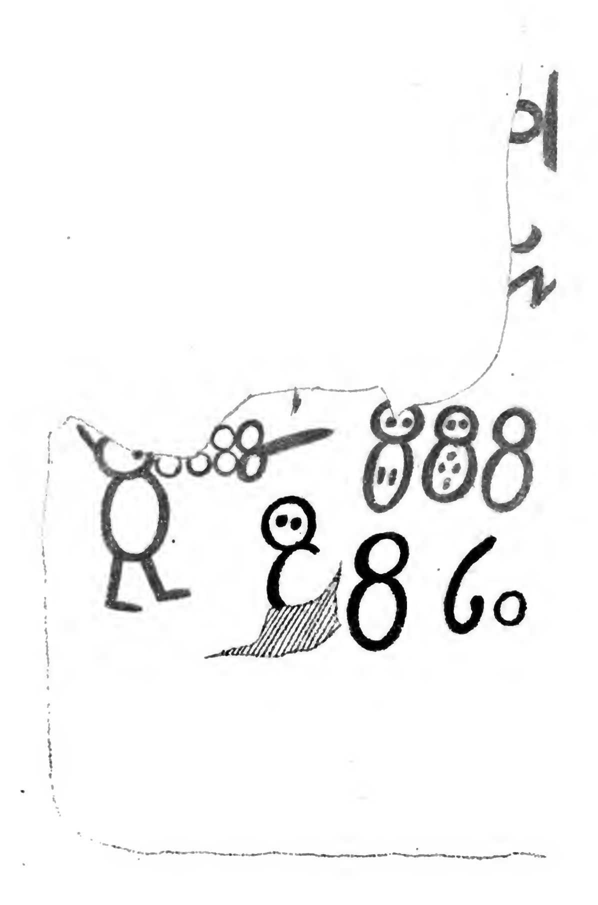


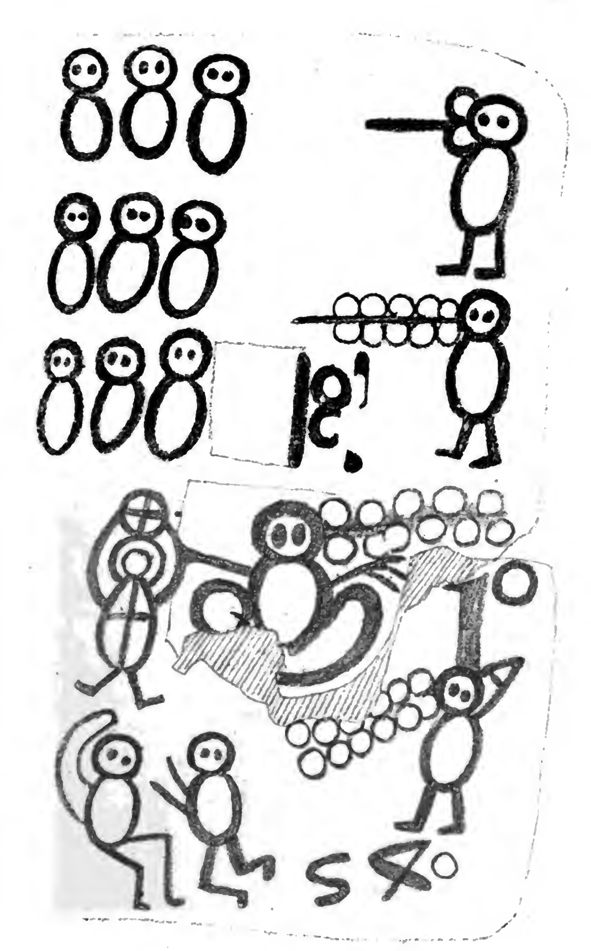


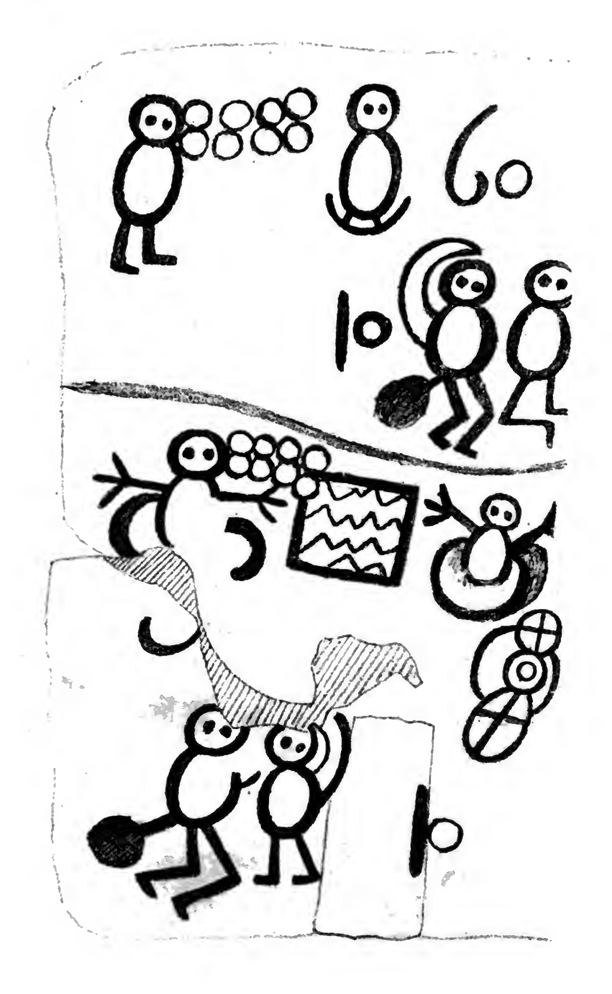
8

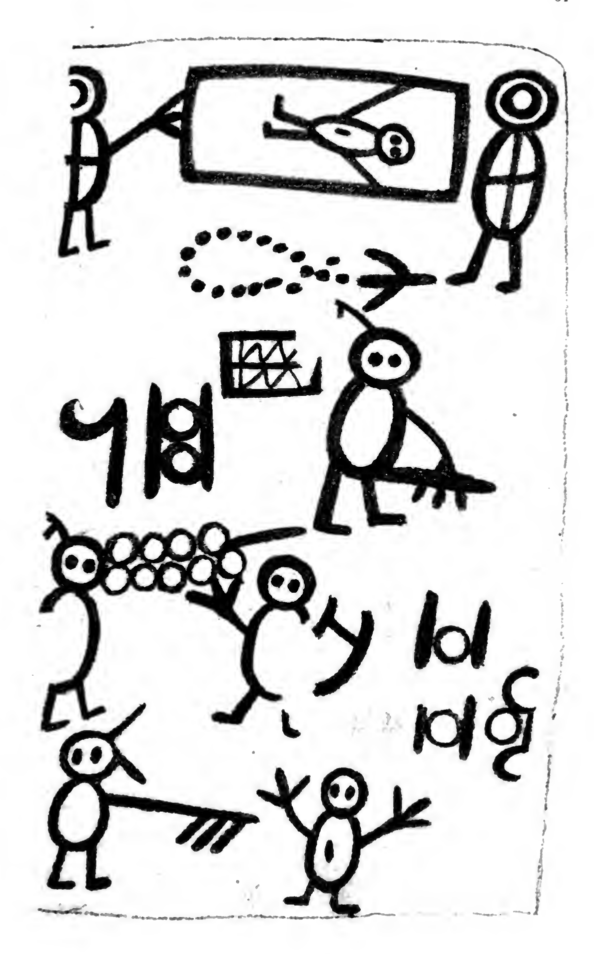


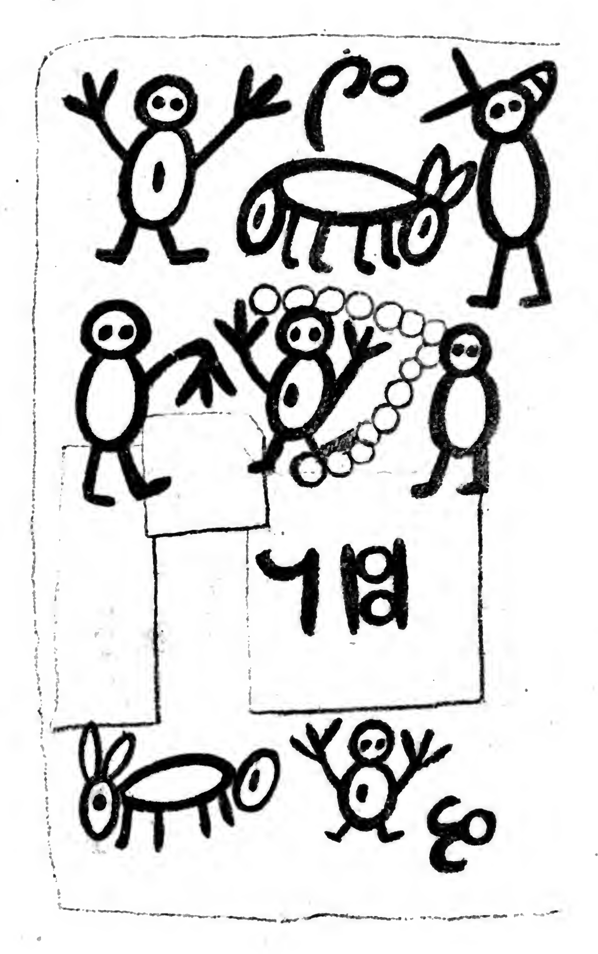


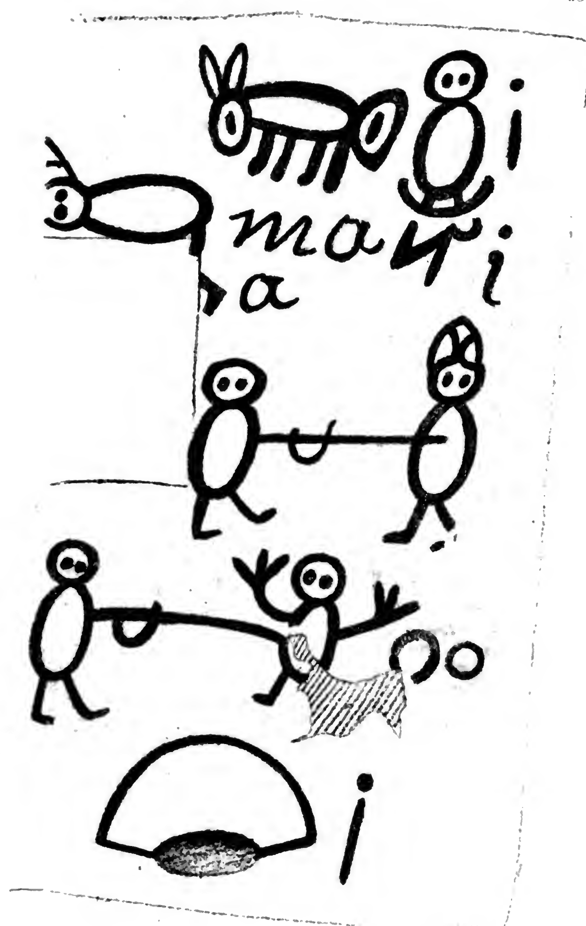


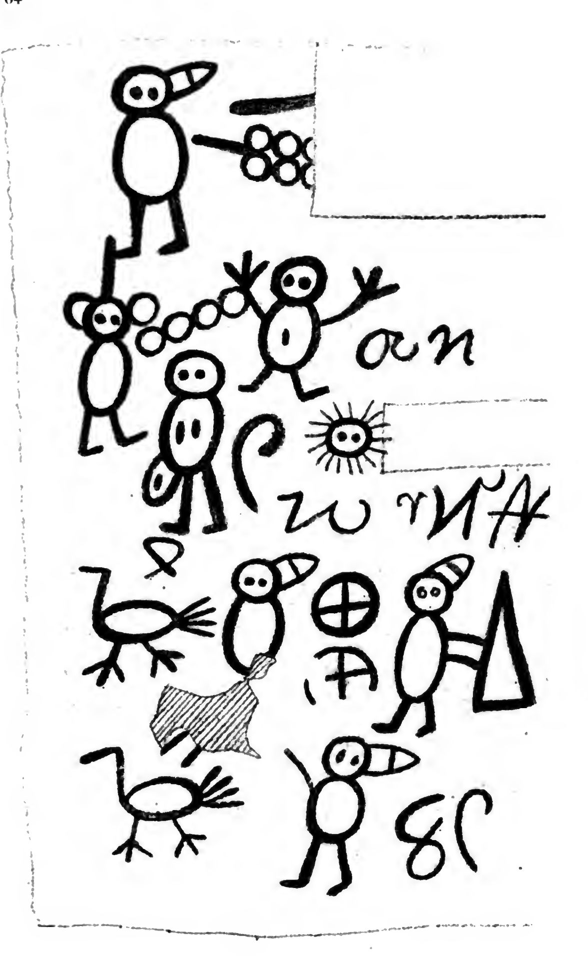




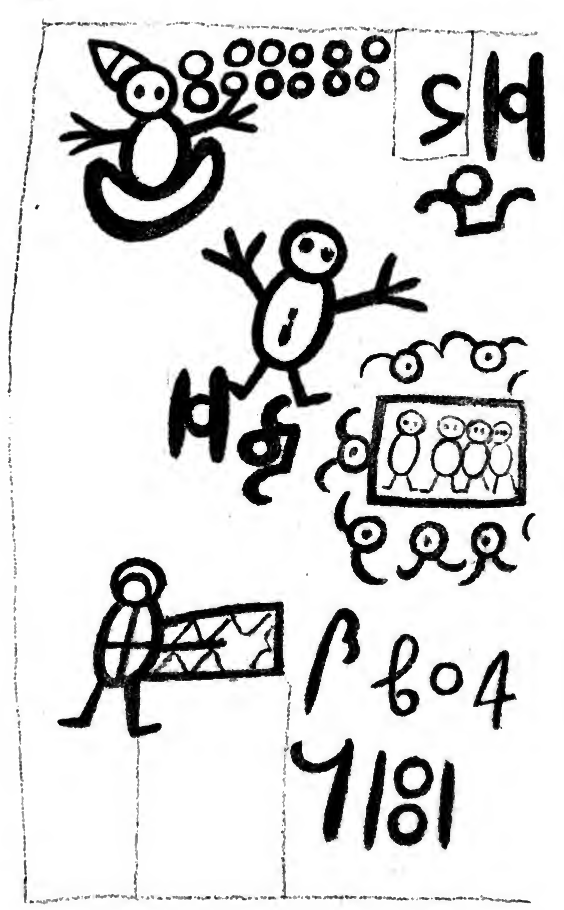


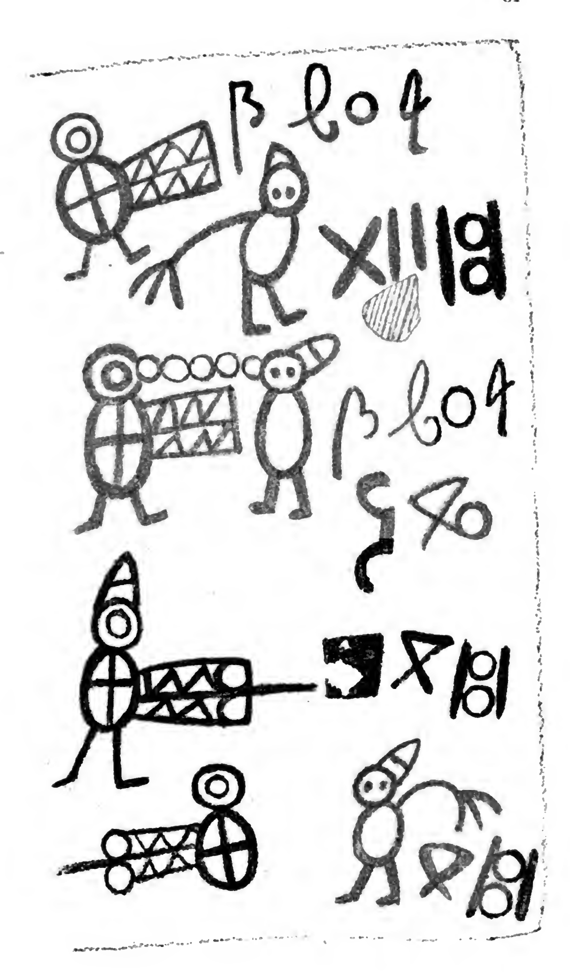


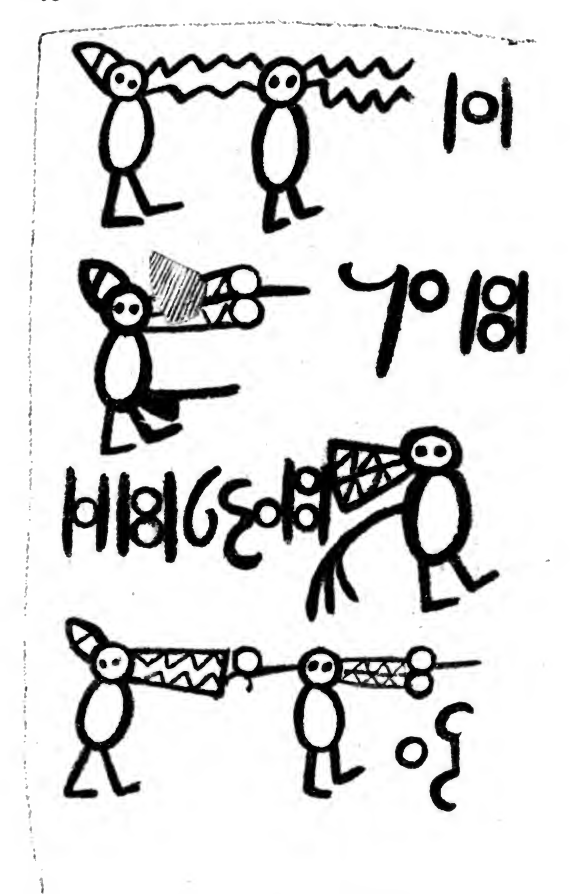

i
ma
a
ri
i



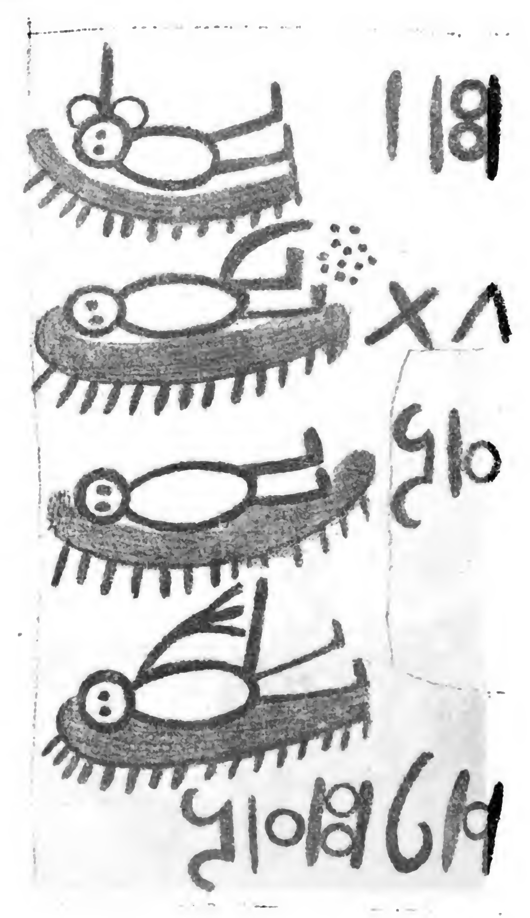


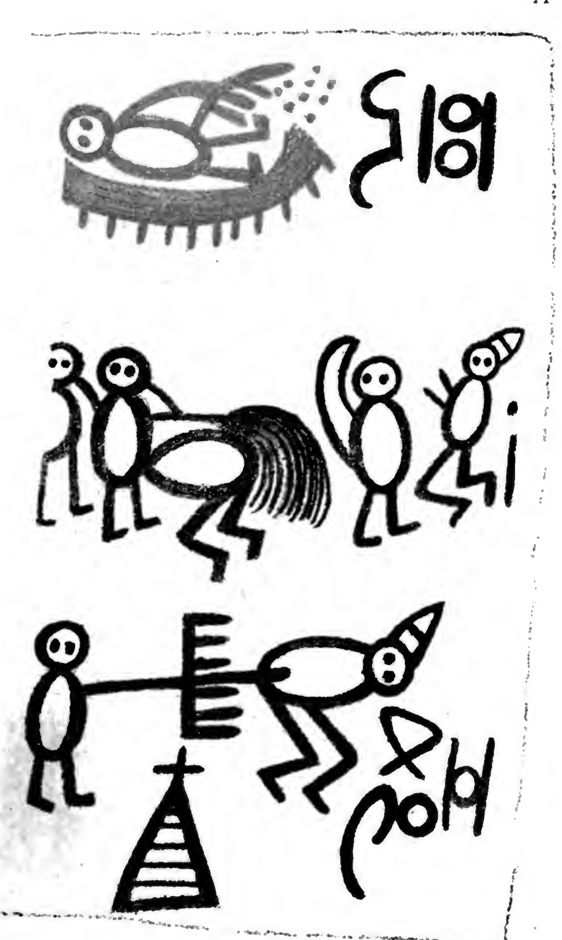


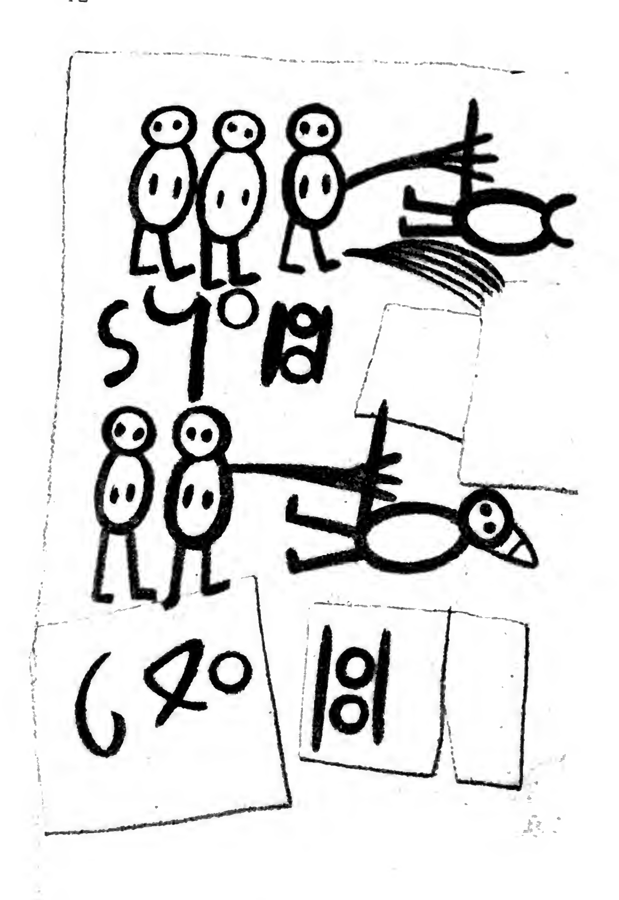


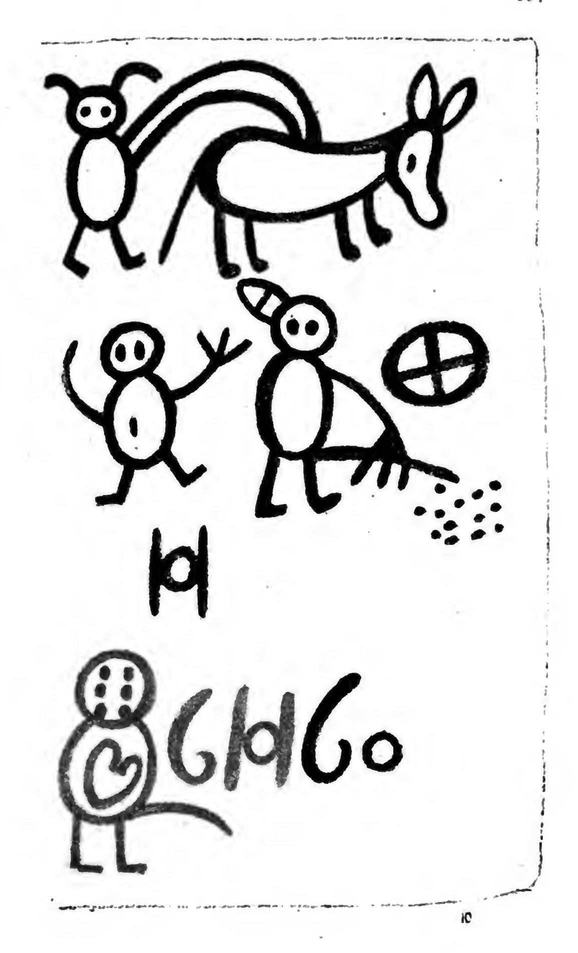


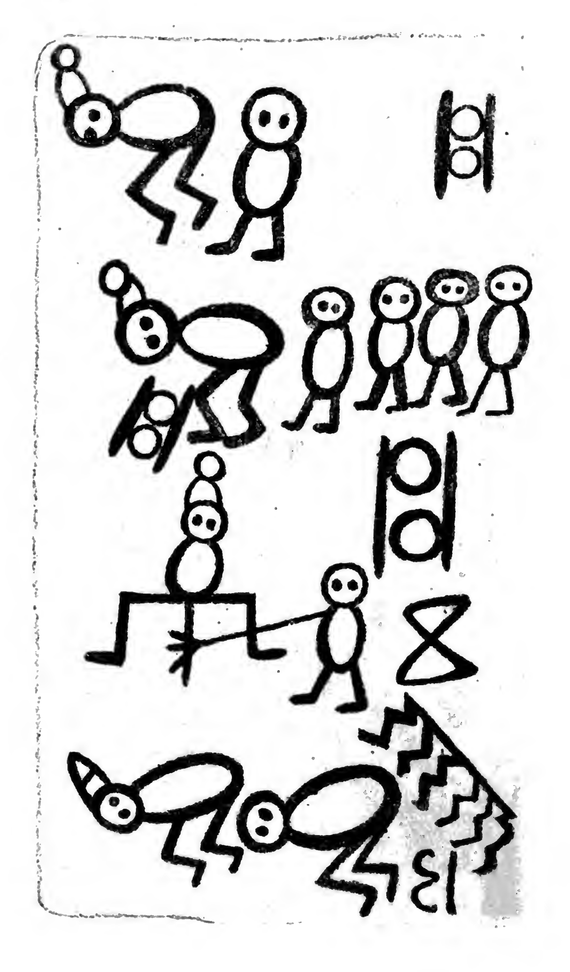




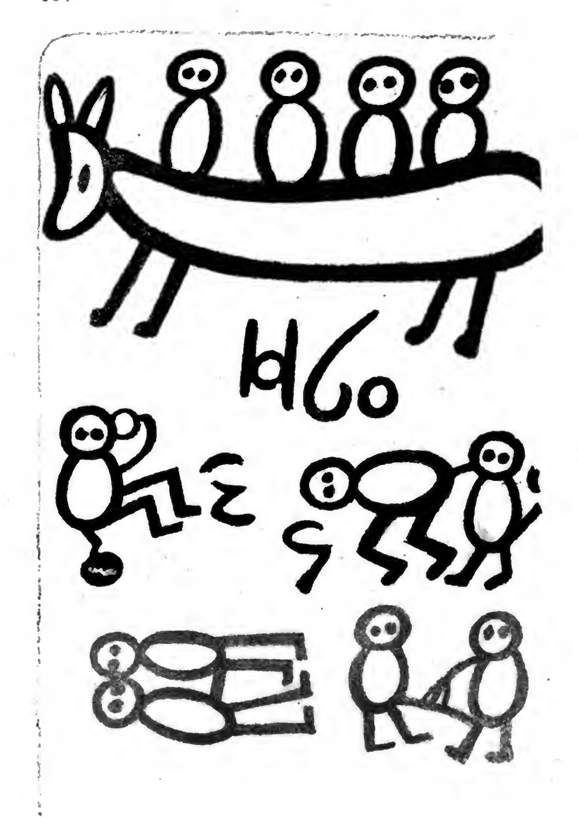


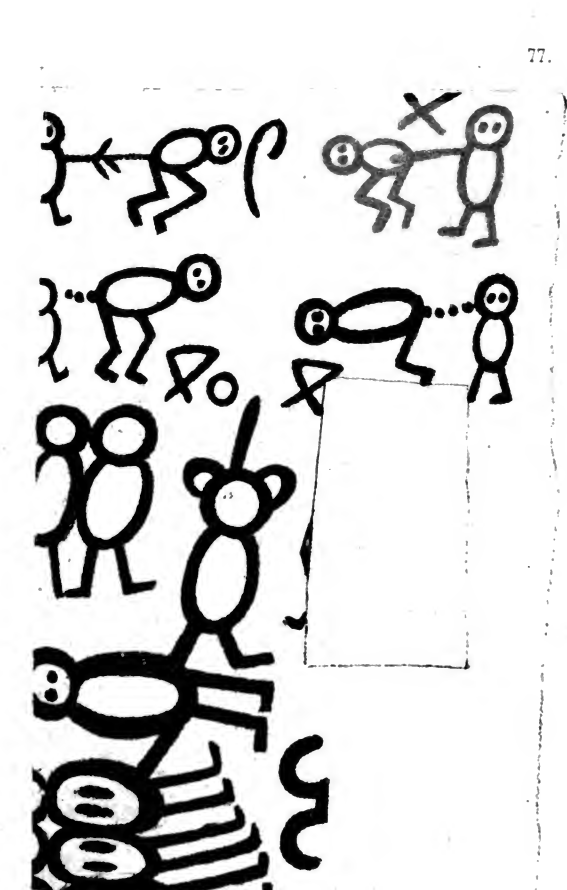


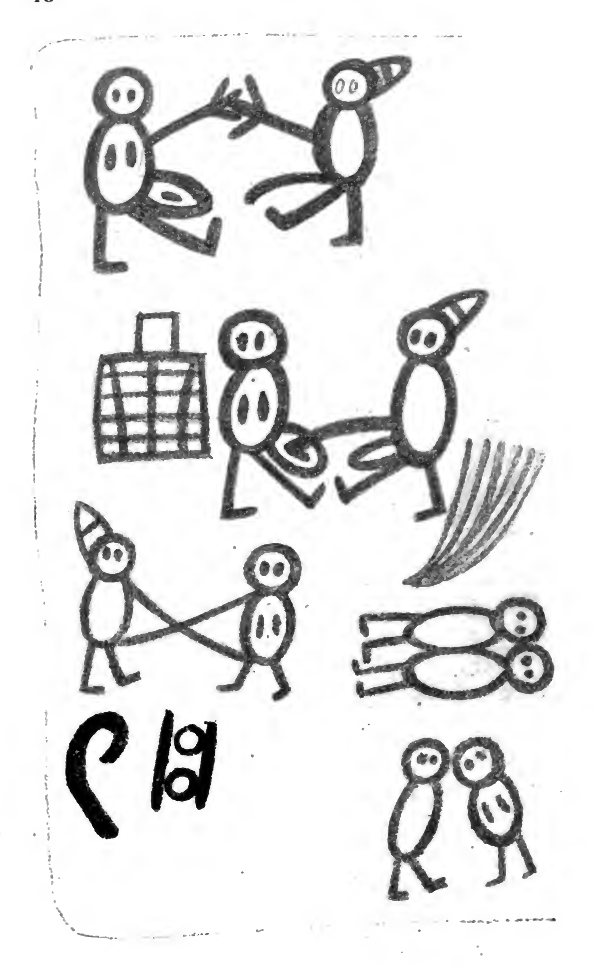


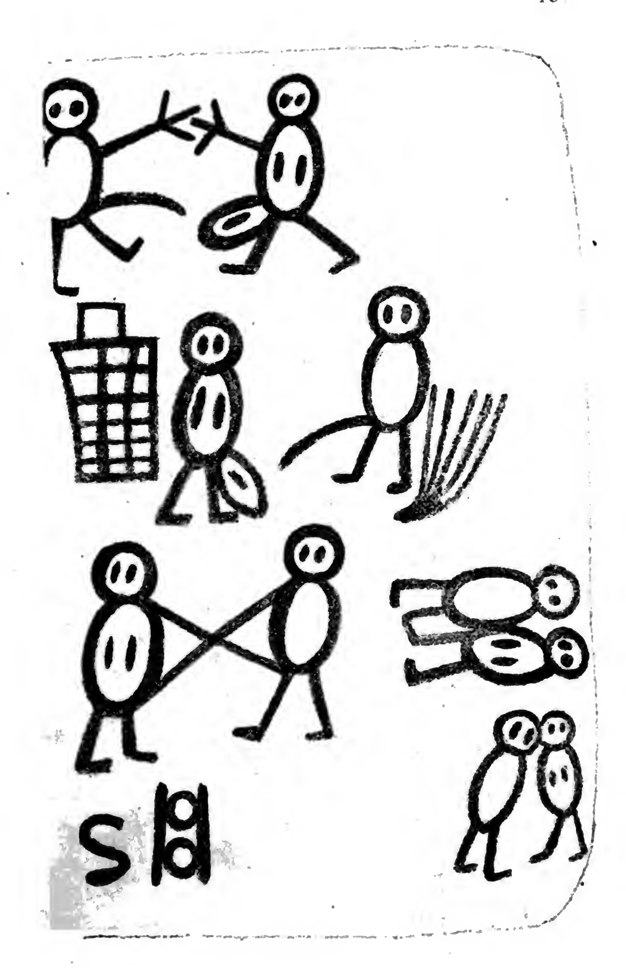


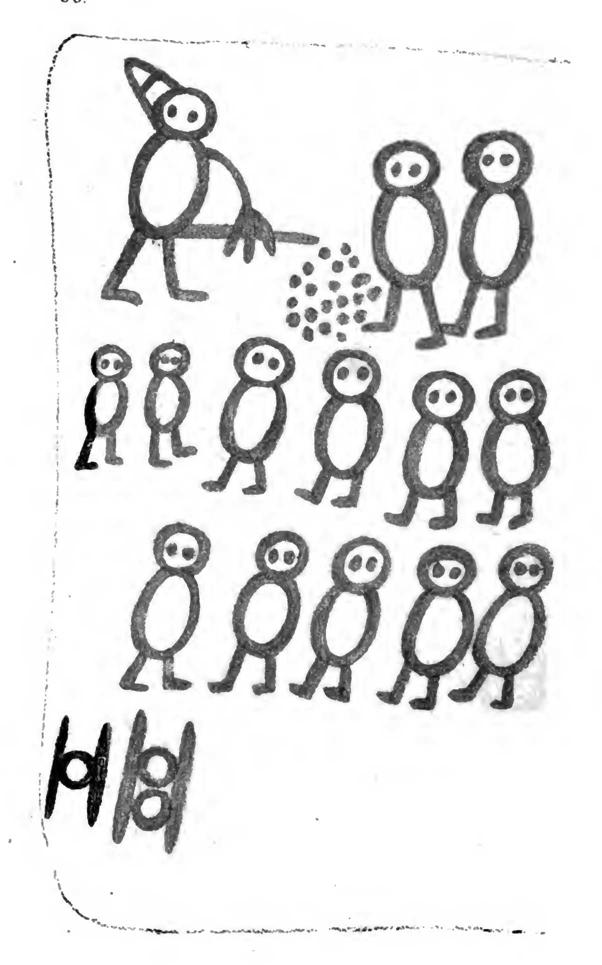


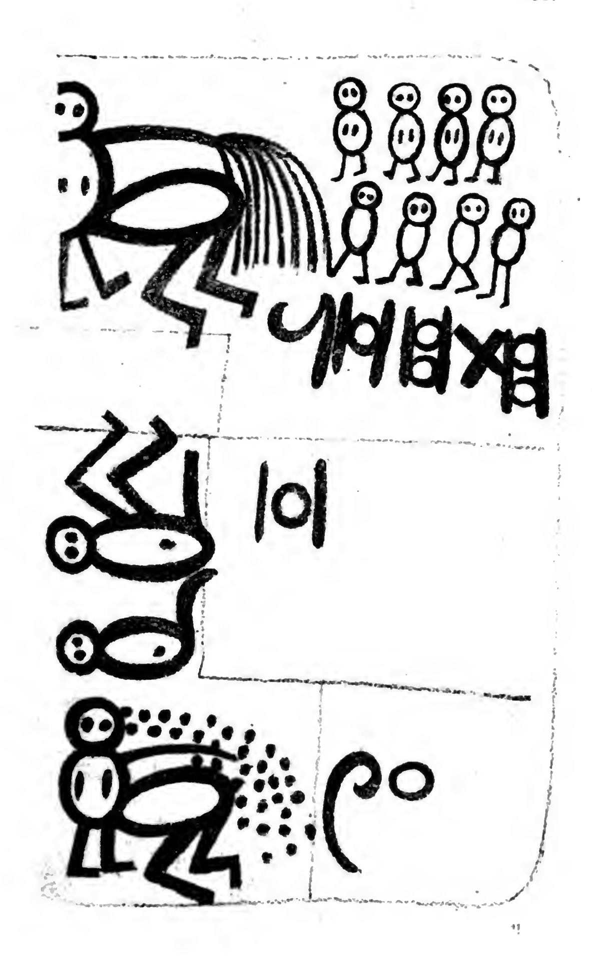




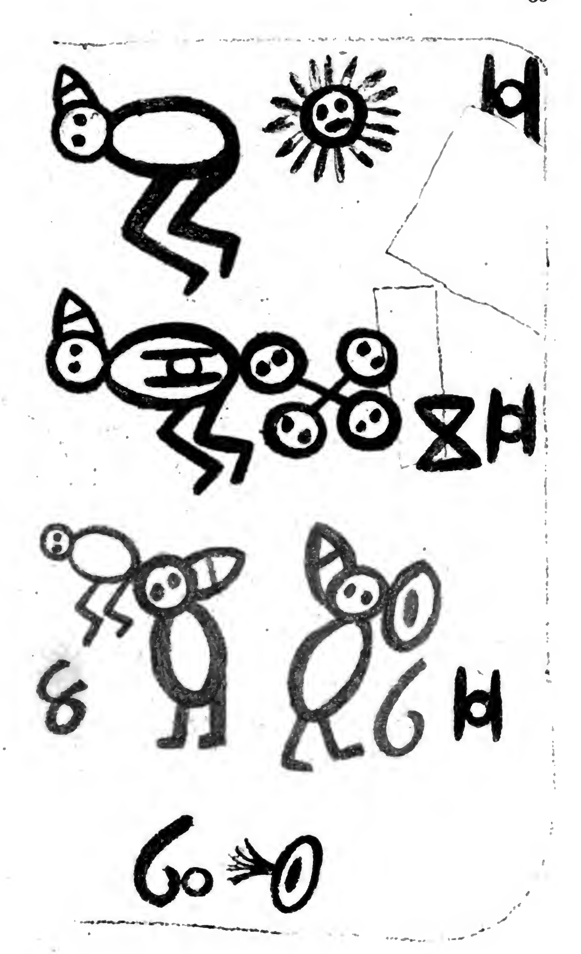


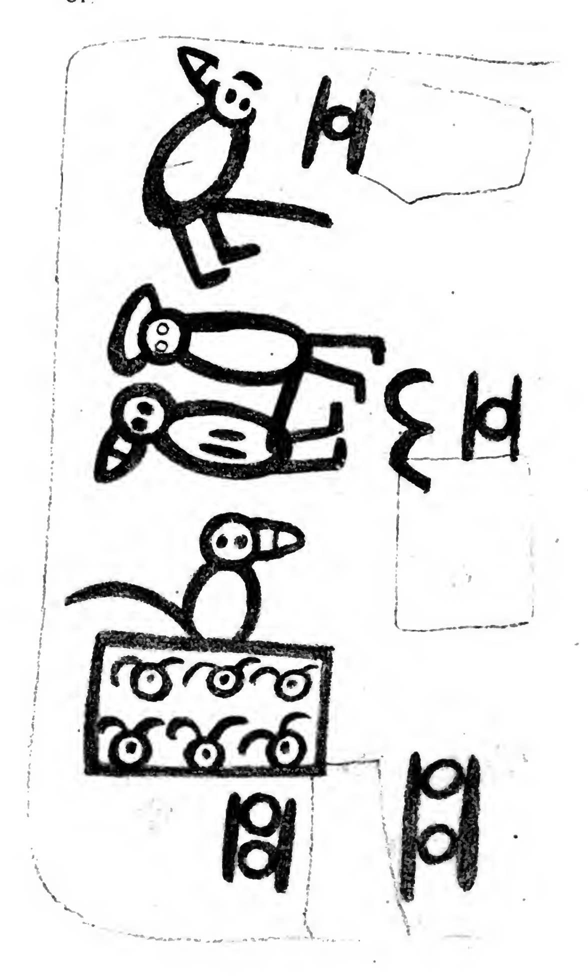


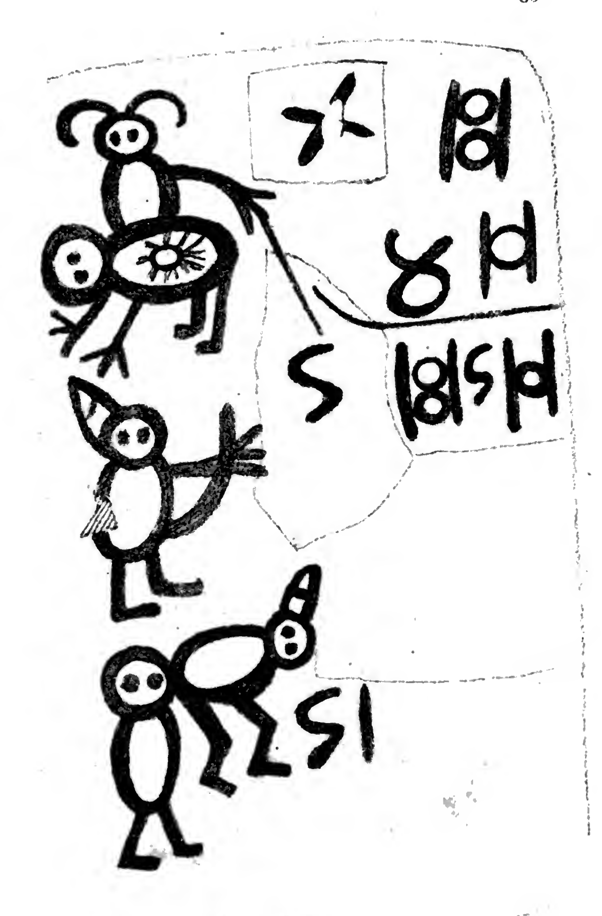








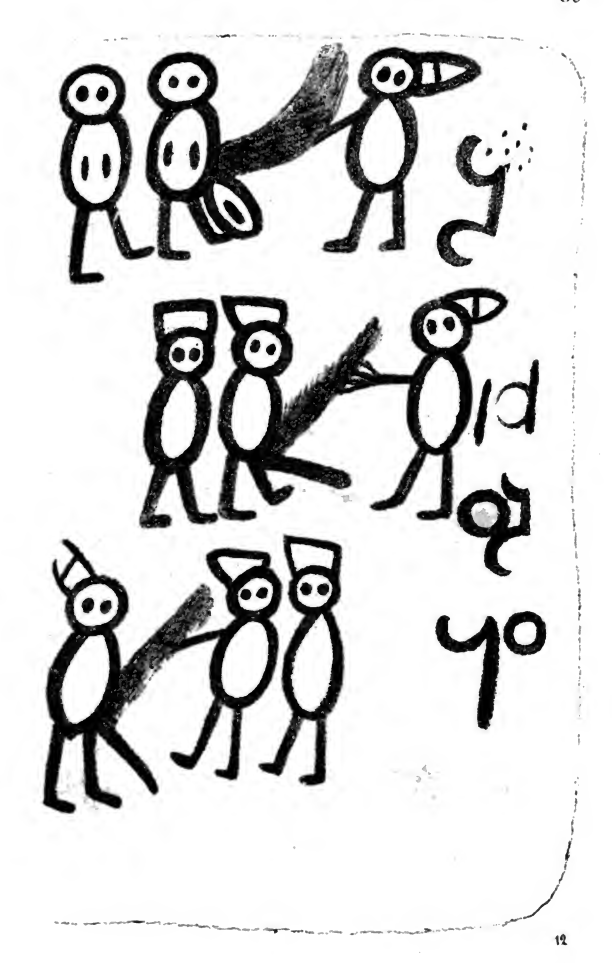


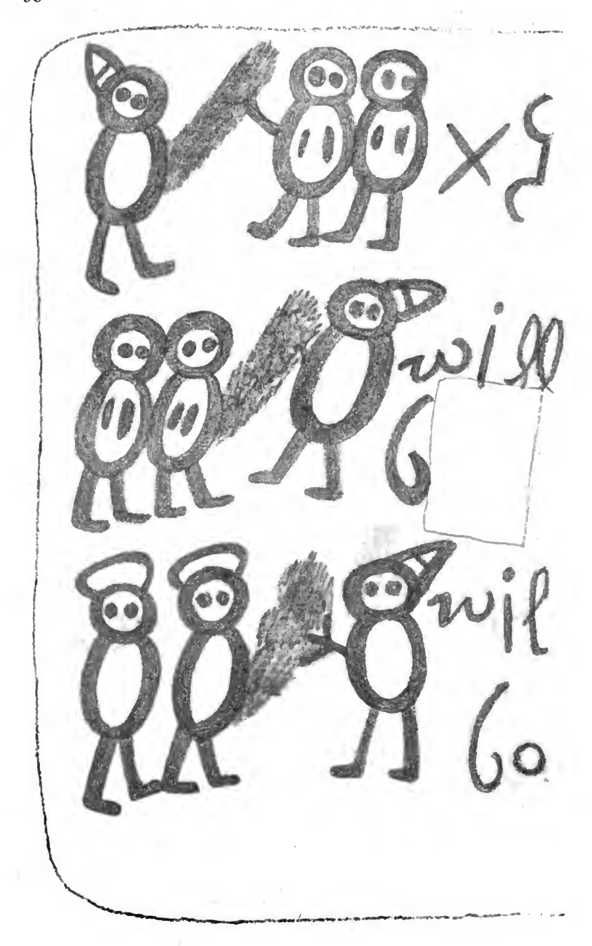


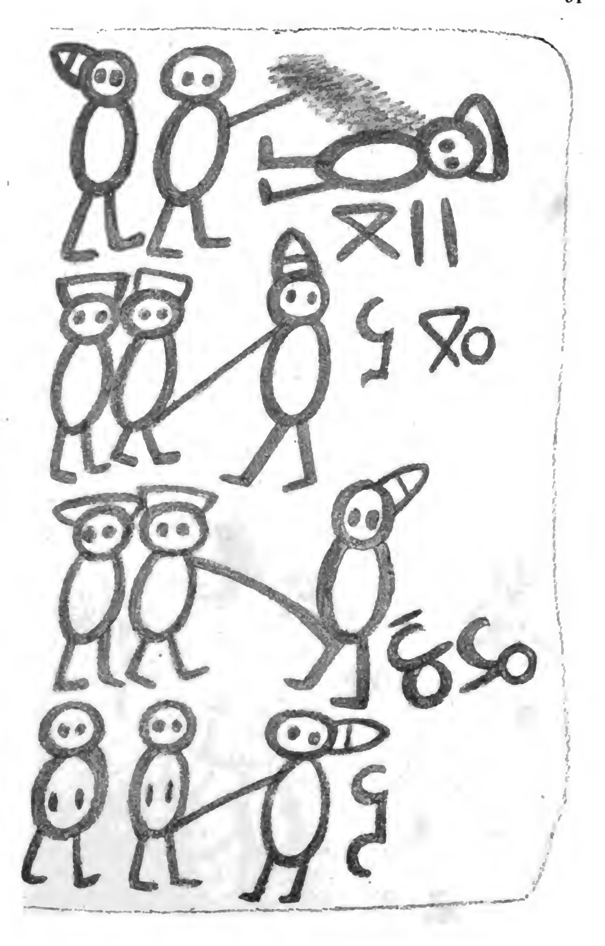


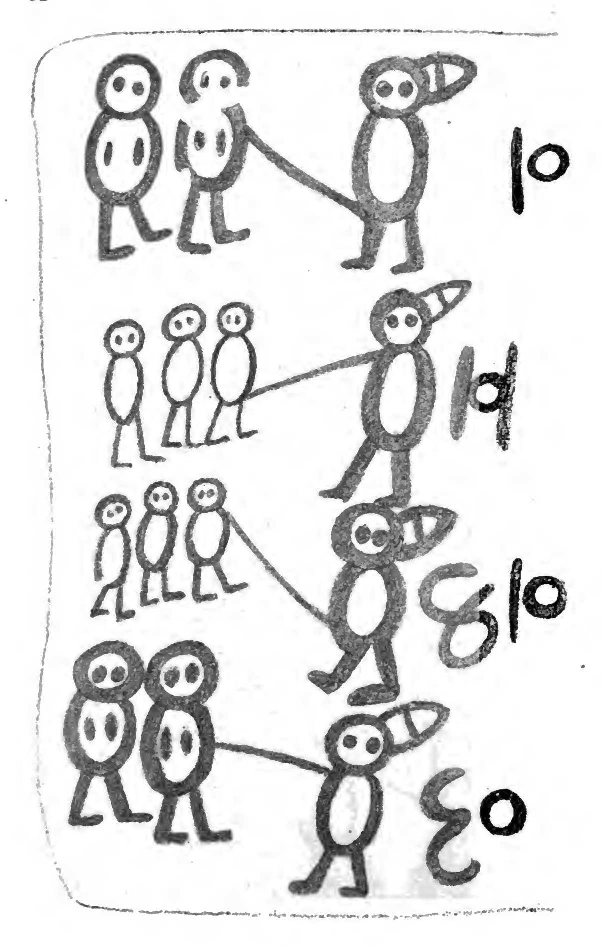




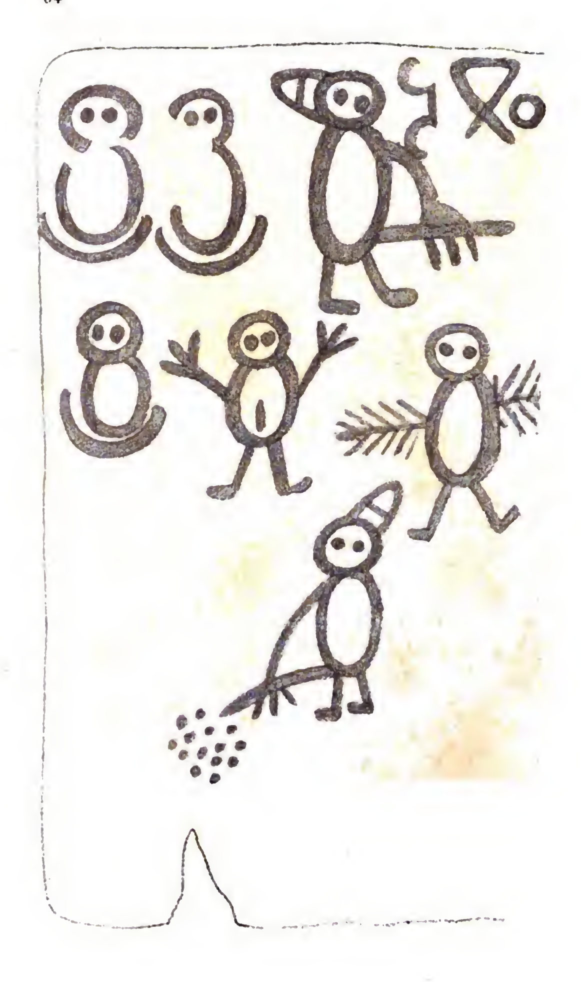



wil
6
wil
60

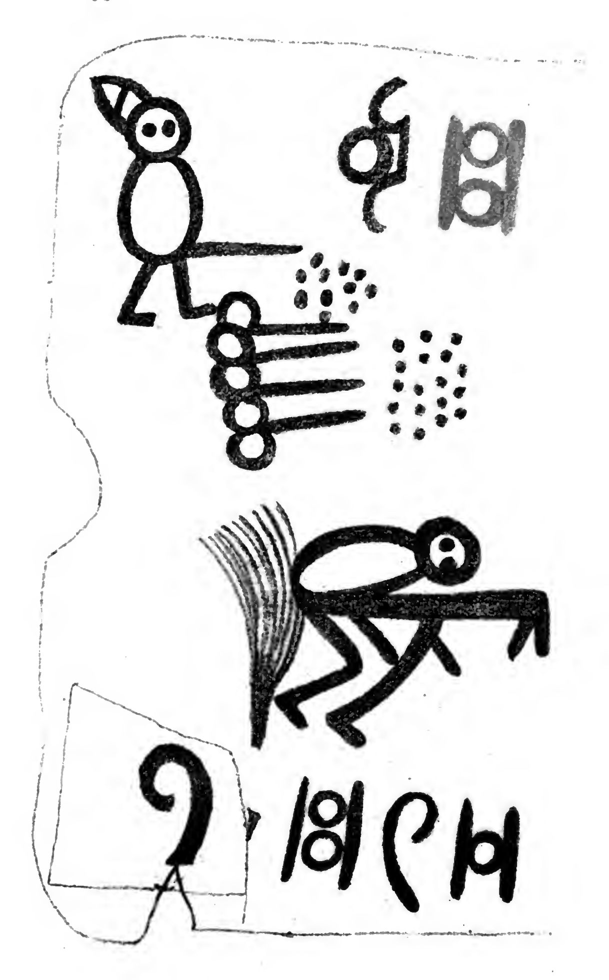


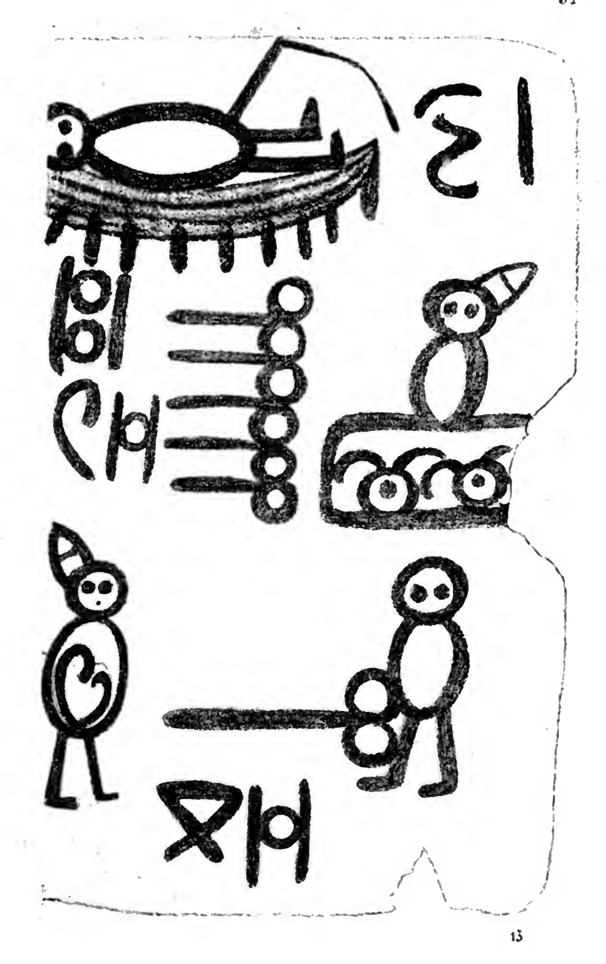




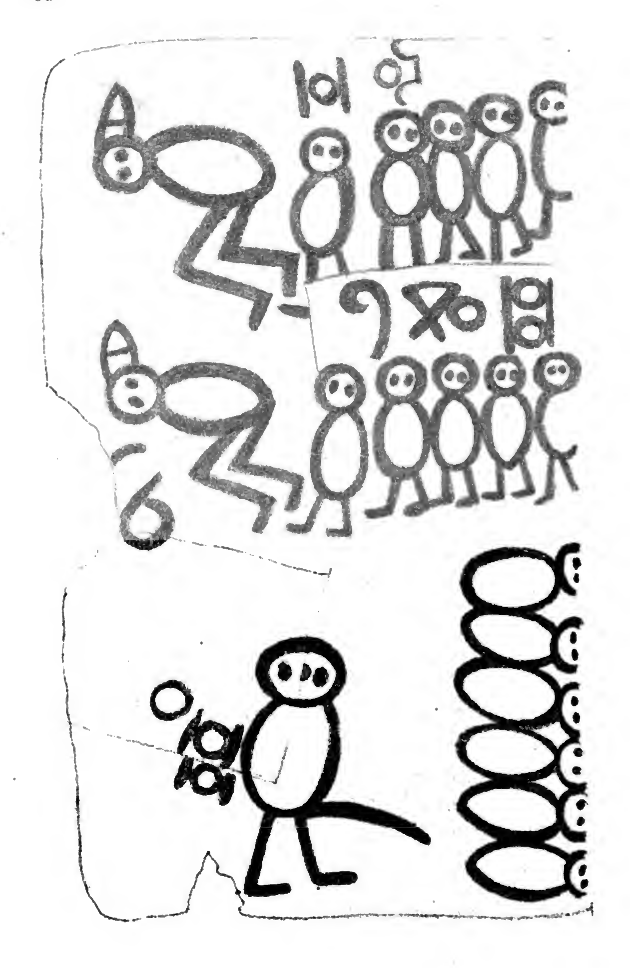


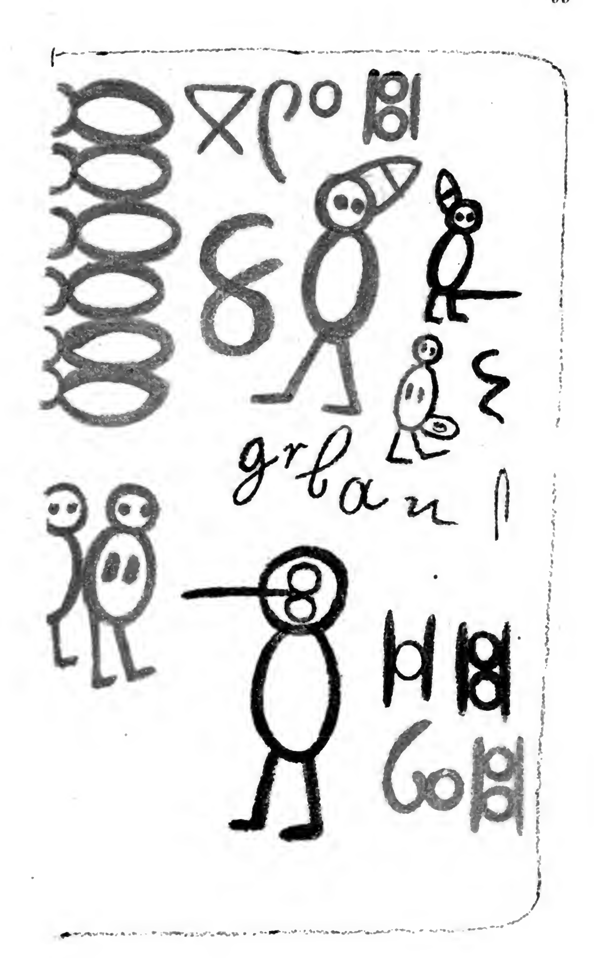




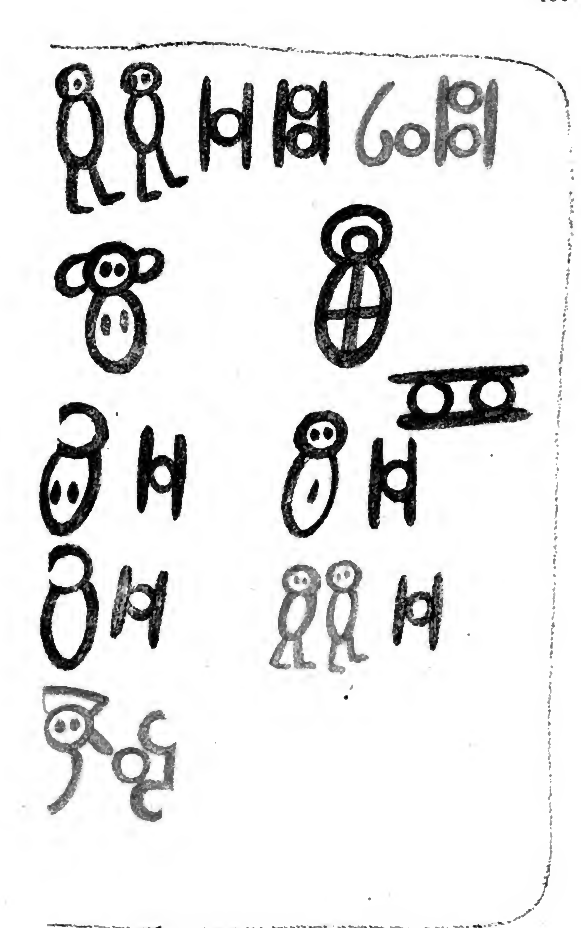


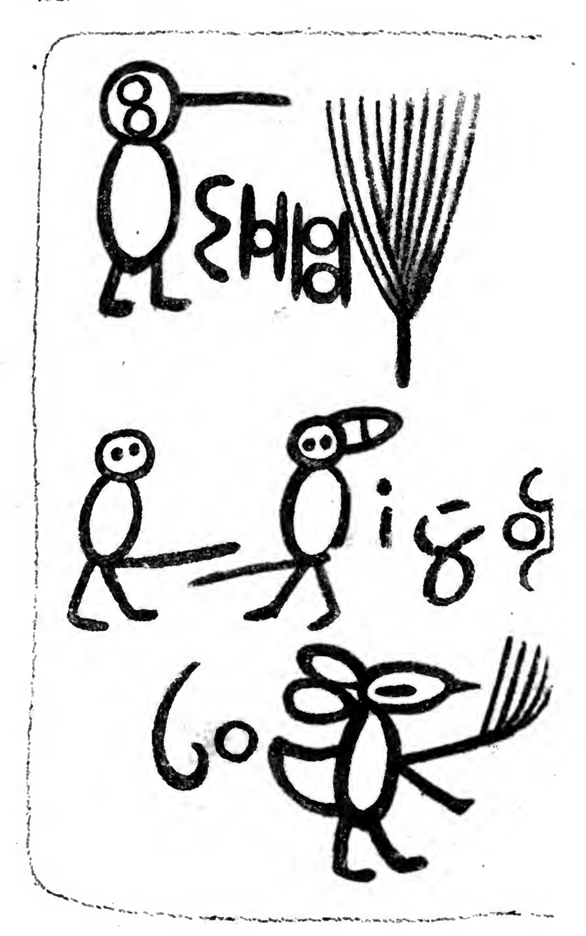
13

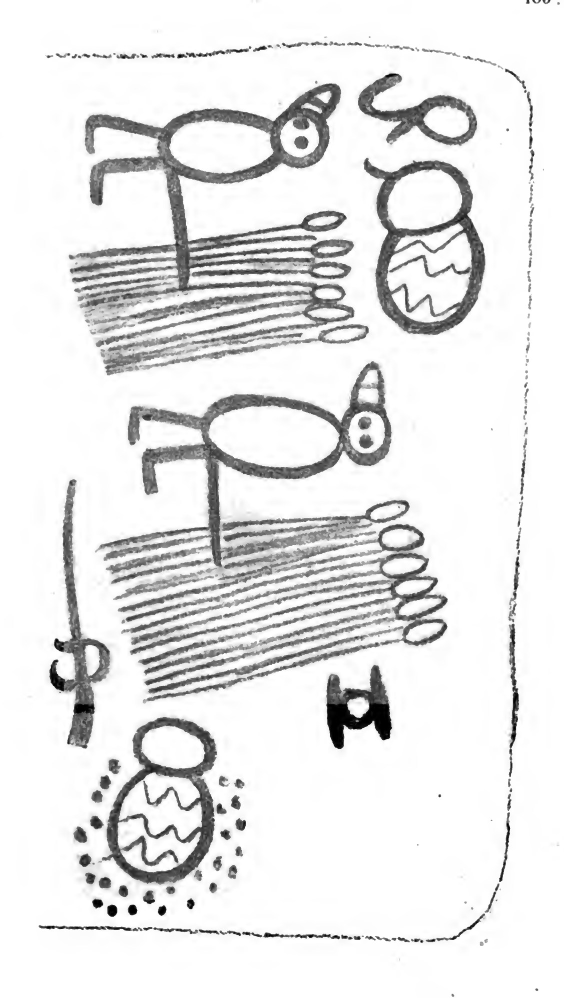


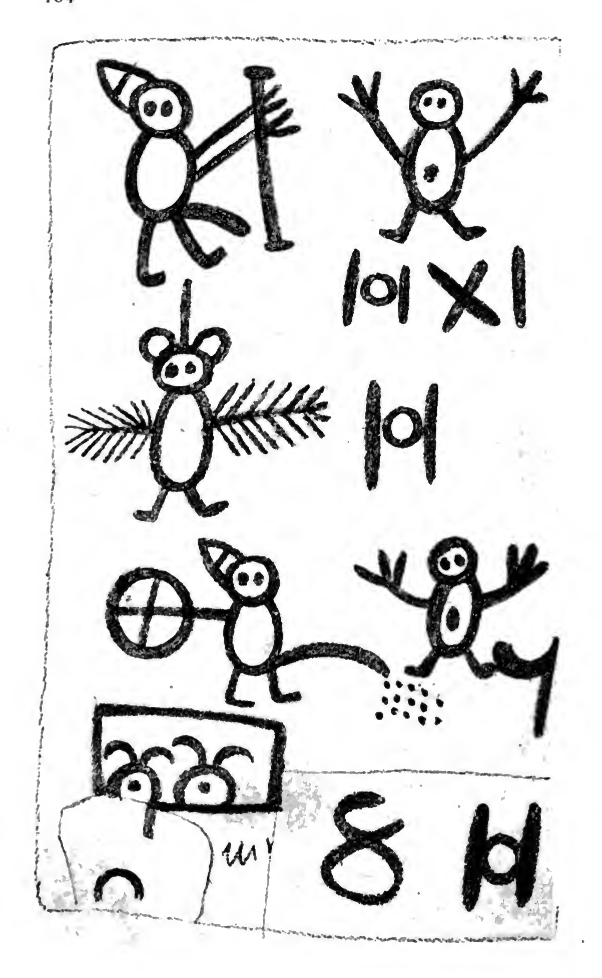




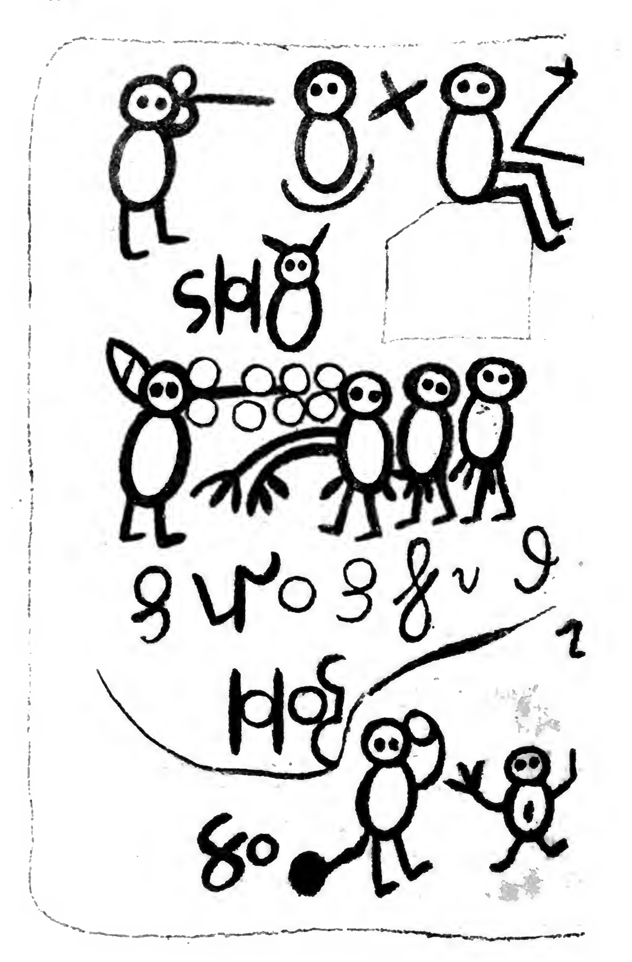


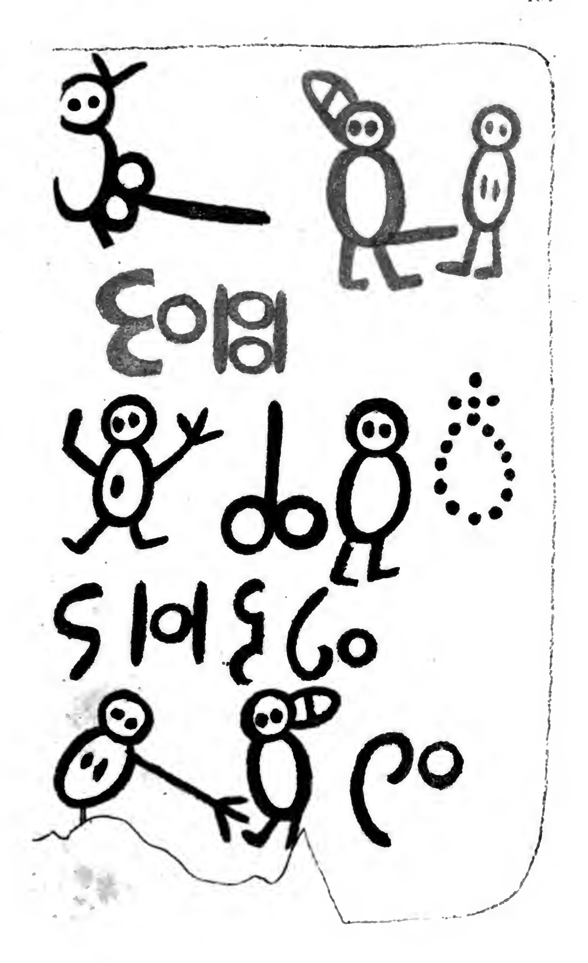


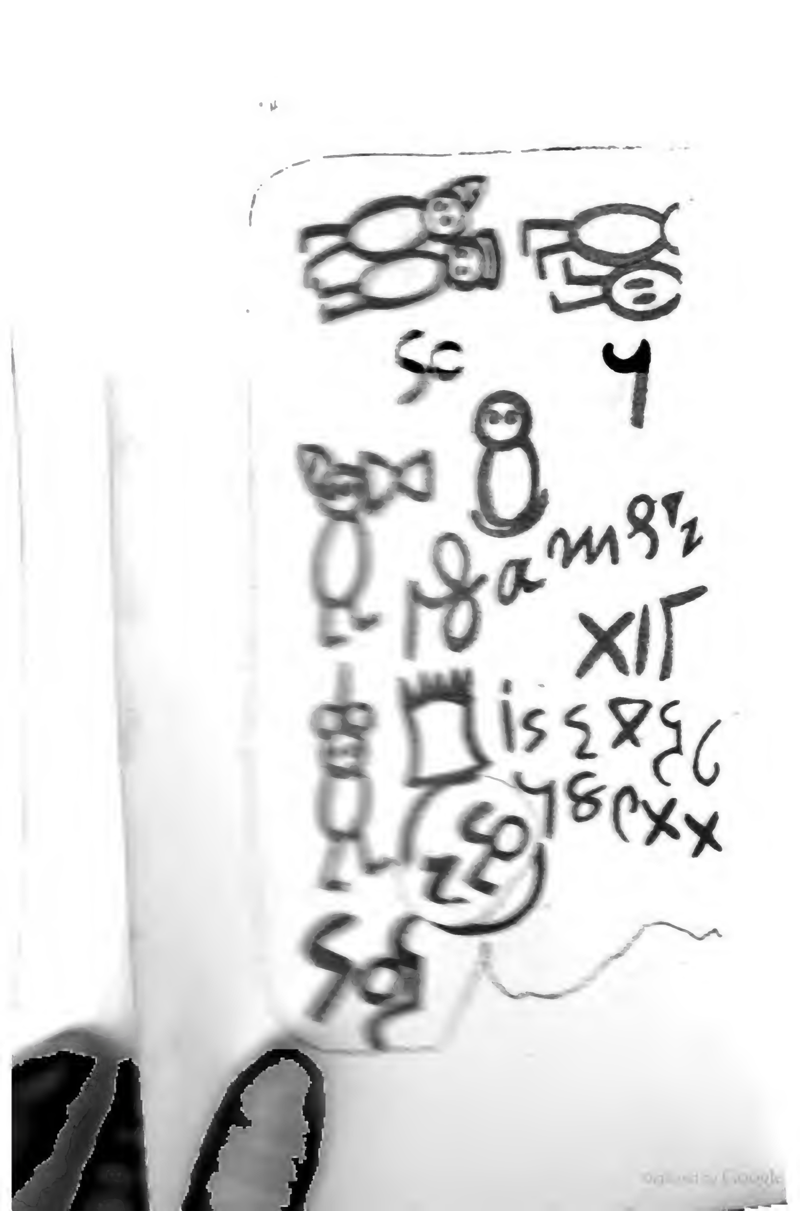


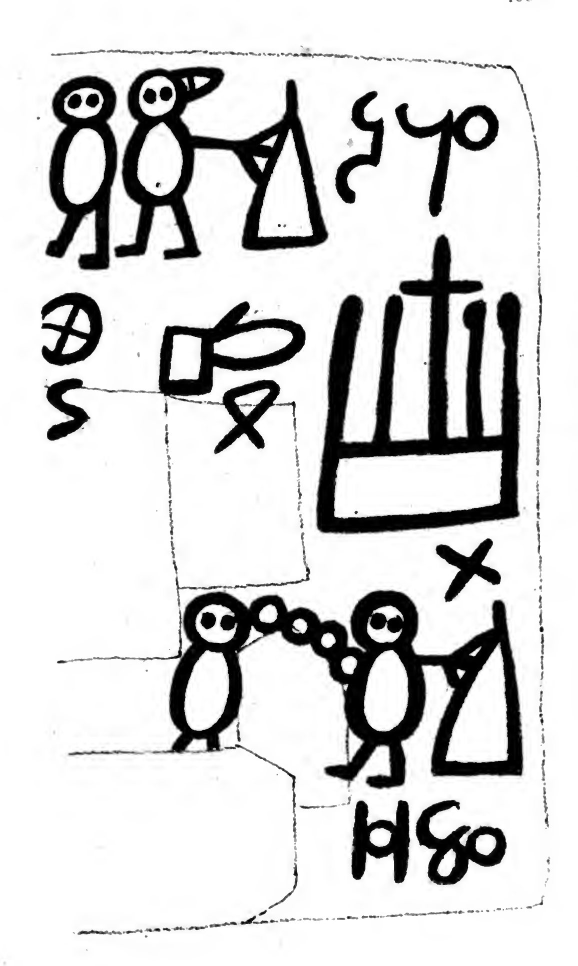


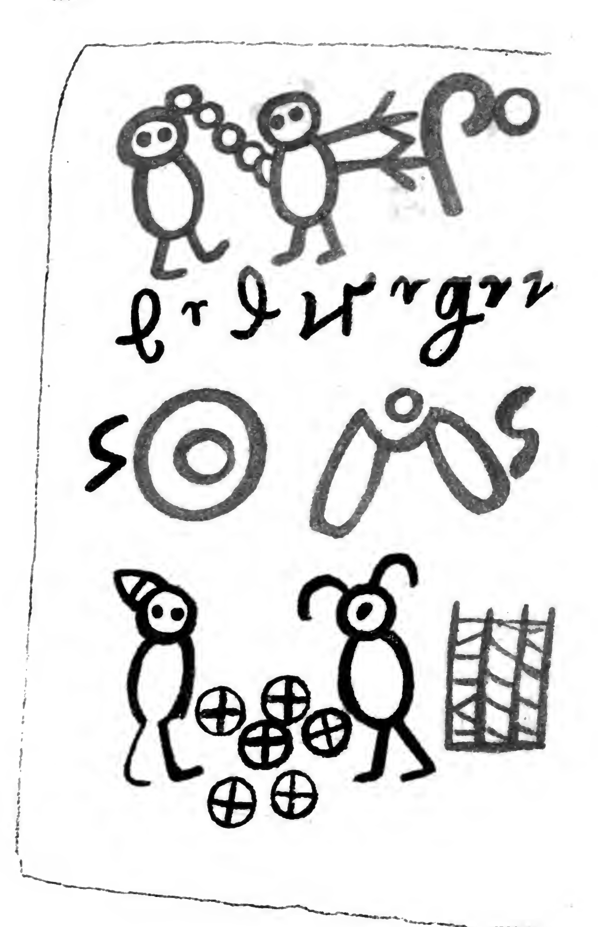




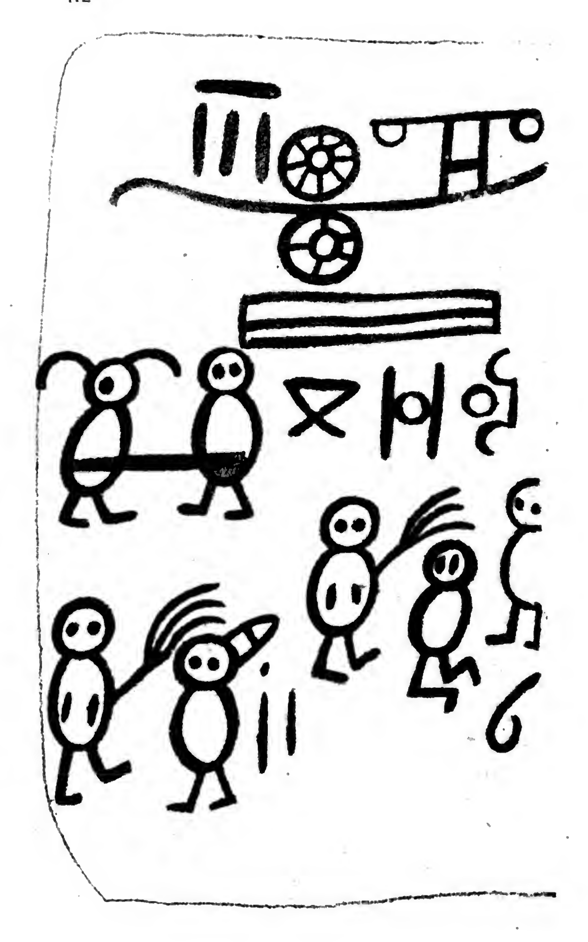


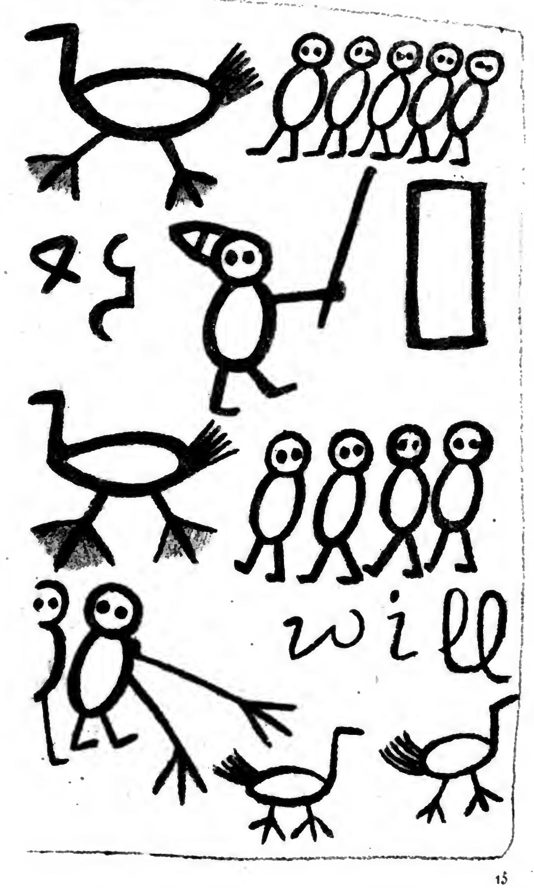


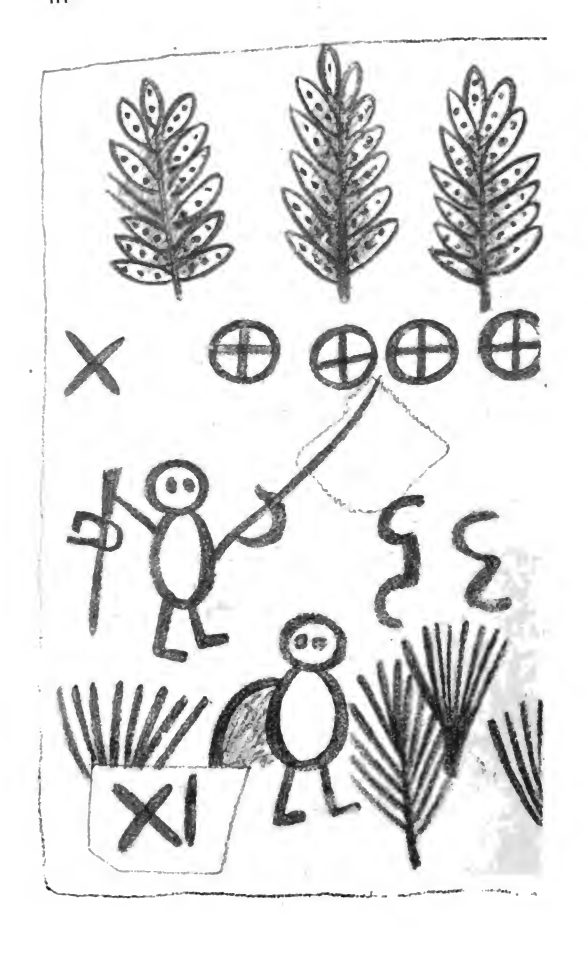

1480

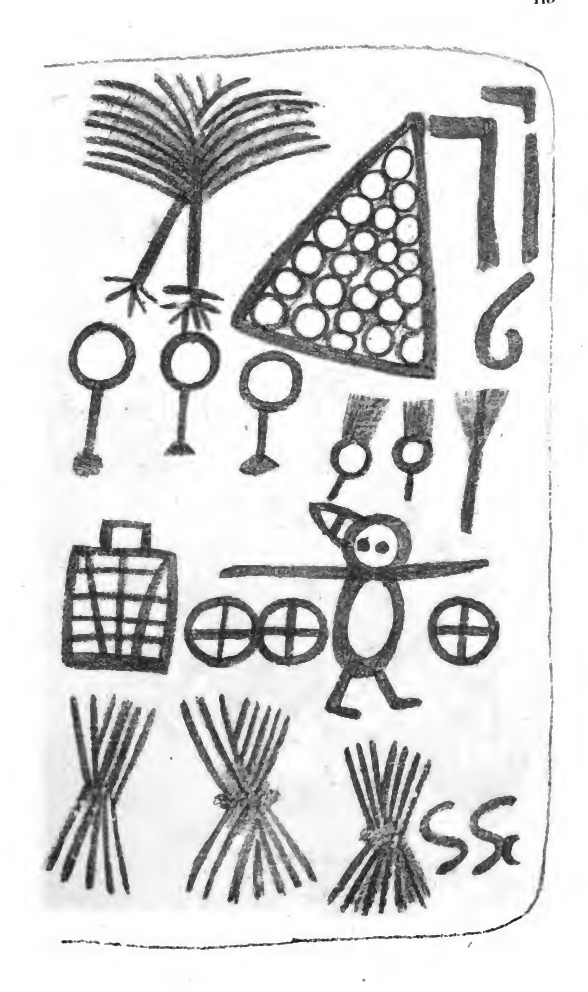


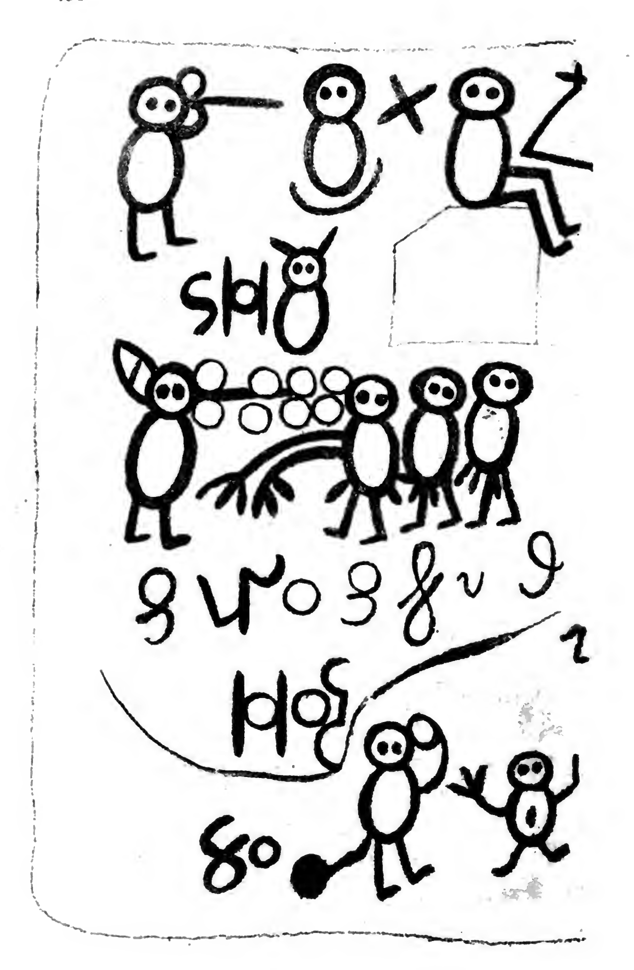


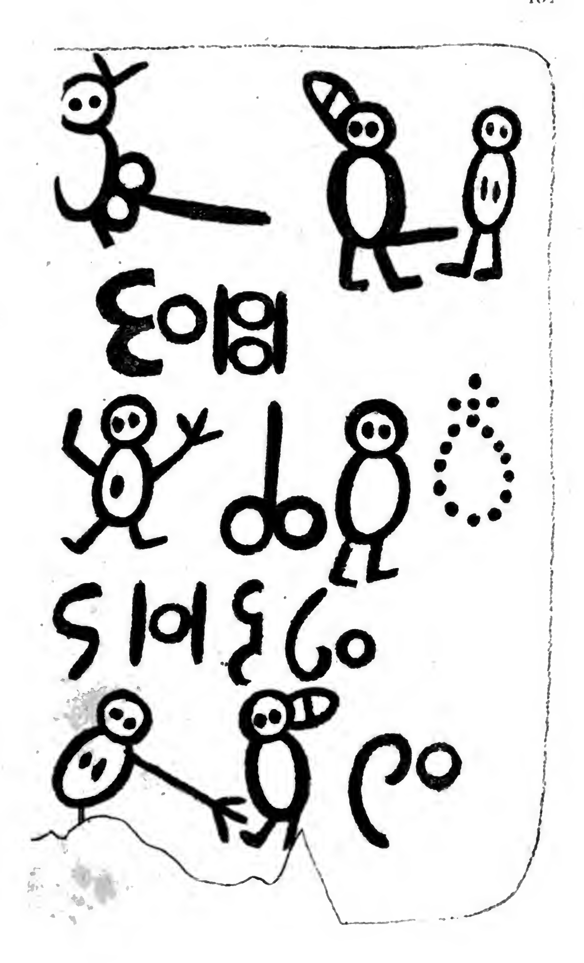


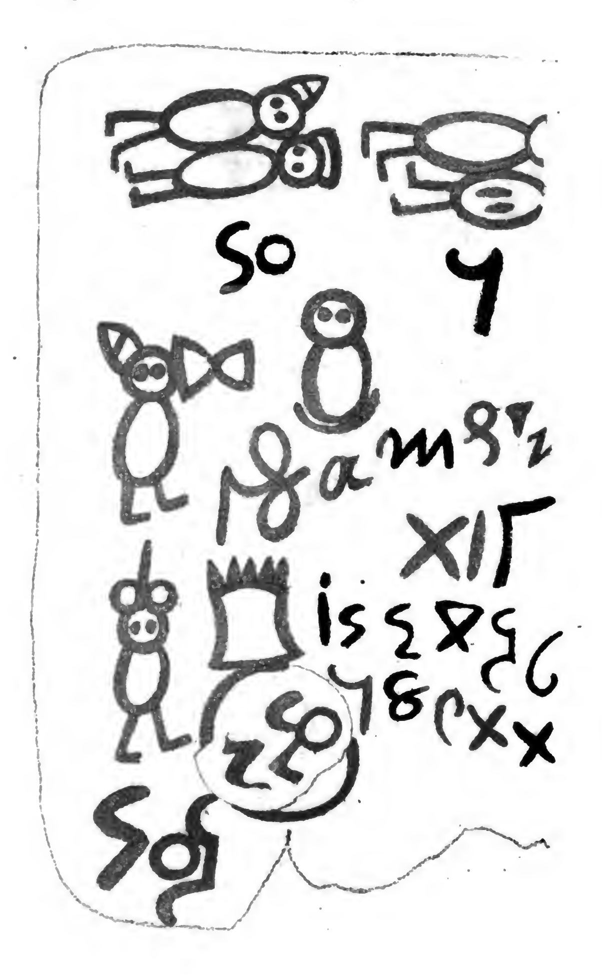

will

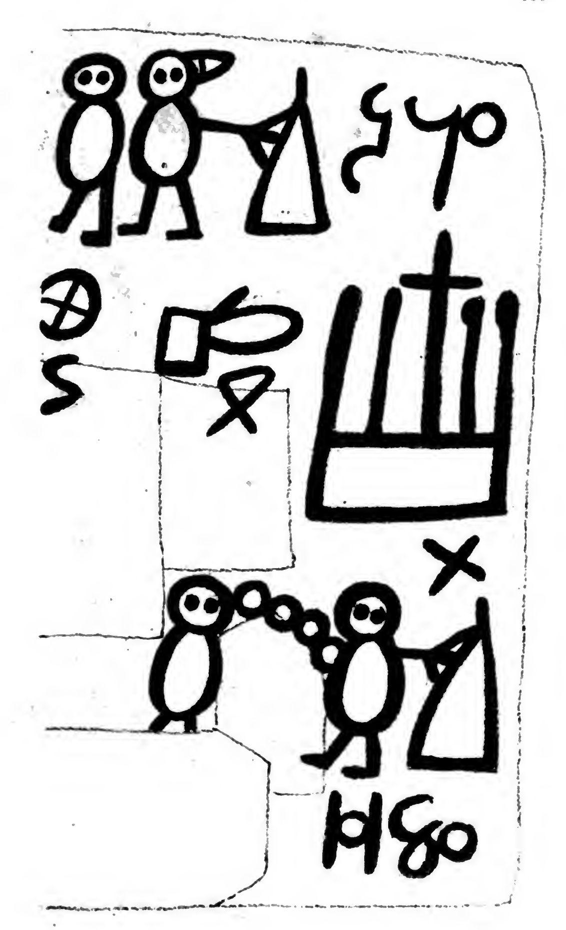

XI



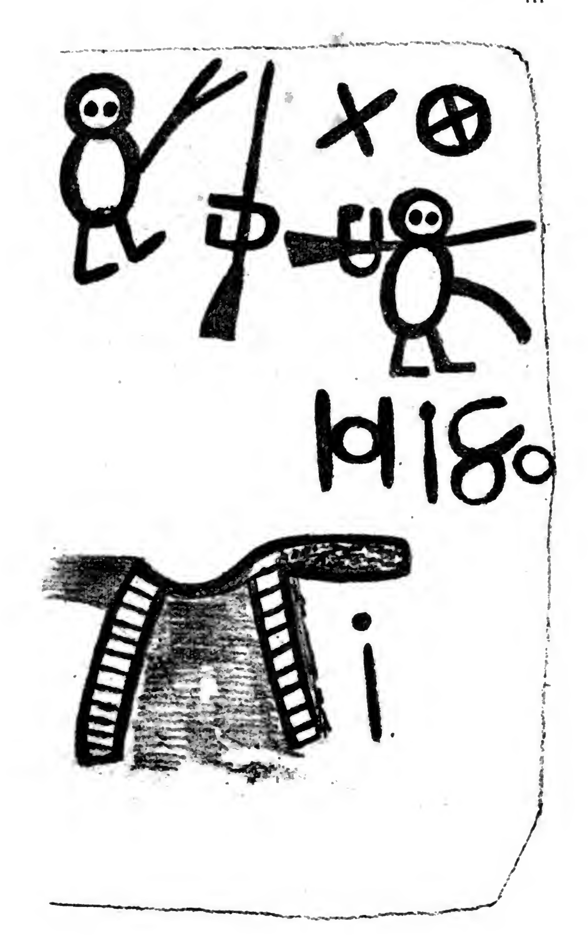


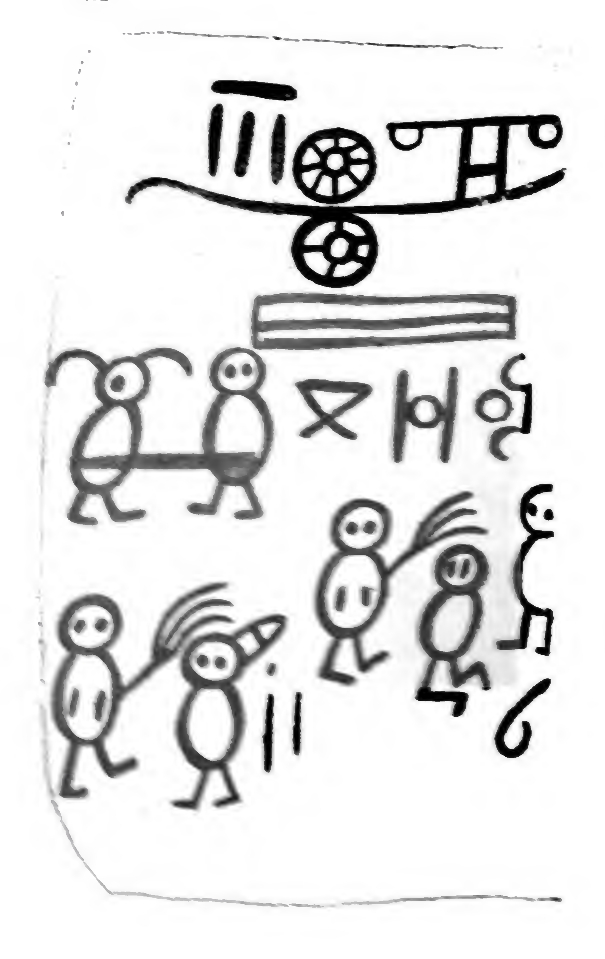


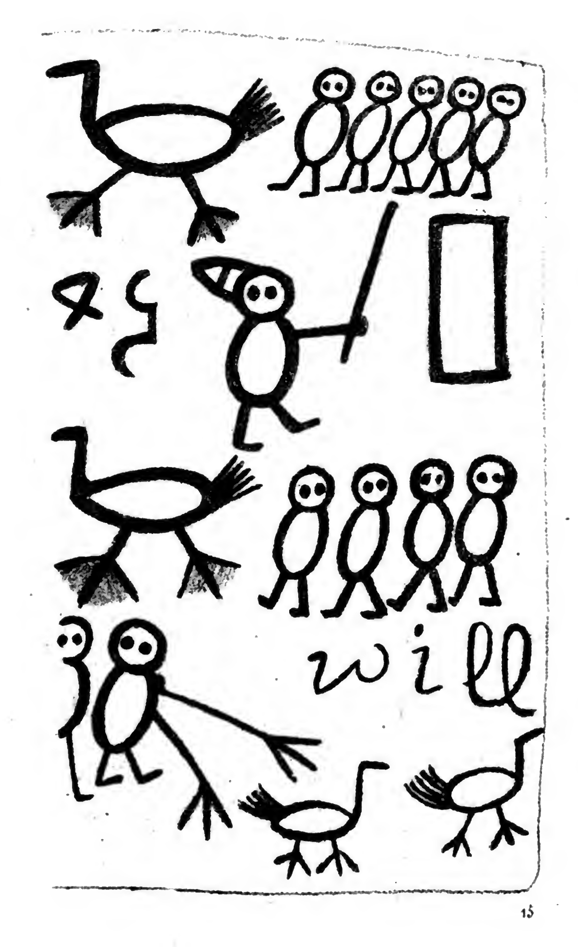


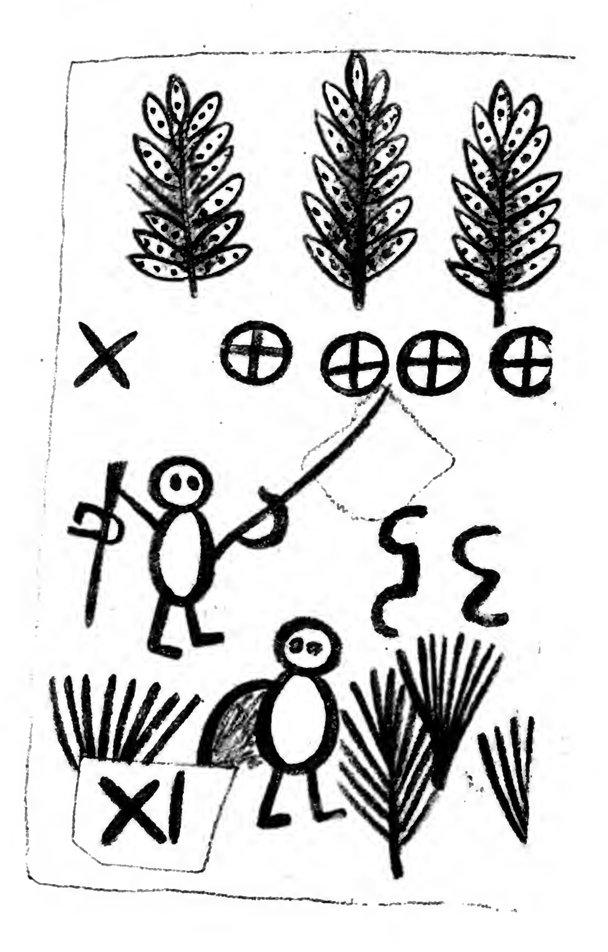


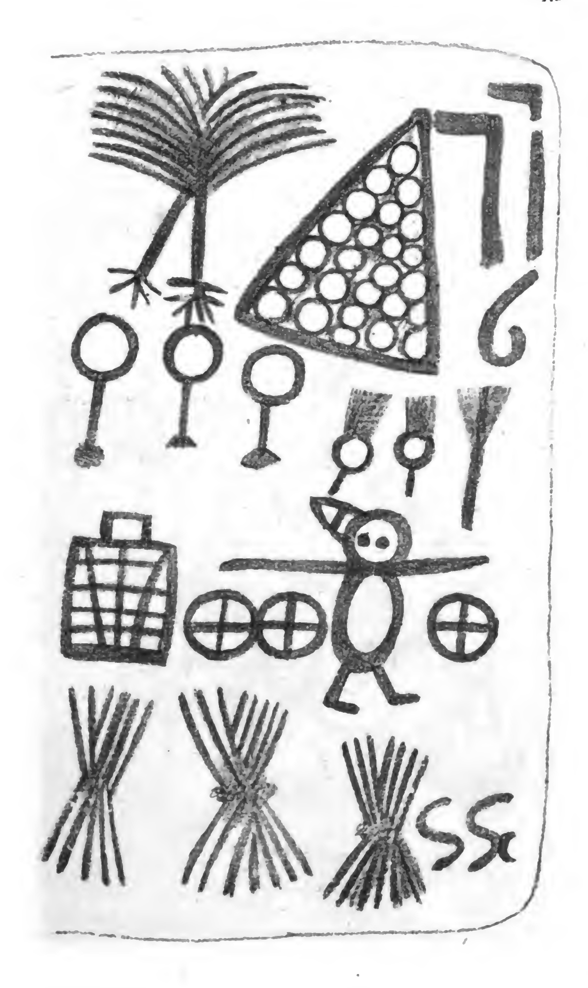


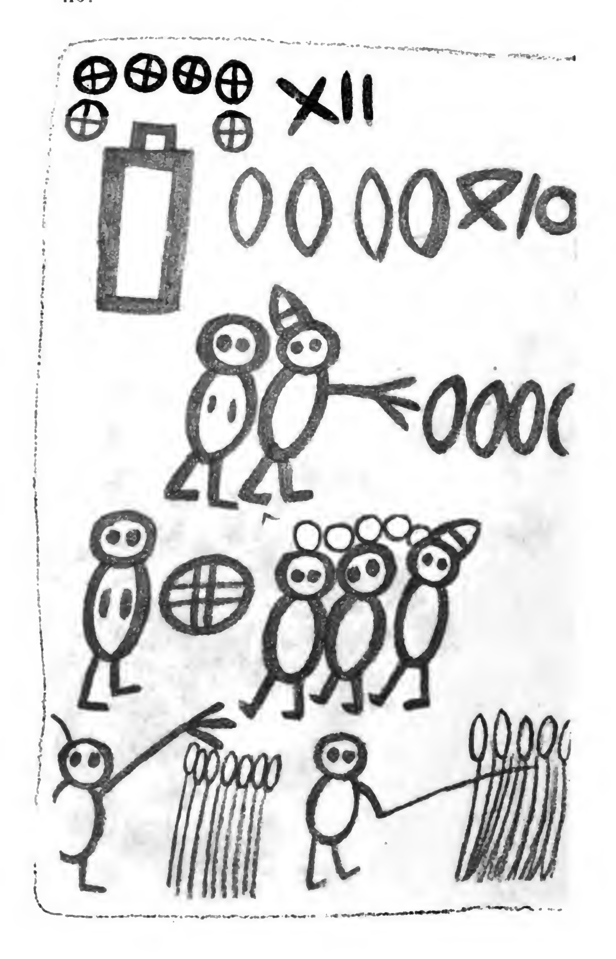





will


XI

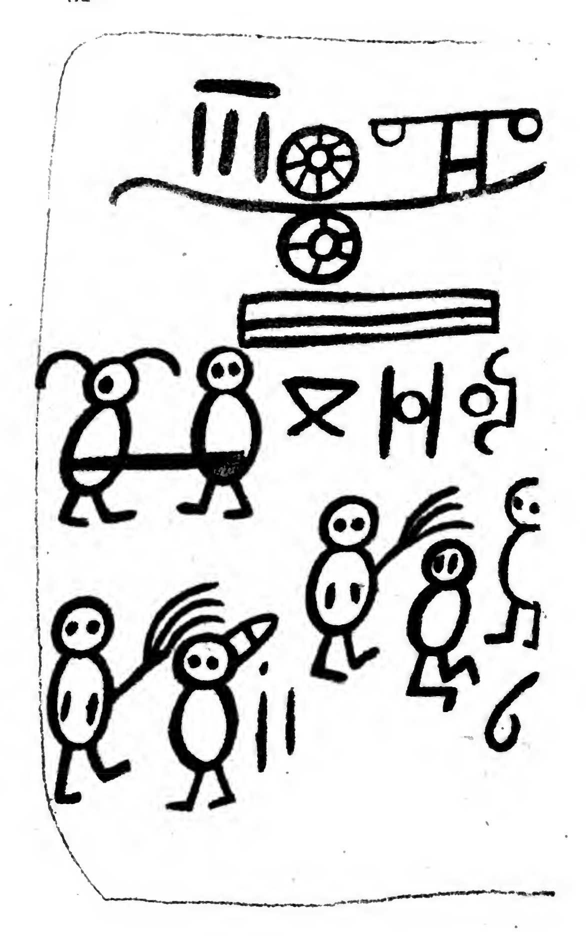


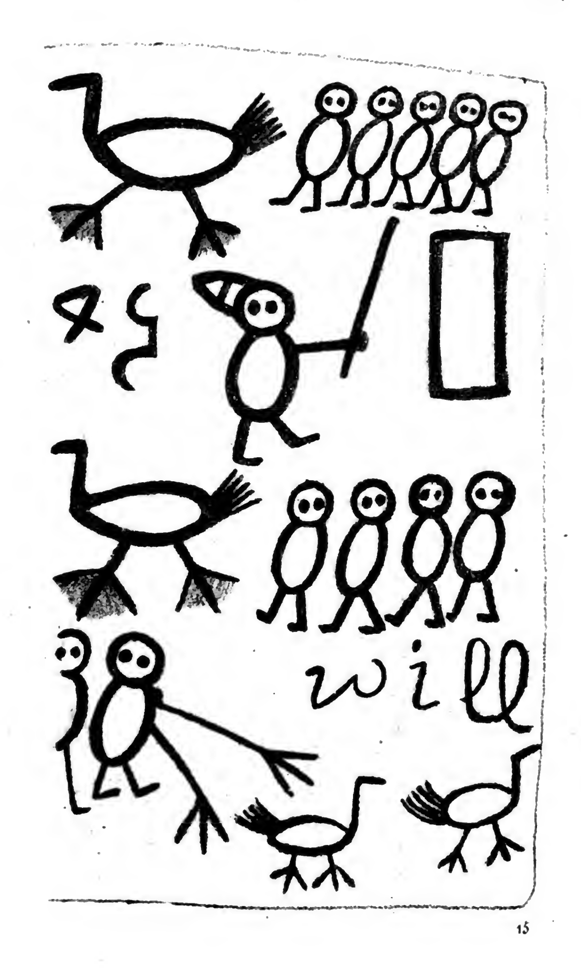

XII

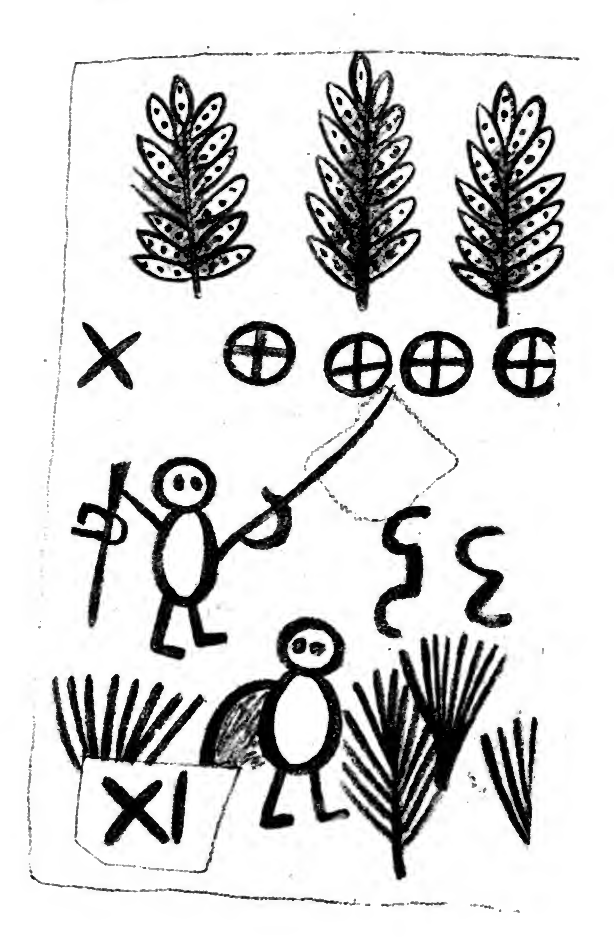


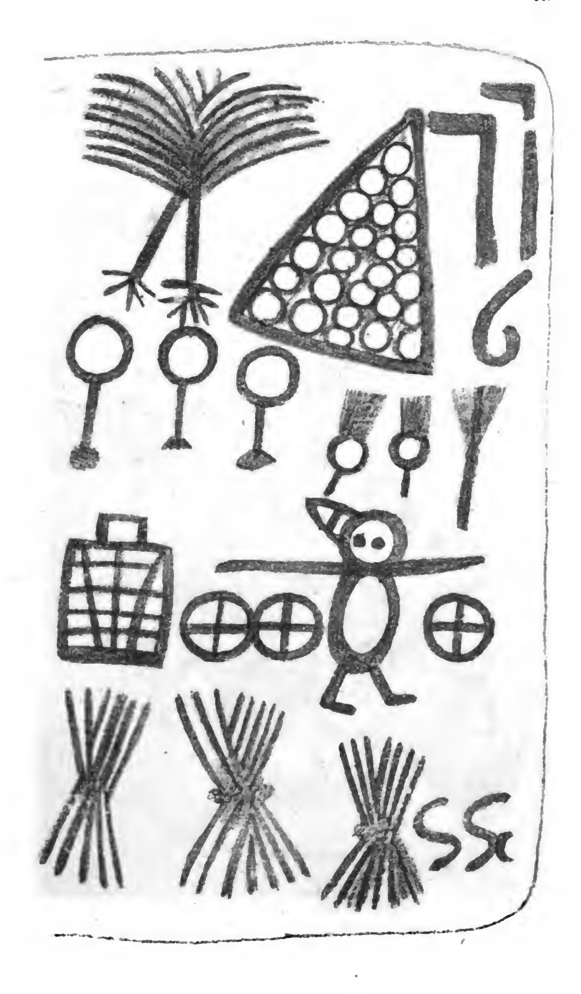


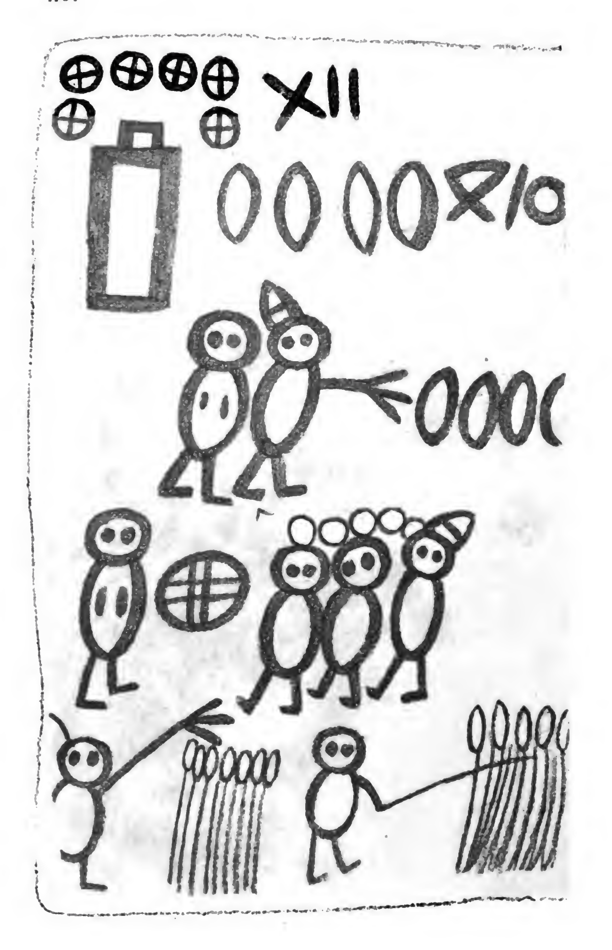




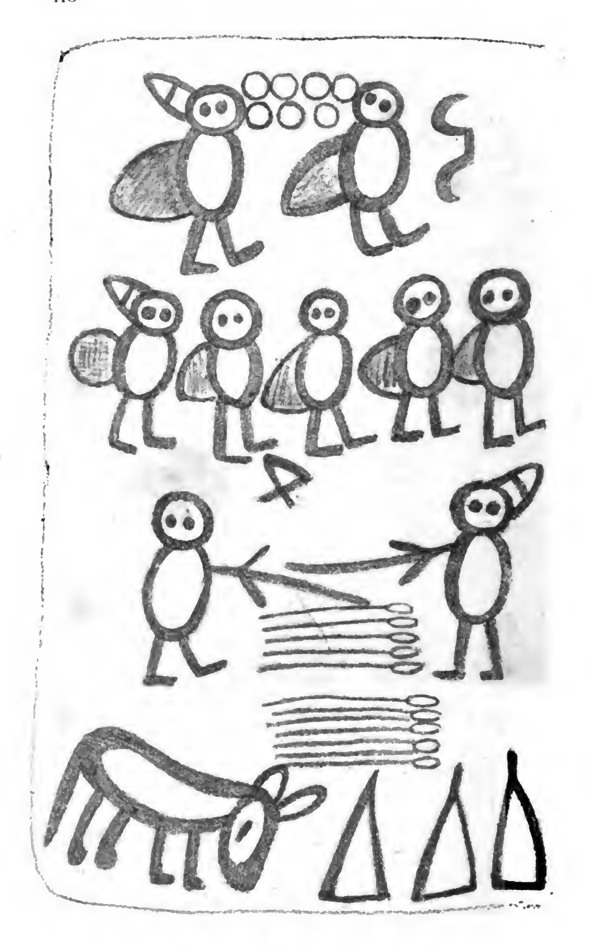

will


XI

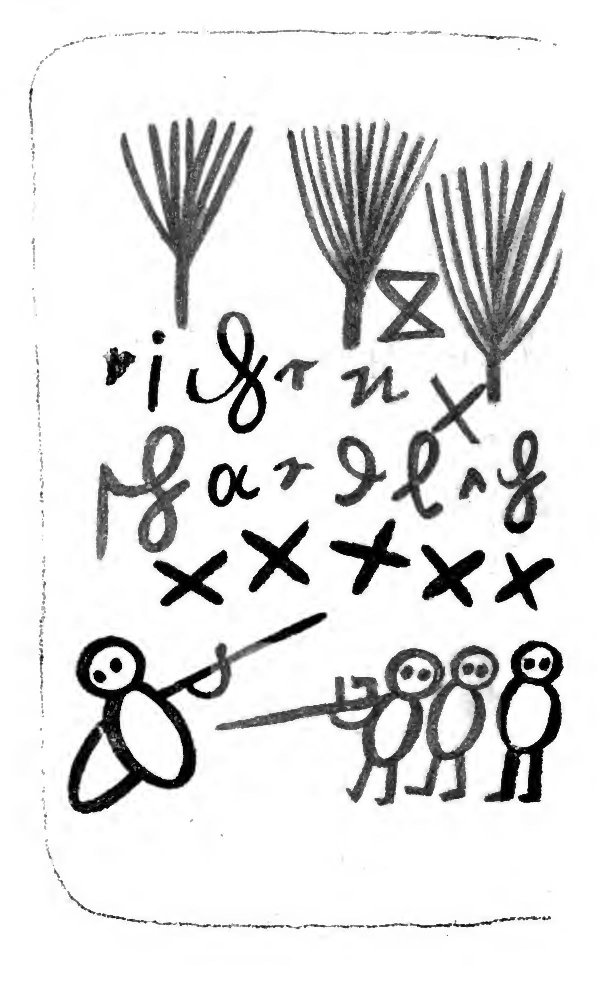


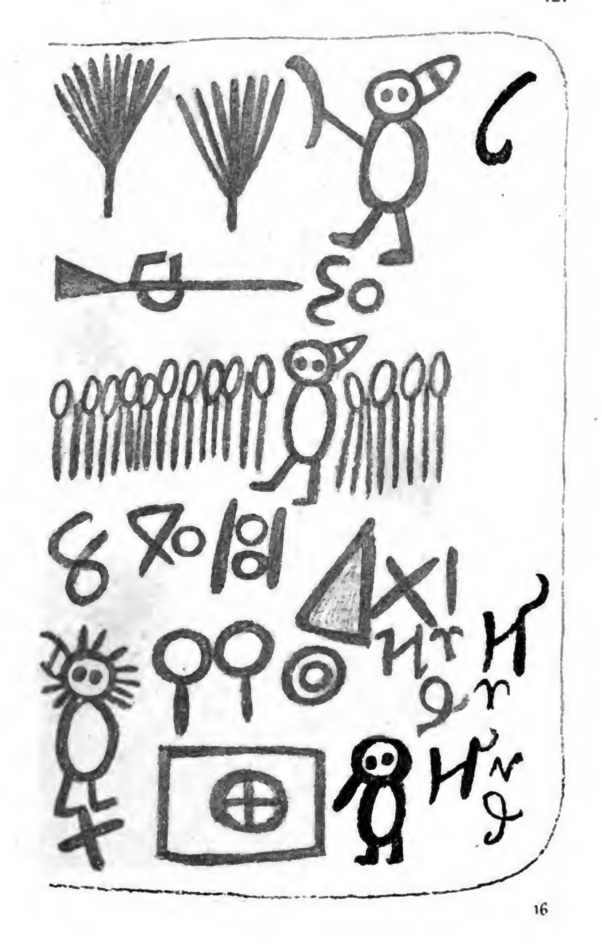

XII


80
60
lif

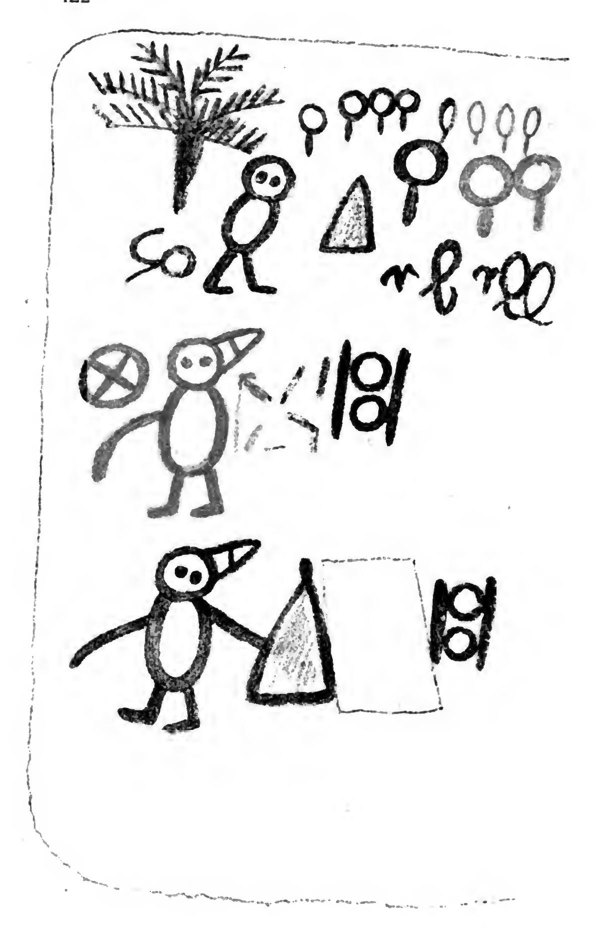


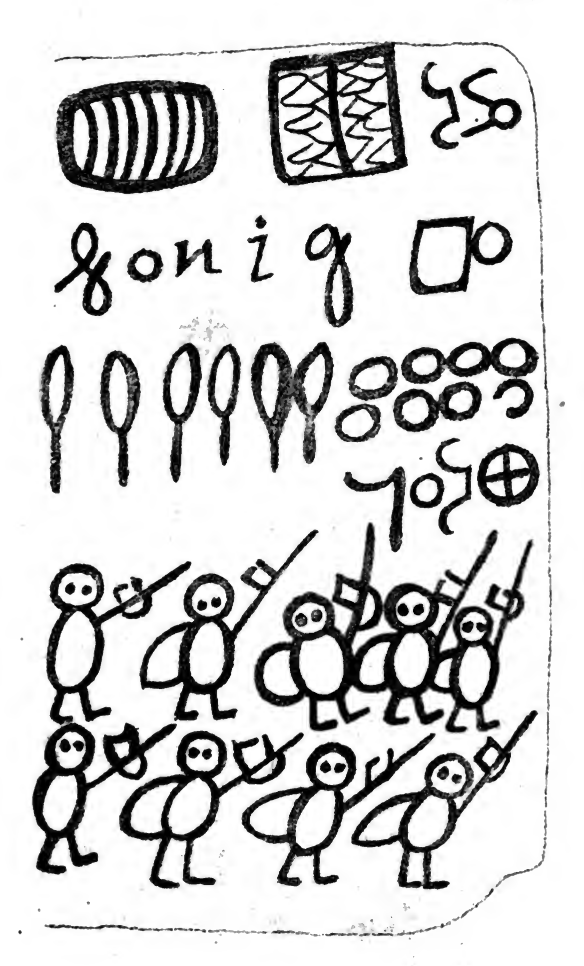


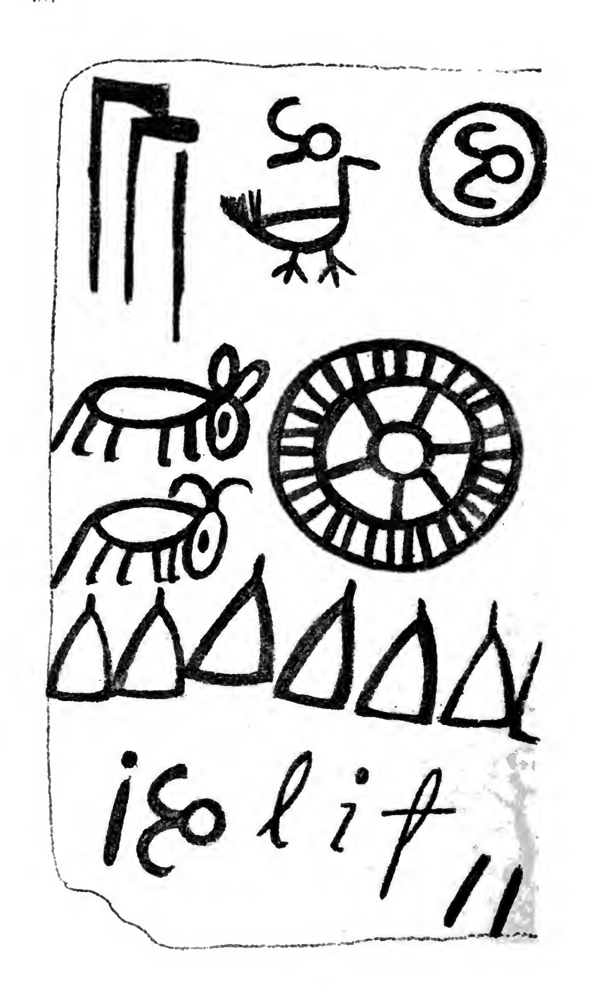


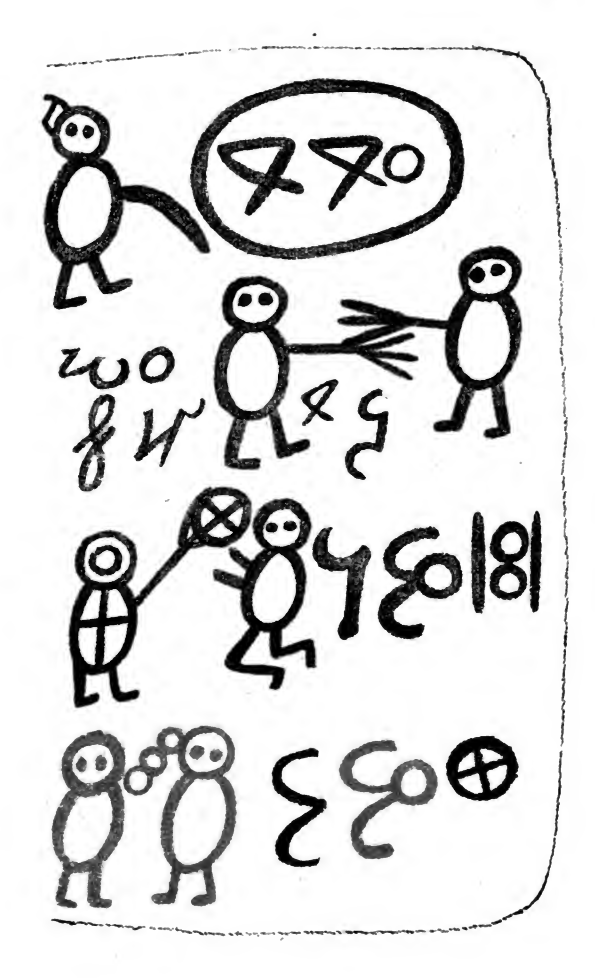


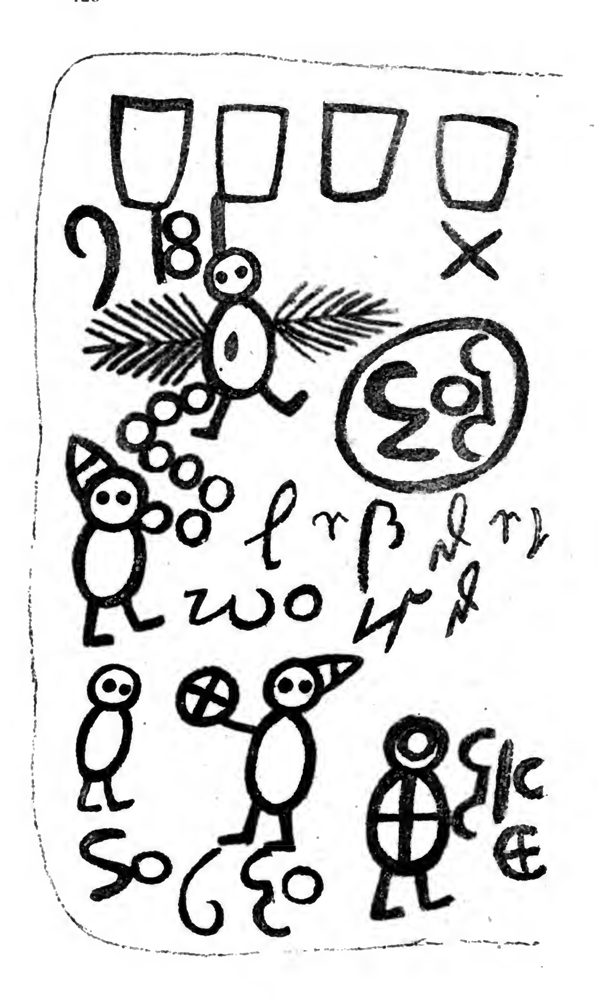
16





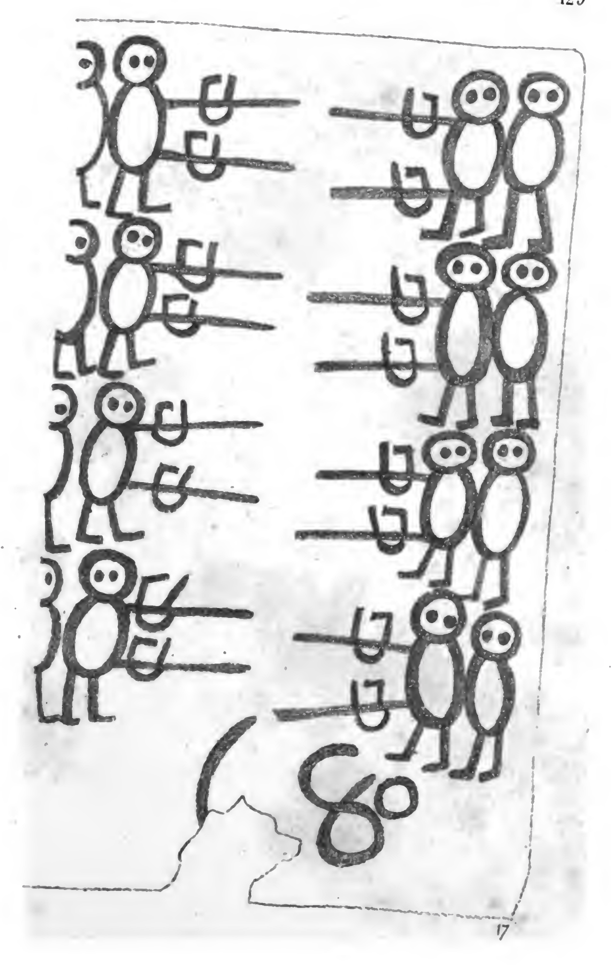


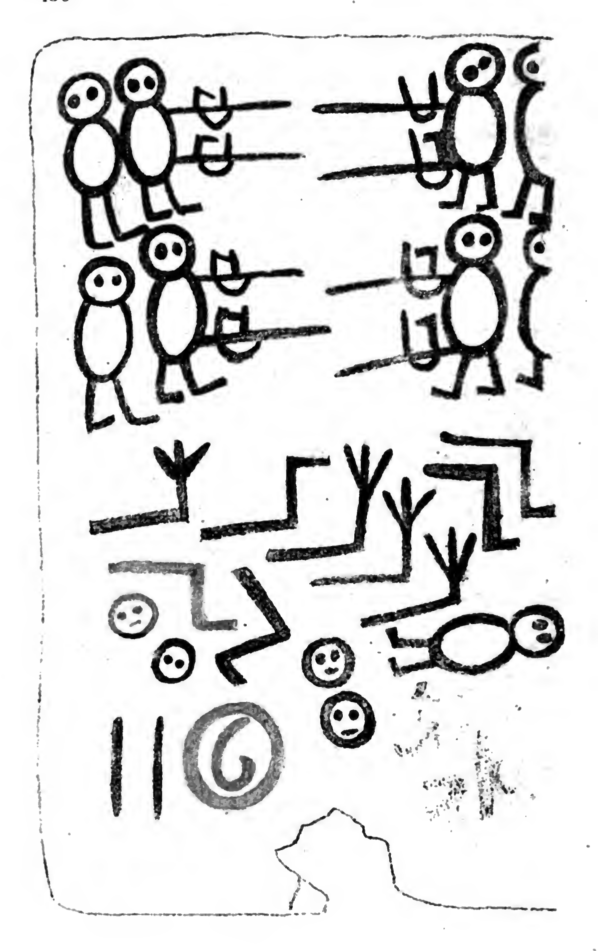




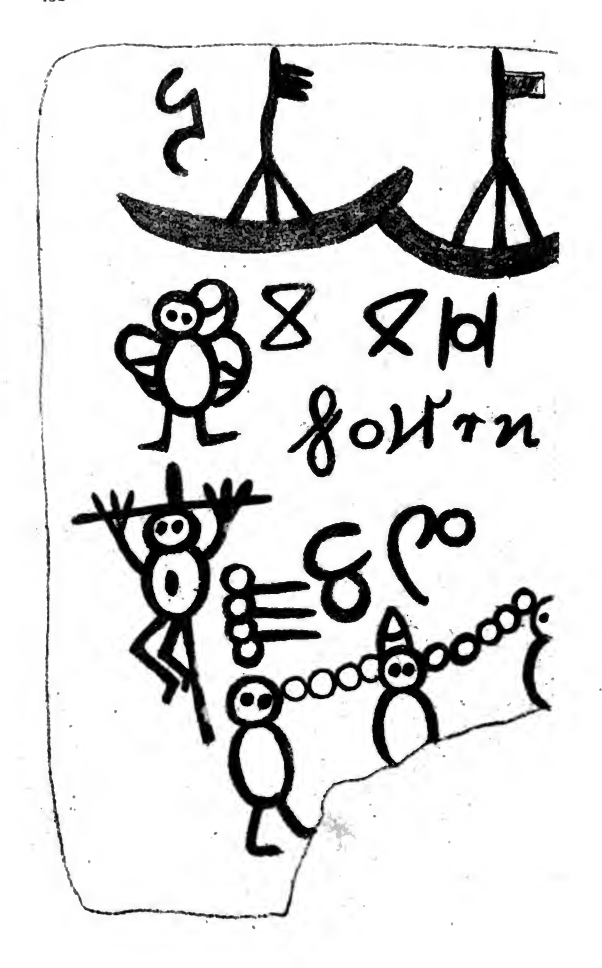


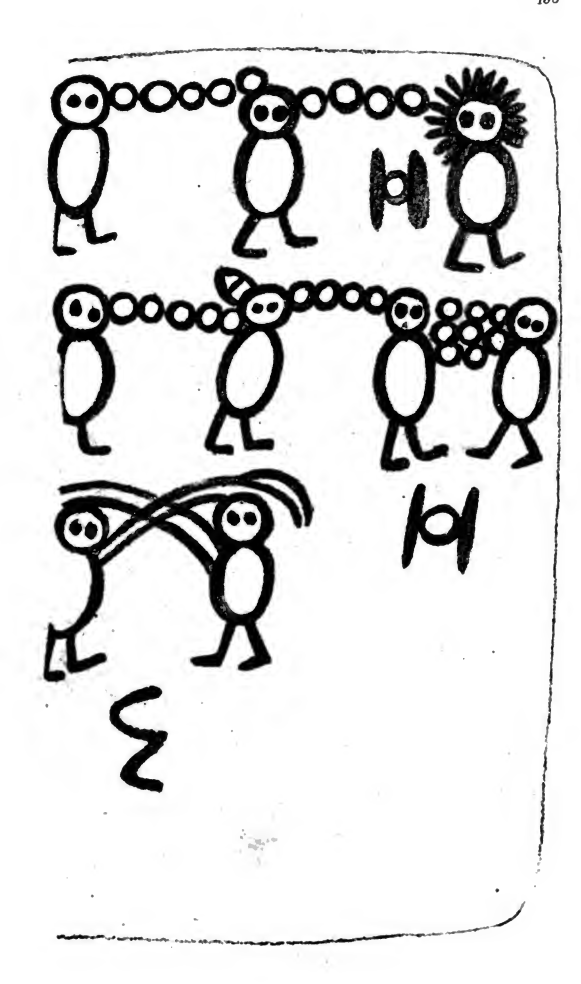


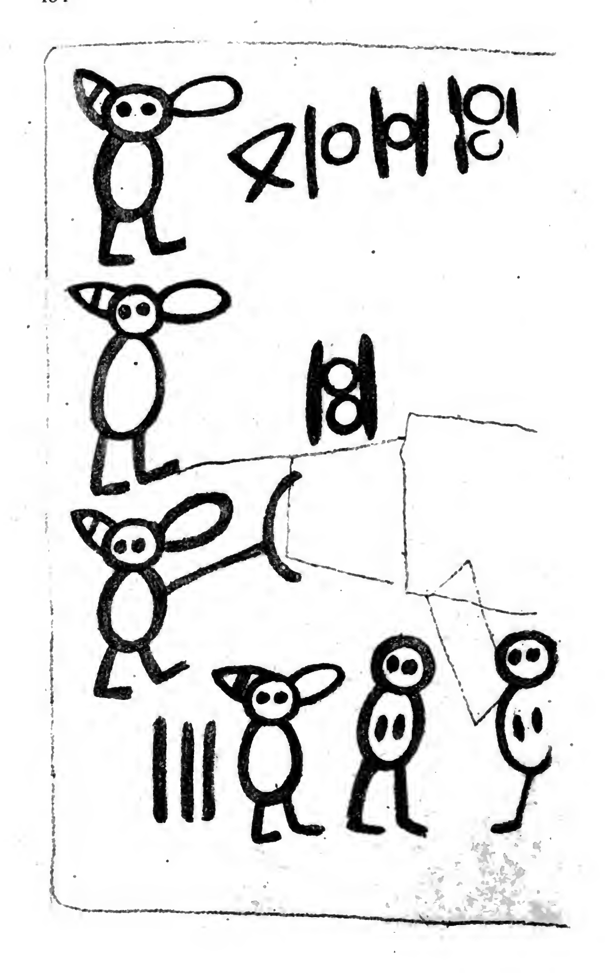




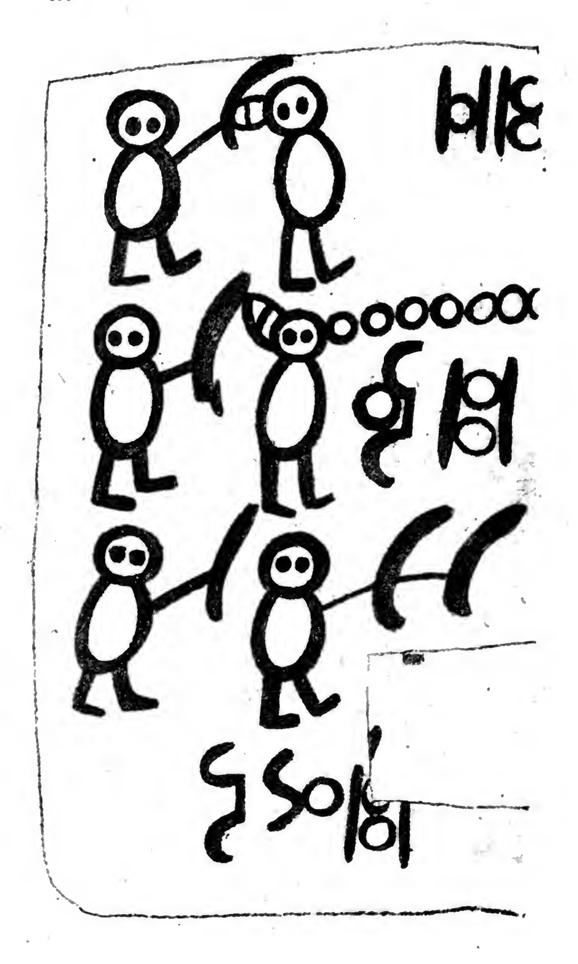


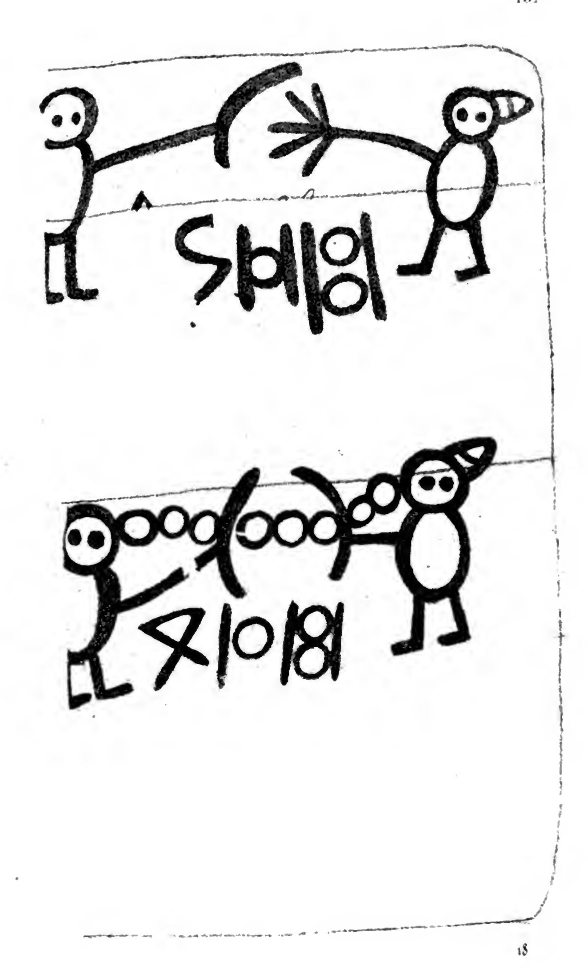


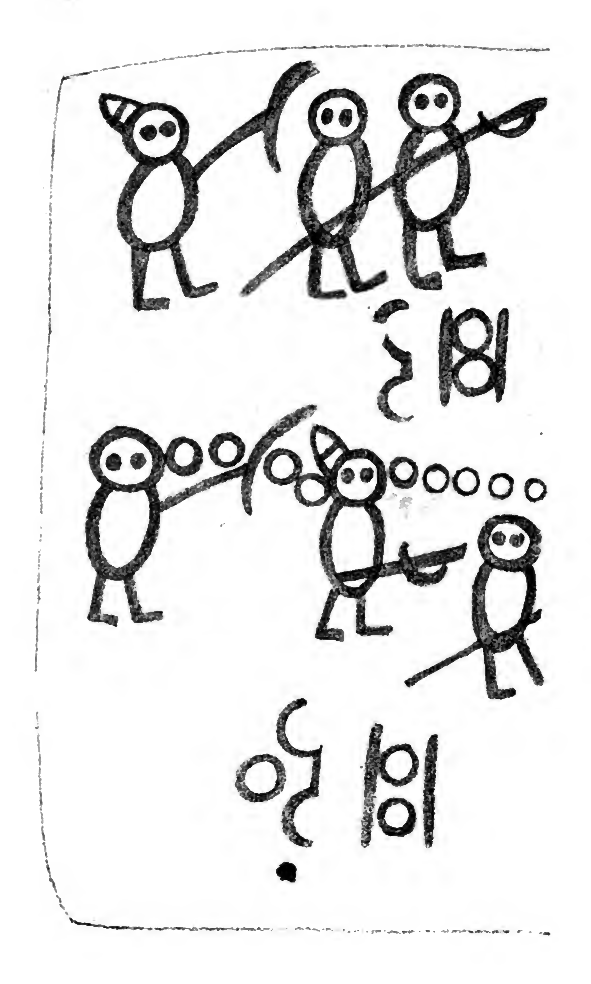


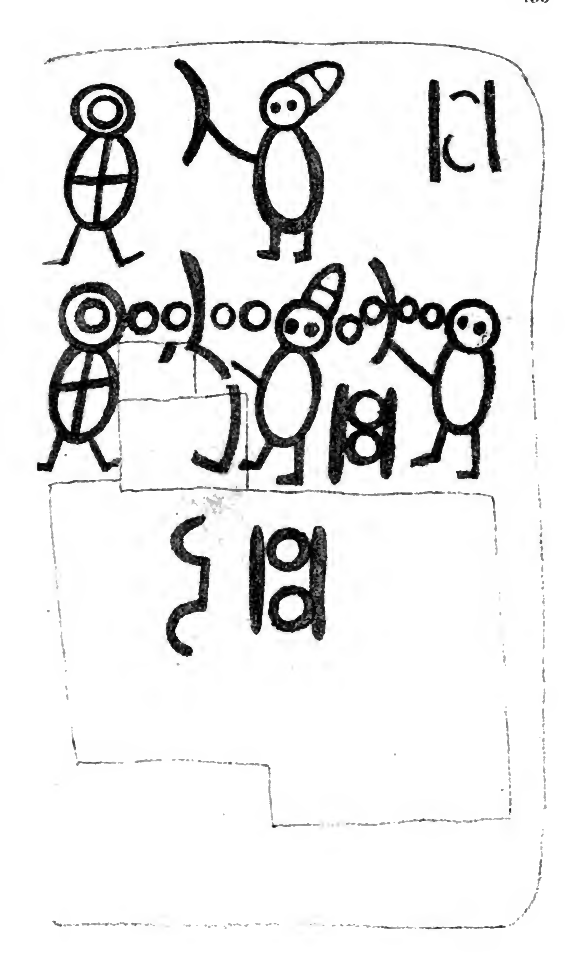




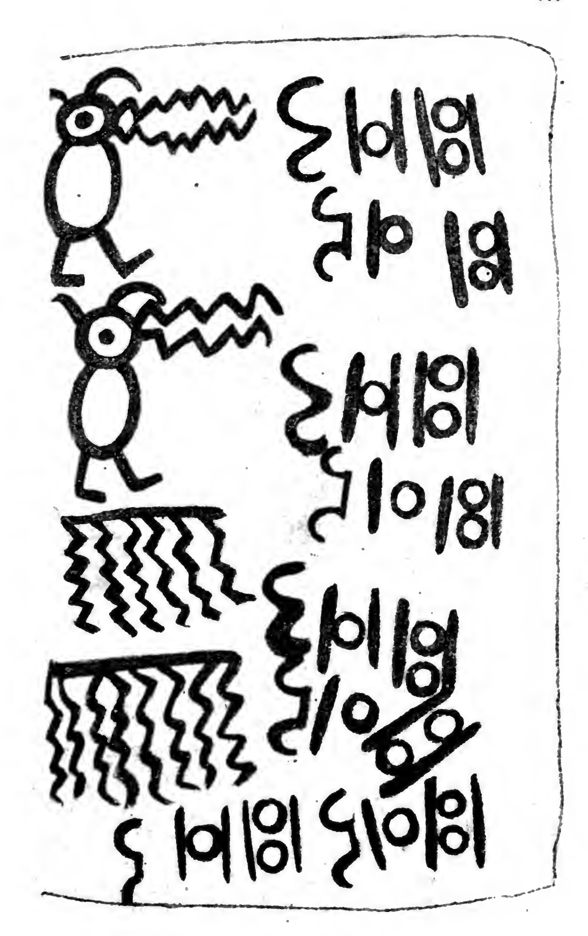


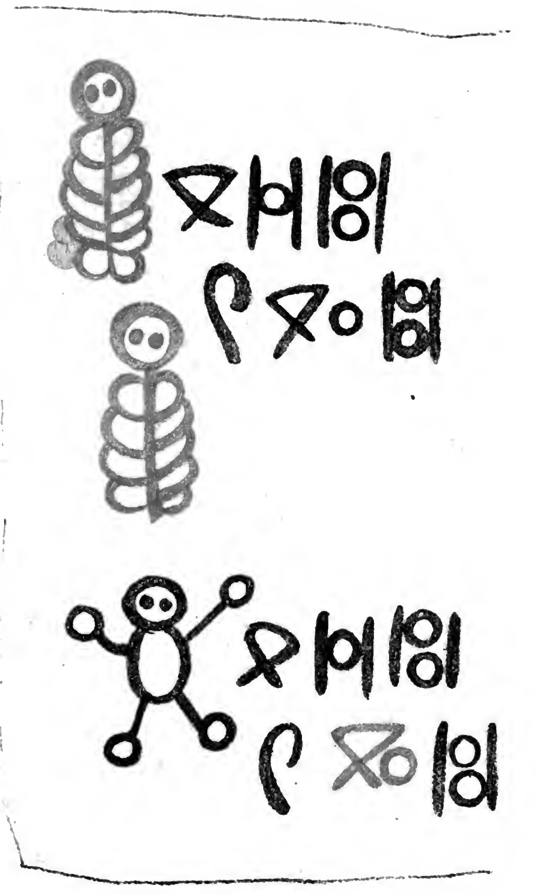


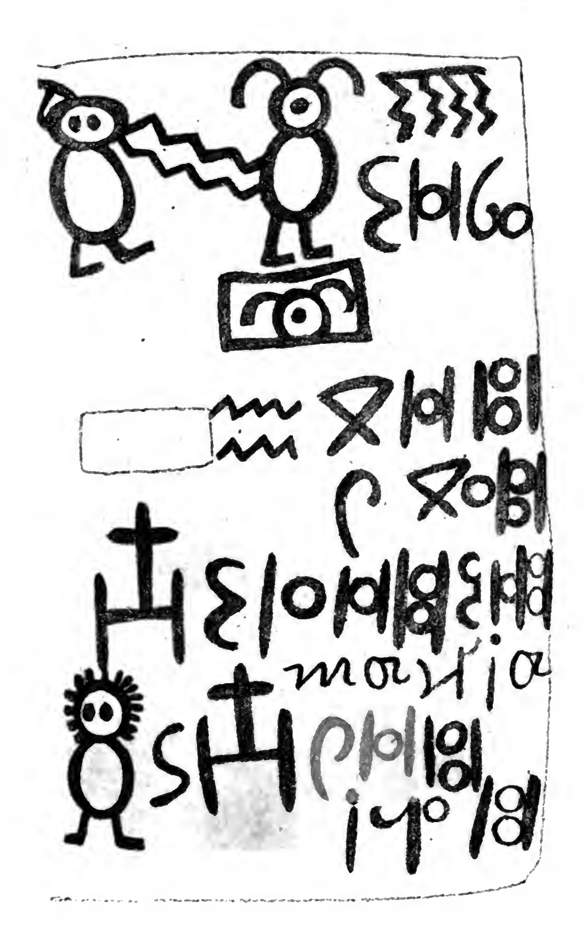


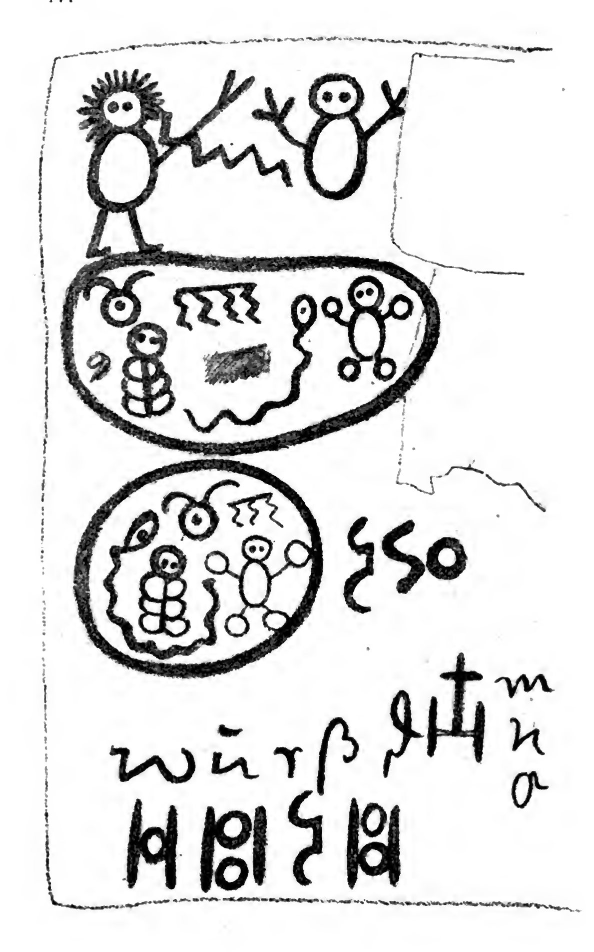




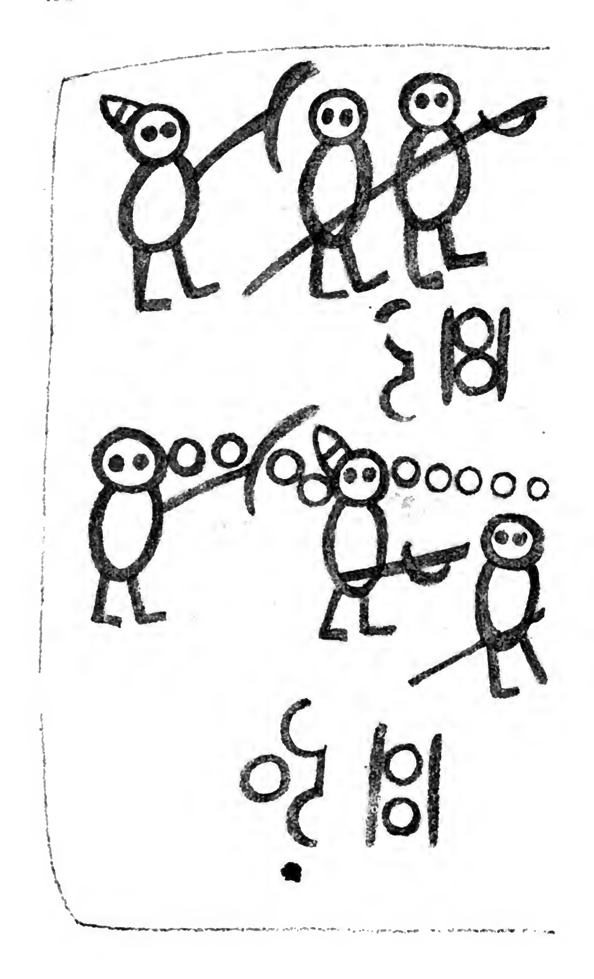


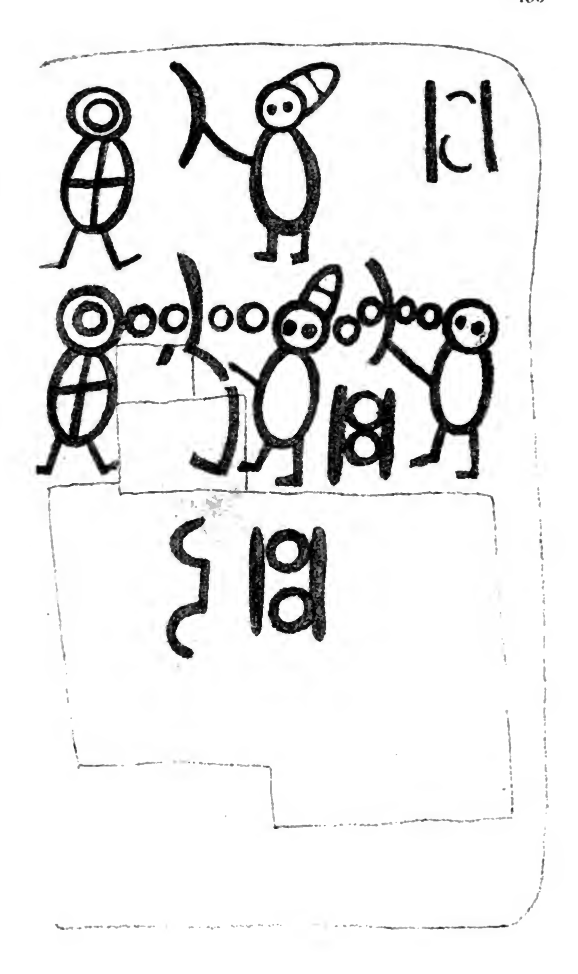


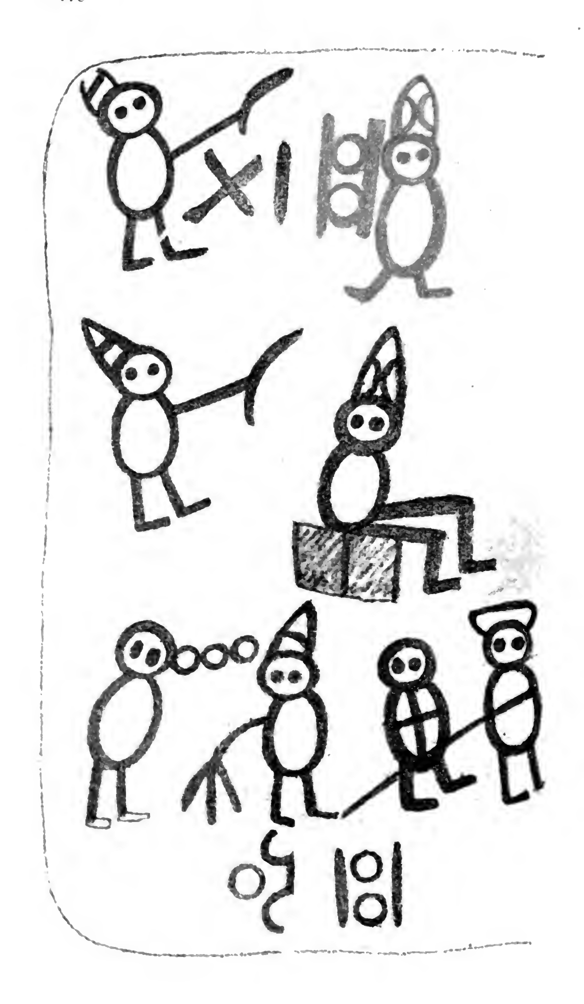

maria

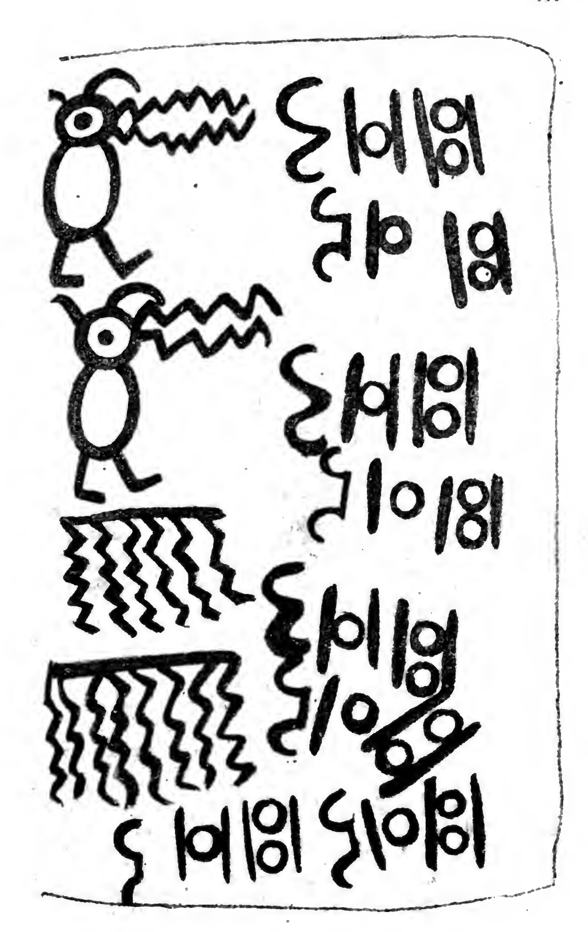


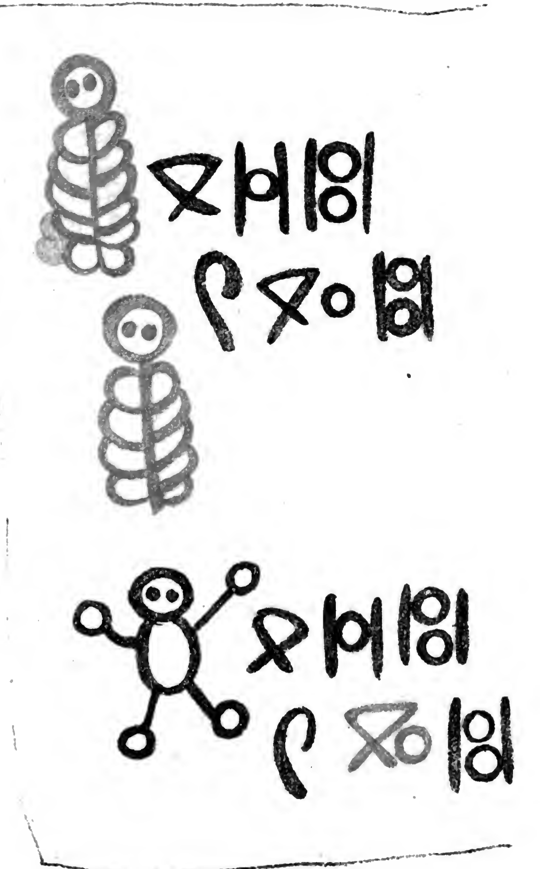


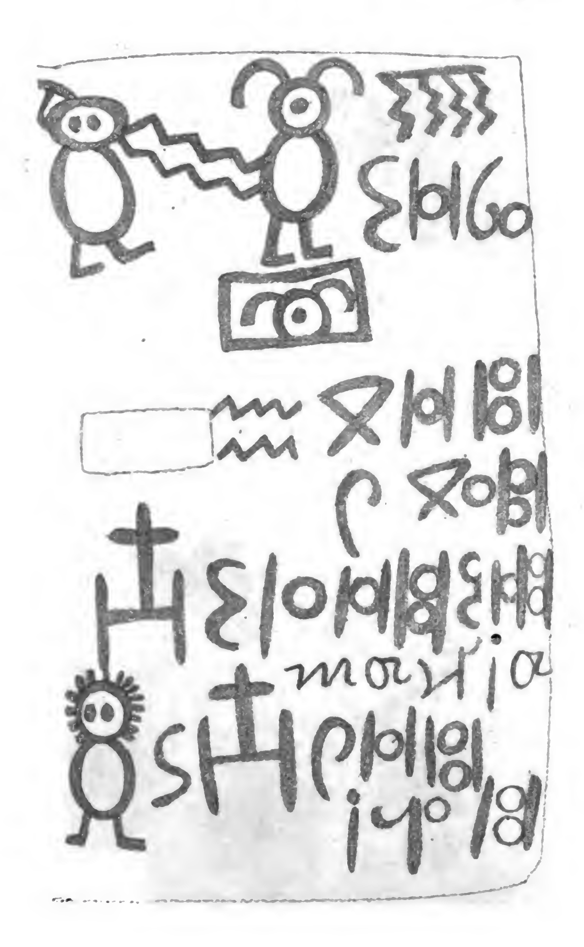


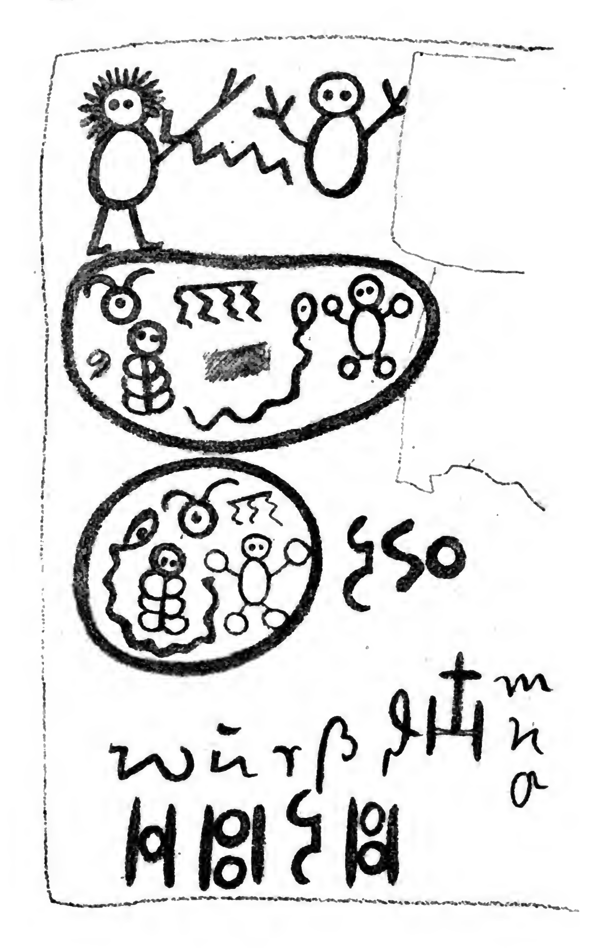


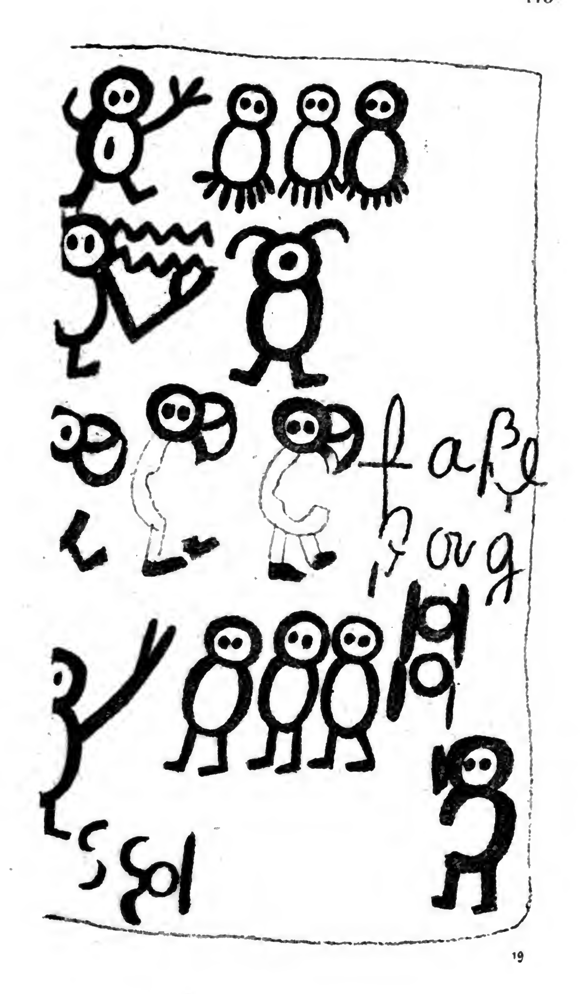


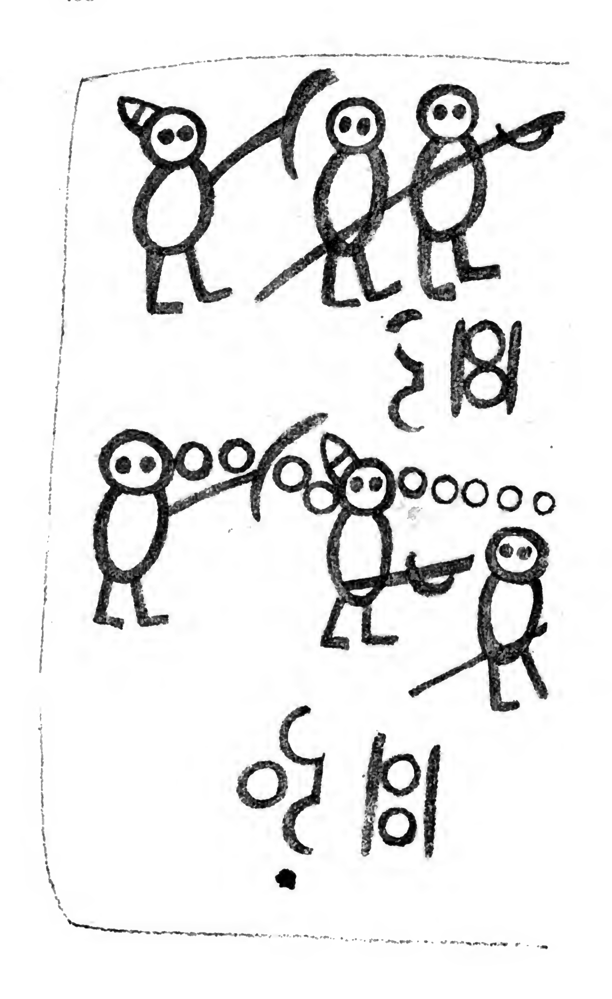


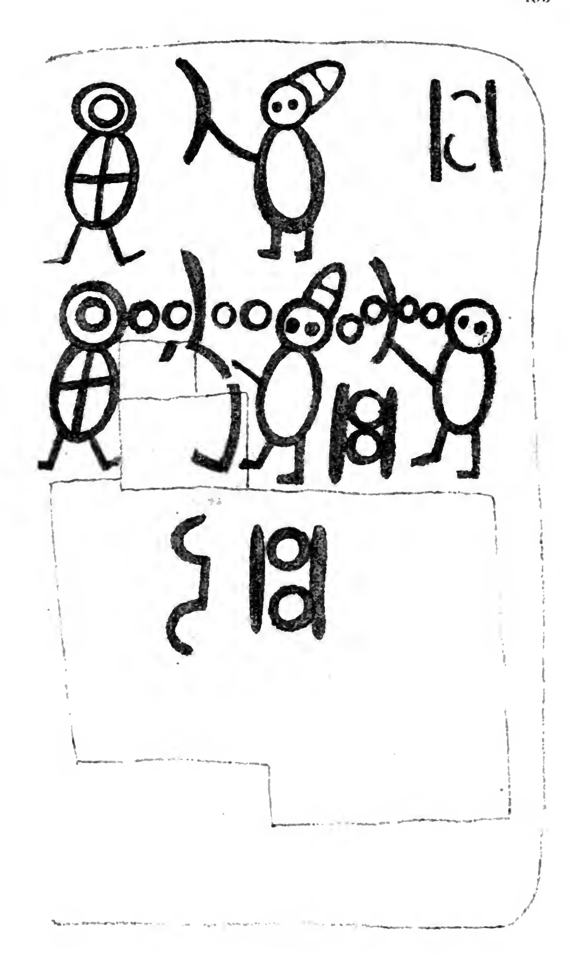


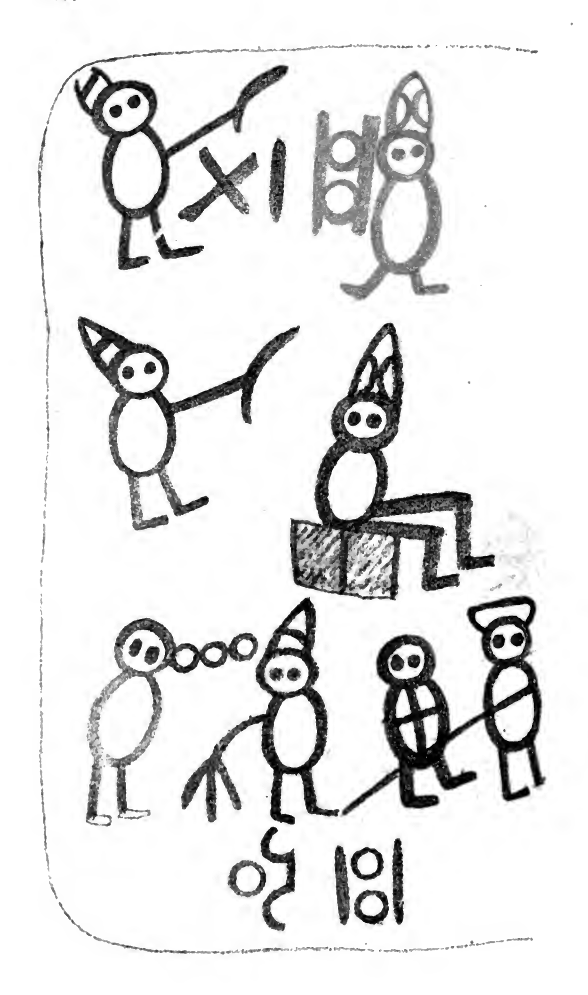

maria

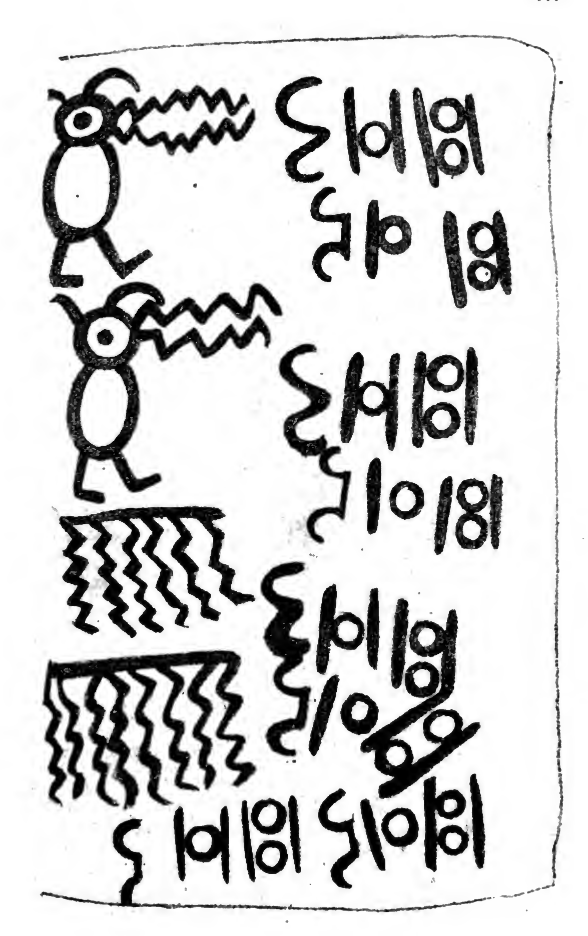


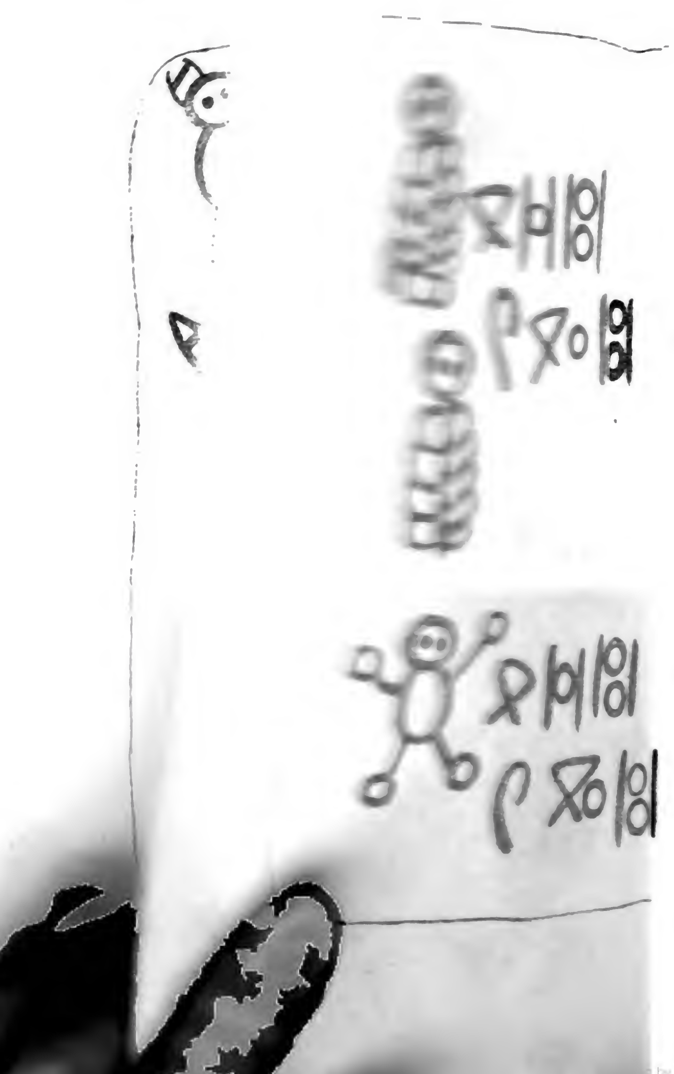




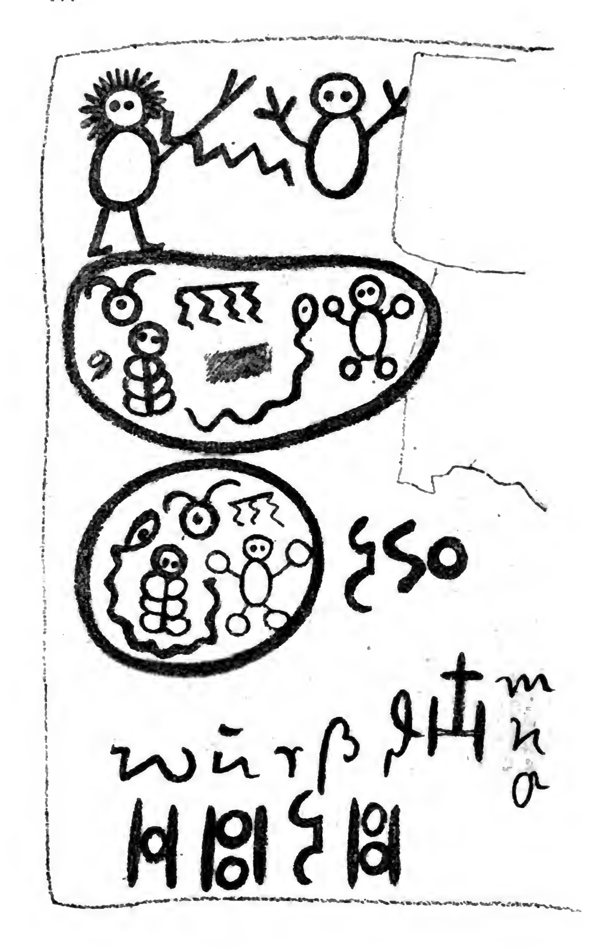




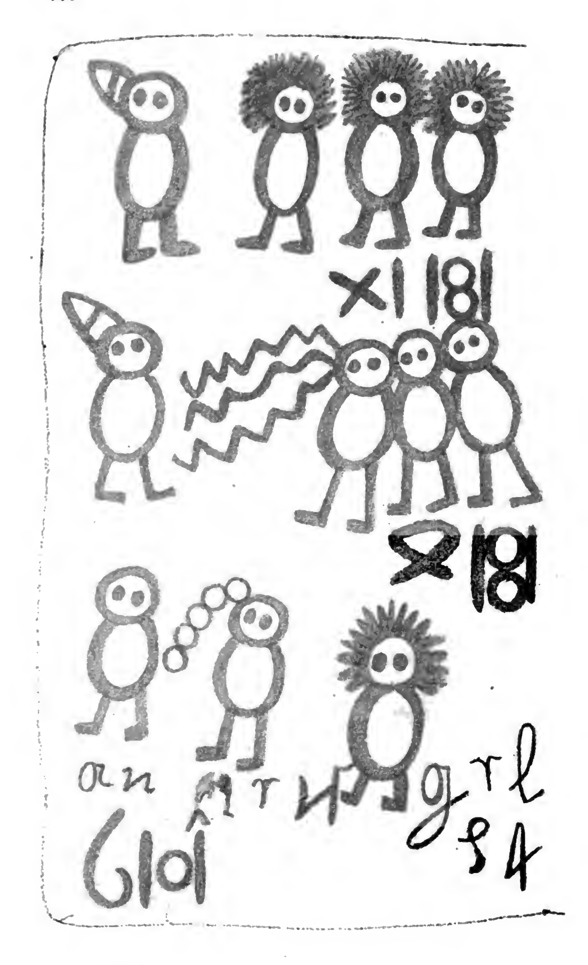


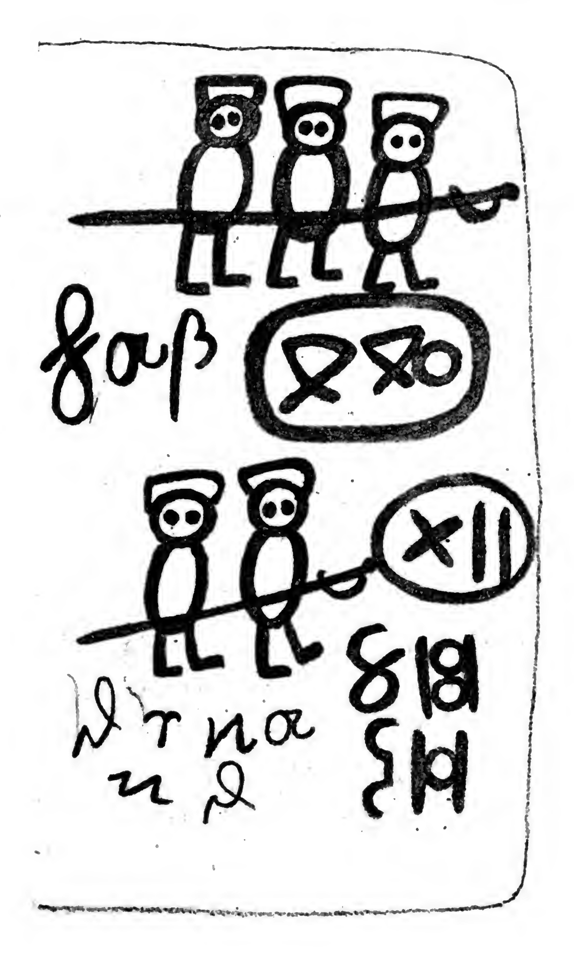


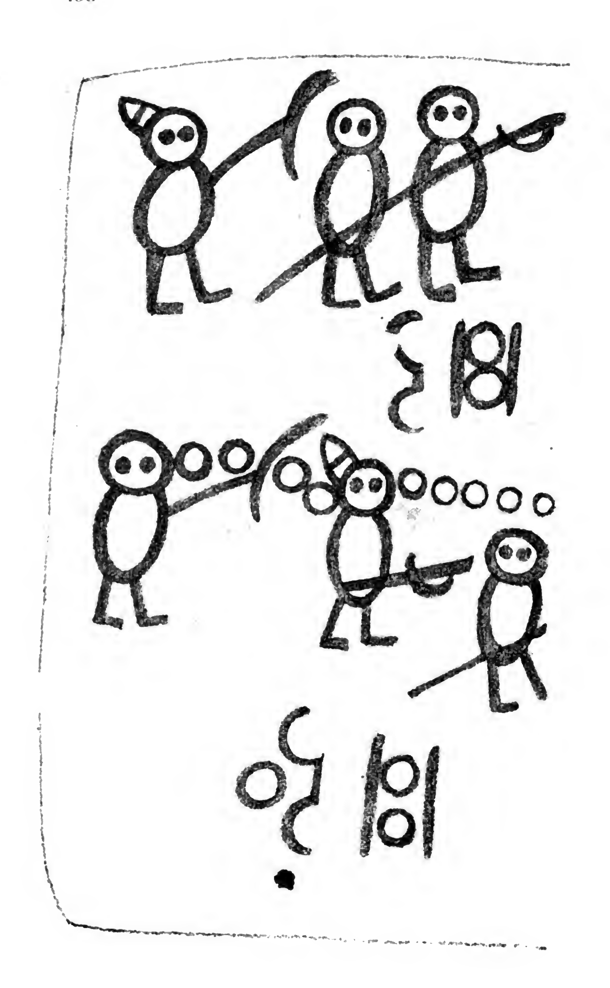


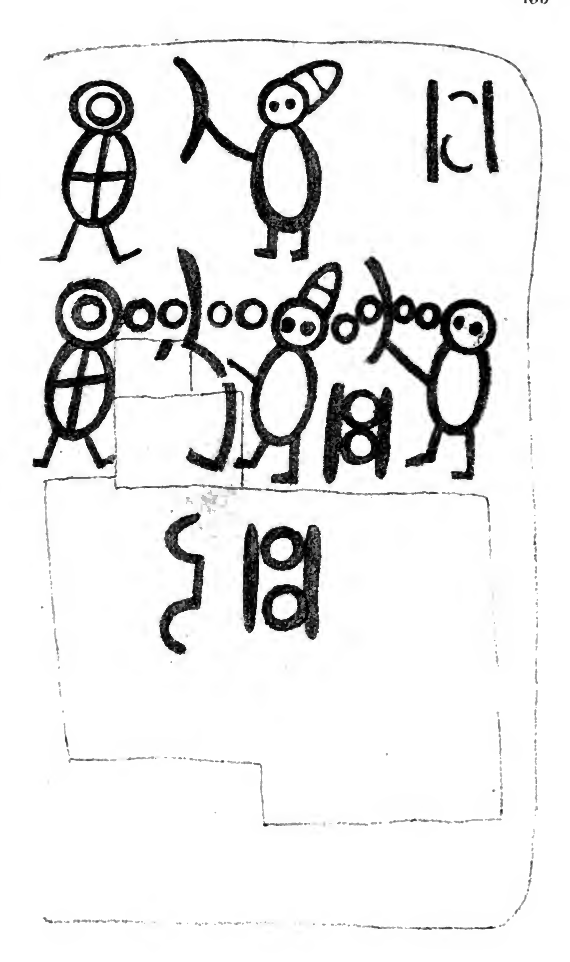


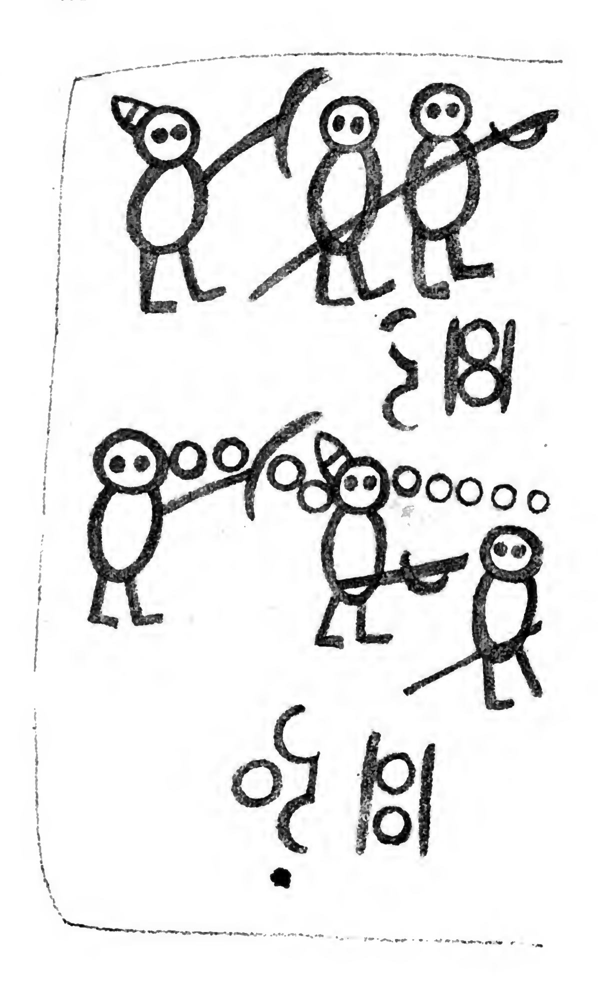


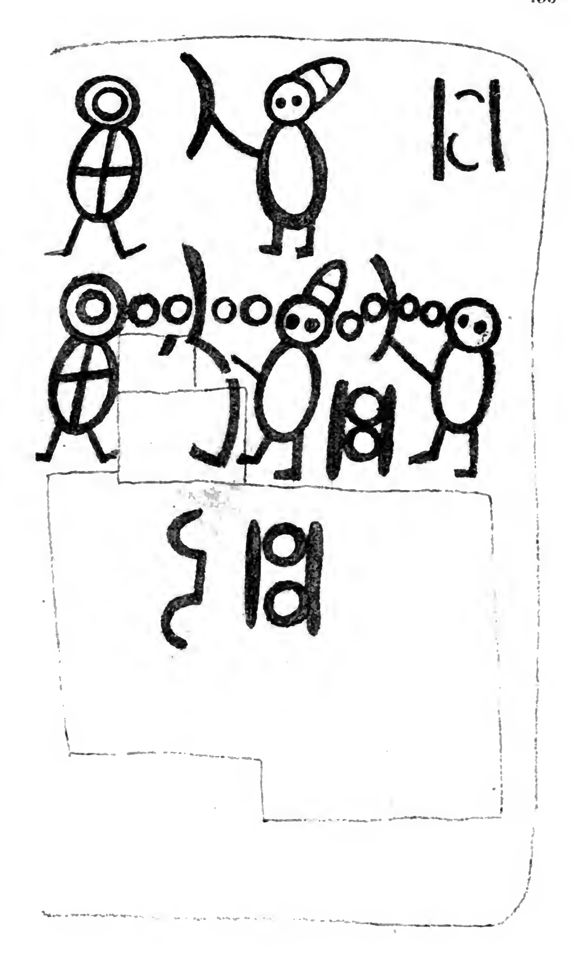




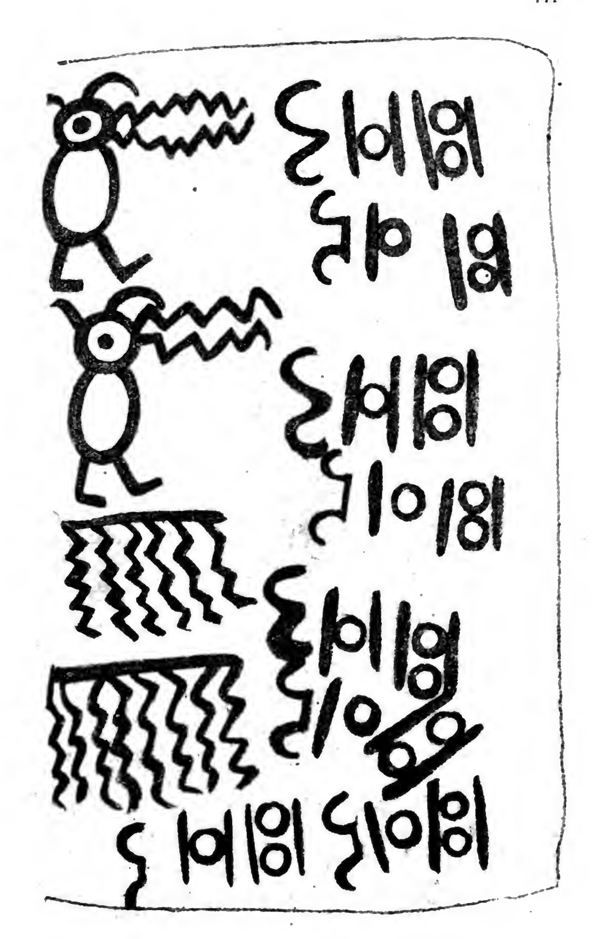


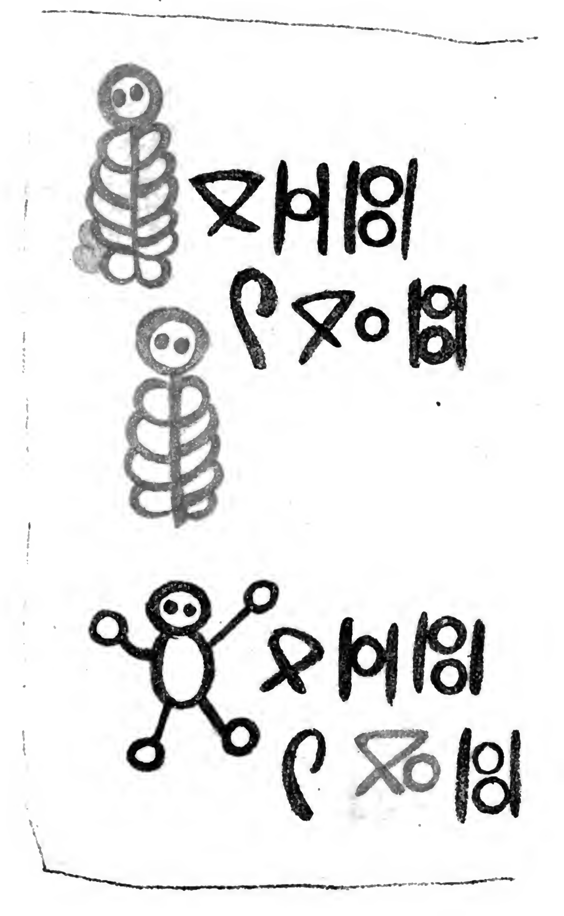


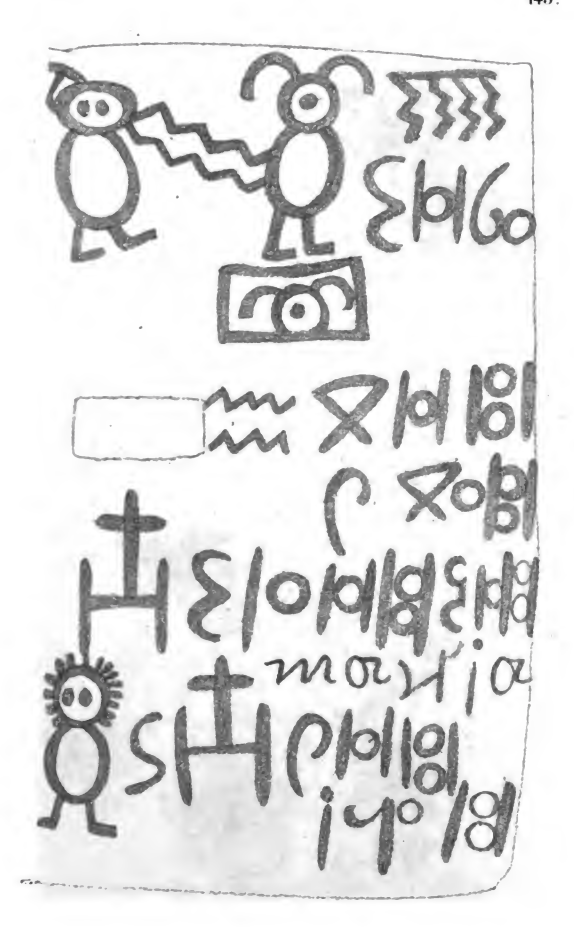






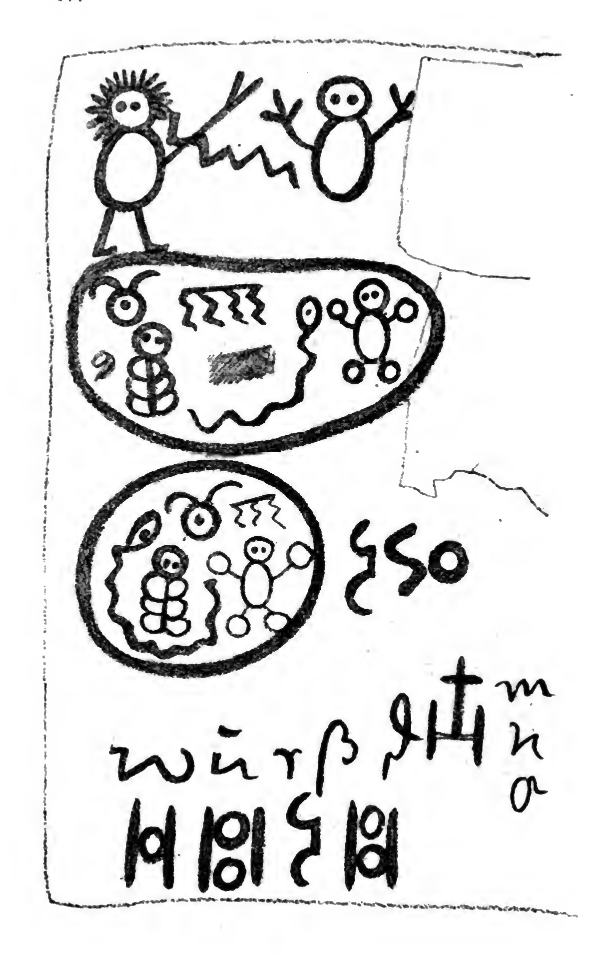




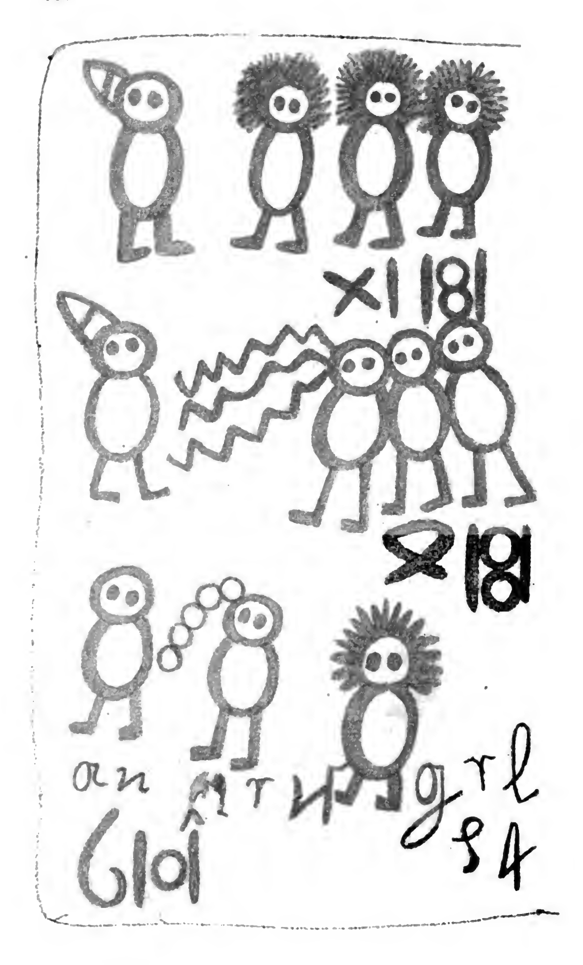


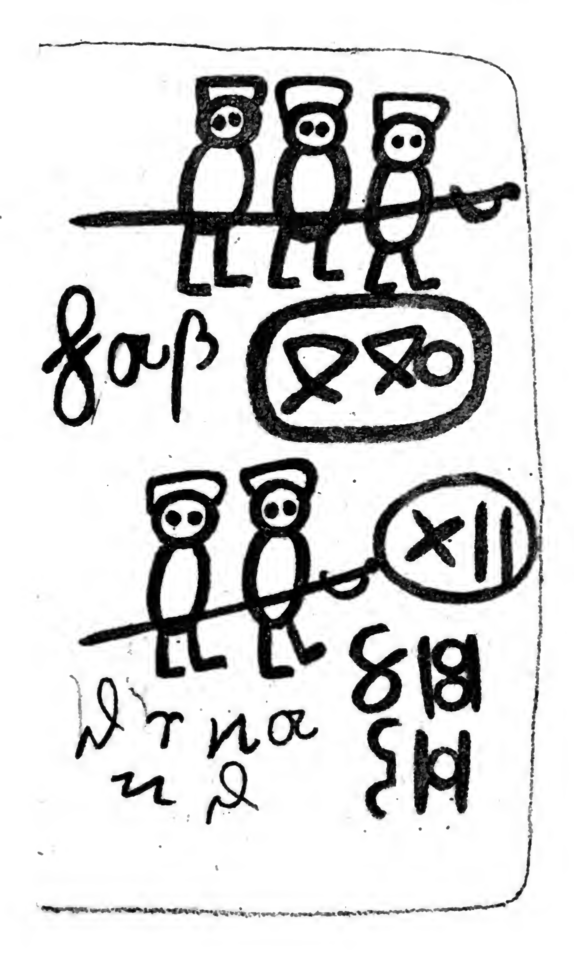


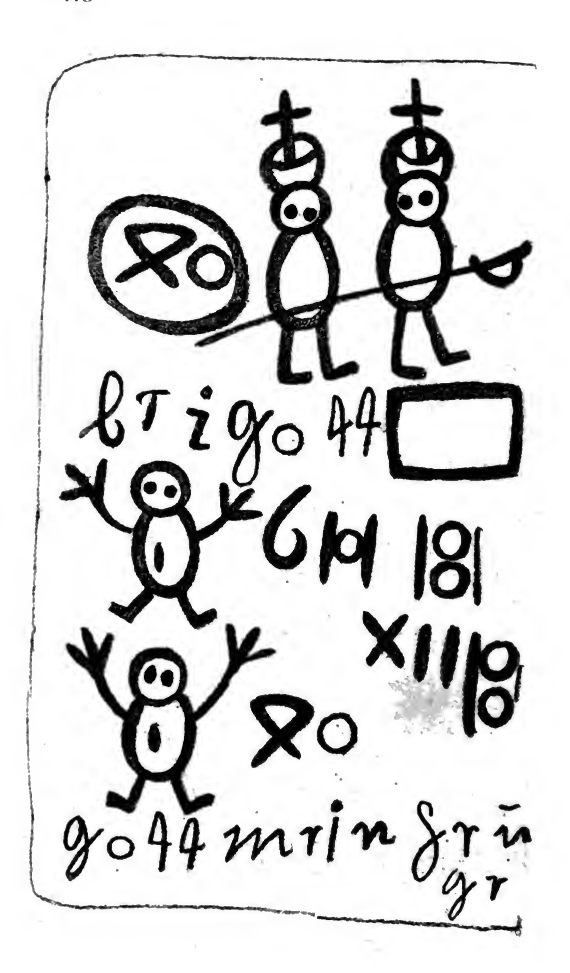


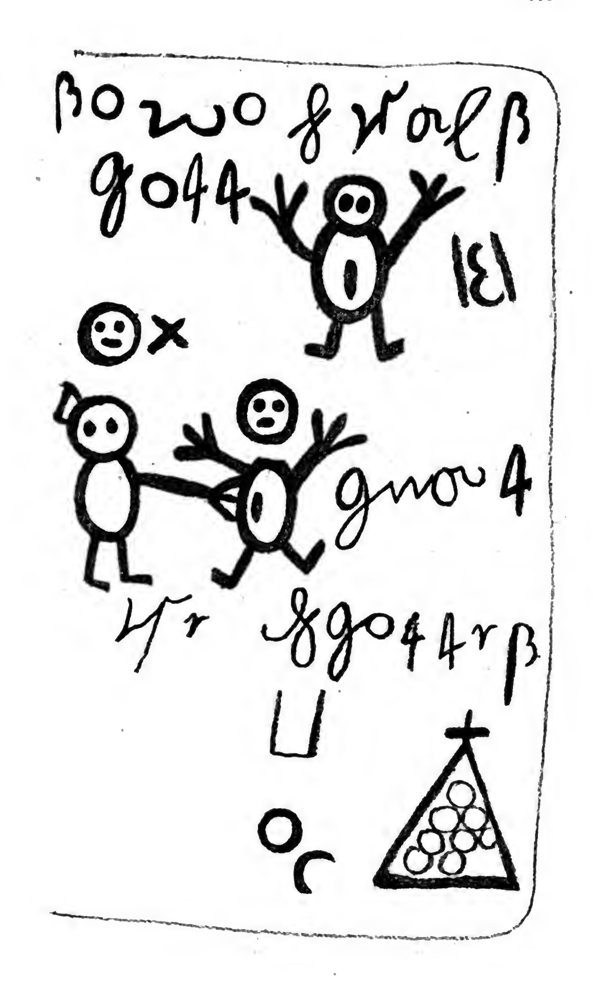


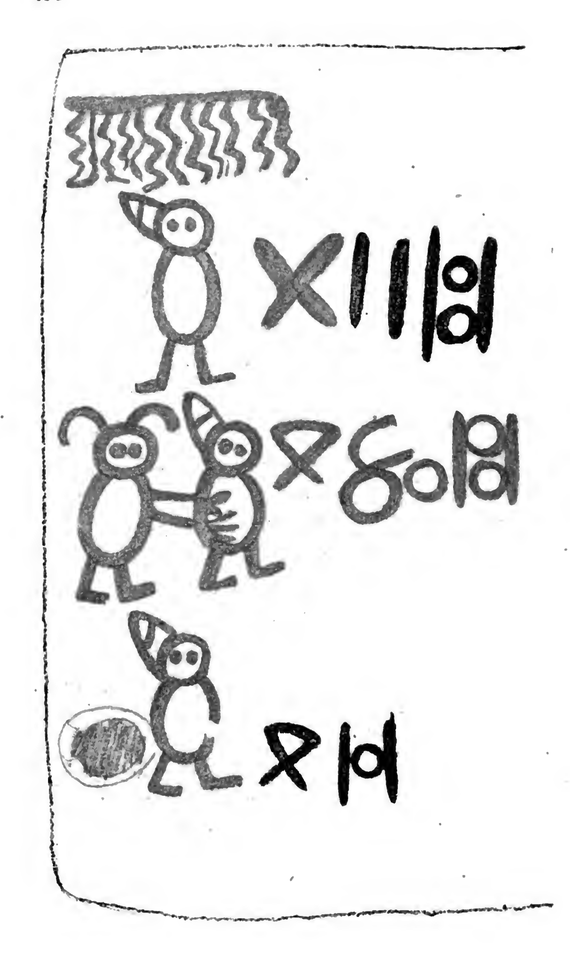


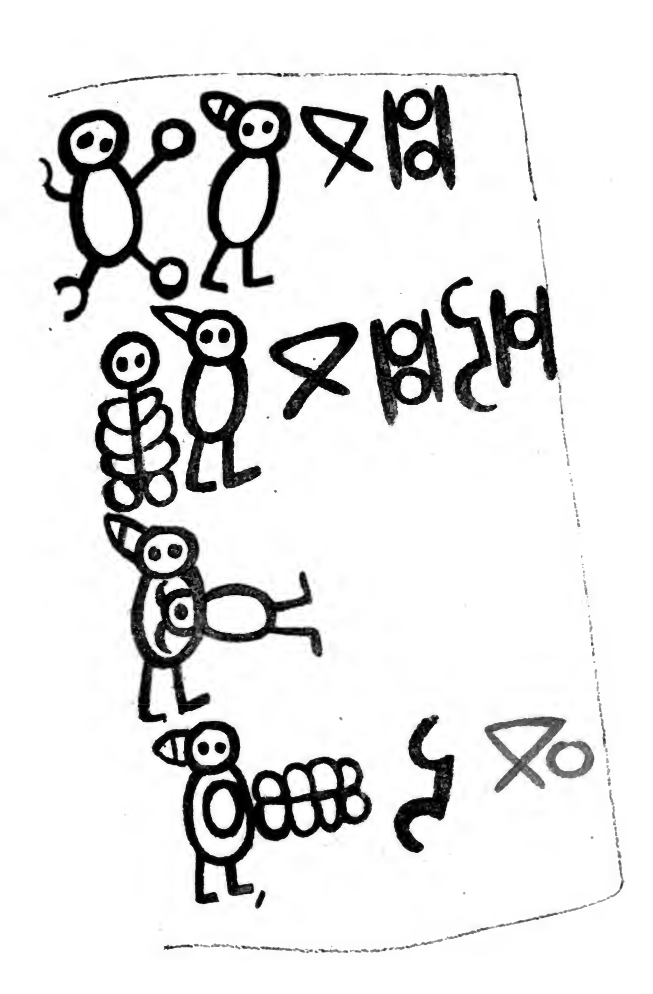


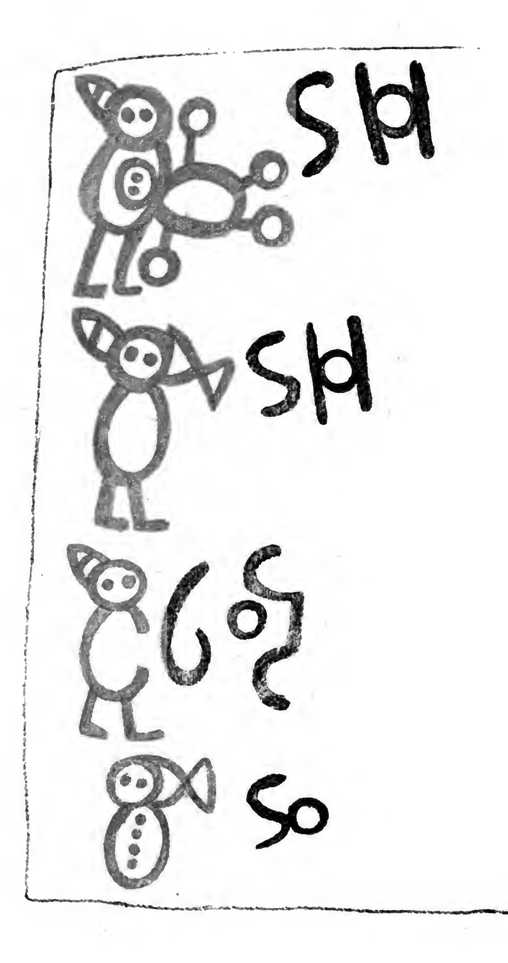




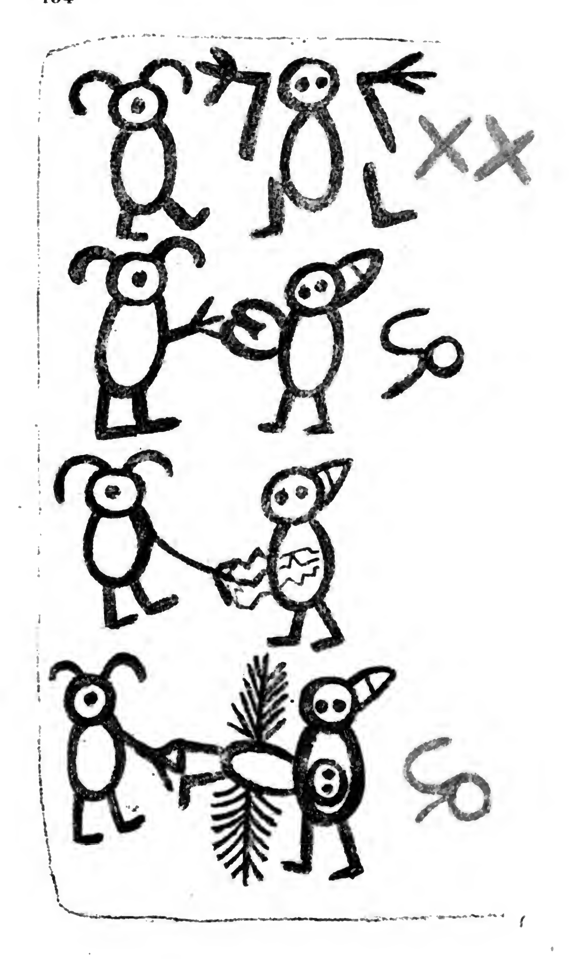


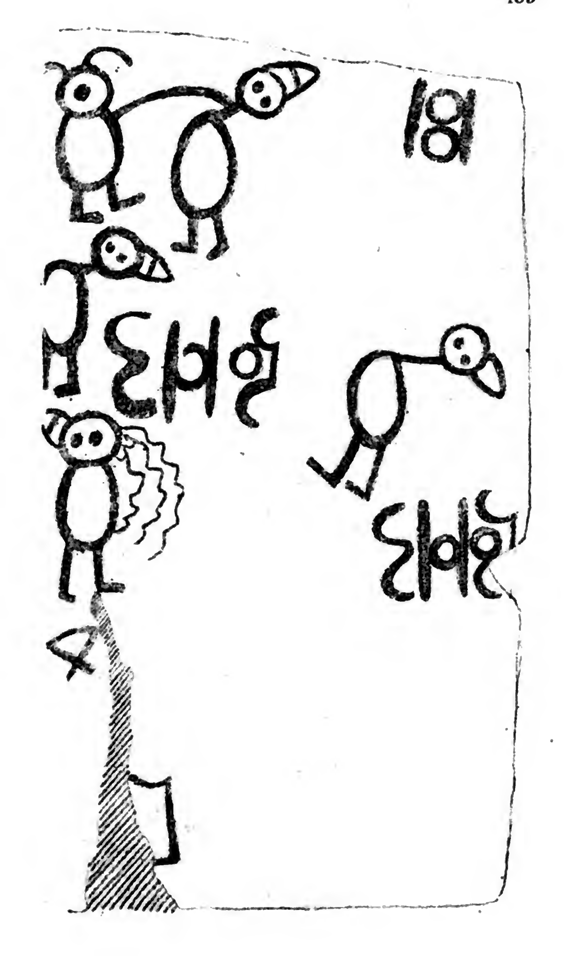


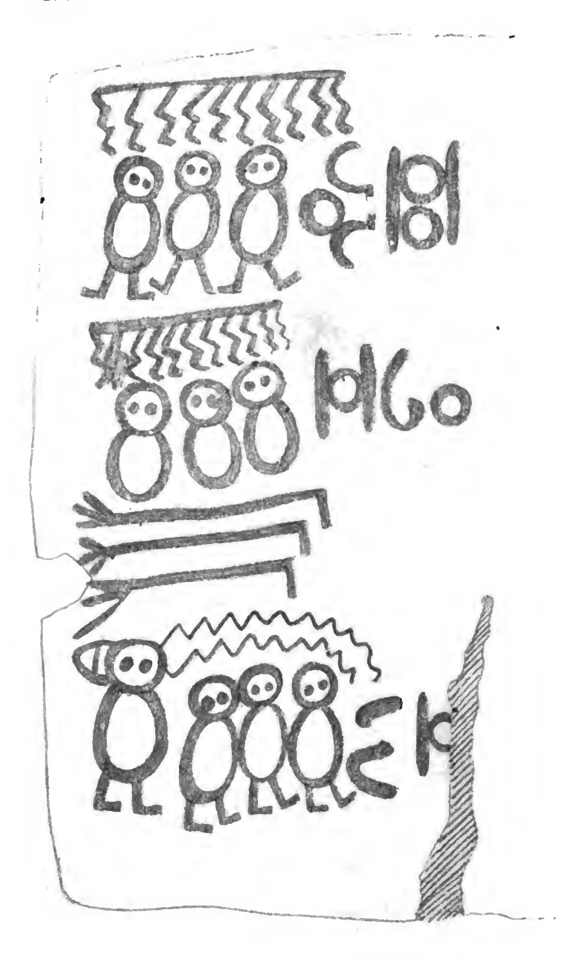


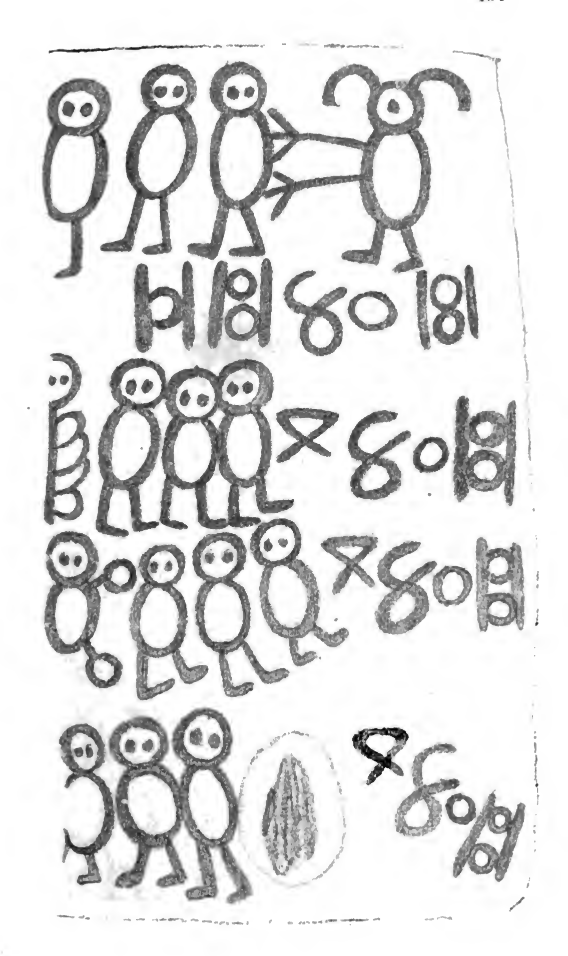


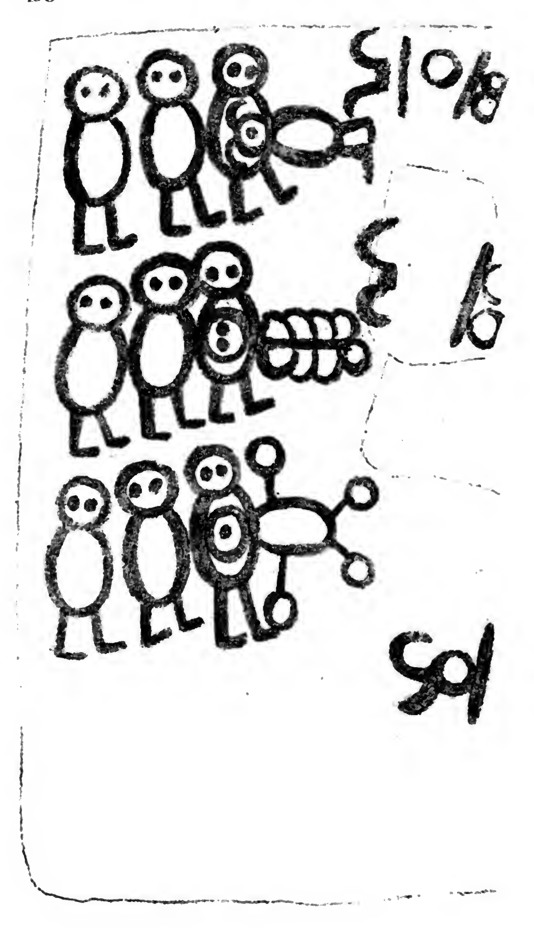


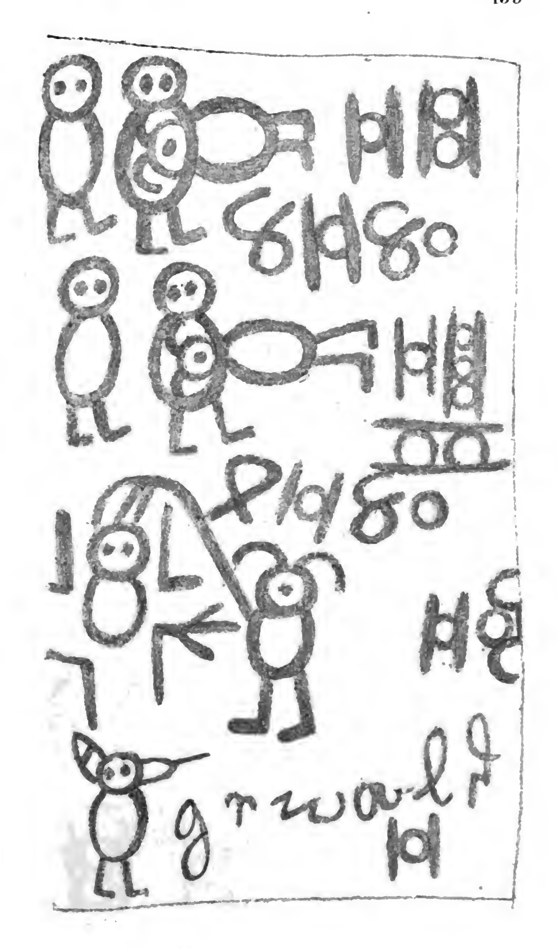


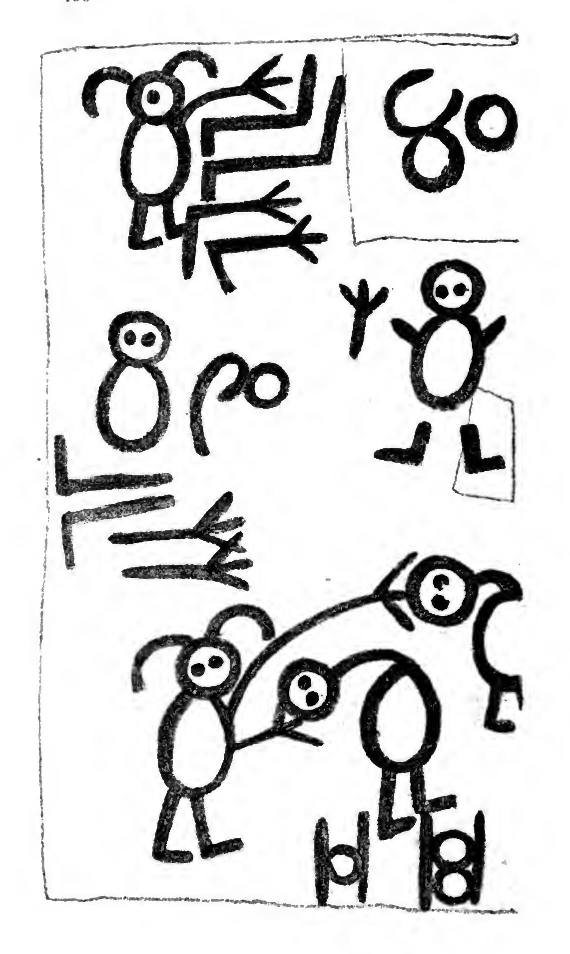


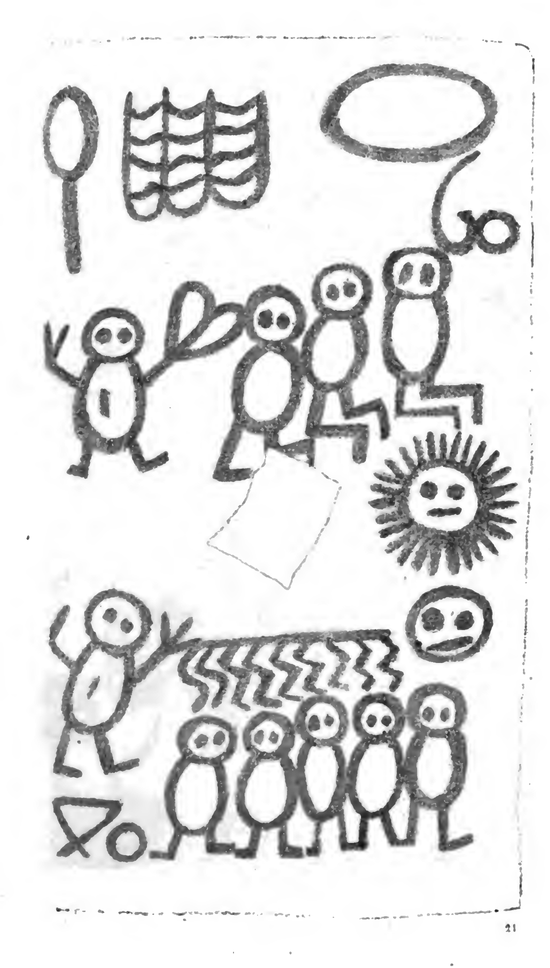






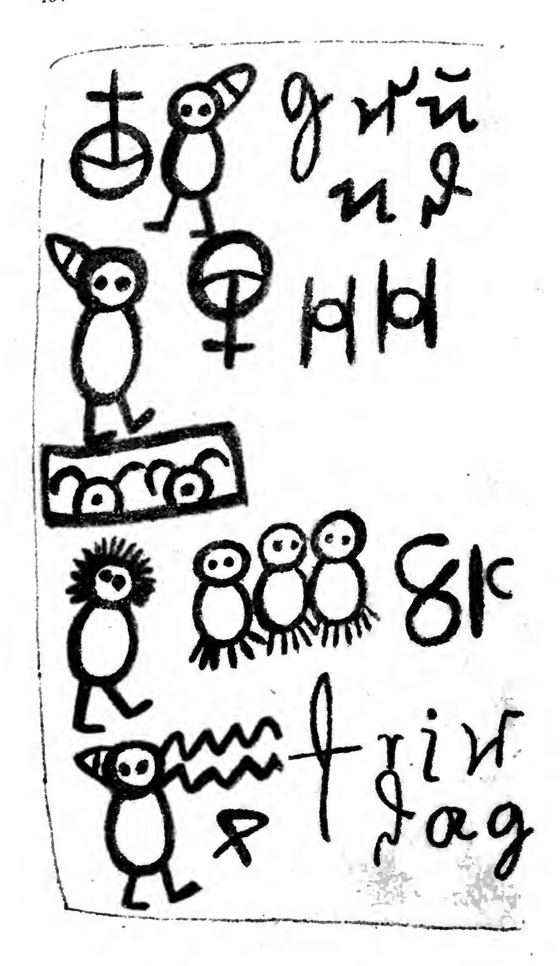


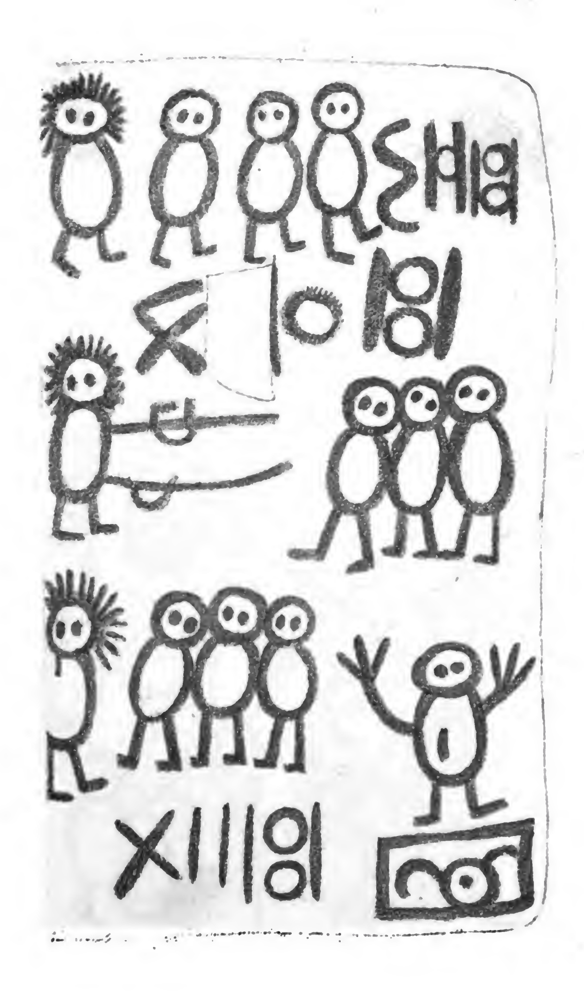


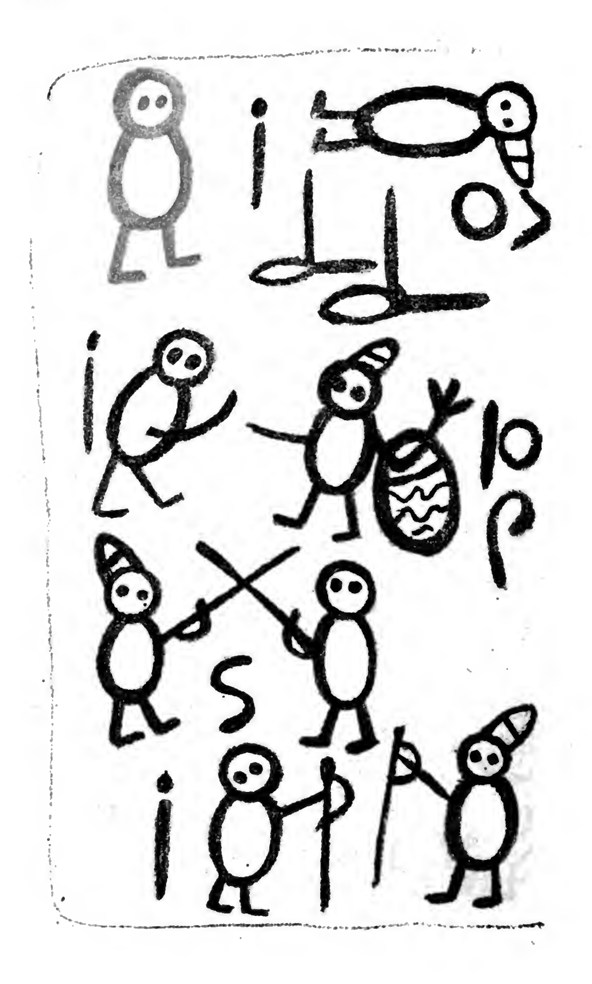


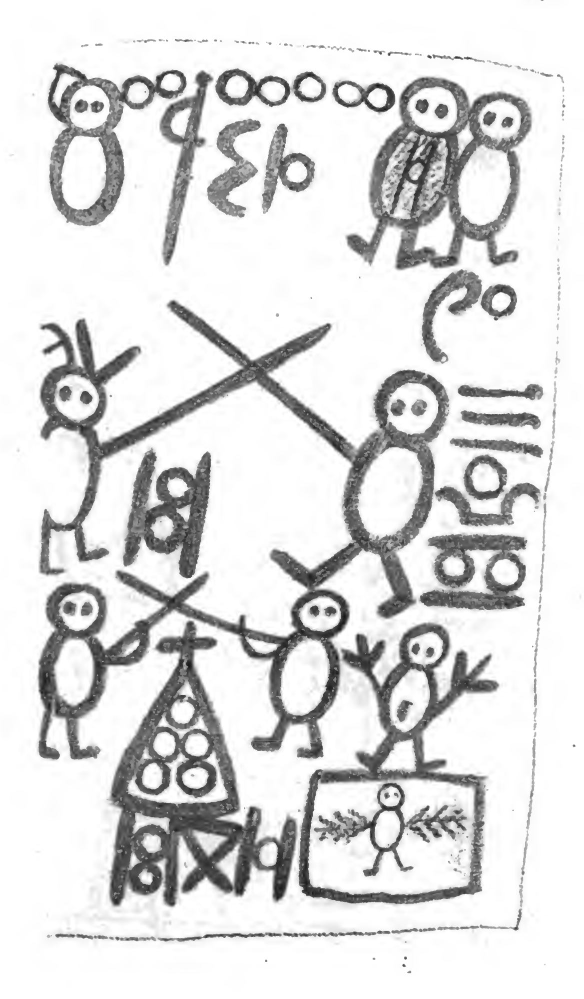


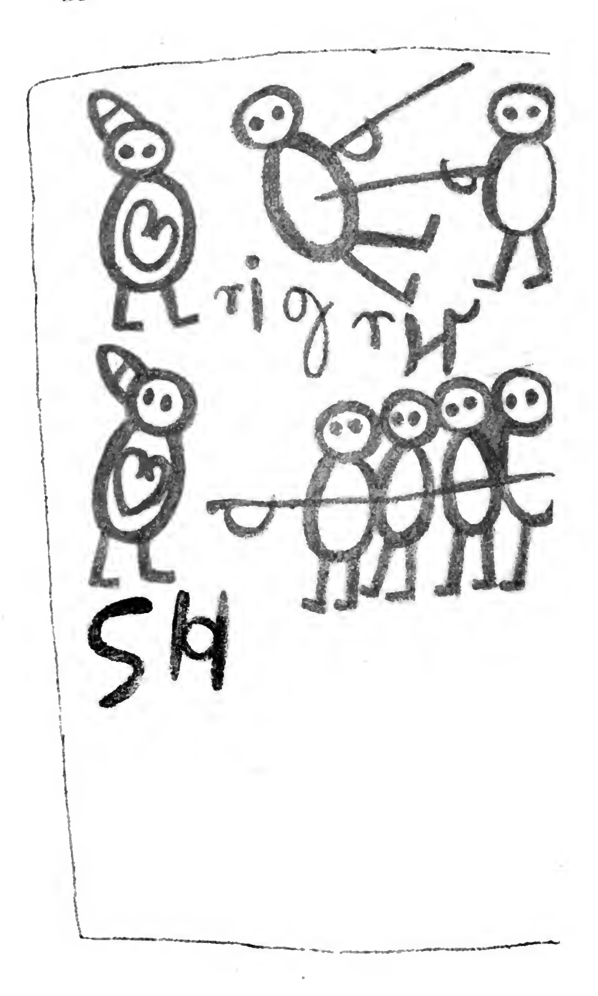


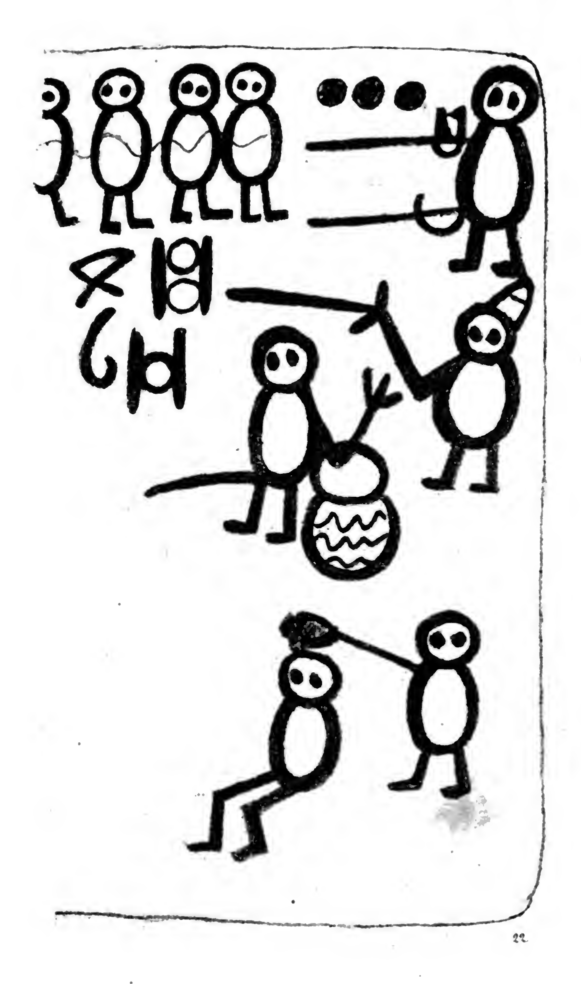


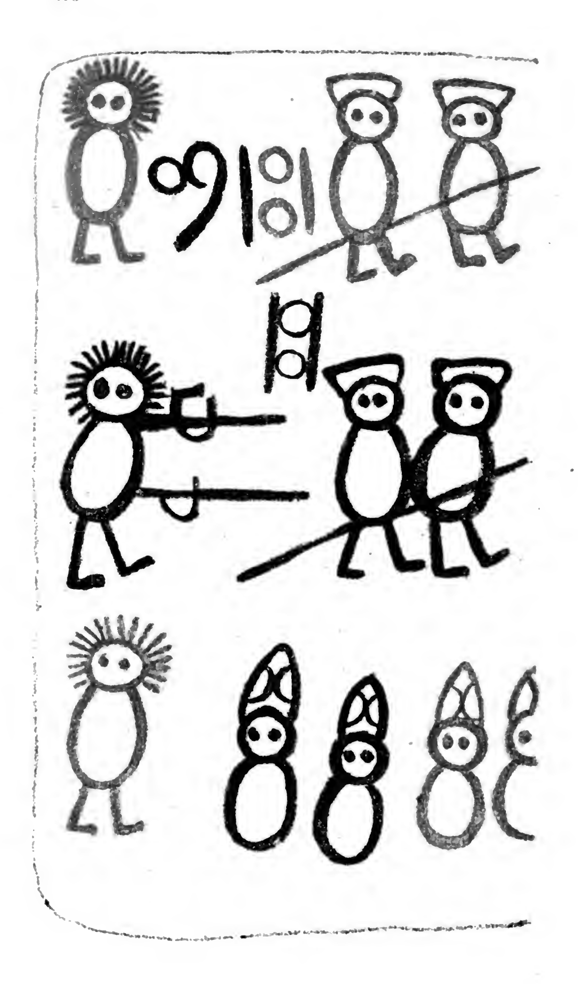


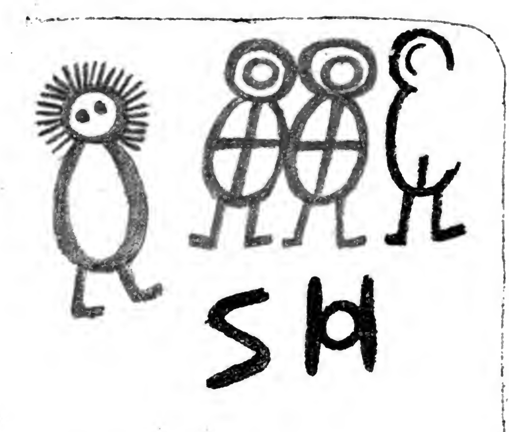


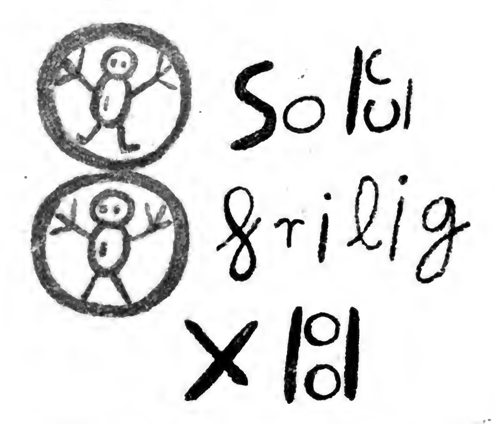


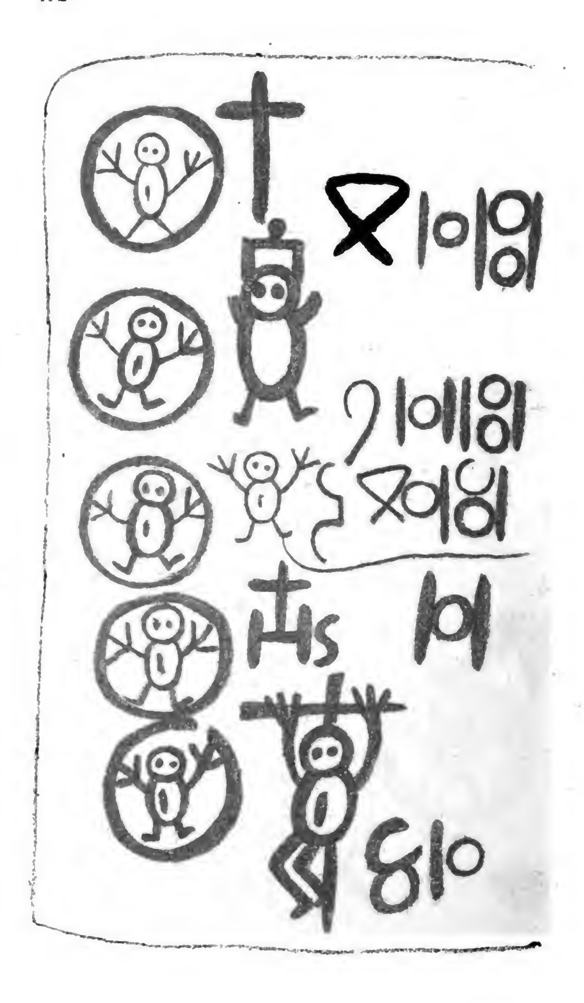




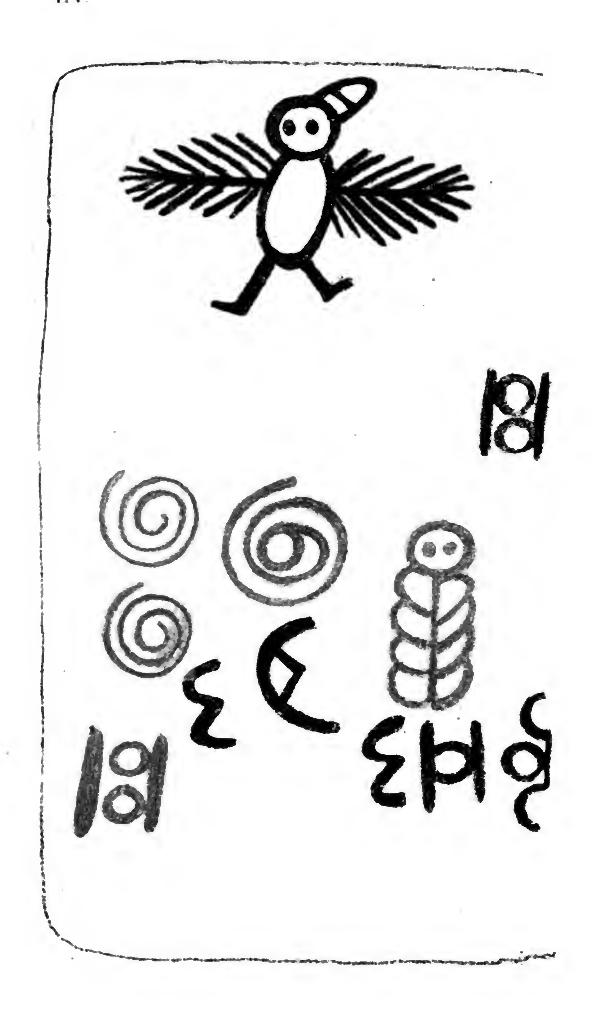


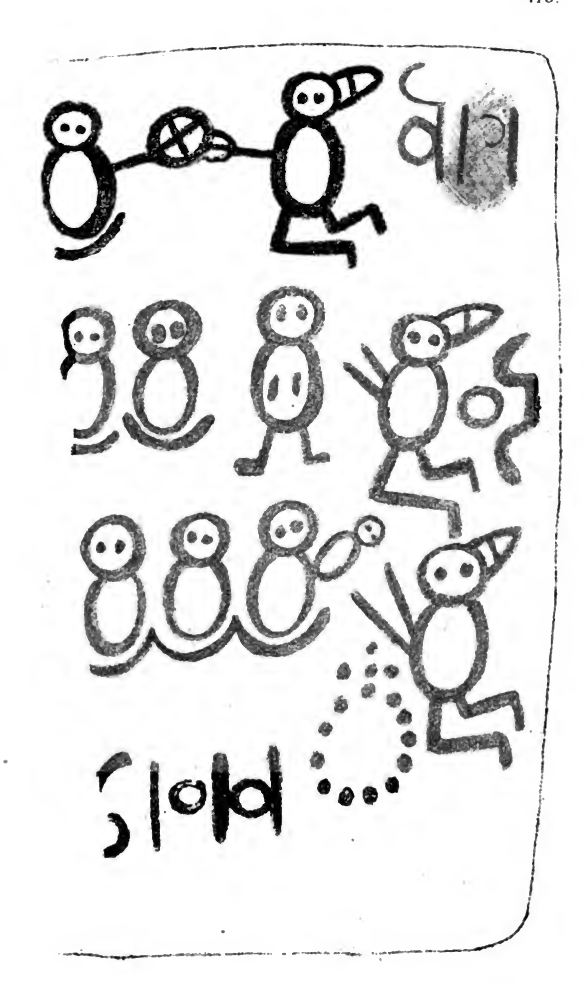


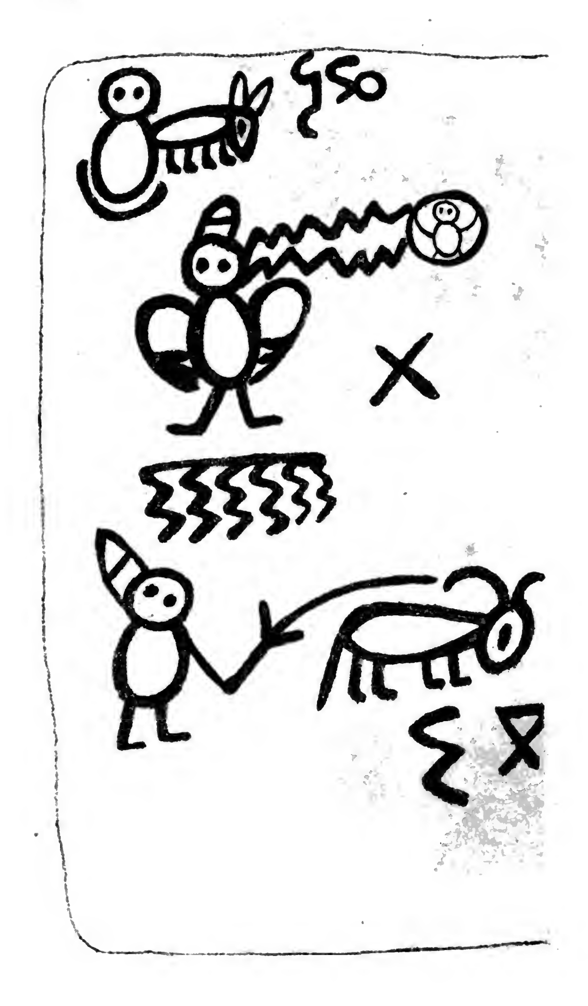

frilig

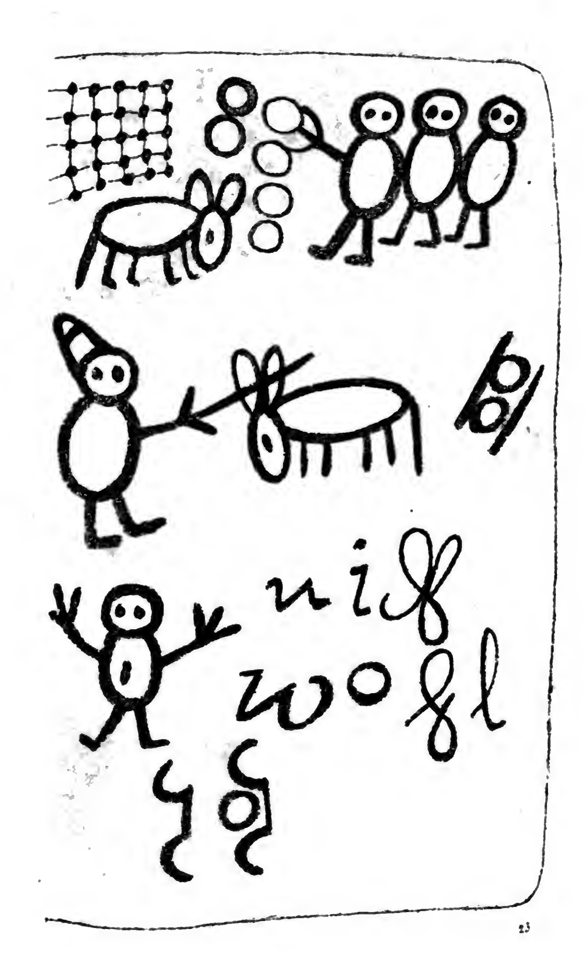


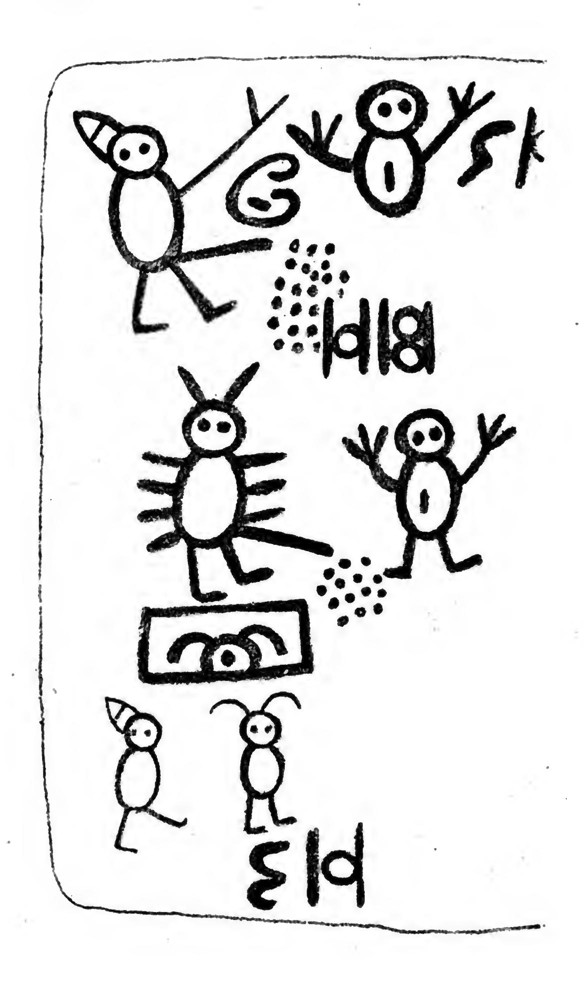


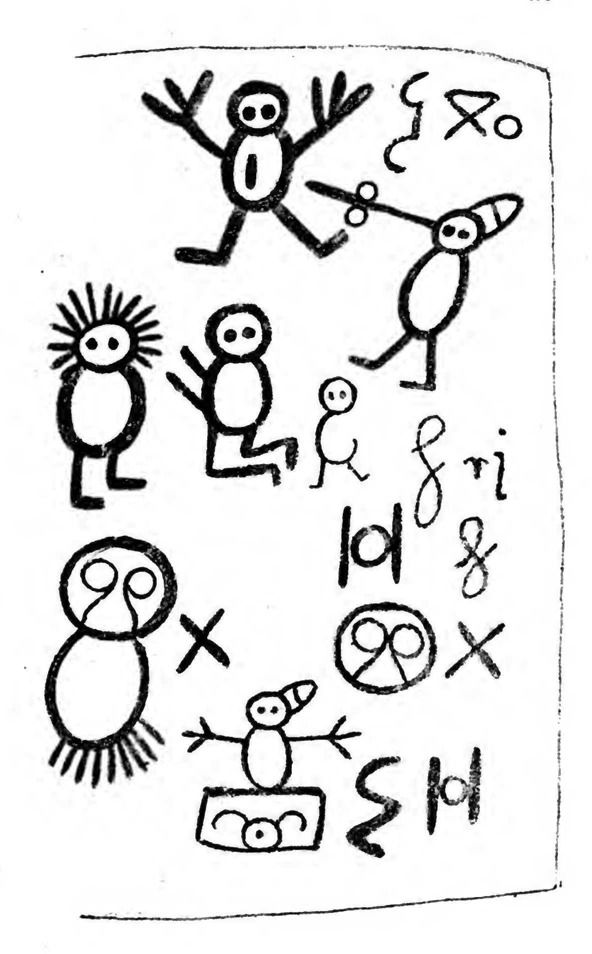




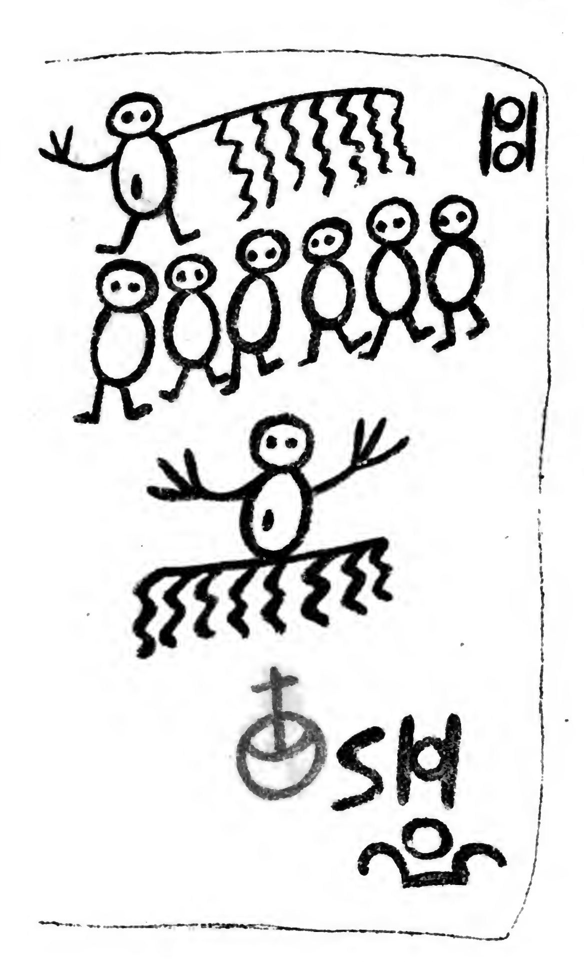


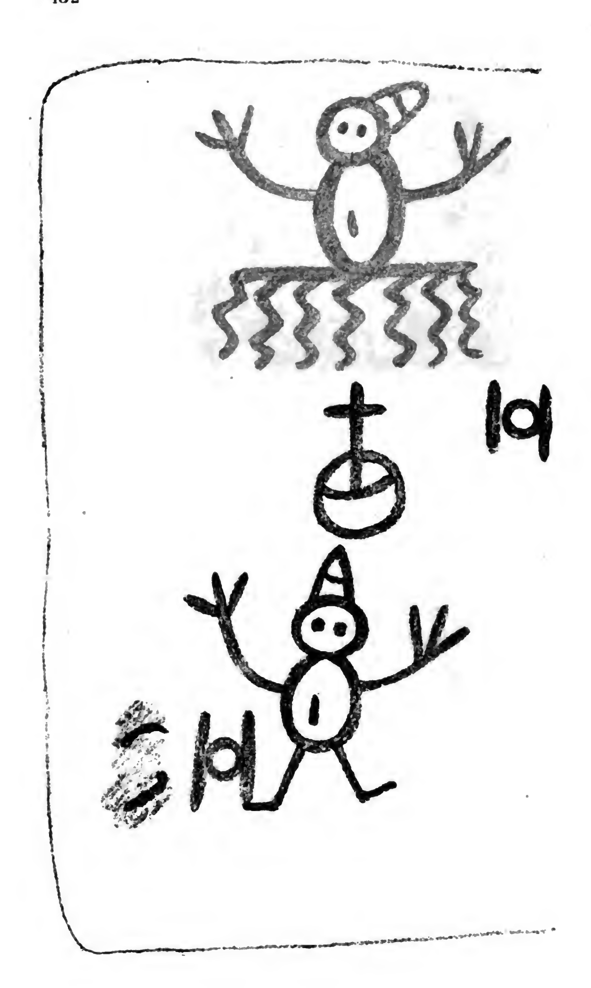


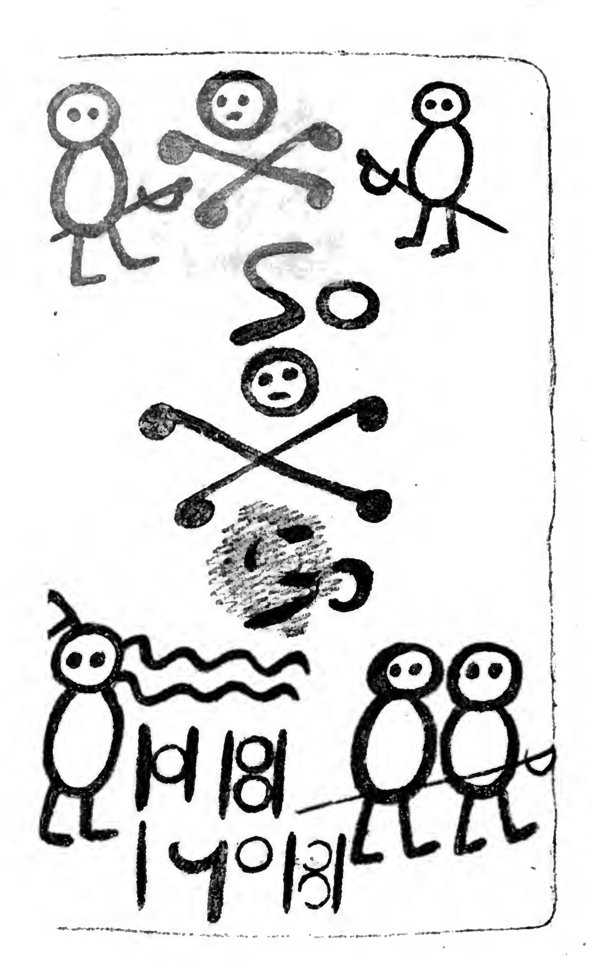


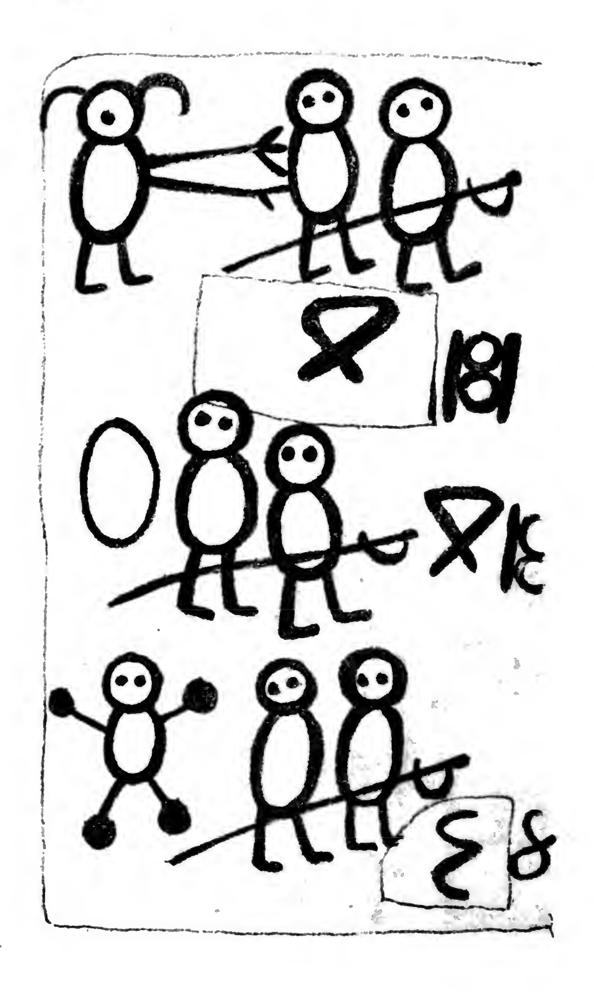


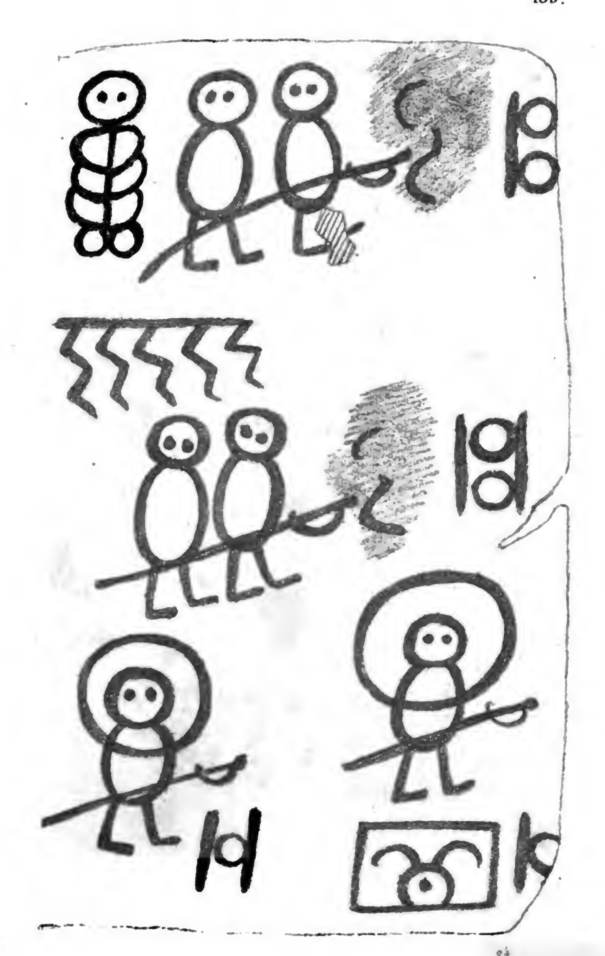


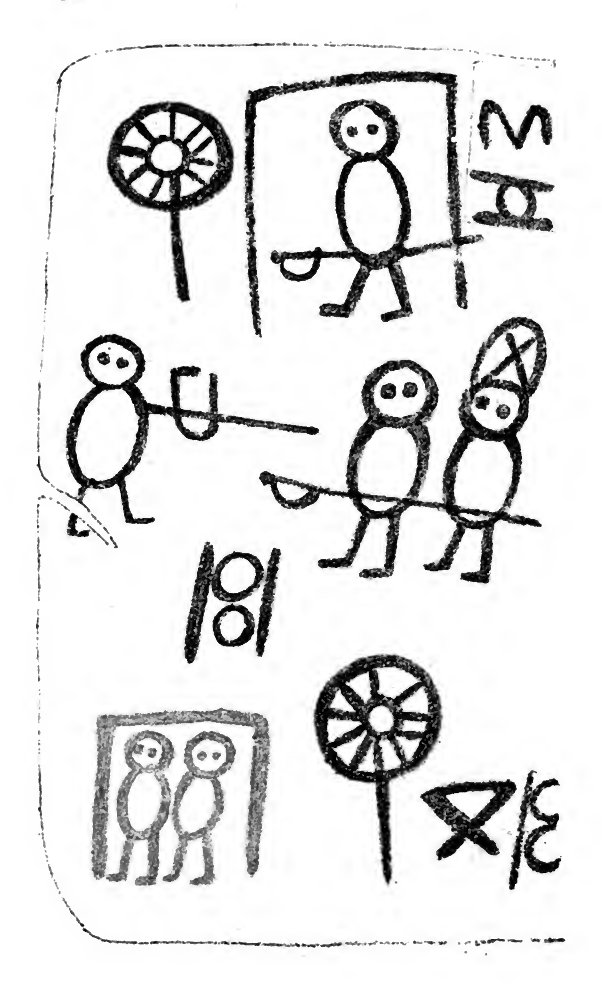


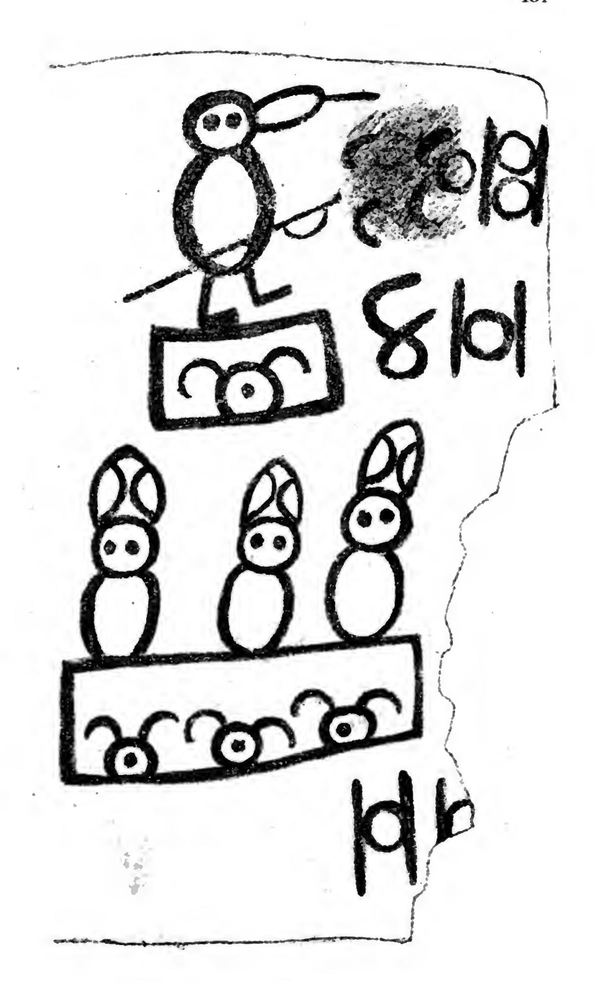




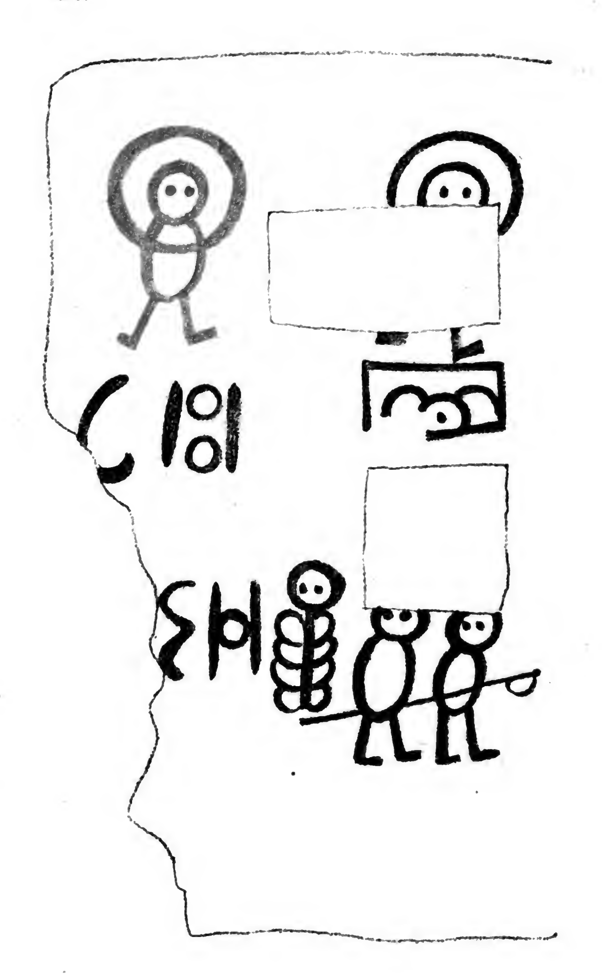


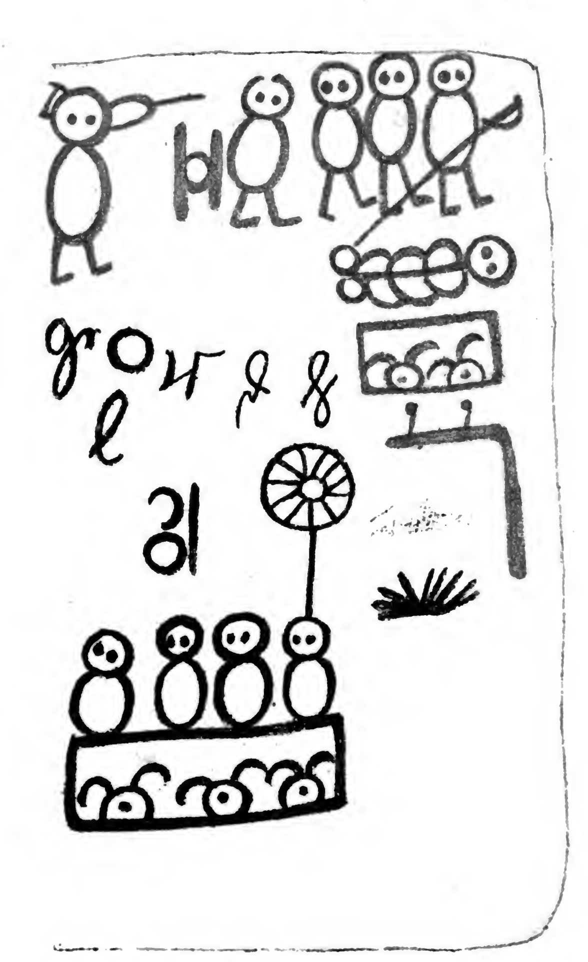


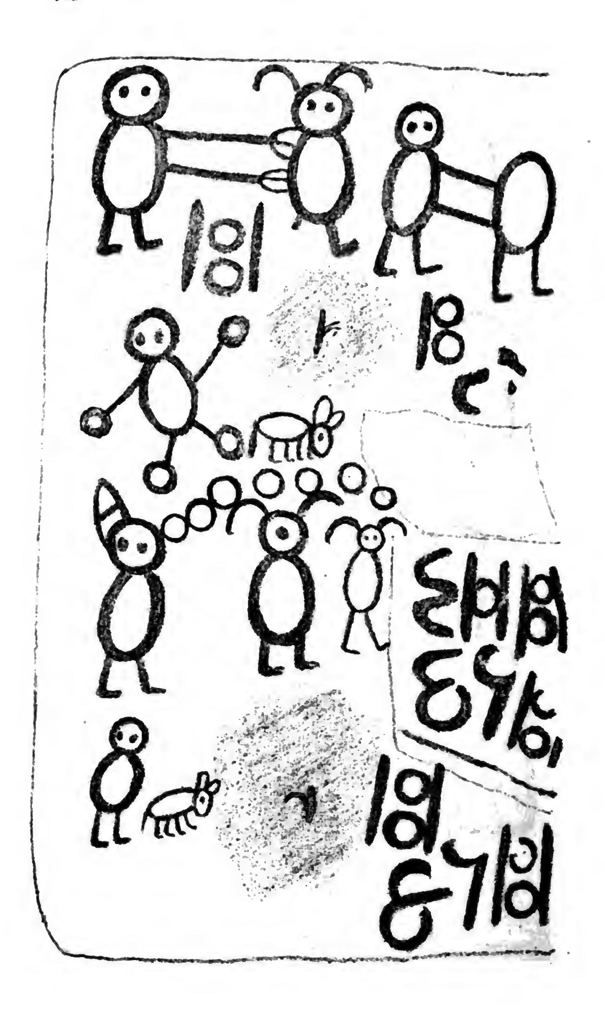


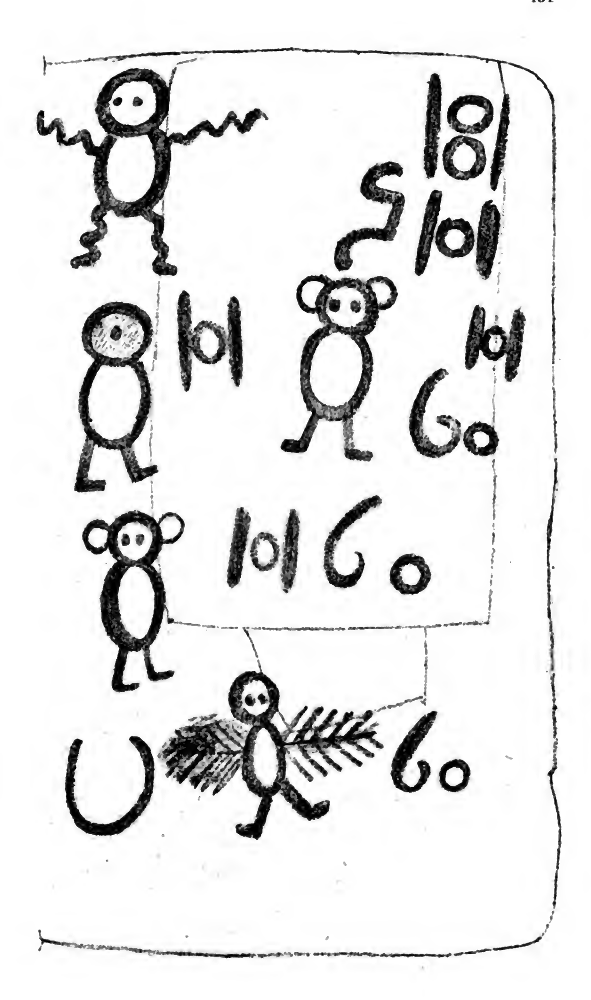


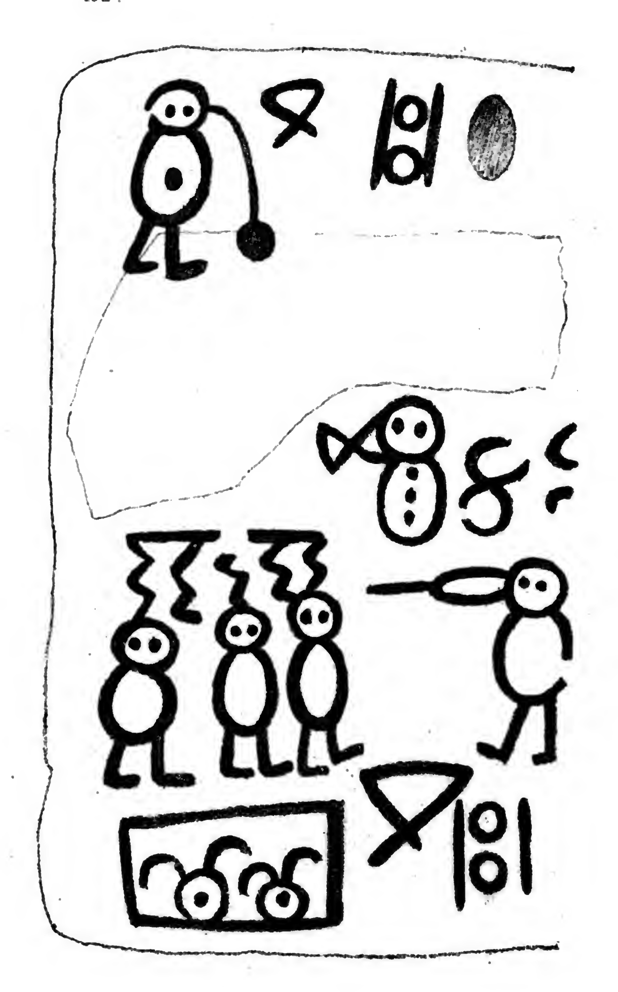
188.

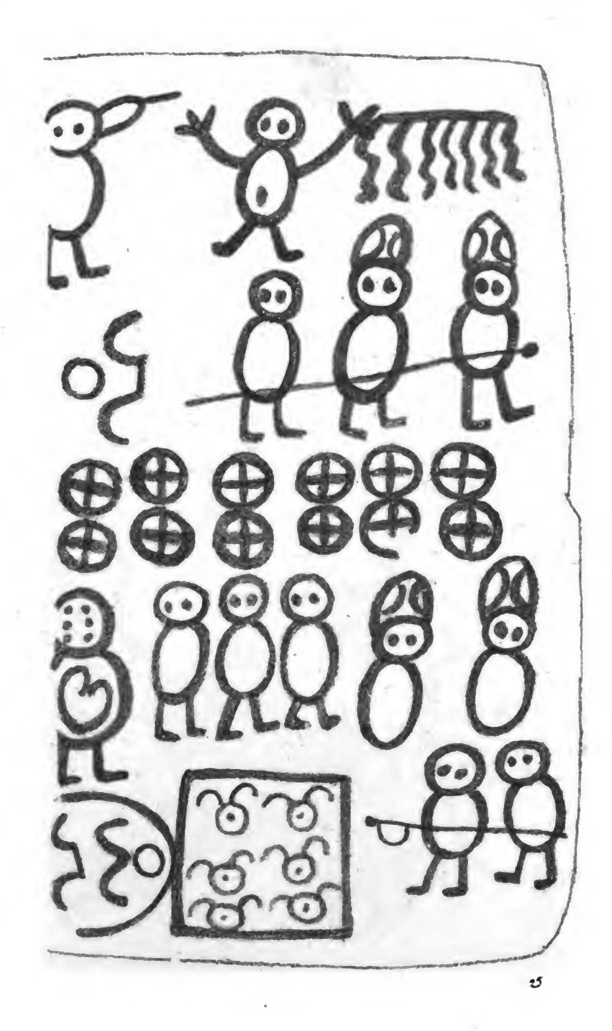


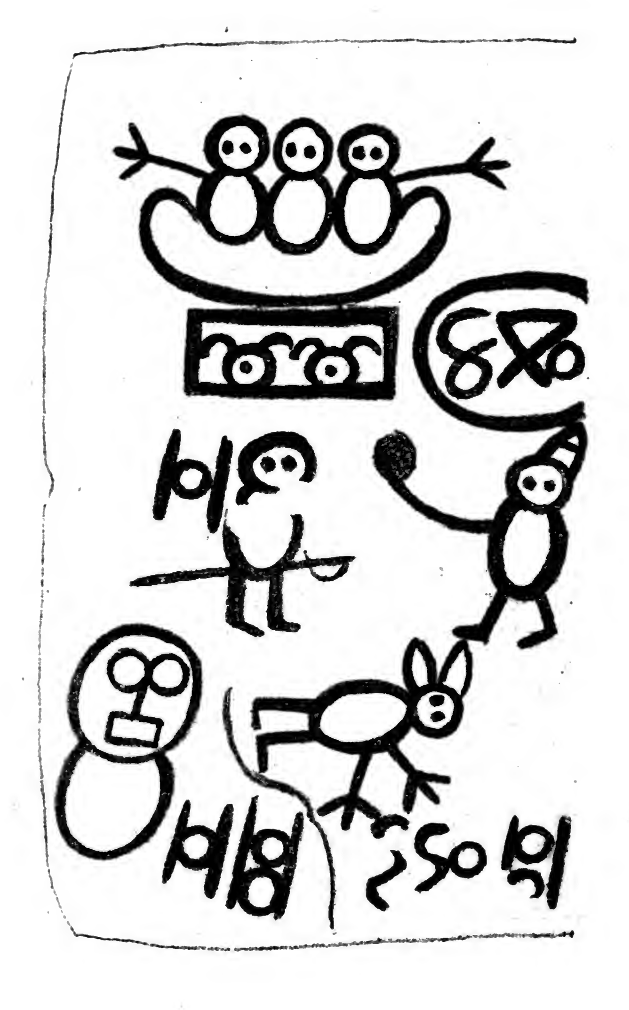


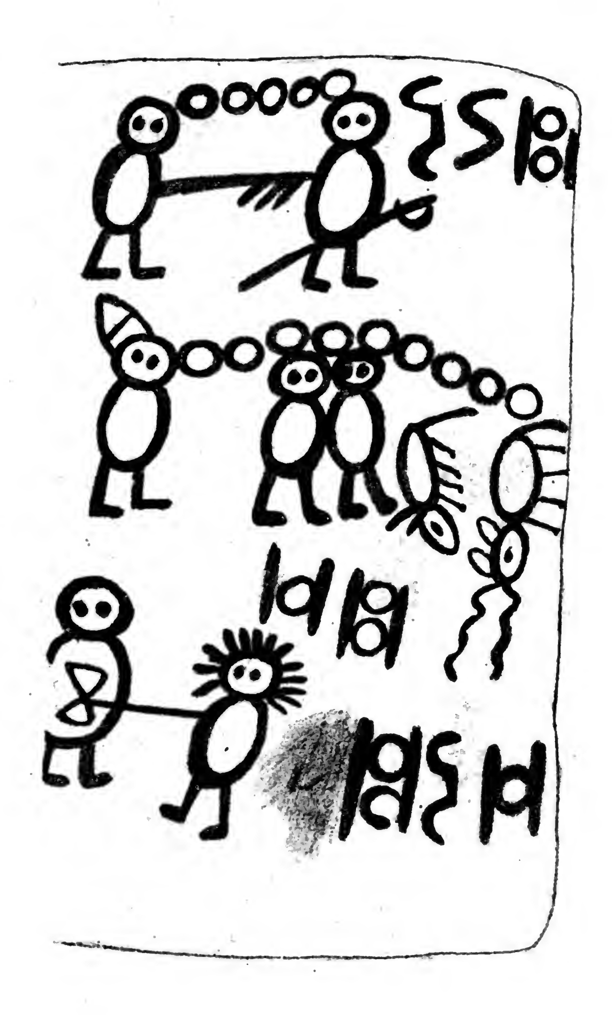


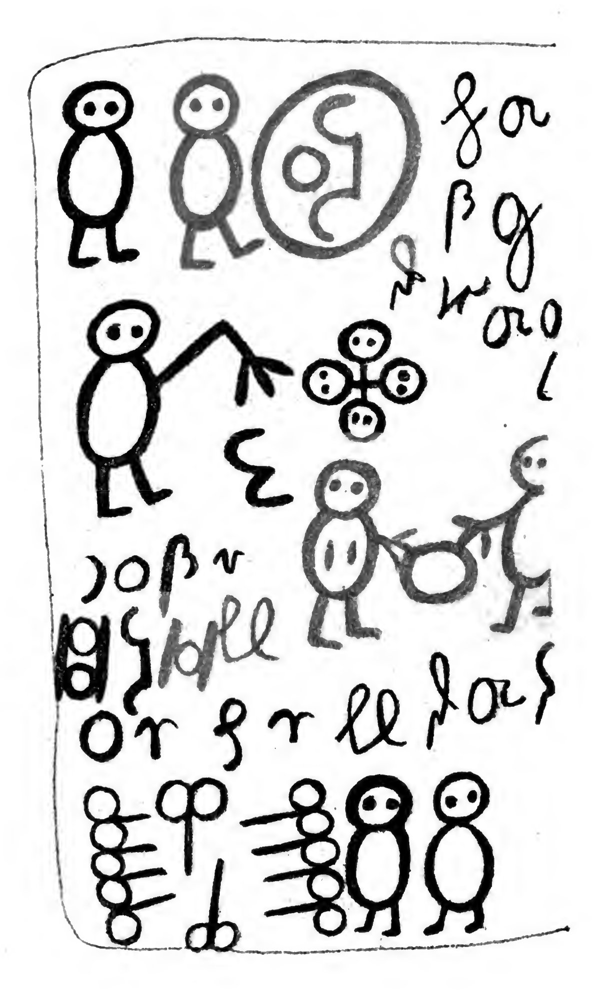


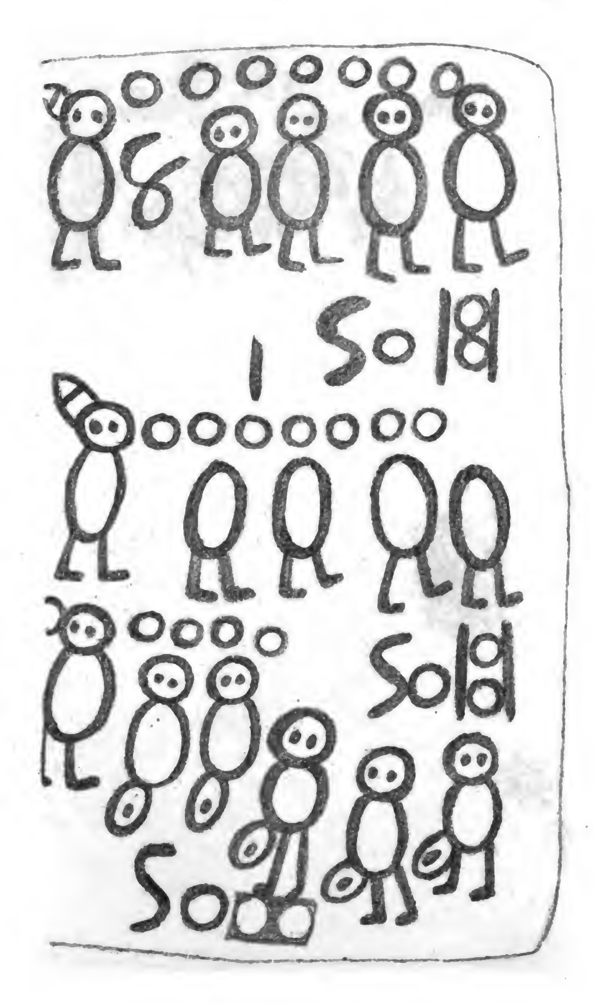


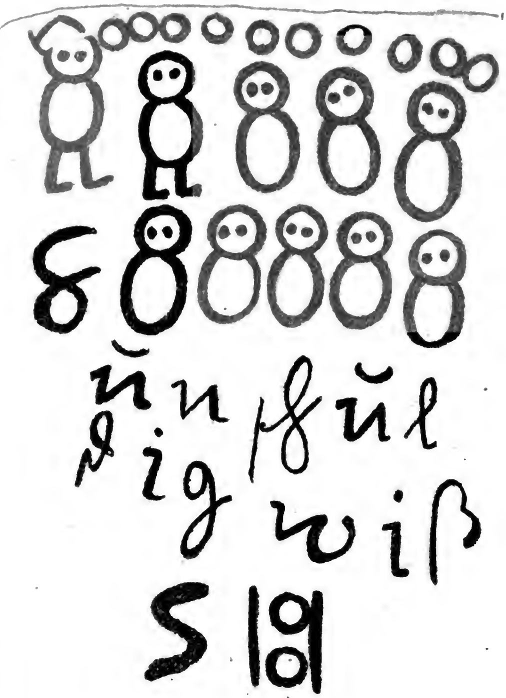


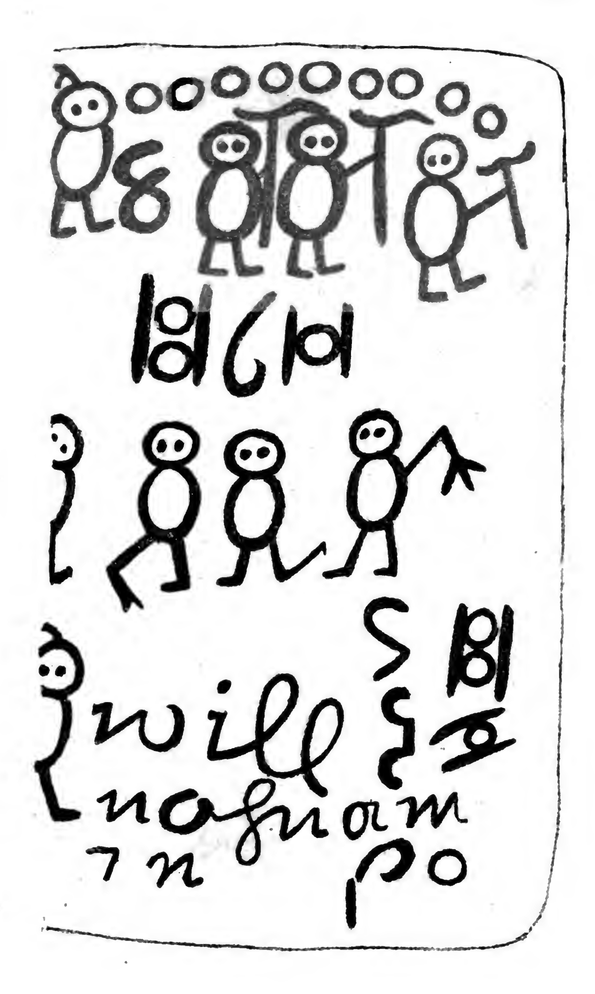




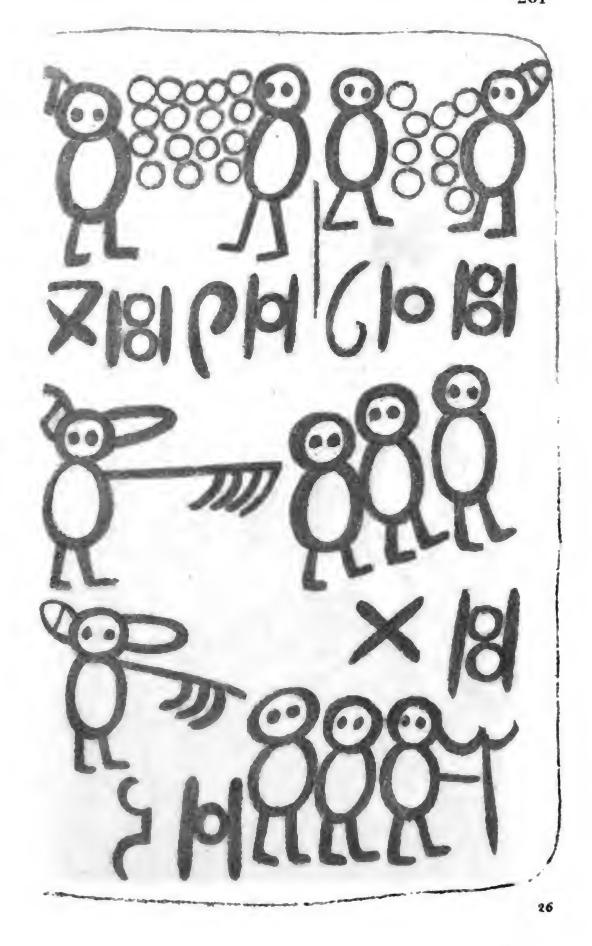




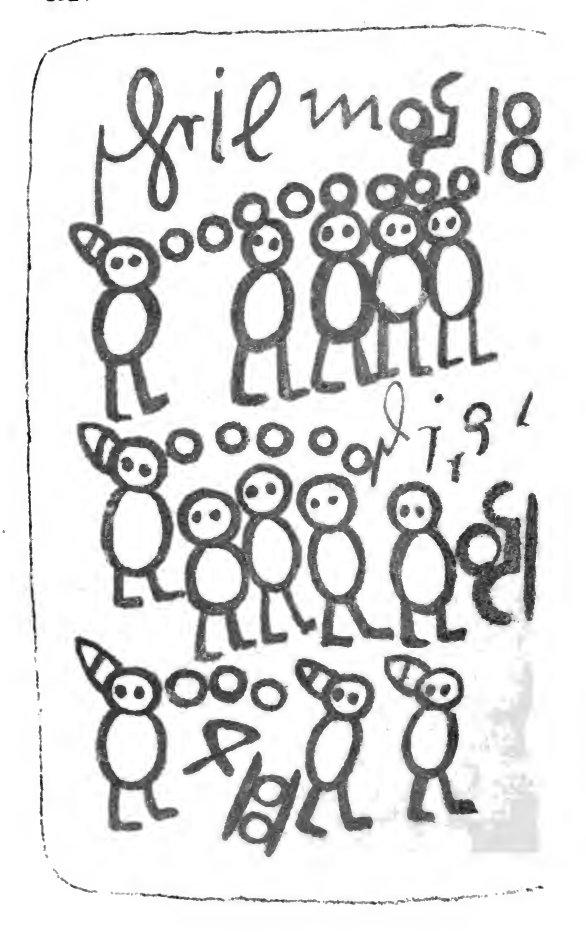


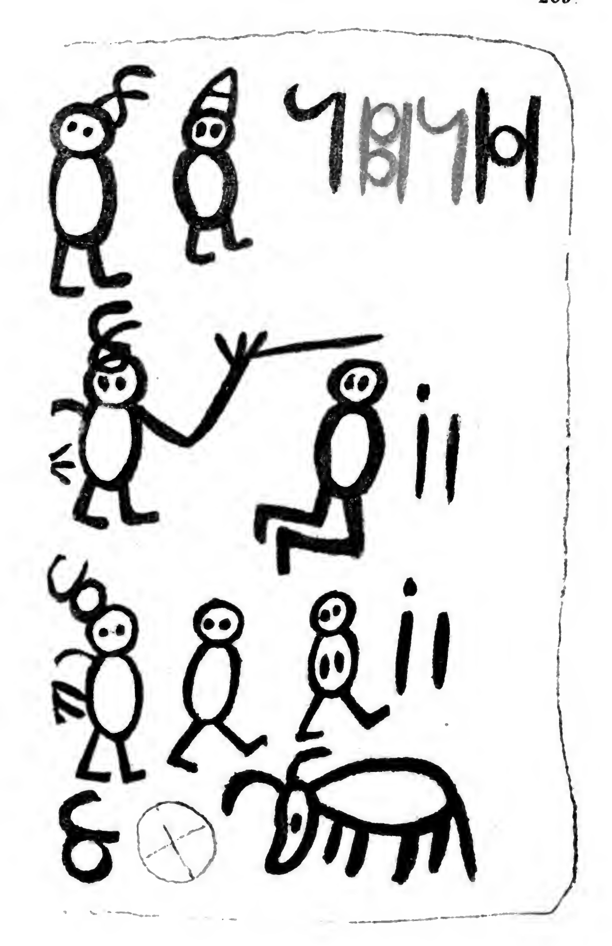

will
po

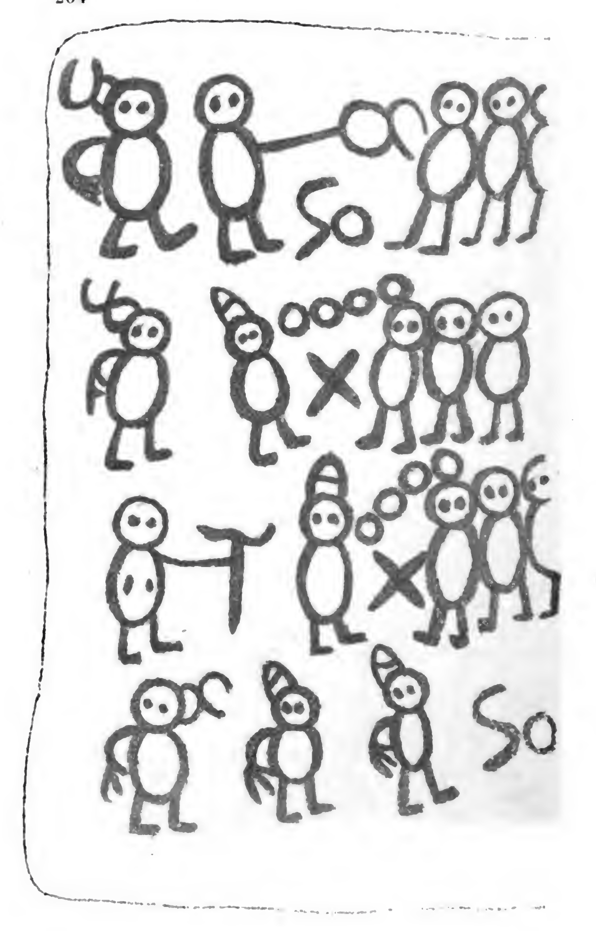


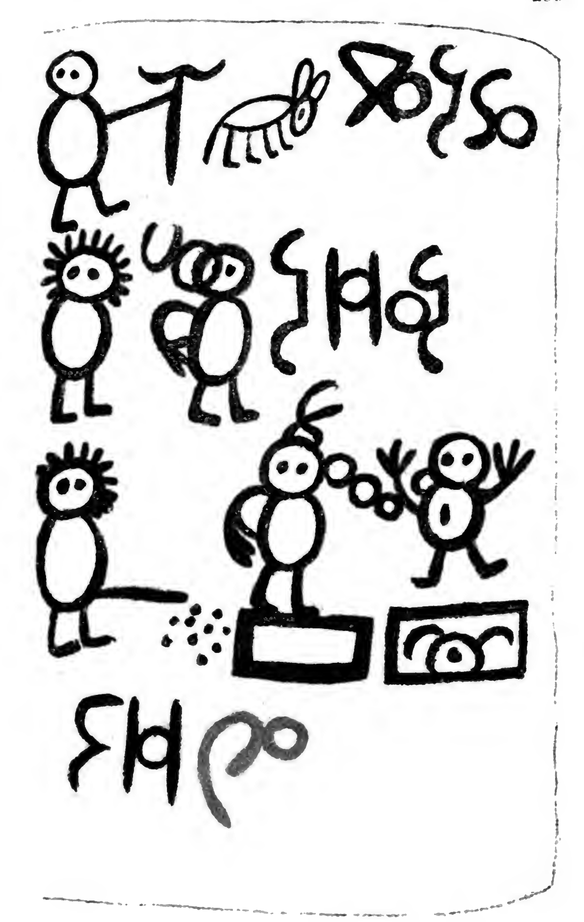


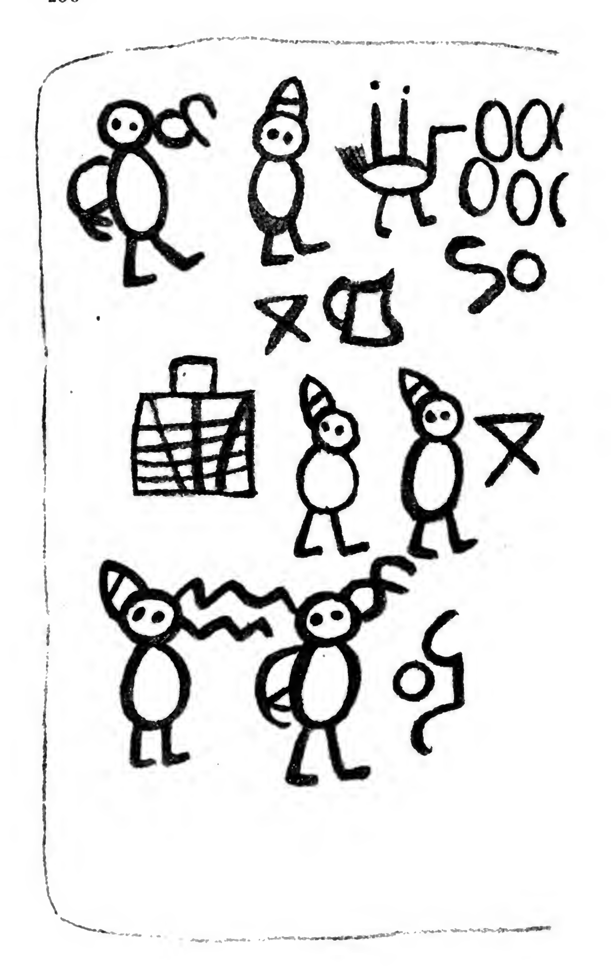
26

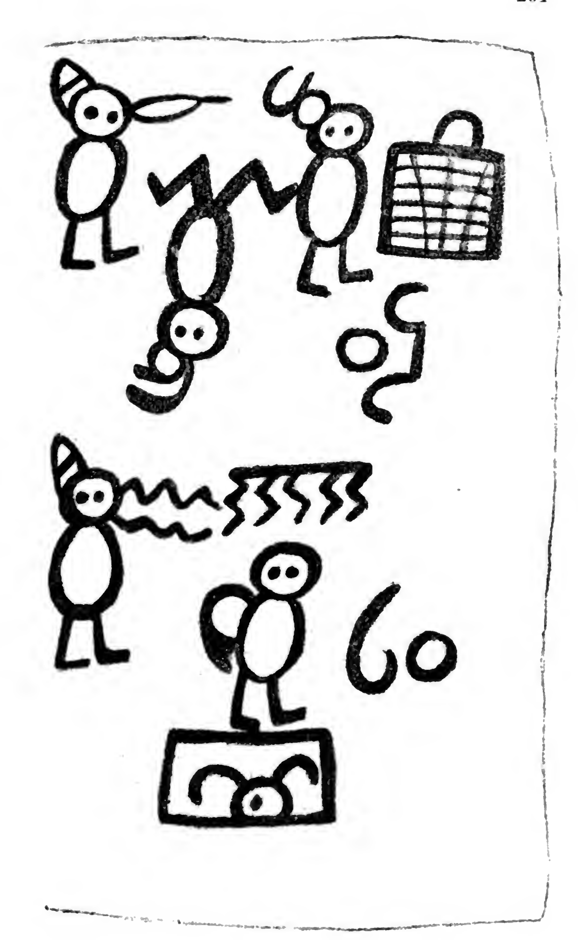


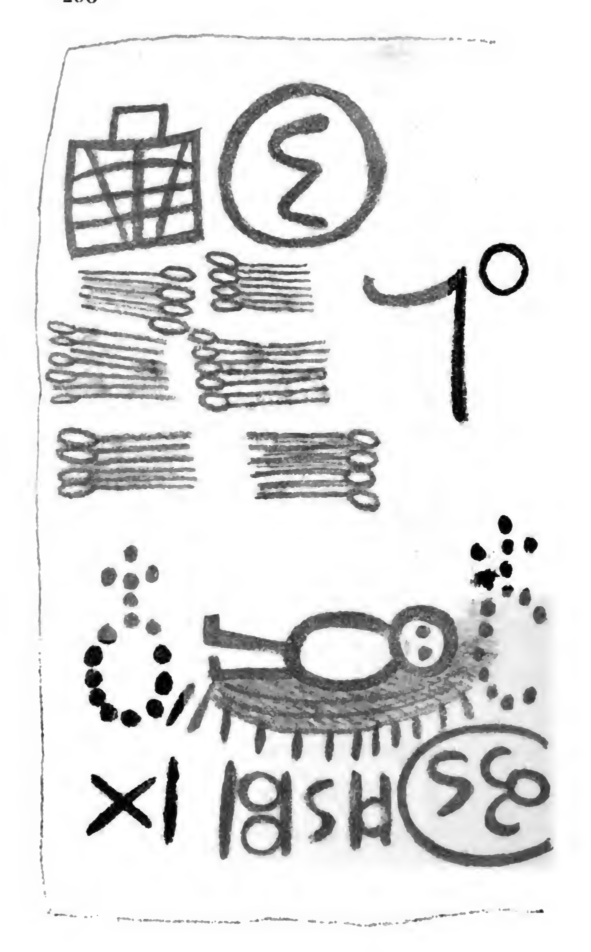


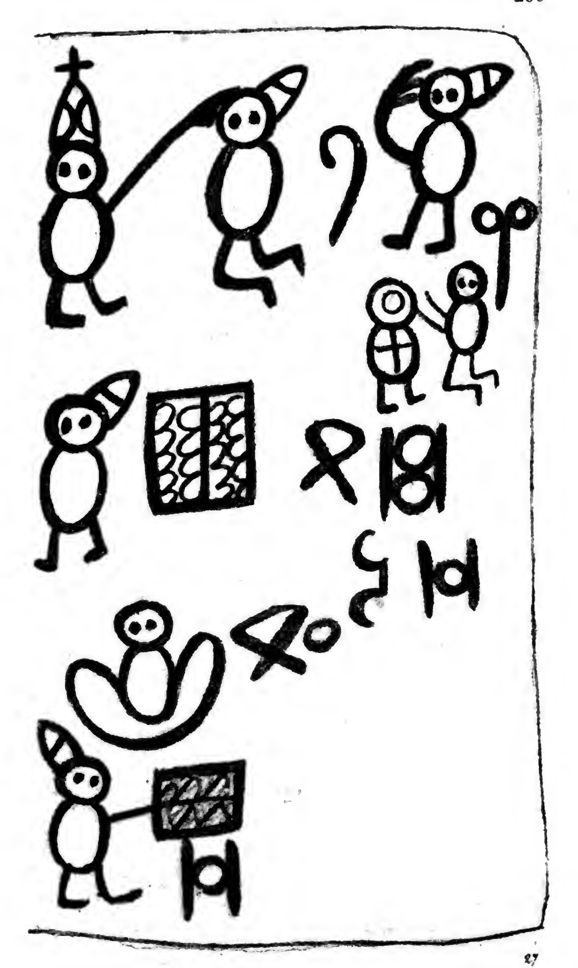


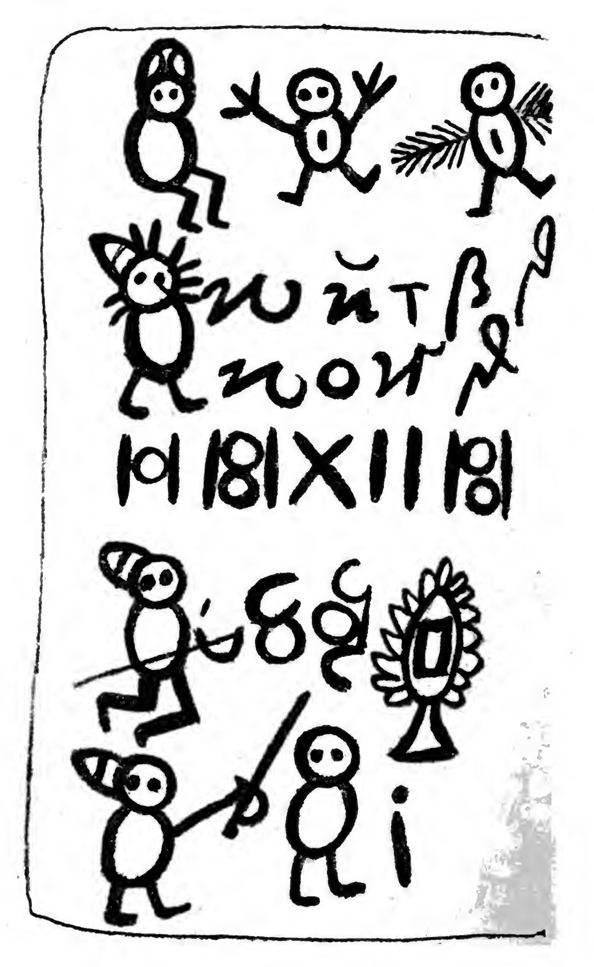




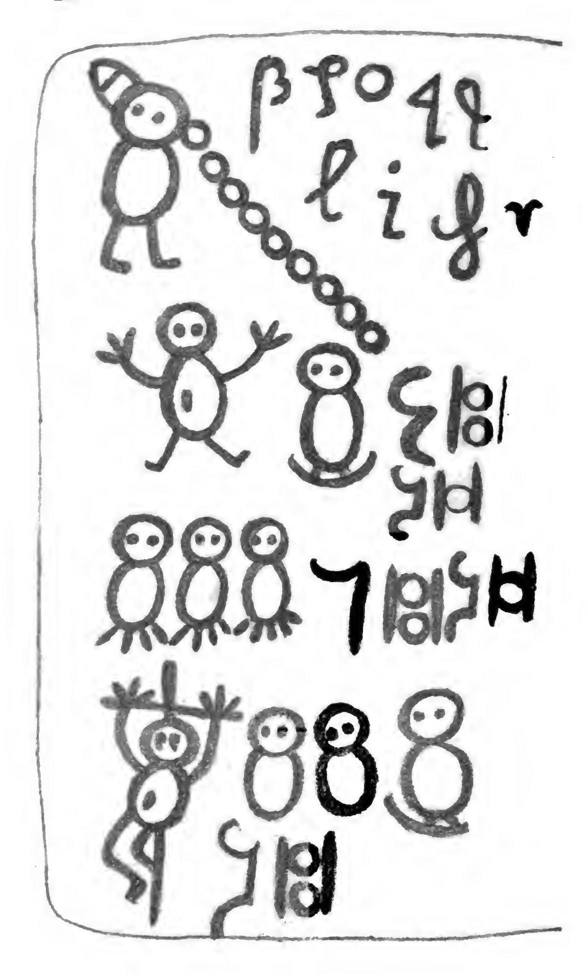


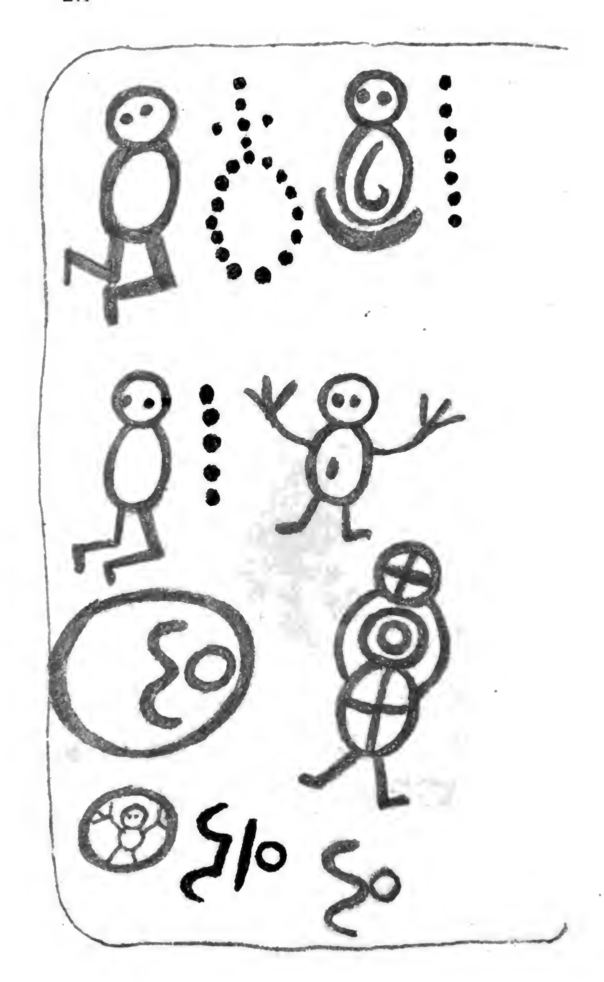


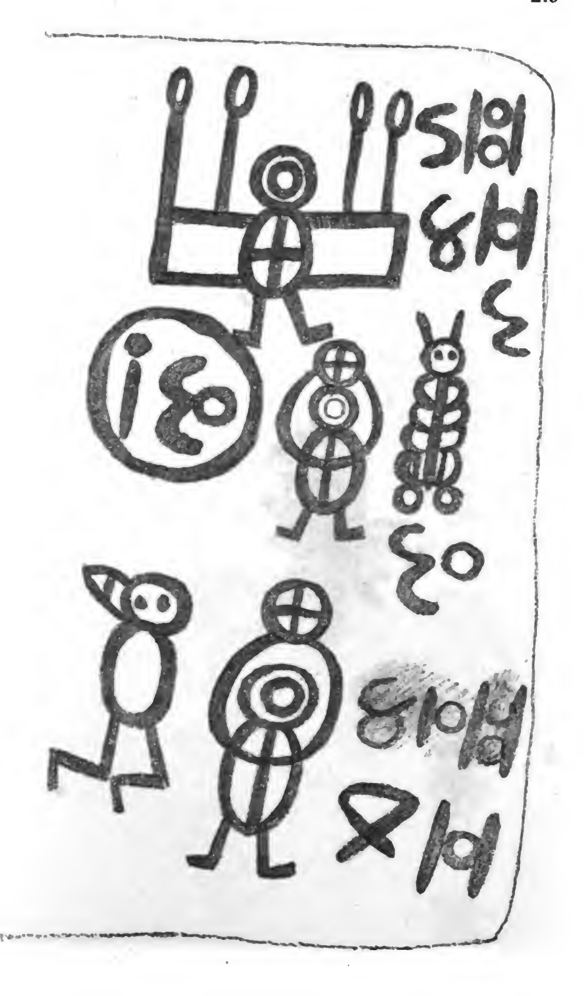


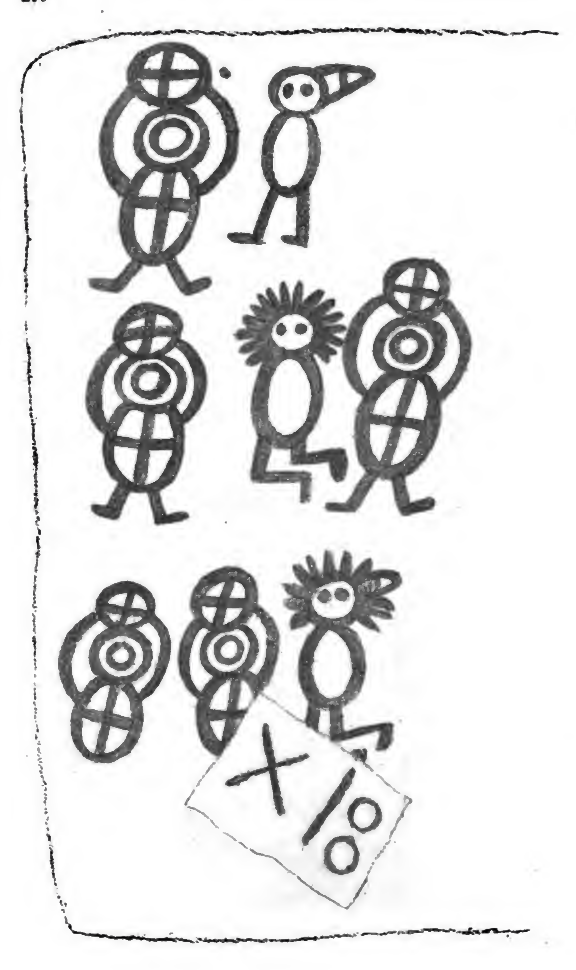


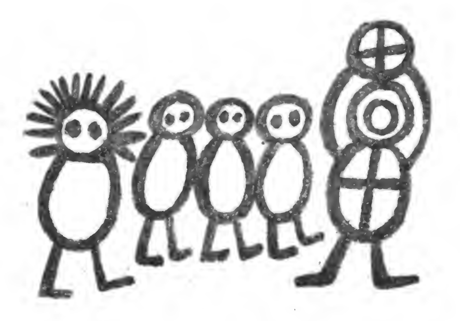




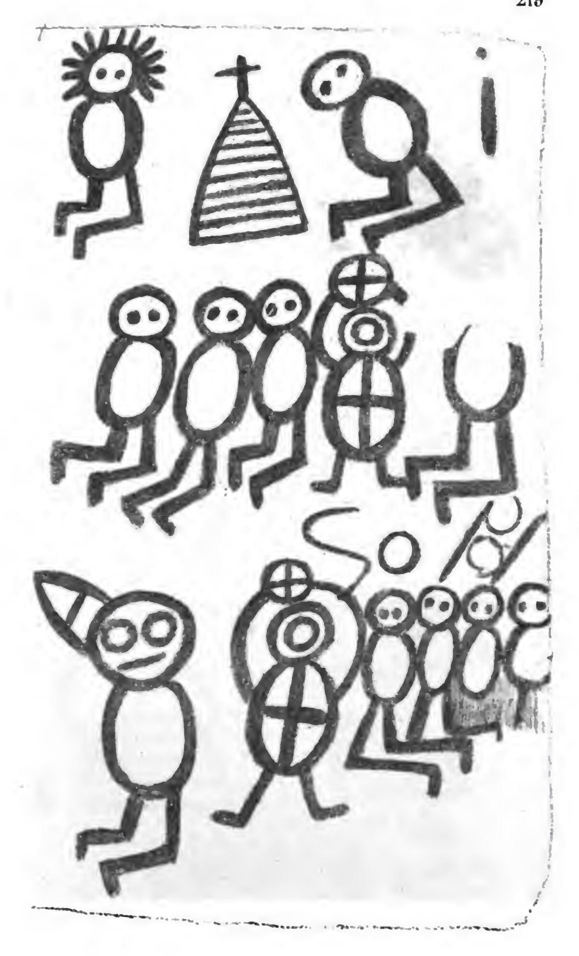


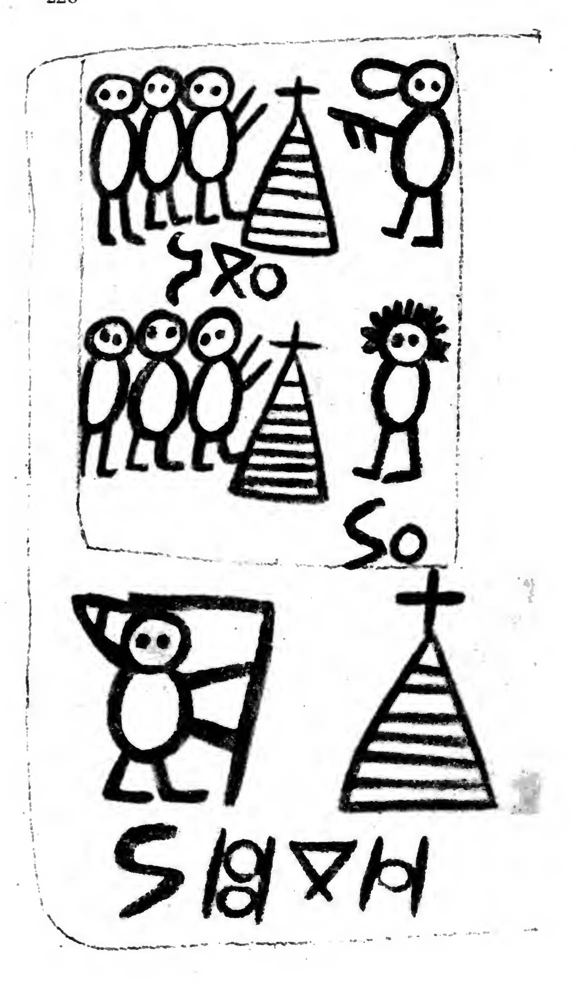


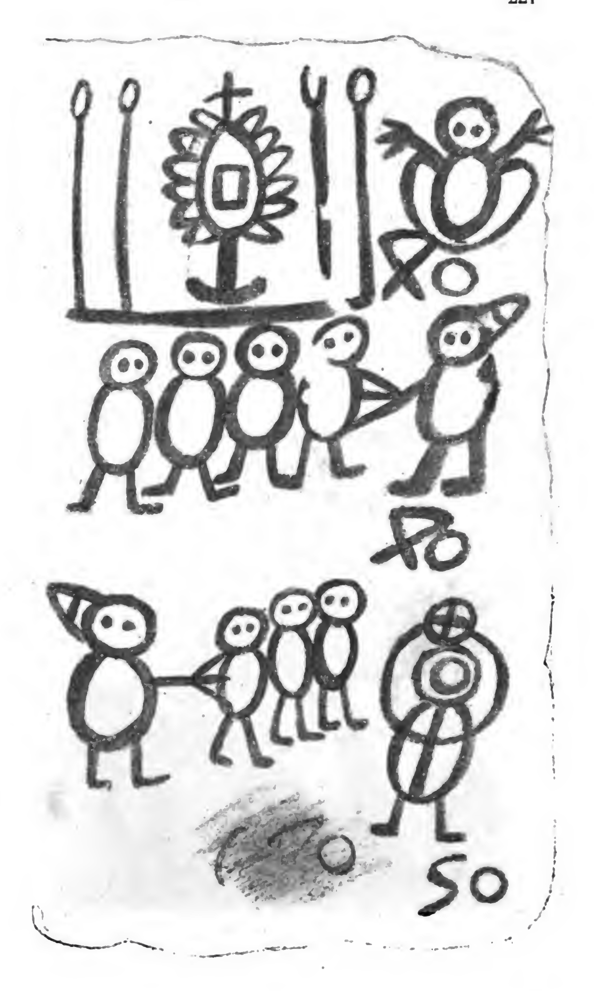




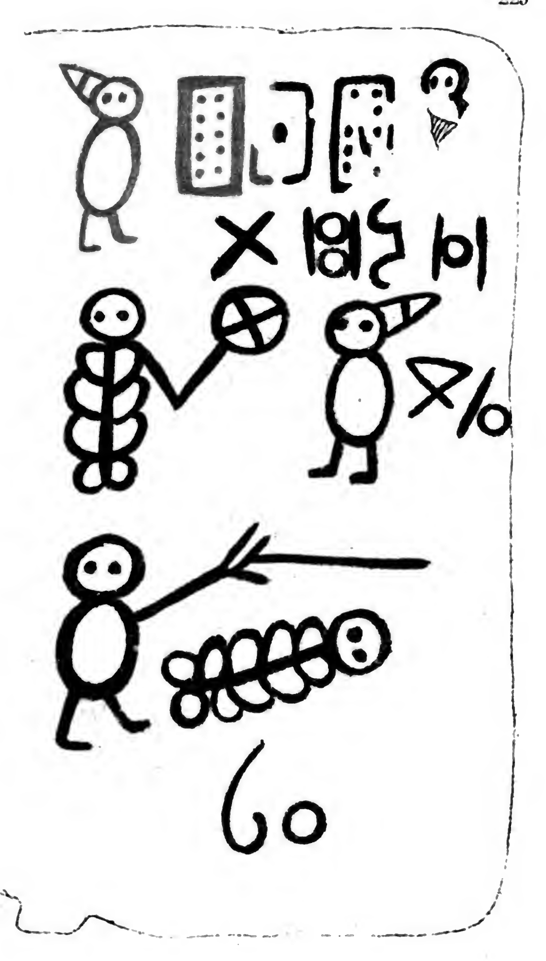


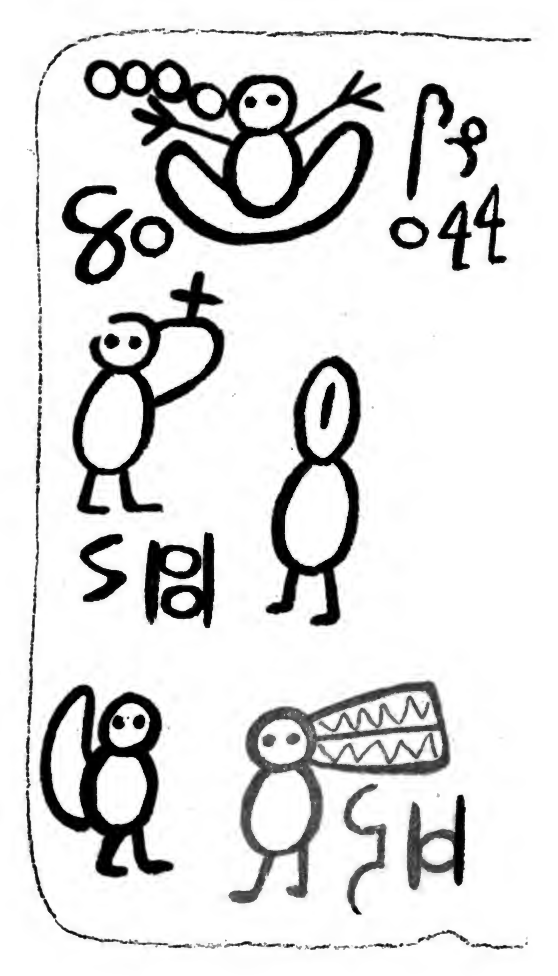


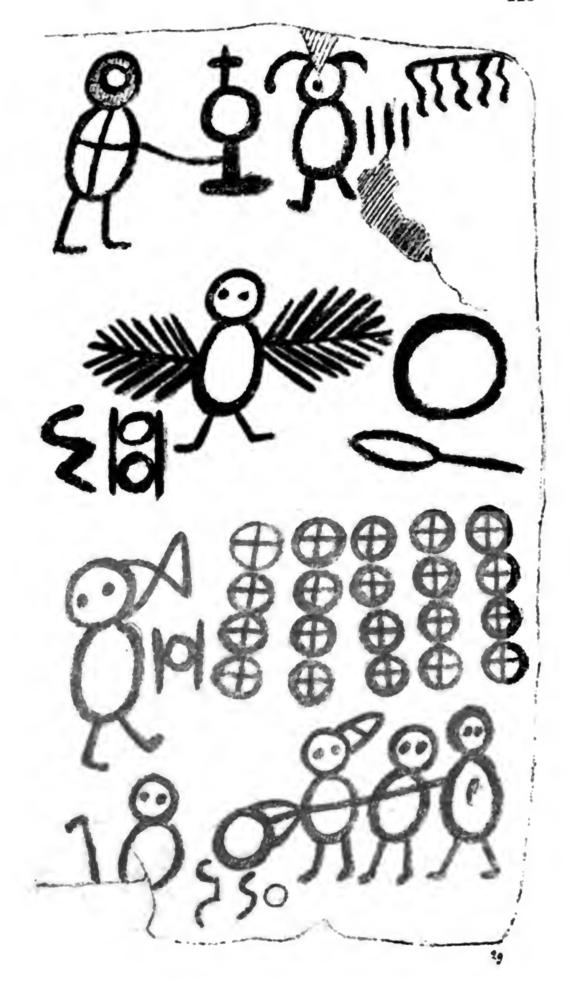




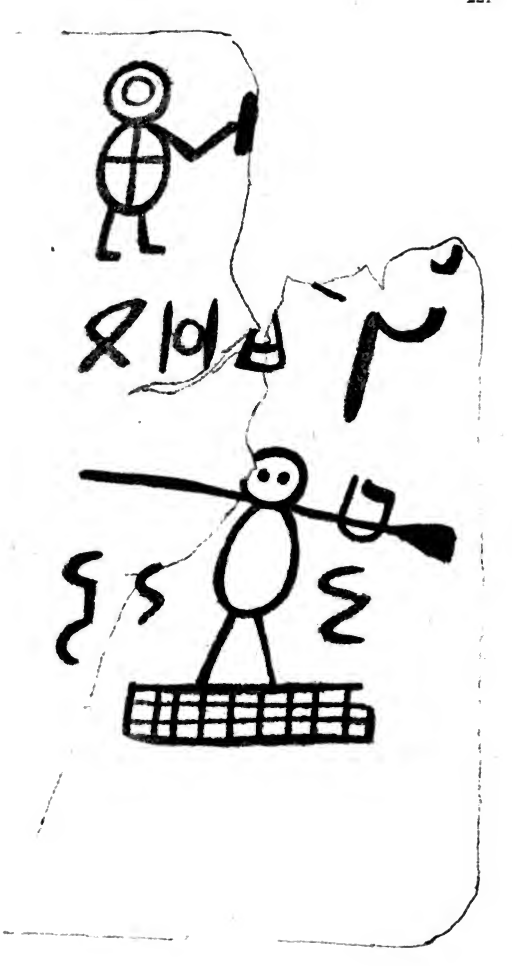


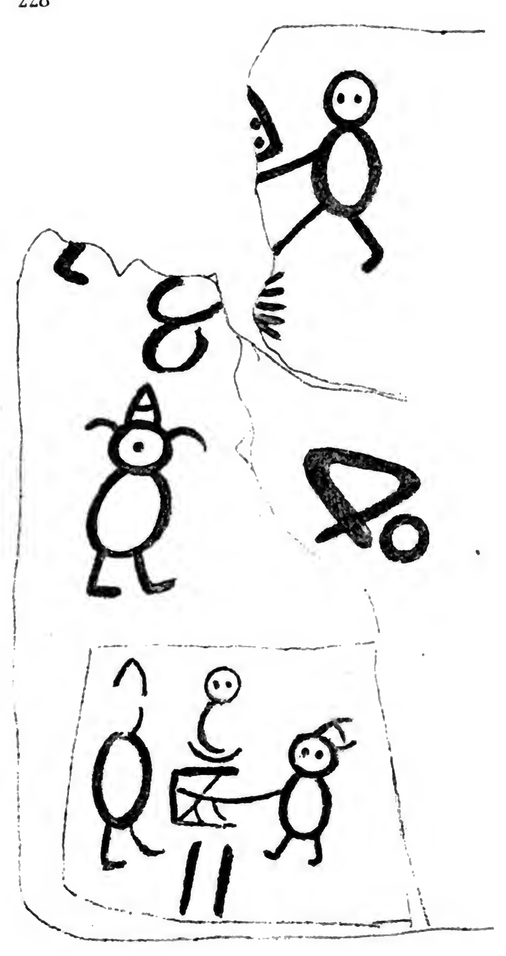












LE LIVRE

DES

SAUVAGES

2.

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

LE LIVRE

DES

SAUVAGES

AU POINT DE VUE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE

AVEC DES PLANCHES EXPLICATIVES TIRÉES DU PRÉTENDU MANUSCRIT
PICTOGRAPHIQUE AMÉRICAIN

—

TRADUCTION DE L'ALLEMAND



BRUXELLES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
1861

LE LIVRE DES SAUVAGES

On se rappelle que, lors de la clôture de l'exposition des Beaux-Arts, à Paris, le comte Walewski prononça à l'occasion de la distribution des récompenses décernées aux artistes, un discours emphatique, dans lequel il disait, entre autres choses : « que la France est aujourd'hui la nation qui marche à la tête de tous les peuples, qui leur donne l'exemple et l'enseignement et que la civilisation de l'Occident porte le caractère de la civilisation française. »

Comme nous sommes habitués à entendre de pareilles hâbleries chez nos voisins d'outre-Rhin, — hâbleries auxquelles on accorderait moins d'attention si elles venaient d'ailleurs — la jactance et la vanterie françaises n'ont plus le droit de nous étonner et nous ne pouvons tout au plus que rire de la vanité avec laquelle on se donne en France des coups d'encensoir, puis n'y plus penser; cependant ce que le comte Walewski a donné à entendre, dans son célèbre discours, à la partie non française de son auditoire, est le *nec plus ultrà* de la suffisance gauloise, et montre un tel mépris des autres nations, qu'il n'est pas possible, si l'on considère la position de celui qui l'a exprimé, de laisser passer de telles paroles avec le simple sourire du dédain sur les lèvres : au contraire, c'est pour les offensés un devoir de protester énergiquement contre une telle prétention.

On va tout d'abord se dire : Comment? La France se targue de donner l'enseignement et l'exemple aux autres peuples, et n'aime nullement à recevoir d'eux la moindre leçon; donc, en France il serait inutile de relever la dédaigneuse sortie de M. Walewski; car, outre la raison dont nous venons de parler, les Français se font un devoir d'ignorer toute langue étrangère. D'abord il est plus facile de n'en apprendre aucune; et ensuite ils regardent leur langue comme la langue universelle par excellence — ils arriveront même bientôt à nous prouver que Dieu s'en servit lors de la création — par conséquent leur ignorance en linguistique les met hors d'état de comprendre le premier mot d'un ouvrage quelconque écrit en langue étrangère.

Le hasard nous a mis en main le moyen de donner à l'inabordable outrecuidance française une verte leçon et nous souhaitons qu'elle lui profite. Ce moyen le voici : c'est ce que l'on a coutume d'appeler dans la vie usuelle, un affront, et les affronts ne manquent jamais aux orgueilleux. Nous laissons au public le soin de juger si nous avons tort de nommer ainsi l'incroyable erreur dans laquelle s'est laissé entraîner un savant Français, *civilisé*, par un gamin allemand n'ayant pas reçu l'ombre d'éducation, erreur sans exemple dans les fastes de la science, et cela sous les yeux du « Bibliophile Jacob, » le célèbre Paul Lacroix, et sous les auspices du ministre de la maison de l'empereur; donc voici l'histoire :

Il se trouve dans la bibliothèque de l'Arsenal à Paris un manuscrit confié à la garde de M. Paul Lacroix; ce cahier, provenant de la riche collection du marquis de Paulmy, contient des figures et des lettres plus ou moins mal faites; quant à son origine, quant au pourquoi de son arrivée à Paris, personne n'en sait mot : il est marqué au catalogue de la bibliothèque sous le titre de « Livre des Sauvages, » et passe pour être l'œuvre d'un Peau-Rouge américain. Comme tel, ce cahier a une valeur toute particulière et, pour donner à ce précieux travail l'éclat qui lui est si justement dû, on n'a pas reculé devant la dépense occasionnée par plus de 200 planches reproduisant le fac-simile dudit ouvrage, lesquelles planches ont été enchâssées dans une magnifique reliure. L'abbé Domenech, missionnaire apostolique et chanoine honoraire de Montpellier, membre de plusieurs sociétés savantes, a entrepris, sous les auspices du

ministre de la maison impériale, la publication de ce manuscrit auquel il a joint des considérations extrêmement savantes et des recherches sur les signes de l'écriture chez les Peaux-Rouges. Si nous nous en rapportons aux paroles de M. Walewski, le travail de M. l'abbé Domenech, doit, suivant les traditions françaises, donner au monde civilisé un nouvel enseignement, un nouvel exemple, pour autant toutefois que ce monde soit à même de s'élever à la hauteur d'un tel enseignement.

L'ouvrage est dédié au bibliothécaire de l'Arsenal, Paul Lacroix, dans une chaleureuse épître et porte le titre suivant :

« Manuscrit pictographique américain, précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, par l'abbé Em. Domenech, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Montpellier, membre de l'Académie pontificale tibérine, de la Société géographique de Paris et de la Société ethnographique orientale et américaine de France. Ouvrage publié sous les auspices de M. le ministre d'État et de la maison de l'empereur. Paris, Gide, 1860, gr. in-8°, pp. VIII, 119 de texte et 228 lithogr. de fac-simile. Prix. 40 fr. »

Tel est l'historique de cette publication, qui passa du reste pour être d'une telle importance, s'il en faut croire les *on dit*, qu'elle fut admise au concours à l'Académie française pour le prix Volney. Maintenant arrivons au comique de l'affaire, car n'est-ce pas le comble du ridicule que de voir une telle somme de science, de travail, de temps et d'argent sacrifiée à la publication du cahier d'un gamin, fils d'émigrés allemands en Amérique, enfant sans instruction aucune, qui a exprimé dans ce brouillon par des images et par des mots, à la manière des enfants livrés à eux-mêmes, les idées d'une imagination capricieuse, pour ne rien dire de plus, et de voir tout ce gâchis publié et illustré sous le titre de : « Manuscrit pictographique américain ! ! ! » C'est presque incroyable, mais cela est vrai.

Il est avéré que ce qu'un savant français a regardé comme une précieuse relique des signes de l'écriture astèque, eût été reconnu, par tout bambin allemand pour ce que c'était, c'est-à-dire pour un produit de sa fabrique. Un coup d'œil jeté sur les planches qui accompagnent cette brochure, et sur lesquelles se trouvent quelques-uns des fac-

simile de ce cahier (1), suffira pour être convaincu qu'il ne fallait pas grand esprit pour y reconnaître l'œuvre d'un gamin sans goût et sans éducation, pour y découvrir ce que l'on trouve sur les ardoises dans les chambres d'enfants et même sur les murailles dans les rues. Il est vrai que ces barbouillages, à en juger par les obscénités qui y reviennent à chaque instant, doivent avoir été faits par un enfant élevé dans la religion chrétienne sans doute, peut-être même dans la religion catholique, mais à coup sûr, élevé sans pudeur et sans retenue et à qui la licence des mœurs chez les colons, a fait voir des choses que de l'autre côté de l'Océan on ne rencontre ordinairement que dans la demeure crasseuse du prolétaire abruti.

Que l'on jette les yeux sur les deux premières planches, on y rencontrera un certain nombre de mots allemands qui, bien qu'écrits d'une manière maladroite et en contradiction avec l'orthographe, accusent cependant en grande partie, des caractères allemands. Ainsi sous les numéros suivants se trouvent les mots :

1. anna; 2 et 3. maria; 4. ioanness; 5. will; 6. gewald; 7. grund; 8 et 9. word; 10. gern; 11. heilig; 12. hass; 13. gewulssd; 14. wurssd; 15. nicht wohl; 16. ssbot (spott); 17. unschuldig; 18. richen schaedlich; 19. feirdag; 20. heilig ssache; 21. winiger (weniger); 22. bedreger (betrüger); 23. zornig gessdeld; 24. gott mein zeuge; 25. bei gott.

Ces mots, faciles à lire et à reconnaître pour tout enfant qui connaît tant soit peu l'écriture et la langue allemandes, semblent avoir été destinés à donner l'explication des images qu'ils accompagnaient et qui n'étaient pas partout compréhensibles à première vue. Les noms Maria, Anna et Johannes, paraissent appartenir aux figures sous lesquelles ils se trouvent.

On voit aussi sur la seconde planche, sous les numéros 26 et 27, deux essais de chiffres arabes, les uns droits, les autres retournés, comme on en voit si souvent dans les griffonnages des enfants.

A la troisième planche, nous voyons quatre figures, dont deux sous

(1) Les numéros qu'ils portent entre parenthèses, indiquent les pages de l'ouvrage de M. Domenech.

les numéros 28 et 30, avec l'explication HONIG (miel); la ruche, les gâteaux de miel, peut-être même ces gâteaux de poivre ou de miel si recherchés dans certaines localités de l'Allemagne, puis la cruche destinée à recevoir le miel qui s'échappe. Les figures numéro 29, avec l'explication fassdtag (jeûne) représentent trois personnes, tenant chacune en main un craquelin, espèce de gâteau que l'on mangeait ces jours-là. La quatrième et dernière image avec l'inscription lloefel (cuillères), représente une certaine quantité de cuillères qui sans nul doute devaient appartenir aux ustensiles le plus en usage chez les colons.

Prenons maintenant les planches suivantes, la quatrième et la cinquième : elles contiennent de grossiers essais qui sont réellement l'œuvre d'une main enfantine. Des figures humaines, telles que les barbouillent les enfants (nº 32), des feuilles (nº 34), des animaux (nºs 33, 35 et 37), des vaisseaux (nº 36). Le nº 38 montre un animal que l'on tue, action des plus fréquentes chez les colons; le nº 39 nous représente un fusil, chose que l'enfant de la colonie a dû connaître d'une manière toute spéciale, car on aperçoit cette arme aux nºs 40, 41 et 42, dans les mains d'hommes que l'on voit au nº 41, figurés comme combattant. Le nº 43 reproduit une exécution, que tous les enfants du monde connaissent, une démonstration pratique avec le fouet; certes, l'artiste qui l'a dépeinte a dû non seulement en avoir, à son grand regret, l'expérience, mais un coup d'œil jeté sur les planches suivantes, convaincra bientôt le lecteur qu'il l'a méritée plus souvent encore qu'il ne l'a éprouvée; au reste, si l'auteur du fameux *Livre des Sauvages*, avait, dans sa jeunesse, été gratifié de ladite démonstration, la vue seule de cette exécution eût suffi pour l'édifier sur la valeur de l'ouvrage. Le souvenir de la punition de son enfance que l'image nº 43 lui eût rappelée, eût certainement éloigné de lui tout rêve somnambulique d'écriture astèque, et lui eût épargné, ainsi qu'à son protecteur, un sanglant affront.

Nous venons de dire que ce cahier est l'œuvre d'un enfant de colon sans instruction ni éducation aucune; la preuve de notre assertion se trouve dans les sixième et septième planches qui, sous les nºs 44 à 55, contiennent des reproductions d'obscénités et d'indécences qui ne reviennent que trop souvent dans le livre. On est tout à fait choqué

de voir un enfant de l'âge que l'on peut supposer à l'auteur des dessins qui nous occupent, être initié aux secrets de la vie et tenter de les reproduire sous tant de formes; il semble même que ce soit pour lui une occupation de prédilection. Mais ne rencontre-t-on pas dans l'Europe civilisée, dans l'Europe qui reçoit les leçons de la France, des enfants dissolus qui souillent d'images sales et obscènes les murailles et les édifices? Ce qui prouve que non seulement la connaissance de ces choses est loin d'être étrangère aux enfants, mais qu'en outre elle est accompagnée chez eux du désir de la manifester. Nous ne devons donc pas être surpris de trouver dans le cahier d'un enfant des bois, la reproduction de ces obscénités d'autant plus fréquente, que ce cahier est son œuvre, qu'il est élevé dans toute la licence de la vie des colons et qu'il n'a jamais joui des bienfaits de la civilisation française.

La gêne qui règne souvent dans les migrations et dans les premiers établissements des colons, donne à supposer que les enfants sont initiés de bonne heure à ces secrets de l'existence, ce qui se voit aussi, du reste, dans la demeure de l'ouvrier européen et dans le foyer des lumières, dans le centre de la civilisation, dans Paris enfin, où les rapports de la vie intime ne sont pas plus secrets que les autres et où des hommes grossiers donnent l'exemple du plus grand débordement de mœurs, chose dont bien des écrivains français prennent soin et grand soin d'instruire le public dans leurs romans si immoraux.

S'il y a quelque chose de vrai dans les paroles deM. Walewski; s'il est vrai que la France donne aux autres nations l'enseignement et l'exemple, nous devons déplorer dans l'intérêt de la vraie morale proscrite, que les paroles du noble comte se trouvent justifiées beaucoup plus dans l'enseignement des mauvaises mœurs qu'en autre chose. Mais passons aux planches suivantes.

Par la huitième et dernière planche, on se convaincra, en voyant les figures qu'elles contiennent, que nous ne nous sommes pas trompés en disant que l'auteur de ce brouillon avait été élevé dans la religion chrétienne, et même probablement dans la religion catholique. Le jeune colon doit avoir appris à connaître les figures 56 et 57 sur la couverture d'un catéchisme catholique, car les idées qu'elles représentent sont souvent reproduites dans le culte catholique. Ainsi la croix, sous le nº 58,

et le *Memento mori*, sous 59, de même que le Christ en croix, sous les nos 60 et 62, sont des choses que, comme chrétien, cet enfant ne pouvait ignorer; et l'ostensoir qui se trouve sous le nº 61, est la preuve évidente que cet enfant appartenait au culte catholique.

Les deux dernières images (63 et 64) nous montrent l'expression de l'idée que se faisait notre gamin d'une âme emportée par le diable. Cette manière de représenter ce sujet n'est pas neuve; on la voit parfois dans d'antiques sculptures en bois. Il est vraiment plaisant de penser que ce bienheureux diable si reconnaissable à ses cornes, ait pu être pris par un savant français pour un médecin indien dont certes les anciens sculpteurs en bois n'ont jamais entendu parler.

Quand l'on considère avec attention l'ensemble de ces planches, il est impossible pour l'observateur impartial, non prévenu, de ne pas reconnaître « dans le manuscrit pictographique américain » la reproduction fidèle du cahier de barbouillages d'un enfant. Lorsque les journaux de Paris dévoilèrent au public cette plaisante et docte mystification, et que peu à peu on put constater une bévue inouïe jusqu'alors dans le monde littéraire depuis la création, on eût cependant pu en douter encore avec d'autant plus de raison que cette absurdité sans exemple, paraissait invraisemblable; mais, en parcourant le livre même, ou, comme cela n'est pas possible pour beaucoup de personnes, en jetant un coup-d'œil sur nos huit planches, tout doute disparaîtra; car la publication de ces planches n'est pas seulement faite en vue d'amuser, mais aussi de prouver qu'un savant français s'est laissé tromper par l'œuvre d'un gamin allemand.

Ceci est d'une vérité incontestable.

Cependant l'équité exige que, malgré les preuves frappantes et convaincantes que nous venons de donner sur la véritable nature de ce fameux cahier, que nous ne jugions et nous ne condamnions pas le savant français sans entendre les motifs qui lui ont fait considérer ce manuscrit comme venant des Peaux-Rouges américains.

Que l'abbé Domenech dise que le célèbre bibliophile Paul Lacroix lui a fait remarquer le manuscrit dans la bibliothèque de l'Arsenal comme rare et peut-être unique dans le monde entier; qu'il soit venu un savant missionnaire des États-Unis de l'Amérique du Nord, ayant

longtemps habité parmi les races indiennes, qui en ait pris, vu l'importance grande du dit manuscrit, le fac-simile, pour le recommander aux archéologues mexicains; que le congrès des États-Unis eût décrété la publication du livre, si la France n'eût voulu garder pour elle-même l'honneur d'une telle initiative, pour montrer sa sympathie à l'égard d'un pays avec lequel elle avait été autrefois en étroites relations; que sur la pressante recommandation du directeur des beaux-arts, M. de Mercy, à qui l'importance de cette publication n'avait pu échapper, le ministre de la maison impériale l'ait jugée digne de sa protection particulière et que le gouvernement de Napoléon III ait consenti avec empressement aux énormes dépenses de publication de cette œuvre, tout cela ne prouve pas que le manuscrit provienne des Peaux-Rouges. Au contraire, c'est ce qui rend la chose plus plaisante : car tout cela prouve que la publication de ce barbouillage sous un titre pompeux, n'est pas seulement le fait de la précipitation et de l'ignorance d'un seul, mais que la production d'un tel acte est le résultat des forces combinées de la science et du pouvoir en France, résultat qui en amène un autre bien imprévu et d'autant plus piquant, c'est que cette France qui donne l'exemple et l'enseignement aux autres peuples, leur donne aujourd'hui un fouet pour châtier sa vanité. Toutes les explications de l'auteur ne changeront rien à l'affaire.

C'eût été tout autre chose si l'auteur était parvenu, comme cela est souvent arrivé dans le principe du déchiffrement des hiéroglyphes, à donner une explication telle que, sans en faire une traduction complète, il eût donné une idée du tout, approchant du vrai sens au moins.

L'auteur annonce qu'il n'a eu aucunement le gigantesque projet de donner une traduction, car, vu le peu de jalons plantés sur la route des connaissances humaines, quant à la pictographie des Peaux-Rouges, c'eût été chose impossible. Néanmoins il pense pouvoir expliquer non seulement le sujet du livre en général, mais encore en particulier un certain nombre des hiéroglyphes qui y sont contenus.

Courage! nous nous en tiendrons à ces explications. L'auteur a remarqué, grâce à la finesse de sa vue, que bien qu'il y ait dans le manuscrit des lacunes et des passages endommagés, ledit manuscrit contient quatorze chapitres, qu'il a déterminés d'après le nombre des pages.

Cependant il ne peut guère en dire plus long sur chaque chapitre en particulier. Le second traiterait, paraît-il, de l'introduction du christianisme chez une ou plusieurs tribus du Nord; le onzième serait consacré à quelques épisodes de l'histoire d'une race, et le quatorzième rappellerait le passage de missionnaires chez une tribu. Le reste des chapitres est resté inconnu à l'auteur ou contient, d'après sa manière de voir, des relations tantôt historiques, tantôt mystiques sur le culte du Phallus; mais l'obscurité du sens l'a empêché d'en donner plus d'explications.

Il est difficile de comprendre comment, avec de telles données, il soit venu à l'esprit de l'auteur d'expliquer le sujet du livre; mais il est plus difficile encore de se figurer qu'il ait conçu l'idée de diviser ce livre en chapitres et d'en déterminer l'étendue.

Bien certainement un sommeil somnambulique a dû lui venir en aide pour découvrir la place de ces chapitres, car dans cet état maint personnage voit des choses incompréhensibles pour le reste des hommes, bien que ces derniers soient sains d'esprit. Que dire ensuite de l'explication des hiéroglyphes isolés prétendument contenus dans le manuscrit? Rien de mieux, peut-être pis encore, que de celle de tout ce livre. La signification des images et des signes est purement arbitraire, et telle, certes, que ne se l'est jamais imaginé le pauvre enfant dont le barbouillage va passer à la postérité sous le nom d'œuvre de Peaux-Rouges.

Tout le bavardage de l'auteur sur le Phallus, qu'il a reconnu partout, tombe à l'eau, à moins qu'on ne prétende chercher quelque chose de sérieux dans les obscénités, dont les mauvais sujets ne couvrent que trop souvent les murs, au grand regret des hommes honnêtes et, à la fin, y trouver aussi quelques restes de l'ancien culte du Phallus. On aurait alors la clef des explications données par l'auteur. Et pourtant ces explications sont de l'or en barre comparées à leurs consœurs du reste de l'ouvrage. Que dira-t-on en voyant expliquer par un tonneau d'eau-de-vie, la figure qui représente une ruche, p. 123 (Pl. III, 30), sous laquelle est le mot allemand HONIG (miel)? plus loin, p. 144, une couple d'étranges figures sous lesquelles se trouve le mot WURSD, par l'*emblème de l'éclair, symbole du châtiment divin;* p. 81 (Pl. V, 43),

celui qui donne du fouet et, p. 85 et 162 (Pl. VIII, 63 et 64), le diable, pris pour des médecins? puis, p. 113, deux groupes de cinq et de quatre figures, marchant à la suite d'une sorte d'oiseau, expliqués par la représentation d'une émigration?

P. 5, une figure ayant des espèces de bosses sur le dos, est, selon l'auteur, un esprit ailé qui semble protéger deux Indiens assis ou courbés devant lui et tenant chacun le Phallus à la main!

P. 60, deux figures l'une près de l'autre, dont l'une est barbouillée de rouge, sont prises pour deux esprits célestes maîtres supérieurs des nuages, des éclairs et de la pluie; p. 127, deux figures, ayant chacune six yeux et un cœur, dont l'une avec une espèce de tête dépouillée de ses cheveux, tient à la main un fusil ou un sabre et l'autre un triangle, sont la personnification de gens de courage et d'intelligence, deux chefs de puissantes nations.

P. 69, une figure dans une posture assez indécente, ayant une espèce de tresse qui lui pend sur le dos jusqu'à terre, est un chef revêtu de ses insignes.

P. 148, deux figures avec des couronnes ou globes couronnés et un sabre, sont regardées comme deux Européens distingués avec les attributs de la souveraineté.

P. 132 (Pl. IV, 36), les deux vaisseaux sont deux bâtiments faisant voile de l'est à l'ouest.

La plus jolie des explications est celle d'une figure, p. 3, que l'on aperçoit près d'un carré long; elle ressemble à un saucisson dont les bouts allongés pendent de chaque côté, en dessous se trouve un anneau; qu'en fait l'auteur?

Le symbole du ciel qui écoute celui qui l'implore; les bouts pendants sont les oreilles du ciel de M. Domenech.

Ici, comme ailleurs encore, on se prendrait à dire avec Wallenstein : « Si l'idée n'était si diablement spirituelle, on serait tenté de la nommer extrêmement bête. »

Il nous est permis de croire que plus n'est besoin d'autres exemples pour convaincre nos lecteurs que les savantes explications de M. Domenech sur le cahier de barbouillages d'un enfant des forêts, ne sont que les songes creux d'un homme auquel, s'il se propose de faire encore des

recherches plus spéciales et plus complètes sur ce livre, nous conseillons, dans son intérêt, de faire modestement retirer du monde le malheureux livre dans lequel il a voulu expliquer un prétendu manuscrit pictographique américain.

L'affront est suffisant, nous semble-t-il.

I.

1. (S. 47.)

2. (S. 143.)

3. (S. 63.)

4. (S. 105.)

5. (S. 113.)

6. (S. 159.)

7. (S. 164.)

8. (S. 210.)

9. (S. 126.)

10. (S. 55.)

11. (S. 171.)

12. (S. 147.)

13. (S. 135.)

14. (S. 144.)

15. (S. 177.)

16. (S. 66.)

17. (S. 198.)

II.

18. (S. 120.)

19 (S. 164.)

20. (S. 180.)

21. (S. 131.)

22 (S. 110.)

23. (S. 211.)

24. (S. 148.)

25 (S. 148.)

26. (S. 44.)

27. (S. 108.)

III.

28. (S. 119.)

honig

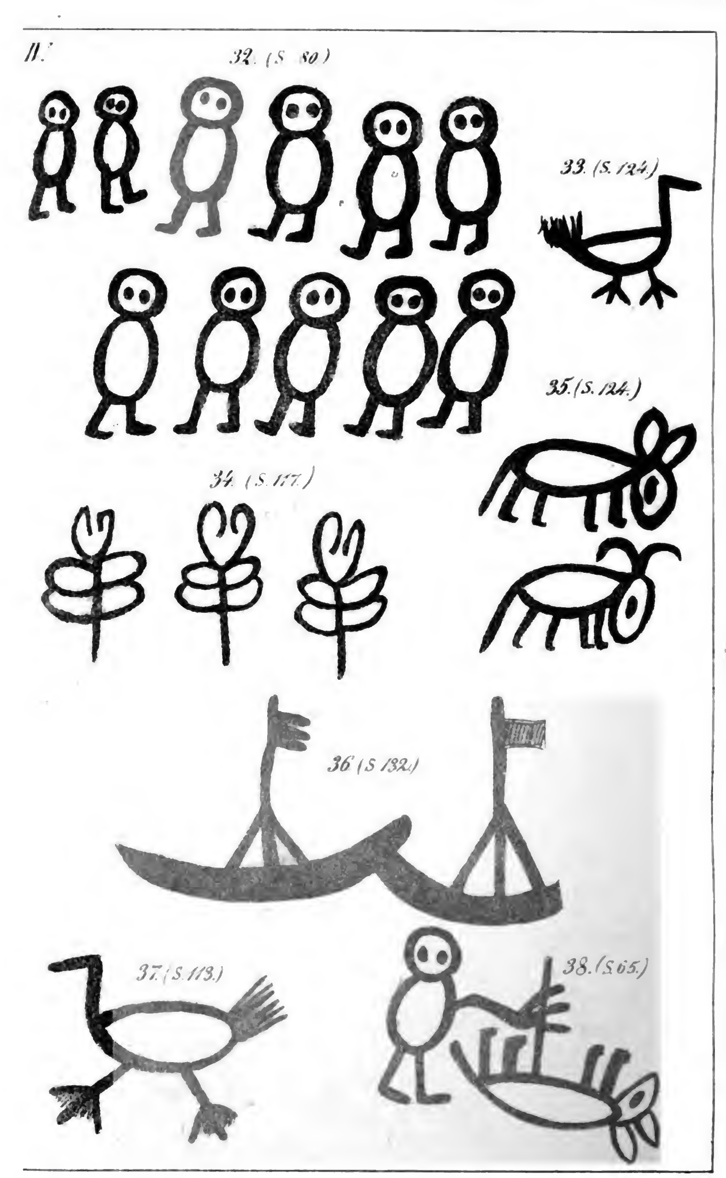
honig

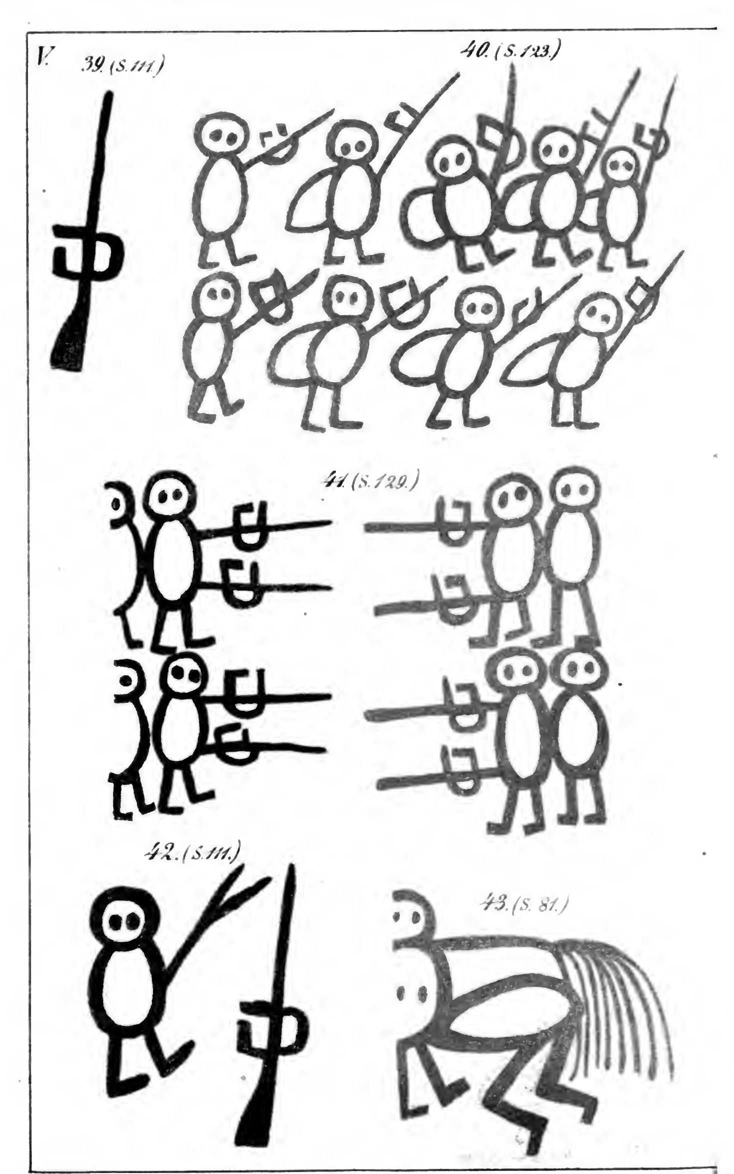
29. (S. 145.)

30. (S. 123.)

honig

31. (S. 196.)


II.
32. (S. 80.)
33. (S. 124.)
35. (S. 124.)
34. (S. 117.)
36. (S. 132.)
37. (S. 113.)
38. (S. 65.)


V.
39. (S. 111.)
40. (S. 123.)
41. (S. 129.)
42. (S. 111.)
43. (S. 81.)

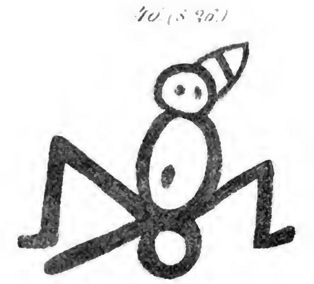
VI.

44 (S. 41.)

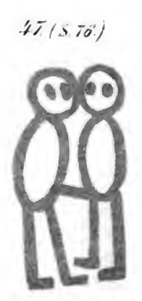
45. (S. 50.)



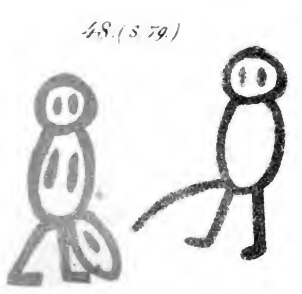
46. (S. 26.)



47. (S. 76.)



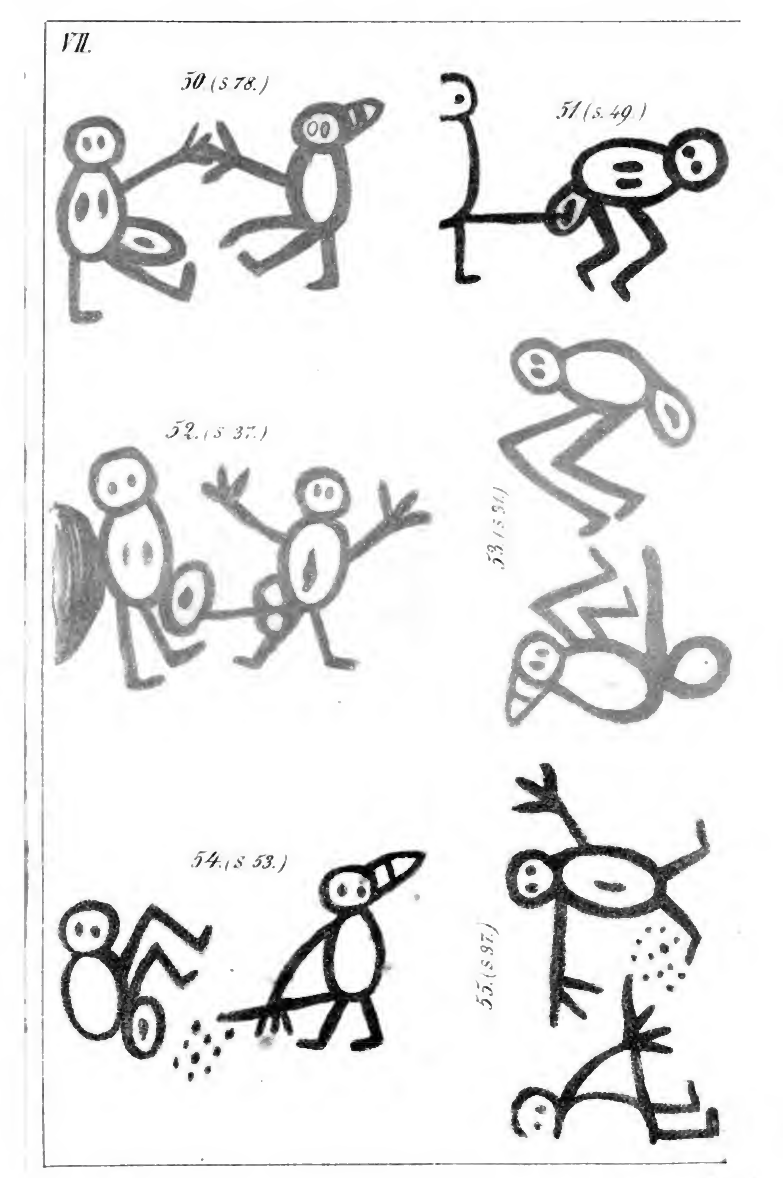
48. (S. 79.)



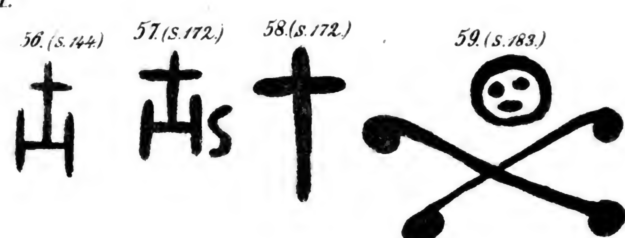
49. (S. 84.)

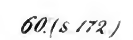


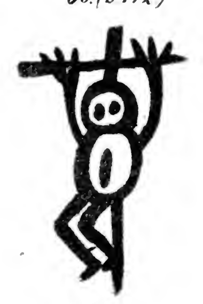
Dresden

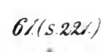

VII.
50 (S. 78.)
51 (S. 49.)
52. (S. 37.)
53. (S. 31.)
54. (S. 53.)
55. (S. 97.)


VIII.


56. (s. 144)
57. (s. 172.)
58. (s. 172.)
59. (s. 183.)


60. (s. 172.)




61. (s. 221.)




62. (s. 212.)


63. (s. 85.)


64. (s. 162.)

„Das Buch der Wilden"

im Lichte

französischer Civilisation.

Mit Proben aus dem in Paris als „Manuscrit pictographique Américain" veröffentlichten Schmierbuche eines deutsch-amerikanischen Hinterwäldler-Jungen.

Von

J. Petzholdt.

Zweite unveränderte Auflage.

Dresden,
G. Schönfeld's Buchhandlung (C. A. Werner).
1861.

Man wird sich erinnern, dass der Graf Walewski jüngst bei Gelegenheit des Schlusses der Pariser Kunstausstellung und bei Vertheilung der Preise an die Künstler eine sehr bombastische Rede gehalten und darin unter Anderem gesagt hat, Frankreich sei jetzt die Nation, die alle andere Völker unterweise und ihnen Lehre und Beispiel gebe: die Civilisation des Abendlandes trage den Character der französischen Civilisation. Wenn man nun auch daran gewöhnt ist, von französischer Seite manchmal Dinge zu hören, über die man sich, kämen sie von anderer Seite, mindestens wundern würde, französische Ruhmredigkeit und Anmaassung ist indessen nichts Wunderbares mehr und man lacht allenfalls über die Eitelkeit, mit der man in Frankreich sich selbst zu beräuchern liebt, achtet aber nicht weiter darauf; so ist doch Das, was der Graf Walewski dem gesammten gebildeten nichtfranzösischen Europa in seiner Rede zu hören gegeben hat, das Non plus ultra französischer Selbstüberschätzung und eine derartige Geringachtung des Auslandes, dass sie, zumal wenn man die Stellung des Redners in's Auge fasst, nicht ganz mit Stillschweigen übergangen und nicht blos mit Lächeln abgefertigt werden darf, sondern nachdrücklich zurückgewiesen werden muss.

Allerdings fragt es sich, wie? denn Frankreich maasst sich zwar an, dem Auslande Lehre und Beispiel zu geben, liebt es aber keineswegs, Etwas von dem Auslande zu lernen, und so würde eine Belehrung von fremder Seite über die gering-

schätzige Aeusserung des Grafen Walewski in Frankreich keinen Boden finden, — ganz abgesehen davon, dass, da man in Frankreich theils aus Bequemlichkeit, theils weil man die französische Sprache für die allein berechtigte Weltsprache hält (die am Ende unser lieber Herr Gott schon bei Erschaffung der Welt gesprochen hat) alle fremde Sprachen mehr als billig zu ignoriren pflegt, die französischen Ignoranten eine Belehrung in fremder Sprache nicht einmal verstehen könnten.

Glücklicher Weise hat gerade jetzt der Zufall ein Mittel an die Hand gegeben, mit dem man dem für Belehrung unzugänglichen französischen Eigendünkel recht passend beikommen kann: dieses Mittel heisst, wie man im gewöhnlichen Leben zu sagen pflegt, Blamage. Denn Blamage verfehlt bei dem Eitlen nie das Ziel. Und ist es nicht die denkbar grösste Blamage, wenn nachgewiesen werden kann, dass sich ein französischer civilisirter Gelehrter, unter den Augen des als „Bibliophile Jacob" bekannten Paul Lacroix und unter den besonderen Auspicien des Ministers des Kaiserlichen Hauses, von einem deutschen ungezogenen dummen Jungen in einer Weise hat irre führen lassen, wie dies bis jetzt in der gesammten civilisirten Welt noch ohne Beispiel ist.

Man höre und staune!

In der Pariser Arsenalbibliothek befindet sich unter der Obhut Paul Lacroix' ein Heft mit Figuren und buchstabenähnlichen Zeichen, welches aus der reichen Sammlung des Marquis v. Paulmy stammen soll, von dem man aber sonst nicht bestimmt weiss, wann und woher es nach Paris gekommen ist; dasselbe führt in dem Kataloge der Bibliothek den Titel eines „Livre des Sauvages" (Buch der Wilden) und gilt für das Werk einer amerikanischen Rothhaut. Als Solches hat natürlich das Heft einen ganz absonderlichen Werth, den man nicht besser in das gehörige Licht stellen zu können geglaubt hat, als dadurch, dass man die Kosten nicht gescheut, das ganze aus

mehr als 200 Seiten bestehende Werk genau facsimiliren zu lassen und in einem stattlichen Bande zu veröffentlichen. Der Abbé Domenech, apostolischer Missionar und Ehrendomherr von Montpellier, sowie Mitglied verschiedener gelehrter Gesellschaften, hat sich unter den Auspicien des Ministers des kaiserlichen Hauses der Veröffentlichung des Werkes unterzogen und dabei die Gelegenheit benützt, äusserst gelehrte Betrachtungen und Untersuchungen über die Zeichenschrift der Rothhäute anzustellen, die, wie man aus der Ansprache des Grafen Walewski vielleicht abnehmen dürfte, wahrscheinlich dazu bestimmt sind, die gesammte civilisirte Welt, soweit sie nicht aus eigener Anschauung und Kraft über den hochwichtigen Gegenstand sich zu unterrichten im Stande ist, darüber zu unterweisen und ihr Lehre und Beispiel zu geben. Das Werk ist dem Bibliothekar der Arsenalbibliothek Paul Lacroix in einer schwungreichen Epistel zugeeignet und führt folgenden Titel: „Manuscrit pictographique Américain précédé d'une Notice sur l'Idéographie des Peaux-Rouges par l'Abbé Em. Domenech Missionnaire apostolique Chanoine honoraire de Montpellier Membre de l'Académie pontificale tibérine, de la Société géographique de Paris et de la Société ethnographique orientale et américaine de France. Ouvrage publié sous les auspices de M. le Ministre d'État et de la Maison de l'Empereur. Paris, Gide. 1860. gr. 8°. VIII, 119 S. Text und 228 lithogr. S. Facsimiles. Pr. n. 40 fr.“

Das wäre das Geschichtliche der Domenech'schen Publikation, die übrigens für so wichtig gehalten worden ist, dass man sie, wie das Gerücht lautet, bei der französischen Akademie um den Volney'schen Preis hat concurriren lassen. Jetzt kommt aber das Lächerliche der ganzen Sache. Denn ist es nicht im höchsten Grade lächerlich — man weiss wirklich nicht, ob lächerlicher oder absurder — wenn es sich nach allen den der Publikation gebrachten Opfern an Gelehrsamkeit, Mühe,

Zeit und Geld nachträglich herausstellt, dass das von dem französischen Gelehrten als kostbares „Manuscrit pictographique Américain“ publicirte und illustrirte „Buch der Wilden“ nichts Anderes ist, als das Schmierbuch eines ungezogenen deutsch-amerikanischen Hinterwäldler-Jungen, der in der der Kinderwelt eigenthümlichen naturwüchsigen Weise seine Anschauungen und Ideen durch Schrift und Bild dargestellt hat.

Fast unglaublich, aber wahr! Es ist wahr, dass Das, was der französische Gelehrte für den werthvollen Ueberrest aztekischer Zeichenschrift gehalten hat, jedes deutsche Kind auf den ersten Blick für das Richtige d. h. für ein von Seinesgleichen fabricirtes Bilderbuch erkannt haben würde. Ein Blick auf die angehängten Tafeln, auf denen sich einige Proben aus dem Schmierbuche nach dem Pariser Facsimile zum Zwecke besserer Veranschaulichung zusammengestellt finden, wird zeigen, dass es allerdings auch keines besonderen Scharfsinnes bedarf, um in den Schriftzügen und Bildern die Versuche jugendlicher Lust und Ungezogenheit, wie man dergleichen auf den Schiefertafeln in der Kinderstube und selbst in der Oeffentlichkeit an den Mauern und Wänden antrifft, zu erkennen. Freilich stammen diese Versuche, wie man aus den im Schmierbuche häufig wiederkehrenden Obscönitäten leider schliessen muss, von der Hand eines, wennauch in den Lehren christlicher, wahrscheinlich katholischer Religion, doch sonst nicht gerade in guter Zucht und Ordnung aufgewachsenen Jungen, dem offenbar bei der Ungebundenheit des Colonistenlebens Dinge zur Anschauung gebracht worden sind, wie sie diesseits des Oceans im civilisirten Europa in der Regel nur im Schmutze des Proletariates zur Anschauung kommen können.

Wirft man zunächst einen Blick auf die beiden ersten Tafeln, so begegnet man auf denselben einer Anzahl deutscher Worte in obschon unbeholfenen und mit der Orthographie noch im Widerstreite begriffenen, gleichwohl grösstentheils deutlichen

Schriftzügen. So 1. anna; 2 und 3. maria; 4. ioannefs; 5. will; 6. gewald; 7. grund; 8 und 9. word; 10. gern; 11. heilig; 12. hafs; 13. gewufsd; 14. wurfsd; 15. nicht wohl; 16. fsbot (spott); 17. unfchuldig; 18. richen fchaedlich; 19. feirdag; 20. heilig fsache; 21. winiger (weniger); 22. bedreger (betrüger); 23. zornig gefsdeld; 24. gott mein zeuge; 25. bei gott. Diese Wörter, von denen sich der grössere Theil leicht von jedem mit deutscher Schrift und Sprache nur einigermaassen vertrauten Kinde entziffern lässt, scheinen von dem jugendlichen Schreiber jedenfalls dazu bestimmt zu sein, den dabei befindlichen Bildern zur näheren Erklärung zu dienen, wenn schon für den Beschauer der Ideengang, welchen der Schreiber bei seinen Erklärungen gehabt haben mag, nicht überall klar ist. Bei den Namen Anna, Maria und Johannes scheint es auf der Hand zu liegen, dass sie zu den dabei stehenden Figuren gehören. Ueberdies begegnet man auf der zweiten Tafel unter 25 und 26 auch noch ein paar Proben arabischer Zahlzeichen, theils in gerader, theils verkehrter Stellung, wie man dies bei den Schreibübungen der Kinder so häufig anzutreffen pflegt.

Geht man zur dritten Tafel über, so treten hier vier Bilder entgegen, von denen zwei unter 28 und 30 mit der Erklärung honig den Bienenstock, die Waben, vielleicht sogar den an vielen Orten Deutschlands so beliebten Pfeffer- oder Honigkuchen und den zur Aufbewahrung des ausgelaufenen Honigs bestimmten Krug darstellen. Bei dem Bilde 29 mit der Erklärung fafsdtag sieht man drei Personen, jede mit einer der zu der Fastenzeit üblichen Bretzeln in der Hand. Das vierte und letzte Bild mit der Ueberschrift lloefell das repräsentirt eine Partie Löffel, die gewiss mit zu dem nöthigsten Hausgeräthe der deutschen Colonisten gehört haben.

Wendet man sich sodann weiter zu den beiden nächstfolgenden Tafeln, der vierten und fünften, so enthalten diese

Proben von rohen Darstellungen, die mit zu den ersten Anfängen jugendlicher Zeichenkunst gehören. Menschliche Gestalten in der allerkindlichsten Auffassung finden sich unter 32 abgebildet, Blätter unter 34, Thiere unter 33, 35 und 37, Schiffe unter 36. Unter 37 sieht man das Abschlachten eines Thieres dargestellt, das im Colonistenleben natürlich mit zu den gewöhnlichsten Beschäftigungen des Tages zählt. Die Flinte unter 39, die dem Colonistenkinde begreiflicher Weise aus eigener Anschauung hat bekannt sein müssen, erblickt man in den Bildern unter 40, 41 und 42 in den Händen von Männern, die wie unter 41 einander feindlich gegenüberstehen. Unter 43 ist endlich eine in der Kinderwelt gewiss überall und hinreichend bekannte Execution, eine praktische Demonstration ad posteriora mit der Zuchtruthe, dargestellt, welche wahrscheinlich der Künstler zum eigenen Leidwesen an sich selbst nicht blos öfters, sondern, wie man bei Betrachtung der beiden folgenden Tafeln sich überzeugen wird, auch verdientermaassen erfahren hat, und die, hätte sie der französische Herausgeber des Schmierbuches ebenfalls an sich selbst in seiner Jugend erlebt, schon allein hinreichend gewesen sein würde, ihn in dem Schmierbuche das Richtige erkennen zu lassen. Die Erinnerung an die Zuchtruthe in der Jugend würde ihn bei dem Anblicke des Bildes unter 43, das im Buche noch ein paarmal wiederkehrt, gewiss vor allen somnambulen Träumereien über aztekische Bilderschrift bewahrt und ihm sowie seinen Protektoren eine grosse Beschämung erspart haben.

Wenn oben gesagt worden ist, dass das Schmierbuch von der Hand eines ungezogenen Colonistenjungen stamme, so finden sich die Belege zu dieser Behauptung auf der sechsten und siebenten Tafel, welche unter 44 bis 55 einige Proben von Obscönitäten und Unfläthereien enthalten, wie sie im Buche nur zu oft wiederkehren. Es könnte fast auffällig erscheinen, wie ein Junge von dem Alter, in dem man den Schreiber und

Zeichner des Buches sich etwa zu denken hat, wohl dazu gekommen sein mag, die Geheimnisse des Begattungslebens, die sich in den obscönen Bildern in der verschiedenartigsten Auffassung dargestellt finden, so genau kennen zu lernen und zu beobachten und mit einer Art Vorliebe abzuconterfeien; allein trifft man schon bei der ungezogenen Kinderwelt des civilisirten Europas, welches seine Unterweisung von Frankreich empfängt, auf dergleichen obscöne und unfläthige Malereien, mit denen man leider nicht selten die Wände und Mauern besudelt sieht — was nicht allein beweist, dass Bekanntschaft mit derartigen Dingen, sondern auch eine gewisse Neigung zur Darstellung derselben der Kinderwelt nichts weniger als fremd ist — so darf das öftere Vorkommen von Obscönitäten aus dem Geschlechtsleben in dem Hinterwäldler-Schmierbuche um so weniger auffallen, als eben dieses Buch von einem Jungen gefertigt worden ist, der in der Ungebundenheit des Colonistenlebens aufgewachsen und der Wohlthaten französischer Civilisation noch nicht theilhaftig geworden sein mag. Bei der Gedrängtheit, mit der wahrscheinlich die Hinterwäldler auf ihren Wanderungen und bei ihren ersten Ansiedelungen zusammengepfercht gelebt haben — etwa so, wie man dies auch hier zu Lande in den Proletarierwohnungen und sicher in dem Brennpunkte französischer Civilisation, in Paris, nicht am seltensten beobachten kann — lässt es sich recht füglich denken, dass die Kinder mit den Geheimnissen des Begattungslebens vertrauter geworden sind als unter anderen Verhältnissen, zumal da in Bezug auf diese Geheimnisse überhaupt in den Kreisen der rohen Menge eine Lascivität zu herrschen pflegt, die, wie man von französischen Schriftstellern zur Genüge und ausführlich unterwiesen wird, in Frankreich wohl am wenigsten fremd ist. Wenn in den Aussprüchen des Grafen Walewski, Frankreich unterweise alle andere Völker und gebe ihnen Lehre und Beispiel, etwas Wahres liegt, so hat man leider im Interesse der

wahren und ächten Sittlichkeit zu beklagen, dass der gräfliche Ausspruch in Betreff der Lascivität, mit der man von Frankreich aus die anderen Völker bekannt gemacht hat, zutreffender ist als in vielen anderen Dingen. Doch genug hiervon!

Kommt man endlich zur Betrachtung der achten und letzten Tafel, so geben die darauf befindlichen Abbildungen, zu denen sich im Schmierbuche noch genug Seitenstücke finden, die Belege zu Dem, was oben erwähnt worden ist, dass nämlich der Zeichner des Buches in den Lehren christlicher, wahrscheinlich katholischer Religion aufgewachsen sei. Die Figuren unter 56 und 57 mag der Hinterwäldler-Junge auf den Titeln katholischer Katechismen und, da sie ja auch sonst im Bereiche des katholischen Cultus zahllos vorkommen, zur Genüge gesehen und kennen gelernt haben. Desgleichen das Kreuz unter 58. Das Bild des „Memento mori" unter 59, sowie Christus am Kreuze unter 60 und 62 können dem Jungen als Christen gleichfalls nicht unbekannt geblieben sein, und was die als Monstranz unverkennbar in die Augen fallende Abbildung unter 61 betrifft, so bezeichnet gerade diese den katholischen Christen mit am deutlichsten. In den beiden Schlussbildern 63 und 64 sieht man in roher und sehr handgreiflicher Darstellung die Art, wie sich der Junge die Seele eines Menschen von dem Teufel geholt denkt. Es ist diese Art der Vorstellung nichts Ungewöhnliches und kann, wenn schon in einer weniger plumpen Auffassung, auf alten Holzschnittbildern wahrgenommen werden. Höchst lächerlich ist es, den an den Hörnern ganz deutlich erkennbaren Teufel, wie es der gelehrte französische Herausgeber des Schmierbuches gethan hat, für einen indianischen Medizinmann zu erklären, von dem die alten Holzschneider gewiss nichts gewusst haben.

So viel über den speciellen Inhalt der Tafeln, die, wenn man sie schliesslich noch einmal in der Gesammtheit überblickt, gewiss nicht verfehlen können und werden, in dem un-

befangenen Beschauer die Ueberzeugung hervorzurufen und zu befestigen, dass man es in dem Domenech'schen „Manuscrit pictographique Américain“ gewiss und wahrhaftig nicht mit etwas Anderem als der getreuen Reproduktion eines blosen Kinderschmierbuches zu thun habe. Als vor einiger Zeit in Journalen von Paris aus die erste Nachricht von dem lächerlich gelehrten Hocuspocus bekannt geworden und nach und nach von verschiedenen Seiten die Bestätigung des in der ganzen litterarischen Welt seit Erschaffung der Erde noch ganz unerhörten Begebnisses eingegangen war, da hat allerdings Niemand so leicht mehr bezweifeln können, dass das wegen seiner beispiellosen Absurdität fast Unglaublichscheinende doch wahr sei: dennoch wird das Durchblättern des Buches selbst oder, wo dies nicht thunlich ist, die Beschauung der auf den acht Tafeln gegebenen Proben nicht blos zur grössten Belustigung, sondern jedenfalls auch dazu dienen, etwaige ganz unwillkürlich immer wieder auftauchende Zweifel, ob es denn wirklich wahr sein könne, dass sich ein französischer Gelehrter von dem Produkte eines deutschen dummen Jungen so schmählich habe irre führen lassen, von Grund aus zu beseitigen.

Ja, ja, es ist wahr!

Allein die Billigkeit verlangt, dass man den gelehrten französischen Herausgeber, trotz aller so schlagender und überzeugender Beweise hinsichtlich der wahren Natur des Schmierbuches, doch nicht ohne Weiteres verurtheile und verdamme, sondern auch höre, was er zur Unterstützung seiner Ansicht über den rothhäutlichen Ursprung des Buches zu sagen habe. Dass der Abbé Domenech erklärt, der berühmte Bibliophile Paul Lacroix habe ihn auf das Manuscript in der Arsenalbibliothek als ein sehr merkwürdiges und in der ganzen Welt vielleicht einziges aufmerksam gemacht; ein gelehrter Missionar, der aus

den nordamerikanischen Vereinigten Staaten gekommen sei, wo er sich längere Zeit unter den indianischen Stämmen aufgehalten, habe gleichzeitig ebenfalls von dem Manuscripte Kenntniss genommen und sich in Betracht der grossen Wichtigkeit desselben ein Facsimile davon gefertigt, um es der Beachtung der mexikanischen Archäologen zu empfehlen; der Congress der Vereinigten Staaten würde sicher die Publikation des Buches dekretirt haben, wenn nicht Frankreich die Ehre einer solchen Publikation sich selbst schon um desswillen hätte vorbehalten müssen, um für das Land, mit dem es früher längere Zeit in näherer Beziehung gestanden habe, seine Sympathie zu bezeugen; auf die angelegentliche Empfehlung von Seiten des Directors der schönen Künste, v. Mercy, dem die ganze Wichtigkeit der Publikation nicht habe entgehen können, sei dieses Unternehmen von dem Minister des kaiserlichen Hauses seines besonderen Schutzes für werth erachtet, und von der Regierung des Kaisers Napoleon III. mit Bereitwilligkeit der Kostenbetrag zur Herstellung der Publikation bewilligt worden — dies Alles thut nichts zur Sache, um zu beweisen, dass das Manuscript das Werk einer Rothhaut sei. Im Gegentheile, dies lässt, wenn sich eben herausstellt, dass das angebliche Werk einer Rothhaut das Schmierbuch eines deutschen Colonisten-Jungen sei, die Sache nur um so lächerlicher erscheinen, weil man in der Publikation nicht den Akt der Uebereilung und Ignoranz eines Einzelnen zu erkennen, sondern in dem auf Kosten kaiserlicher Munificenz und zur Ehre Frankreichs herausgegebenen „Manuscrit pictographique Américain“ ein durch verschiedene Kräfte französischer Gelehrsamkeit und Macht hervorgerufenes Werk zu sehen hat, mittels welches Frankreich, anstatt den anderen Völkern Lehre und Beispiel zu geben, denselben vielmehr selbst eine Zuchtruthe zur Geisselung eigener d. h. französischer Eitelkeit in die Hand gegeben hat. Mit der Erklärung des Herausgebers über die

Veranlassung und Motiven der Herausgabe des Buches ist diesem also keineswegs etwas geholfen.

Etwas Anderes wäre es, wenn es dem Herausgeber hätte gelingen können, eine Erklärung des Buches zu geben, die, möchte sie auch, wie dies z. B. bei der Entzifferung der Hieroglyphen nur zu oft schon der Fall gewesen ist, noch so gezwungen sein, doch im Ganzen den Eindruck hinterlässt, als sei ein, wennauch nicht überall entzifferbarer, doch annähernd errathbarer Sinn im Buche zu verfolgen. Der Herausgeber sagt, dass er bei der Veröffentlichung des Buches keineswegs die anmaassliche Absicht gehabt habe, eine Uebersetzung davon zu geben; denn dies würde bei den wenigen Anhaltepunkten, die man zur Zeit in Bezug auf die Kenntniss der Pictographie der Rothhäute besitze, schlechterdings unmöglich sein; nichts desto weniger denke er aber nicht allein das Sujet des Buches im Allgemeinen, sondern auch noch im Besonderen eine Anzahl der darin enthaltenen Hieroglyphen erklären zu können. — Wohlan, halte man sich an diese Erklärungen!

Der Herausgeber hat, obwohl im Buche Lücken und schadhafte Stellen bemerkbar seien, doch, Dank seinem Scharfblicke, ausfindig gemacht, dass das Buch aus vierzehn Kapiteln bestehe, die er auch genau nach den Seitenzahlen abzugrenzen gewusst hat. Doch weiss er leider über den Inhalt der einzelnen Kapitel nicht viel Sicheres zu sagen. Das zweite Kapitel soll von der Einführung des Christenthums in einem oder mehreren Stämmen des Nordens handeln, das elfte Episoden aus der Geschichte eines Stammes gewidmet sein und das vierzehnte auf Erinnerungen an die Wanderung von Missionaren in einem Stamme sich beziehen. Im Uebrigen sind die Kapitel dem Herausgeber unverständlich geblieben oder enthalten seiner Ansicht nach allerlei bald Mystisches, bald Historisches, bald auf den Phallusdienst Bezügliches, was jedoch bei der Dunkelheit des Sinnes keiner näheren Erklärung habe unterzogen

werden können. Wie unter solchen Umständen dem Herausgeber die Behauptung, das Sujet des Buches erklären zu wollen, möglich gewesen, ist schwer zu begreifen, noch schwerer begreiflich aber, wie der Abbé Domenech auf die Idee gekommen, das Buch in einzelne Kapitel einzutheilen und genau abzugrenzen. Es muss in der That eine Art somnambuler Zustand gewesen sein, in dem sich der Herausgeber bei seiner Kapitelaufstellung befunden hat; denn allerdings sehen manche Leute in einem solchen Zustande Dinge, die für andere Menschenkinder, obschon mit gesundem Verstande, doch unbegreiflich bleiben.

Wie steht es aber mit der Erklärung der einzelnen im Buche enthaltenen Hieroglyphen? Kaum besser, wohl aber schlechter, als mit der Erklärung des ganzen Sujets des Buches. Es ist reine Willkür, mit der den Bildern und Zeichen Bedeutungen untergelegt werden, an welche der arme Junge, dessen Schmierbuch durchaus zum Werke einer Rothhaut umgestempelt werden soll, gewiss am letzten gedacht haben dürfte. Der wiederholten Salbadereien über den Phallus, den der Herausgeber überall im Buche genau zu erkennen geglaubt hat, soll nicht weiter gedacht werden; man könnte sonst leicht in Versuchung kommen, auch hinter den obscönen Darstellungen, mit denen ungezogene Buben zum Aerger aller anständiger Menschen nur zu oft Mauern und Wände besudeln, etwas Ernstes zu suchen, und am Ende in den bubenhaften Zeichnern gar noch Eingeweihte des alten Phalluscultus zu finden. Man würde dabei genau das nämliche Recht auf seiner Seite haben, mit dem der Herausgeber seine Erklärungen versucht hat. Indessen, die Phalluserklärungen sind noch golden gegen andere vom Herausgeber versuchte Erklärungen. Denn was soll man dazu sagen, wenn man S. 123 (Taf. III, 30) den Bienenstock mit der deutlichen Unterschrift honig für ein Fass mit Feuerwasser oder, wie der gemeine Mann sagt, Schnappsfass erklären

sieht; ferner S. 144 ein paar sonderbare Figuren mit der Unterschrift wurfsd für das Emblem des Blitzes, Symbol der göttlichen Züchtigung; S. 81 (Taf. V, 43) den die Zuchtruthe Schwingenden sowohl wie S. 85 und 162 (Taf. VIII, 63 und 64) den Teufel für Medicinmänner; S. 113 ein paar Gruppen von fünf und vier Figuren, die hinter einer Art Vogel her marschieren, für die Darstellung einer Emigration; S. 5 eine Gestalt mit aufsteigendem Höcker auf dem Rücken für einen geflügelten Geist, der zwei vor ihm sitzende oder gebeugte Indianer mit dem Phallus in der Hand zu beschützen scheine; S. 60 zwei nebeneinander befindliche Figuren, von denen die eine mit Röthel beschmiert ist, für ein paar himmlische Geister, welche der Herausgeber als die Geister des Feuers, die obersten Herren der Wolken, des Blitzes und des Regens angesehen wissen möchte; S. 127 zwei Gestalten, jede mit sechs Augen und einem Herz, von denen die eine mit einer Art Struppkopfe eine Flinte oder einen Säbel, die andere ein Dreieck in der Hand hält, für zwei mächtige Persönlichkeiten, Leute von Muth und Einsicht, die Chefs zweier mächtiger Nationen; S. 69 eine Figur in einer freilich etwas unanständigen Stellung mit einer Art über den Rücken weg und bis auf den Boden reichenden Haarzopfe für einen mit allen seinen Insignien geschmückten Häuptling; S. 148 zwei Figuren mit Kronen oder Reichsäpfel und einem gemeinschaftlichen Säbel für zwei mit den Attributen der Souveränität versehene Europäer; S. 132 (Taf. IV, 36) die beiden Schiffe für zwei von Ost nach West segelnde Fahrzeuge. Die schönste von allen Erklärungen ist die von S. 3, wo man nichts weiter als neben einem rohen länglichen Vierecke eine Figur erblickt, die ziemlich wie eine Wurst mit herunterhängenden verlängerten Zipfeln aussieht, unten ist noch ein Ringel. Was denkt sich der Herausgeber darunter? Unter der wurstartigen Figur stellt er sich den symbolisirten Himmel vor, der auf die Bitten Dessen hört, welcher ihn an-

ruft; die herunterhängenden Zipfel bilden die Ohren. In der That, hier wie anderwärts wäre man fast versucht, mit Wallenstein zu sagen: „Wär' der Gedank' nicht so verwünscht gescheidt, man wär' versucht, ihn herzlich dumm zu nennen."

Hoffentlich bedarf man keiner weiteren Beispiele, um zu der Ueberzeugung zu kommen, dass die den Schmierereien des Hinterwäldler-Jungen untergelegten gelehrten Erklärungen nichts sind als blose leere Träumereien eines Mannes, dem, wenn er in Aussicht stellt, sich ferner mit einer noch specieller eingehenden und vollständigeren Untersuchung des Buches beschäftigen zu wollen, im eignen Interesse nur angerathen werden kann, dass er den unglücklichen Versuch, dem Hinterwäldler-Schmierbuche den Stempel eines „Manuscrit pictographique Américain" aufzudrücken, in bescheidener Zurückgezogenheit ganz und gar aufgebe.

Es ist der Blamage bereits genug!

Dresden, Druck von E. Blochmann & Sohn.

I.

1. (S. 47.) anna

2. (S. 143.)

3. (S. 63.) mari a

4. (S. 105.)

5. (S. 113.) will

6. (S. 159.)

7. (S. 164.)

8. (S. 210.)

9. (S. 126.)

10. (S. 55.)

11. (S. 171.)

12. (S. 147.)

13. (S. 135.)

14. (S. 144.)

15. (S. 177.)

16. (S. 66.)

17. (S. 198.)

II.

18. (S. 120.)

19 (S. 164.)

20. (S. 180.)

21. (S. 131.)

22 (S. 110.)

23 (S. 211.)

24. (S. 148.)

25 (S. 148.)

26 (S. 44.)

27. (S. 108.)

28. (S. 119.)

29. (S. 145.)

30. (S. 123.)

31. (S. 196.)

18. (S. 120.)

19. (S. 164.)

20. (S. 180.)

21. (S. 131.)

22. (S. [illegible])

23. (S. 211.)

24. (S. 148.)

25. (S. 148.)

26 (S. 44)

27. (S. 108.)

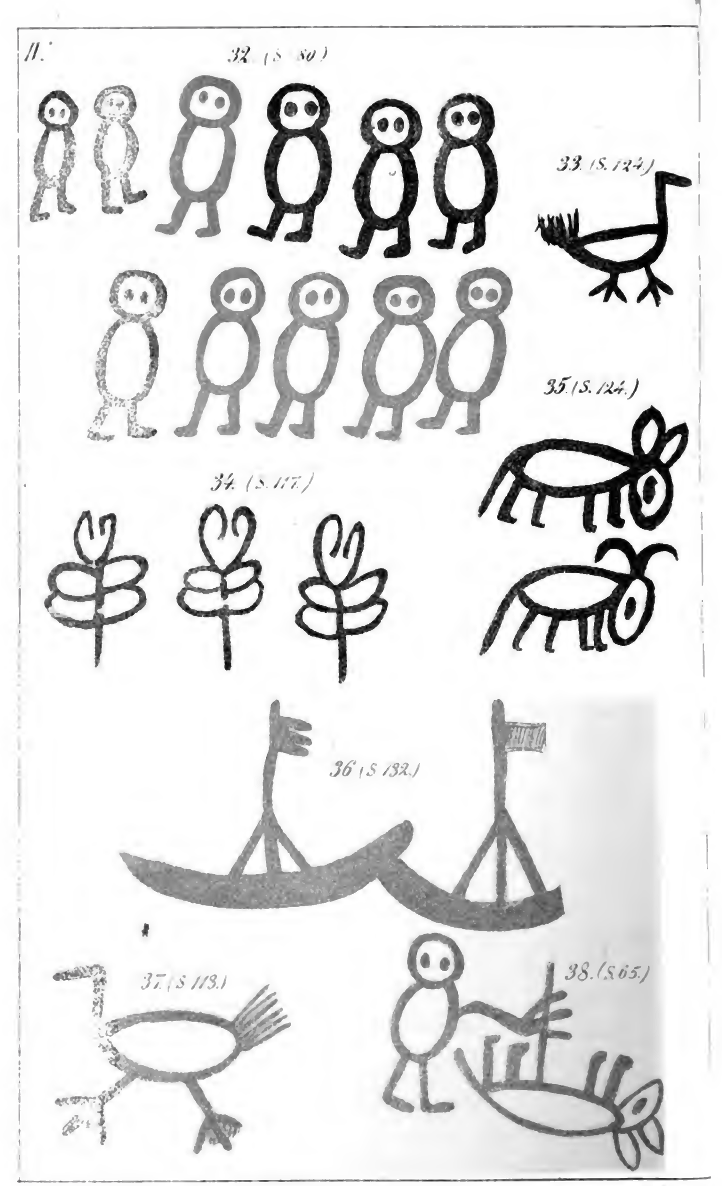
III.

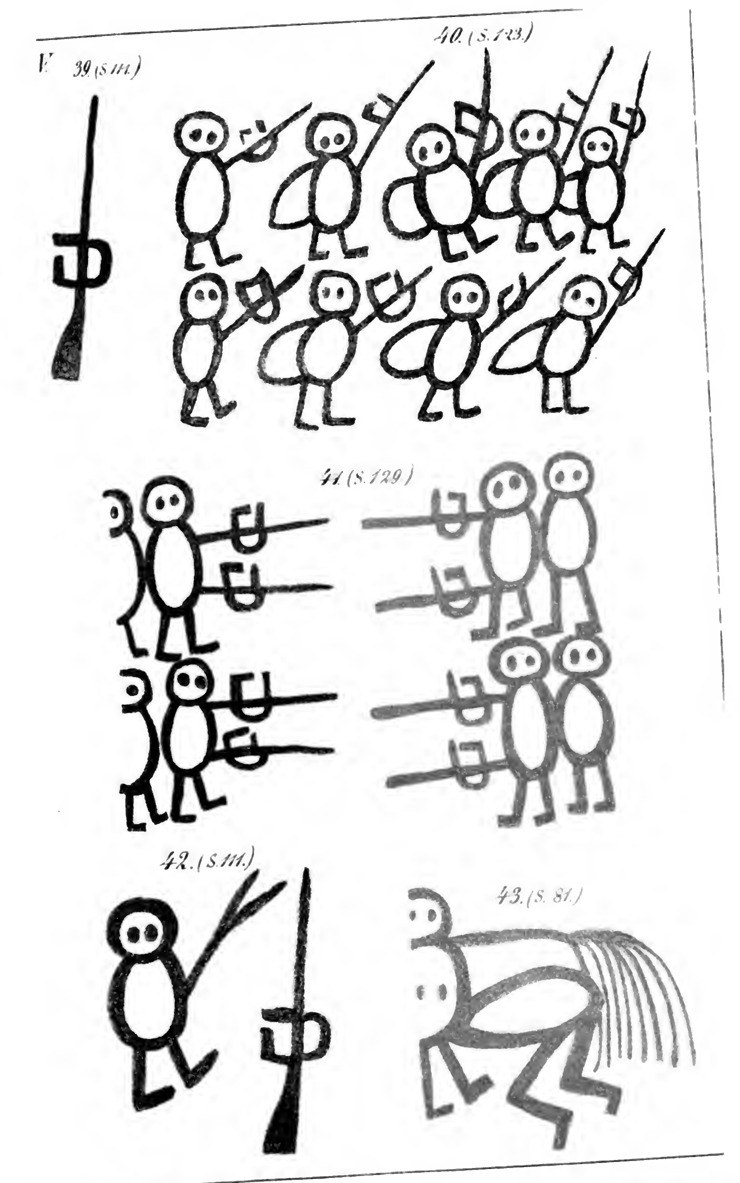
28. (S. 119.)

29. (S. 145.)

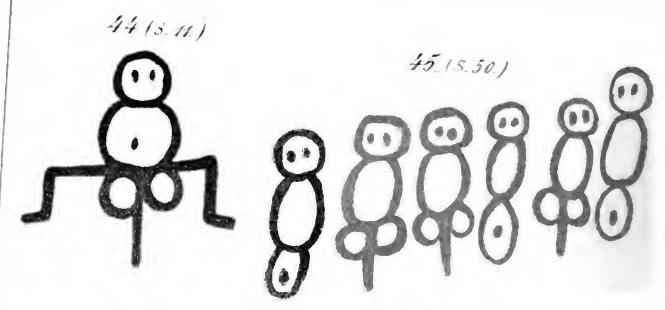
30. (S. 123.)

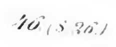
31. (S. 196.)

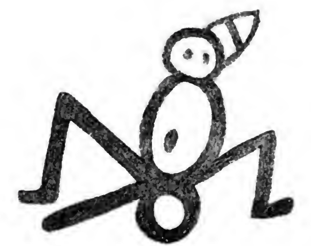

II.
32. (S. 80)
33. (S. 124.)
35. (S. 124.)
34. (S. 117.)
36. (S. 132.)
37. (S. 113.)
38. (S. 65.)


V.
39. (S. 111.)
40. (S. 123.)
41. (S. 129.)
42. (S. 111.)
43. (S. 81.)

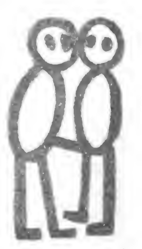




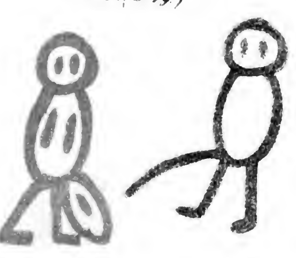




47. (S. 76.)



48. (S. 79.)



49. S. 84.)



50. (S 78.)

51. (s. 49.)

52. (S. 37.)

53. (S. 31.)

54. (S 53.)

55. (S. 97.)

VIII.

56. (s. 144) 57. (s. 172.) 58. (s 172.) 59. (s. 183.)

60. (s 172.) 61. (s 22.) 62. (s. 212.)

63 (s. 85.)



64. (s. 162.)



LA VÉRITÉ

SUR LE

LIVRE DES SAUVAGES

4.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE AU TEXAS ET AU MEXIQUE, 1 vol. in-8° avec carte. — Paris, 4, rue Cassette, chez Gaume et Duprey.

HISTOIRE DU JANSÉNISME, d'après un manuscrit du dix-septième siècle, par le père René Rapin, 1 vol. in-8°. — Paris, Gaume et Duprey, 4, rue Cassette.

MANUSCRIT PICTOGRAPHIQUE AMÉRICAIN, précédé d'une Notice sur l'Idéographie des Peaux-Rouges. 1 vol. grand in-8°. — Paris, Gide, 5, rue Bonaparte.

VOYAGE PITTORESQUE DANS LES GRANDS DÉSERTS DU NOUVEAU-MONDE. 1 vol. in-4°, avec quarante gravures. — Paris, Morizot, 5, rue Pavée-Saint-André.

BIENTOT SOUS PRESSE :

HISTOIRE DE LA VIE RELIGIEUSE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, d'après les manuscrits des dames Ursulines de cette époque. 2 forts vol. in-12.

VOYAGE POÉTIQUE, ETHNOLOGIQUE ET LÉGENDAIRE DANS LA VERTE ERINN. 2 vol. in-4°.

LANGUES AMÉRICAINES COMPARÉES. 4 vol. grand in-8°.

LA VÉRITÉ

SUR LE

LIVRE DES SAUVAGES

PAR

L'ABBÉ EM. DOMENECH

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE PONTIFICALE TIBÉRINE, DES SOCIÉTÉS ETHNOGRAPHIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, ETC.

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE D'ORLÉANS, 13 ET 17, PALAIS-ROYAL

1861

AUX SAVANTS

FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS ET BELGES

Ces pages sont directement adressées à l'auteur du pamphlet de Dresde, à la *Gazette d'Augsbourg*, à la *Gazette de Voss*, à l'*Athenæum* de Londres, au *Saturday review*, aux *Notes et Queries*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Patrie*, à l'*Indépendance belge*, et à tous les journaux comme à toutes les Revues qui ont attaqué l'authenticité du *Livre des Sauvages*. Je n'ai pu me procurer que les principaux articles publiés sur ce sujet, et naturellement je ne réponds qu'à ceux dont j'ai connaissance; mais je crois détruire, par cette brochure, tous les arguments qu'on peut élever contre ce manuscrit. Étant très-fatigué et pressé d'en finir, j'ai dû hâter ma réponse et négliger sa forme; mais je compte sur l'indulgence du lecteur pour comprendre combien il me tardait de terminer cette déplorable polémique. Je voudrais bien me tromper, mais je crois que MM. Vivien de Saint-Martin, Berjeau et M. Edmond Texier sont les seuls qui

ont soutenu ma cause pendant mon absence, et je les en remercie sincèrement. Honneur à ceux qui ne comptent jamais le nombre des ennemis qu'ils ont en face d'eux! Depuis mon retour à Paris j'ai écrit aux journaux dont j'avais les articles en main : le rédacteur des *Notes et Queries* de Londres m'a seul répondu, en m'envoyant le numéro qui contenait ma lettre. Je suis heureux de publier cet acte de loyauté de la part de la presse anglaise, tout en regrettant que la presse française et la presse allemande ne l'aient pas imité. J'espère qu'elles répareront cet oubli, en donnant un compte rendu impartial de cette brochure que je publie aujourd'hui, pour rendre le public intelligent juge de ce singulier débat, et le mettre à même de décider de quel côté se trouve la ***mystification bibliographique***, dont on a tant parlé.

LA VÉRITÉ

SUR LE

LIVRE DES SAUVAGES

L'histoire de l'Amérique du Nord ne nous étant pas connue au delà du neuvième siècle, et présumant, d'après les traditions indiennes et les manuscrits scandinaves (1) qu'il y avait eu des émigrations irlandaises, sur plusieurs parties des côtes septentrionales de l'Amérique (2), dès le septième siècle, je partis pour l'Irlande le 7 ou le 8 juillet, à l'effet d'y découvrir quelques documents sur ce fait historique, avant la prétendue découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. Désirant en outre étudier les anciens forts, les *cairns* et les *tumuli* irlandais, afin de les comparer aux monuments analogues éparpillés dans les solitudes américaines, je dus, pendant deux mois, parcourir les lieux les moins fréquentés du Munster, du Conaught, de l'Uster et du Leinster, sans pouvoir me faire suivre par les lettres que mes amis m'envoyaient à Dublin. De retour dans cette ville, j'appris par un fragment de l'*Athenæum* et par mes lettres, que la discussion sur l'authenticité du « *Livre des Sauvages* » se continuait avec acharnement, et que la plupart de mes adversaires n'avaient pas reproduit ma réponse publiée par l'*Indépendance belge* et *le Temps.* J'ignorais pourtant encore l'étendue de l'inqualifiable orage soulevé contre moi, et ne lui croyant aucune

(1) Cités par M. Rafn, dans ses *Antiquitates americanæ*, M. de Humboldt dans son *Cosmos* et d'autres savants.

(2) Voir mon aperçu sur les origines américaines, dans le *Voyage pittoresque aux grands déserts du Nouveau-Monde.* 1 vol. in-4°, avec quarante planches. Paris, 1861. — Morizot, 5, rue Pavée-Saint-André.

portée sérieuse je ne voulus pas interrompre mes recherches archéologiques. En arrivant à Paris je fus bientôt informé de tout le bruit causé par la publication de mon « Manuscrit pictographique américain », et de la mauvaise foi dont on se servait pour attaquer ce curieux monument de l'art graphique des Peaux-Rouges. Je me mis aussitôt à recueillir les journaux, les revues et la brochure qui ridiculisaient cette publication afin d'y répondre d'une manière satisfaisante, et je reconnus dans cette polémique beaucoup de passion et de légèreté, autant que d'erreurs et d'inexactitudes. Les attaques de mes contradicteurs me font supposer qu'ils connaissent très-peu le manuscrit critiqué, et pas du tout l'idéographie des Peaux-Rouges, qu'ils persistent à confondre avec celle des Aztèques, malgré la différence énorme qui existe entre les deux. Pourtant, comme parmi mes adversaires français, allemands, anglais et belges je vois des personnes honorables qui semblent avoir les apparences de la conviction, et que j'ai toujours des égards, sinon du respect, pour toutes les convictions quelles qu'elles soient, je répondrai de mon mieux aux objections plus ou moins étranges qui me sont faites.

J'ai remarqué que la presse anglaise, ordinairement si digne et si convenable, s'était mise à la remorque de la presse allemande et voulait ridiculiser un livre qu'elle n'a pas lu, comme elle le prouve par les fausses assertions reproduites dans ses colonnes. Quant aux écrivains qui font de la science de commande à raison de dix centimes la ligne, je pourrais ne leur répondre qu'en leur délivrant un brevet d'incompétence; mais je ne veux offenser personne, et quoique mes travaux ethnologigues me rapportent plus d'épines que de lauriers, je tiens par dessus tout à prouver la vérité. Aussi célèbres que puissent être les noms de mes contradicteurs dans la bibliographie, la littérature ou l'érudition, je n'en vois aucun qui se soit illustré par des ouvrages sur l'ethnologie américaine ou par des récits de voyages instructifs faits en Amérique, et comme ces messieurs n'hésitent pas à m'accuser de m'être trompé sur un sujet qui leur est tout à fait étranger et dont je m'occupe constamment depuis seize ans, c'est-à-dire depuis mon premier voyage dans le Nouveau-Monde, ils doivent trouver bien naturel qu'à mon tour je leur donne quelques renseignements qu'ils ignorent sans doute et qui modifieront probablement leurs idées sur l'importance du « *Livre des*

Sauvages. » En lisant avec attention et sans préjugé la notice qui précède le *Manuscrit pictographique américain*, on aurait vu que je n'ai pas fait en Europe mes études d'ethnologie indienne, et que les ayant commencées en Amérique, mon opinion dans cette matière devait avoir une certaine valeur. Mes compatriotes surtout, peut-être un peu trop enthousiastes de la science étrangère, et parfois trop sceptiques sur le mérite de nos productions nationales (comme si l'intelligence manquait en France), auraient dû peser toutes les pièces de ce procès, avant de donner gain de cause à mes contradicteurs d'outre-Rhin. J'aurais bien le droit d'être très-sévère dans ma réponse, car on ne mystifie pas aussi légèrement qu'on l'a fait, une foule de lecteurs qui n'ont pas les moyens de connaître la vérité ; et puis, on n'outrage pas aussi méchamment un homme qui a déjà fait ses preuves, sinon dans la même voie que suivent ces messieurs, du moins dans la même carrière. Mais lors même que mon caractère sacerdotal ne m'obligerait pas à pardonner les injures et les malveillantes insinuations, je ne me sers jamais de pareilles armes pour combattre mes adversaires et je me contenterai de démontrer leurs erreurs et la puérilité de leurs incroyables arguments.

D'abord, je prierai M. H. Noé, de la *Gazette d'Augsbourg*, de relire ma lettre du 7 juillet à l'*Indépendance belge*; il y verra que je ne l'accuse nullement d'être un *méchant homme :* le mot est du correspondant du journal et non de moi; car ce n'est pas mon genre d'insulter personne. J'en avais si peu l'intention que, doutant sérieusement de l'existence du *savant allemand*, dont parlait l'article, sans le nommer, je disais : « Je ne sais pas si le prétendu Allemand est un « méchant homme, mais je soupçonne un peu votre correspondant « d'avoir quelque intérêt dans le prochain jugement de l'Académie « pour le prix Volney. » En effet, la presse littéraire allemande s'étant toujours montrée sage et réservée dans sa critique, je ne croyais pas qu'un savant de ce pays classique pût écrire les lignes malheureuses qui ont mystifié la classe intelligente des lecteurs européens.

M. Noé m'attribue en outre une origine américaine : comme j'ignore la portée de cette assertion, je ne ferai qu'une seule remarque à son auteur, c'est qu'elle manque de clarté ; car il y a tant de sortes d'Amé-

ricains : il y en a d'Allemands, il y en a de Français, d'Anglais, d'Espagnols, de Malais, de Mongols, etc. Si M. Noé veut dire que je suis Sauvage d'origine, je lui répondrai que je les aime beaucoup, mais que je ne le suis guère ; s'il veut parler des Américains saxons, je lui dirai que j'admire sincèrement cette nation, mais que je n'en suis pas du tout. Autant qu'on peut s'en rapporter aux traditions de famille, mes ancêtres n'ont jamais vu l'Amérique, à moins que ce ne soit du temps de Christophe Colomb. Je suis Français, grâce à Dieu, et je désire avoir souvent l'occasion de le prouver.

M. L. Lalanne, de *la Correspondance littéraire* vient ensuite me reprocher de me servir d'expressions qu'on ne devraient rencontrer dit-il, que dans un livre de médecine. Il faut avoir une furieuse envie de me critiquer ou bien peu d'érudition pour me faire un crime d'employer des termes qui n'ont rien à faire avec des livres de médecine. Quel est l'homme médiocrement instruit des rites et des cultes païens, qui n'a pas lu mille fois dans chaque volume de ces histoires anciennes, les mots à moitié grecs ou latins, par lesquels les historiens spécifiaient la nature de ces différents cultes si répandus jadis, non-seulement en Égypte, mais encore en Europe, en Asie et dans le Japon ; qui donc ignore que les Indiens du Nouveau-Monde, depuis le nord jusqu'au sud, étaient adonnés à d'horribles dépravations, au point que les historiens espagnols et français des seize et dix-septième siècles, qui ont écrit sur les Indes occidentales et la Nouvelle-France, nous soulèvent le cœur par les tableaux qu'ils font des mœurs de la généralité des naturels. Il fallait donc me servir de ces termes que j'ai trouvés dans MM. Aubin, Lajard, Dulaure, l'expédition d'Égypte, et dans d'autres ouvrages d'un incontestable mérite, contre lesquels la plume de M. Lalanne n'oserait pas s'élever.

Je voulais d'abord reproduire simplement le *Livre des Sauvages*, sans aucun commentaire, mais craignant que la malveillance ne vienne s'en emparer, pour m'accuser d'avoir fait une publication inconvenante, au lieu d'une publication scientifique, je me décidai à faire précéder le manuscrit d'une notice sur l'art graphique des Peaux-Rouges, et sur une partie de leurs pratiques plus ou moins occultes. M. Lalanne, s'inquiétant fort peu de ces coutumes et ne faisant attention qu'aux scènes représentées par des figures grossières et aux mots

allemands, me dit encore que la présence des mots anglais ou allemands, que je signale dans ma notice, auraient dû suffire pour me faire avoir des doutes sur l'origine du manuscrit. Je lui ai répondu récemment, que s'il avait eu connaissance des nombreuses inscriptions hiéroglyphiques que j'ai vu dans les déserts de l'Amérique, et dont la plupart sont actuellement connues des archéologues américains, il aurait su que plusieurs de ces inscriptions sont accompagnées de signatures ou de légendes en caractères alphabétiques et dans les langues des premiers colons européens. Cela se conçoit parfaitement, quand on sait le nombre de trappeurs, de voyageurs, de prisonniers ou d'enfants volés devenus sauvages au suprême degré et même chefs de tribu, ainsi que le nombre plus considérable encore d'Indiens instruits par des missionnaires français, irlandais, allemands, espagnols, et parlant, écrivant très-bien toutes ces langues. L'idéographie des Peaux-Rouges est tellement primitive, que dans des sujets de longue haleine ou des récits détaillés, il est difficile de s'exprimer d'une manière exacte et complète tout à la fois, lorsque des caractères alphabétiques ou phonétiques ne viennent pas aider la tâche de l'auteur. Aussi est-il rare de trouver des événements compliqués et de quelque longueur, racontés au moyen des inscriptions purement symboliques ou représentatives, et c'est à cette pénurie des moyens idéographiques que nous devons l'absence de documents historiques d'un peu d'importance sur l'histoire des Peaux-Rouges (1).

En présence de ces faits, qu'il ne connaissait sans doute pas, il ne trouvera plus étonnant que les inscriptions allemandes n'eussent pour moi qu'un intérêt secondaire, je dirai même insignifiant, car ces inscriptions ne pouvaient indiquer que deux choses : ou que l'auteur, quoique d'origine européenne, était parfaitement versé dans l'art graphique des Peaux-Rouges, ou, quoique sauvage, il avait été instruit par un missionnaire allemand : dans l'un et l'autre cas le manuscrit n'en restait pas moins le monument le plus curieux et le plus étendu de l'idéographie indienne découvert jusqu'à ce jour, comme un manuscrit arabe est toujours un manuscrit arabe, quoiqu'il ne soit pas prouvé qu'il fût écrit par la main d'un Bédouin. Ce qui devait naturellement le plus attirer l'attention des ethnologues américains, c'é-

(1) A la Bibliothèque des échanges internationaux, chez son fondateur, M. Vattemare, on peut voir des dessins originaux faits par des Indiens, ainsi que des lettres en anglais écrites par des chefs de tribu.

taient donc les récits exprimés par les signes hiéroglyphiques, symboliques ou représentatifs, ce furent aussi ceux-là qui m'absorbèrent davantage; car, après tout, dès que nous abordons une langue écrite en caractères connus, les difficultés d'analyse et d'interprétation deviennent très-minimes.

Pourtant si l'on persistait à m'accuser de n'avoir pas encore publié la traduction des inscriptions alphabétiques, je dirai que ma notice sur ce sujet et les interprétations qu'on lira plus loin étaient prêtes dès le mois d'avril, et, quoique le Ministre d'État, M. Fould, m'eût donné trois ans pour cette publication, mon éditeur s'est constamment refusé de les imprimer, n'y attachant aucune importance, et le manuscrit étant déjà publié depuis un an. La *Revue orientale et américaine*, à laquelle je les avais donné avant mon départ pour l'Irlande, s'est également refusée de les insérer dans ses colonnes pendant mon absence, à cause de ces attaques. Dans tout cela, je ne suis coupable que de ne pas avoir assez de fortune pour imprimer mes propres ouvrages, et j'en suis réellement très-fâché. Si mon éditeur eût voulu prendre 200 fr. sur la souscription ministérielle ou sur les bénéfices de la vente, ou bien si la *Revue orientale et américaine* eût été moins timide, ma notice aurait paru depuis longtemps, personne n'aurait parlé du manuscrit, et mon livre serait actuellement enseveli sous cette noble poussière dont parle M. Edmond Texier, dans son charmant article du 14 juillet.

Quant à la brochure de Dresde qui a pour titre : « *le Livre des Sauvages éclairci par la civilisation française* », ce n'est qu'un ignoble pamphlet, surtout contre la France, et mon manuscrit sert à l'auteur de prétexte pour déverser sur notre pays toute la bile haineuse d'une jalousie nationale et mal déguisée. M. Petzholdt commence par attaquer le discours de M. le comte Walewsky, prononcé à l'occasion de la dernière exposition des beaux-arts, et dans lequel son Excellence dit : Que la civilisation de l'Occident porte le cachet de la civilisation française. J'avoue que ce n'est pas ma faute si la civilisation moderne porte un cachet français ; mais si l'amour-propre national de M. Petzholdt en est froissé, c'est à lui de prouver le contraire, et je ne vois pas quelle raison il peut avoir pour changer une question scientifique en un injurieux libelle contre notre gouvernement, parce qu'il protége

les sciences, les lettres et les arts; peut-être pas assez au gré de nos désirs patriotiques, mais certainement autant, sinon plus, que les autres gouvernements. M. Petzholdt devrait savoir que la France, toujours généreuse envers les étrangers, leur accorde toujours une noble hospitalité; qu'elle leur ouvre à toute heure des portes souvent fermées, à nous Français. et que plusieurs fois nous avons envoyé, surtout aux savants allemands, des caisses de nos plus précieux manuscrits orientaux pour les consulter, et que nous les avons même aidé dans leurs magnifiques publications. Mais la France ne compte pas plus sur la reconnaissance des individus que sur celle des peuples, et la malveillance de M. Petzholdt ne changera rien dans sa noble conduite (1). Malgré les insultes personnelles dont le pamphlétaire me gratifie, je lui répondrai tout aussi bien que s'il était convenable dans son langage.

Maintenant, après ces préliminaires indispensables, arrivons à la critique du livre. On dirait que ces messieurs se sont tous copiés, tant ils sont unanimes sur le point fondamental, c'est-à-dire sur l'origine du manuscrit; car en commençant par M. Lalanne, voilà ce qu'il dit : « La première pensée qui vient à l'esprit en jetant les yeux sur les « dessins du livre, c'est qu'il est l'ouvrage d'un enfant.....; ce qui me « semble ne point permettre d'hésitation sur l'âge de l'artiste, c'est la « répétition fréquente de *certaines figures indescriptibles* trop chères « aux gamins, et qui trahissent une imagination que n'a point encore « éclairée l'expérience. (*Correspondance littéraire du* 10 *juillet.*)

Je regrette que l'auteur ne nous ait pas expliqué ce qu'il voulait dire par *figures indescriptibles*, et ce qu'elles sont; mais ce genre de critique est commode, il donne l'air de comprendre une chose à laquelle on n'entend rien du tout!!! Nous lisons dans le premier article de la *Gazette d'Augsbourg* du 23 juin, et reproduit par la *Gazette de Voss* : « J'avais déjà vu *beaucoup* de *fac-simile* et de photographies « de l'*art des autochtones d'Amérique*, et je n'étais pas peu curieux « de cette publication. Comment décrire mon étonnement, et c'est

(1) Cela me rappelle que, dernièrement, l'Angleterre ne voulut point envoyer en Irlande certains manuscrits celtiques que les érudits de Dublin voulaient copier, tandis que la Belgique, plus libérale, leur expédia ceux qu'elle possédait, aussitôt que la demande en fut faite.

« bien peu dire, quand de planche en planche je ne vis rien d'autre « que les figures bien connues comme les barbouillent nos enfants... « En un *clin d'œil* on s'aperçoit qu'on n'a rien de plus ni rien de « moins devant soi qu'un cahier de barbouillage d'un enfant de cinq « à sept ans, qui contrefait tant bien que mal ce qu'il voit autour de « lui; cet enfant était celui d'un colon allemand... »

Les raisonnements de ce genre sont admirables (mais trop connus), car en disant l'*art des autochtones de l'Amérique*, on ne se compromet pas et l'on laisse au lecteur le soin de s'informer de quel art, de quels autochtones et de quelle partie de l'Amérique l'auteur veut parler; car l'Amérique est assez grande, les autochtones sont assez différents et variés (comme races), et les arts assez nombreux pour que l'auteur rencontre juste au moins sur ce point. En un *clin-d'œil* il a vu combien pouvait lui servir cette manière de parler.

Le pamphlet de Dresde répète les mêmes choses, mais avec un style de... pamphlet. « Il est *prouvé*, dit-il, que tant de perte de temps et « d'argent a été prodiguée à l'œuvre barbouillée d'un garçon allemand « mal élevé. Le *premier regard* conduit à cette conviction. Naturelle-« ment cette production doit son origine (comme il faut le conclure « des *obscénités souvent étalées*), à la main d'un garçon, quoique « élevé dans la religion chrétienne et *probablement* catholique... Il a « eu certainement par la vie dissolue des colons des choses sous les « yeux qui, en deçà de l'Océan, règle générale, ne se rencontrent que « dans la boue du prolétariat. »

Après la politique, M. Petzholdt fait de la religion avec le même à propos et la même dignité; puis il injurie et les colons allemands de l'Amérique, et le prolétariat allemand de l'Europe. Quant à la boue dont il parle, elle n'existe que dans son imagination, car je connais aussi bien que personne les colons allemands du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Amérique septentrionale. Pendant trois ans je fus le pasteur d'environ dix mille colons, venant de tous les côtés de l'Allemagne, et parlant tous les dialectes tudesques imaginables; mon ministère m'obligeait à me mêler à leur existence autant que possible, et toujours j'ai trouvé ce peuple moral, honnête, instruit et laborieux. Or comme ce n'est pas en Amérique qu'il se forme ainsi, je crois ces inculpations tout à fait gratuites et sans fondement. Je passe sous silence cette méchante insinuation sur le catholicisme qui a civilisé le monde corrompu, et n'a pas encore corrompu personne. Mais passons.

L'*Athenæum* enfin, brochant sur le tout, répète ce que les journaux

allemands et français ont avancés, il ajoute quelques réflexions railleuses et politiques dans le genre *Petzholdt*, et nous raconte bravement que « M. Lacroix, dit dans sa préface, qu'il ne prétend pas interpréter les hiéroglyphes, etc. » Or comme il n'y a pas de préface, et que, par conséquent, M. Lacroix n'a pas dit cela, on voit à quel point cette polémique est impartiale et savante. Mais encore, passons là-dessus, et donnons d'abord sur le manuscrit les explications que demande la *Gazette d'Augsbourg*, et dont elle n'aurait pas besoin si elle avait étudié le livre et réfléchi sur ma notice qui le précède; elle verra que tout n'est pas facile dans cette tâche, et que même après cette brochure, le dernier mot sur le manuscrit ne sera pas prononcé.

M. de Paulmy reçut ce livre avec un dictionnaire iroquois, et c'est de sa propre main qu'il écrivit sur un catalogue « *Livre des Sauvages.* » Or, Messieurs, il vous faut une bonne volonté pour croire qu'on eût pu mystifier un homme d'élite et savant comme l'était le marquis, qui recevait des cadeaux de ce genre de tous les célèbres voyageurs et missionnaires, venant de toutes les parties du monde, et qu'on pût lui faire passer le *barbouillage* d'un gamin pour l'œuvre curieuse, unique, d'un sauvage. Le dictionnaire iroquois donné en même temps, quoique fort mal arrangé, est l'œuvre d'un homme connaissant à fond les mots et le génie de cette langue, son orthographe même s'accorde parfaitement avec tous les documents que je possède sur ce groupe de peuplades indiennes, et son auteur n'avait pu le composer qu'après un long séjour dans les pays occupés par cette confédération. Cet ouvrage me paraît déjà une garantie de la valeur du manuscrit pictographique. Un livre aussi précieux que l'est ce dictionnaire ne pouvait être accouplé au cahier d'un enfant : le donateur et M. de Paulmy n'étaient pas assez simples pour s'y tromper, lors même qu'ils n'eussent pas été sûrs de l'authenticité de l'origine. Voici d'autres renseignements qui ne sont pas sans importance. M. Margry, du ministère de la marine, chargé par le gouvernement de réunir les documents relatifs à nos premières colonies françaises, en fit décalquer quelques pages pour les joindre aux dessins qu'il devait publier sur la Nouvelle-France, et M. Catlin, qui visita la Bibliothèque de l'arsenal en compagnie du savant archiviste, lui déclara que ce manuscrit devait être l'œuvre d'un vieil Huron ou d'un Iroquois. Plus tard on en fit une copie pour une des bibliothèques royales du Canada, et il fut brûlé dans l'incendie qui détruisit la bibliothèque. Enfin M. Angrand, célèbre antiquaire et consul de France à New-York pendant vingt-cinq ans,

examina le manuscrit, l'interpréta comme nous, mais ne le fit point copier parce qu'il ne le trouvait pas assez ancien. Il me semble que voilà bien des personnes compétentes mystifiées comme moi.

Vous assurez que les signes ne sont que les barbouillages d'un enfant; mais à qui feriez-vous croire qu'il puisse exister au monde un enfant assez dépravé pour peindre les scènes représentées dans ce livre ; quelle est l'imagination assez féconde pour varier à un tel point les sujets et les signes hiéroglyphiques, auxquels vous ne comprenez rien. Vous dites bien qu'un petit bonhomme représente les figures tracées par nos gamins sur les murs, que les croix représentent des croix, les chandeliers des chandeliers; vous expliquez aussi les noms propres et les mots allemands, qu'un Bavarois en nourrice lirait aussi bien que vous; mais il y a 228 pages au manuscrit, pas une ne se ressemble. Moi qui ai vu dans les déserts, comme dans les livres américains, des centaines d'inscriptions hiéroglyphiques, et qui étudie ce sujet depuis tant d'années, je trouve dans ce manuscrit bien des signes que je ne connaissais pas, et nous tous ensemble nous nous laissons battre par un enfant *mal élevé*, un enfant de votre pays? Allons donc, Messieurs, vous n'êtes pas forts, ou décidément ce garçon-là ne ressemble pas aux polissons allemands de M. Petzholdt, pas plus que ces barbouillages ne ressemblent à ceux que vous voyez sur les murailles de Munich, de Dresde et de Berlin, sinon, vous vous seriez empressé d'interpréter ces signes ; car je dis dans ma notice, page 75 : « Nous laissons le champ de la « discussion parfaitement libre et nous adopterons même volontiers « toute interprétation contraire à la nôtre, lorsqu'elle nous sera dé- « montrée clairement et posée sur des bases solides, etc. » Mais je crois qu'il vous était plus facile d'affirmer que de prouver vos étranges assertions. Vous avez laissé de côté les hiéroglyphes auxquels vous ne compreniez rien ; vous avez à peine effleuré les signes symboliques ou représentatifs, auxquels vous ne compreniez guère plus, et vous ne vous êtes arrêté que sur les mots allemands, où vous ne brillez pas davantage comme vous le verrez tout à l'heure.

Je ne suis pas étonné que vous trouviez embarrassant les signes hiéroglyphiques ; si vous aviez bien examiné le manuscrit, vous auriez vu que l'auteur lui-même était souvent embarrassé pour exprimer ainsi sa pensée, soit que ses souvenirs lui fissent défaut, soit qu'il ne fût pas

bien sûr que les signes dont il se servait représenteraient exactement ce qu'il voulait consigner dans son livre. En effet, vous avez dû remarquer dans le manuscrit une multitude de morceaux de papier collés sur les pages; j'en ai compté cent cinquante, et comme quelques-uns se détachaient facilement de la page sur laquelle ils étaient superposés, je me suis aperçu que l'auteur du livre, manquant probablement de moyen d'effacer des signes déjà écrits, collait sur ces signes des fragments de papier coupés selon ses besoins, et traçait sur ces fragments des signes nouveaux. Ce genre de correction se trouve surtout au commencement du livre qui traite des coutumes secrètes des *Ouabinos* et où ne se trouve presque aucune inscription allemande; plus loin, lorsque le christianisme est en question et les inscriptions allemandes nombreuses, ces changements sont moins fréquents. Comme vous ignorez la nature de ces corrections, je vais vous indiquer celles que j'ai pu examiner.

P. 16. La figure 4 (pl. 1) a été changée à cause de la couleur du cercle inférieur qui était rouge primitivement.

P. 20. L'auteur a corrigé deux fois (toujours par la superposition de morceaux de papier) les fig. 1, 2, 8 et 4.

P. 24. Les fig. 8, 3, 5 et 2 sont ajoutées, et ceux de la première ligne sont en partie effacées avec une matière végétale encore adhérente à la page.

P. 28. Entre les deux figures de la première ligne, l'auteur a effacé un hiéroglyphe qu'il avait placé, et il a ajouté les signes 16, 1, 2 et 4 qui ne s'y trouvaient pas.

P. 29. La partie inférieure de la dernière figure de la première ligne, qui ressemblait à la première, a été effacée, et le signe 5 ajouté.

P. 37. Les signes 7 et 4 ont été effacés du milieu de la page, et les signes 3 et 5 ont été ajoutés en haut.

P. 39. Le dernier signe et la figure humaine qui tient un arc dans la main ont été ajoutés.

P. 40. La fig. 5 a été ajoutée.

P. 41. La moitié de cette page a été corrigée différentes fois et finalement effacée.

P. 42. La fig. 17 a été ajoutée.

P. 43. La fin de la page a été effacée.

P. 45. Les fig. 1, 6, 2, 3 et 4 ont été effacées.

P. 46. Les fig. 11, 1 et 2 ont été ajoutées.

P. 48. La fig. 11 a été ajoutée.

P. 49. Les fig. 10, 3, 2 et 8 ont été ajoutées ; la fig. 7, changée deux fois et finalement laissée.

P. 51. La fig. 4 a été remplacée par la fig. 8. Je n'ai pu constater les changements du bas de la page.

P. 52. Un morceau de papier rouge cache les fig. 9, 1 et 1, la fig. 3 a été effacée, et les fig. 8, 5 et 2 ont été ajoutées.

P. 53. La fig. 5 a été effacée ; cette page et plusieurs autres qui suivent sont remplies de changements, témoignant de la difficulté que rencontrait l'auteur pour exprimer clairement le sujet qui l'occupait.

P. 64. La fig. 15 est en partie effacée, et les fig. 5 et 4 sont totalement cachées.

P. 66. Une inscription a été effacée.

P. 67. La fig. 14 a été enlevée du premier bonhomme de la dernière ligne.

P. 69. Les fig. 5, 2 et 4 ont été ajoutées.

P. 70. Cette page contient plusieurs changements.

P. 72. Cette page renferme six corrections. Les fig. 6, 16 et 2 remplacent des signes effacés avec le doigt mouillé. Les fig. 17, 5, 2 et 4 ont été ajoutées.

P. 77. Au-dessous du morceau de papier blanc on découvre une figure humaine, à yeux rouges, comme les deux premières de la troisième ligne.

P. 82. La fig. 18 n'était pas primitivement dans le manuscrit, l'auteur l'y a ajouté ainsi que le signe hiéroglyphique suivant, qui remplace les fig. 17, 2 et 8.

P. 86. Figures humaines, d'abord effacées, puis remises.

P. 91. Plusieurs figures effacées, et les signes 8, 5 et 2 ajoutés.

P. 93. Cette page a été toute refaite.

P. 95. Les fig. 7, 6 et 2 remplacées par les fig. 5, 1 et 2.

P. 97. La fig. 5 remplace la fig. 6.

P. 98. Les fig. 5, 14, 2 et 4, d'abord effacées, sont remises.

P. 104. Les deux ajoutures du bas de la page cachent l'inscription suivante : NACH MEINEM, et au-dessous, des caractères effacés, dont je n'ai pu reconnaître que LLEN.

P. 108. Les fig. 11 et 12 ont été ajoutées sur le cercle primitivement en blanc, et le tiers de cette page a été refait.

P. 109. La fig. 5 remplace une figure humaine.

P. 117. Le mot LIF est placé sur un signe effacé.

P. 128. La deuxième figure humaine a été modifiée deux fois, et les signes 9, 1 et 4 sont ajoutés.

P. 129. Les fig. 6, 3 et 4 remplacent les fig. 10, 2 et 4 qui précédaient une inscription dont les mots GERN GESORND sont seuls lisibles.

P. 139. Une figure et des anneaux remplacés par les fig. 8 et 4.

P. 144. Les fig. 1, 17 et 2, effacées.

P. 160. Les fig. 7 et 3 modifiées deux fois et remplacées par les fig. 10 et 2.

P. 174. Toute la deuxième ligne, sauf un signe, est effacée avec le doigt mouillé.

P. 176. Plusieurs signes effacés de la même manière et remplacés par la fig. 9. Dès la page 170 l'auteur efface souvent ces signes avec le doigt mouillé.

P. 184. Les fig. 1, 10 et 2 remplacées par la fig. 5; et au bord de la page, la fig. 4 est remplacée par la fig. 11.

P. 186. Les fig. 11 et 3 sont ajoutées dans un sens horizontal.

P. 191. Cette page est en partie refaite.

P. 220. Moitié de la page refaite.

Vous avouerez, Messieurs, que si ce manuscrit était l'ouvrage d'un enfant, il ne se serait pas donné la peine de coller peut-être deux cents morceaux de papier (1) sur certains signes et de les remplacer par d'autres; si ces signes n'avaient aucune signification, aucune valeur, pourquoi donc les changer si souvent, et quelquefois les remettre après deux corrections faites. Non; malgré toute votre assurance et votre partialité, je crois encore trop à votre intelligence, à votre esprit d'analyse, à votre bonne foi, pour n'être pas persuadés que vous doutez maintenant beaucoup de vos assertions légères et que vous regrettez le ton ironique et tranchant que vous avez pris dans cette question.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre hiéroglyphique, répondons à vos timides observations sur ce sujet. La *Correspondance littéraire*, dans les quelques lignes qu'elle consacre à la partie symbolique ou représentative, voit une scène *immonde* à la planche 11 où,

(1) Le manuscrit, très-détérioré, tombe en poussière, et je n'ai pu m'assurer du nombre de pages manquantes.

sur 29 figures humaines, il n'y en a qu'une seule indiquant ostensiblement son sexe. M. Lalanne trouve étrange que j'appelle cette scène *mystique;* mais, lors même qu'elle serait immonde (ce qui n'est pas), elle pourrait être mystique en même temps; car il me semble que les mystérieuses cérémonies des Égyptiens, de la Rome et de la Grèce païennes, ainsi que celles des *autochtones de l'Amérique*, ne brillaient pas toujours sous le rapport de la décence et de la morale, et que le mystère convenait très-bien à toutes ces obscénités; mais comme M. Lalanne se contente de jeter le scepticisme dans l'esprit de ses lecteurs et qu'il ne nie pas mes interprétations, je passe à M. Petzholdt, qui est beaucoup plus explicite, non pas dans ses interprétations, mais dans ses injures, qui me feraient supposer qu'il sort de la même école que ce jeune colon, dont il parle en termes peu... scientifiques.

D'abord, je dirai à M. Petzholdt que ce n'est pas loyal de vouloir donner au public une idée du manuscrit pictographique en en détachant par ci, par là des signes isolés et ceux qui convenaient le mieux à sa déplorable thèse; c'est en agissant ainsi, en prenant çà et là différents textes de l'Écriture sainte, qu'on a fait de la Bible une source de dissension et le fondement des doctrines religieuses les plus contradictoires; mais avec l'honorable auteur du pamphlet de Dresde, il ne faut pas être méticuleux sur les convenances; il comprend mieux les tristes sentiments qui divisent parfois les nations que l'urbanité des rapports qui devraient les rapprocher. Quant à moi, j'aurai la loyauté de reproduire les figures auxquelles il fait allusion, sauf celles qu'on ne *doit pas* publier dans une brochure, bien qu'elles trouvent leur place dans un livre scientifique et lu seulement par des savants qui ne voient pas toujours des obscénités dans certaines représentations symboliques.

« Si l'on passe, dit M. Petzholdt, au troisième tableau, on rencontre « sous 28,30 avec l'inscription *honig* (miel), le rayon (gaufre) de miel, « *peut-être* même le pain d'épice très aimé en Allemagne et la cruche « pour la conservation du miel. On voit 29 *fasdtag* (jour de jeûne), « trois personnes, chacune avec les anneaux (de pain) *dans les mains*, « tels qu'ils sont usités pendant le carême. La quatrième et dernière « image représente des cuillères. » (Fig. 31. — M. Lalanne penche pour les ciseaux et M. Noé ne me contredit pas, mais il voit aussi des cuillères, non pas dans les signes de M. Petzholdt; mais dans ceux du riz sauvage ou d'autres graminées de ce genre). M. Petzholdt a de très-bons yeux pour voir des mains aux figures que j'ai fait décalquer sur

celles de son pamphlet ; mais ne soyons pas exigeants et continuons cette naïve lecture : « Le quatrième et le cinquième tableaux donnent des « preuves des dessins grossiers tels qu'on les remarque produits par « de jeunes gens : des figures humaines d'une exécution la plus enfan- « tine, fig. 32, des feuilles; 33 et 35 des animaux; 36 des vaisseaux, « au dessous 38, on voit égorger un animal. Le fusil 39, dans des « mains d'homme, 41, qui sont placés comme ennemis, les uns contre « les autres. » — Eh bien j'espère que voilà de la science : M. Petzholdt a dû interpréter ces choses au *premier coup d'œil*. Qu'on vienne dire maintenant que les savants allemands n'ont pas de la profondeur dans les vues. Après ce grand effort d'imagination, le bibliographe ajoute une facétie de bon goût, suivie d'une grosse bévue : « Sous 43, « on voit une exécution bien connue des enfants, dit-il, en parlant des « verges, Si l'auteur en avait essayé les effets dans son enfance, il ne « s'y serait pas trompé. La reminiscence des verges l'aurait guéri de « tous ses rêves somnambules sur la pictographie *aztèque*. » Comme on le voit le pamphlétaire de Dresde, ne connaissant pas plus l'idéographie des Peaux-Rouges que celle des Aztèques, les confond toujours, quoiqu'elles ne se ressemblent pas. Aussi, je le prierai de s'adresser à mon ami et collègue, M. Aubin, qui lui donnera sur les Aztèques et l'idéographie mexicaine, tous les renseignements qu'il voudra. « Si l'on a prétendu, poursuit « l'impartial bibliographe, que l'ori- « gine est due à un polisson, enfant des colons, on peut s'en persuader « par les obscénités qui se répètent souvent. *On pourrait en être étonné* « *et en douter* (de l'origine du livre) *à cause* de l'âge » (de l'enfant). « Admirable aveu. « Mais on rencontre de pareilles choses chez les « enfants en bas âge, qui reçoivent leur éducation de la France. On voit « même de pareilles obscénités par ci, par là, sur les murailles, preuve « que de telles représentations ne sont pas étrangères au monde en- « fantin. Aussi cela doit moins étonner chez un garçon dans les forêts « de l'Amérique, quoique (il est naïf le *quoique*), il n'ait pas joui des « bienfaits de la civilisation française comme (cela se rencontre) *chez* « *nous* dans les habitations du prolétariat, et *certainement* dans le « foyer de la civilisation française, à Paris. » Au milieu de ce triste galimatias, M. Petzholdt ne s'aperçoit pas que dans sa haine aveugle et son animosité méchante et somnambulique, il retourne l'arme contre lui-même, car le jeune polisson dont il parle ici n'a pas écrit en français, mais bien en allemand, et s'il a jamais existé ailleurs que dans le cerveau des savants d'outre-Rhin et de M. Lalanne, c'est dans la Souabe

protestante qu'il faut aller le chercher. Mais n'oublions pas qui nous sommes et laissons à ces messieurs le triste honneur de ne savoir pas discuter sans injurier leur adversaire. Les injures sont des armes de mauvais aloi et le pire de tous les arguments ; elles montrent la faiblesse et l'intention de ceux qui s'en servent, et l'homme honnête, impartial ou franc croirait s'abaisser en en faisant usage.

Après avoir insulté de nouveau notre patrie, notre littérature et notre gouvernement, l'auteur du pamphlet jette un peu de bave sur le catholicisme, et conclut, des signes chrétiens qui se trouvent dans le manuscrit, que l'interminable polisson était catholique. Je dirai pourtant, afin de ne rien omettre, que M. Petzholdt trouve dans les figures 63 et 64, l'enlèvement d'une âme par un diable ; « mais le plus « beau, dit-il, est p. 3, où l'auteur a pris une saucisse avec ses deux « bouts pendants, pour le symbole du ciel. » Il attaque ensuite la distribution du manuscrit en quatorze chapitres, ainsi que ma traduction, puis il ajoute gracieusement à mon adresse : « L'éditeur doit avoir été « dans un état de somnambulisme où l'on voit des choses qui sont in« concevables pour les hommes qui ont *conservé la raison*. » On ne sait vraiment que répondre à des politesses de ce genre. Je demande pardon à mes lecteurs de leur faire entendre un pareil langage; mais ils ne doivent pas oublier que c'est de la *traduction*, et quoique la *Correspondance littéraire* soit très-habile dans ce genre de polémique, je suis heureux de constater qu'en France nous ne parlons pas ordinairement ainsi. L'auteur du pamphlet termine en plaisantant sur mes interprétations, et comme il paraît aimer beaucoup la saucisse, il en met partout ; pour lui, la saucisse c'est son faible ; il en veut à tout prix, et l'on verra plus loin que n'en trouvant pas assez dans les signes hiéroglyphiques, il en met encore (comme mes adversaires), jusque dans les mots allemands.

M. Petzholdt taxe d'arbitraire mon explication des hiéroglyphes. Et de quel droit, lui demanderais-je, se pose-t-il en censeur? Sa brochure ne prouve-t-elle pas une ignorance complète, non-seulement de l'idéographie des Peaux-Rouges, mais en général de tout ce qui concerne les Indiens du Nouveau-Monde? Que l'auteur du pamphlet soit un grand bibliographe, un grand savant même, je l'admets, je l'en félicite, et j'aurai toujours la plus grande déférence pour les questions littéraires ou scientifiques dans lesquelles il peut exceller ; mais vouloir me donner, à moi, des leçons d'idéographie indienne, allons donc, Monsieur Petzholdt, vous plaisantez ! C'est comme si je voulais ensei-

gner la langue et l'histoire mexicaines à M. Aubin et à l'abbé Brasseur de Bourbourg. Non, Monsieur, je ne reçois de leçon, sur ce sujet, que des ethnologues américains, n'importe leur *origine*, mais connus par leurs ouvrages et leur long séjour dans les déserts de l'Amérique septentrionale fréquentés par les Peaux-Rouges.

Arrivons maintenant au deuxième article de la *Gazette d'Augsbourg*, dont la critique est sinon plus sérieuse, du moins plus convenable. M. Noé se sert d'une singulière logique pour nier l'authenticité du manuscrit; il prend le dernier paragraphe de ma page 36, dans lequel, après avoir constaté la brièveté des inscriptions indiennes de l'Amérique du Nord, je dis : « Ceci devait nous faire *supposer* que les « Indiens ne s'étaient jamais donné la peine de produire aucun monu- « ment manuscrit de longue haleine, car depuis trois siècles on n'en a « pas découvert un seul nulle part (1). » Comment, parce qu'on n'a pas trouvé une chose pendant trois siècles, cette chose doit naturellement ne pas exister? Mais, alors, il faut retrancher le mot *découverte*, des dictionnaires de toutes les nations civilisées. Il me semble au contraire que ma *supposition* ne fait que relever l'importance du manuscrit, encore unique dans son genre. « Dans tout le livre, ajoute M. Noé, on ne trouve « aucun rapport aux manuscrits d'une pareille nature. » Ici je dois interrompre ma citation pour faire remarquer à l'auteur, ou qu'il confond aussi le manuscrit pictographique des Peaux-Rouges avec les peintures mexicaines et les hiéroglyphes phonétiques de l'Amérique centrale, ou qu'il se contredit; car si les Peaux-Rouges ont produit d'autres manuscrits, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal n'est pas le seul, et je défie l'auteur de m'en citer un qu'il puisse comparer avec celui que j'ai publié. Mais continuons : — « On ne trouve aucun « rapport aux manuscrits d'une pareille nature, au langage, aux cou- « tumes, aux habitudes des indigènes. Le texte ne consiste que dans « l'interprétation arbitraire et symbolique de quelques lignes ou d'un « croquis mal indiqué par quelques lignes, et dans l'indication apo- « dictique et non raisonnée d'un visage ridiculement barbouillé, comme « personnification de tel ou tel principe... Pour quelqu'un qui les « regarde (les dessins) seulement quelques moments, et qui les com- « pare avec ceux dessinés sur des écorces d'arbre, sur les peaux de « buffle, sur des *parchemins*, sur des pierres contenant des figures

(1) M. Noé, dans une note sur ce passage, dit formellement que je déclare qu'il n'y en a pas. On voit que ma *négation* se borne en une *supposition*, dans mon texte.

« quoique grossières mais authentiques, cette discussion est la plus « superflue du monde. La ressemblance des figures de ce livre avec « les autres ne peut être trouvée que par le penchant sanguin et riche « de M. Domenech, *qui est Américain d'origine.* »

Pour démontrer la communauté des scènes représentées par le manuscrit avec les coutumes indiennes, M. Noé n'a qu'à lire les relations des voyageurs espagnols et français du seizième et du dix-septième siècle à ce sujet; la bibliothèque de Munich doit en posséder quelques-uns; je ne puis reproduire, dans une brochure, les citations de ces historiens, à cause de l'obscénité de ces récits. Dans la collection de M. Ternaux-Compans, on trouvera des coutumes d'une immoralité révoltante, et contre lesquelles les chefs mêmes et les souverains de la plupart des nations américaines s'élevaient par des flétrissures, des lois et des châtiments. Je ne sais si la conquête espagnole a détruit toutes ces horreurs, mais nous trouvons encore des historiens qui nous en révèlent une partie. En effet, le P. Lafiteau, dans son livre intitulé: *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, pag. 603-608 du 1er vol., nous dit: « L'*Athenrosera*, ou les amitiés « particulières entre les jeunes gens, qui se trouvent établies à peu « près de la même manière d'un bout de l'Amérique à l'autre, sont « un des points les plus intéressants de leurs mœurs, parce qu'elles « renferment un des articles les plus curieux de l'antiquité. » — « Ces « liaisons d'amitié parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale « ne laissent aucun soupçon de vice apparent, *quoiqu'il y ait* ou qu'il « puisse y avoir beaucoup de vice réel. Elles sont très-anciennes dans « leur origine, très-marquées dans leur usage constant, etc... »

Le P. de Charlevoix dit aussi dans son *Journal d'un voyage fait par ordre du Roy dans l'Amérique septentrionale; adressé à Mme la duchesse de Lesdiguières*, p. 303 du 3e vol.: « Dans les pays méri- « dionaux ils gardent peu de mesures sur l'article des femmes, qui de « leur côté sont fort lascives. C'est de là qu'est venue la corruption « des mœurs qui depuis quelques années a infecté les nations sep- « tentrionales. Les Iroquois en particulier étoient assez chastes, avant « qu'ils eussent commerce avec les Illinois et d'autres peuples voisins « de la Louysiane; ils n'ont gagné à les fréquenter, que de leur être « devenu semblables. Il est vrai que la mollesse et la lubricité étoient « portées dans ces quartiers-là aux plus grands excès. On y voyait des « hommes qui n'avaient point de honte d'y prendre l'habillement des « femmes, et de s'assujettir à toutes les occupations du sexe, d'où s'en-

« suivait une corruption qui ne se peut exprimer... Ces efféminés ne « se marient point, et s'abandonnent aux plus infâmes passions, etc. » *Dans les Voyages de la Nouvelle-France occidentale dicte Canada faits par le sieur de Champlain*, les mêmes turpitudes sont confirmées, et dans les *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou suite des Voyages de M. le baron de Lahontan*, on lit, p. 142, vol. 2ᵉ, le passage que vous m'obligez à reproduire malgré moi. « L'on trouve « parmi les Illinois quantité d'hermaphrodites; ils portent l'habit de « femmes, mais ils font indifféremment usage des deux sexes. Ces Il- « linois ont un malheureux penchant pour la sodomie, aussi bien que « les autres sauvages qui habitent aux environs du fleuve de Missis- « sipi, etc. »

Mais terminons ces citations, que vous auriez dû avoir la générosité de m'épargner, en vous instruisant un peu des coutumes indiennes de l'Amérique, avant de les nier aussi légèrement. Puisque vous parlez des dessins qu'on trouve sur les écorces d'arbres, sur des peaux de buffle et sur des pierres, je vais vous en montrer quelques-uns pour les comparer avec ceux de mon manuscrit. Quant aux dessins sur parchemin, je n'en ai jamais vu ni entendu parler dans aucun livre américain, mais vous êtes si exacts et si heureux dans vos assertions, que je crois celle-là comme les autres. Les figures 19, *a*, *b*, *c* de la IIIᵉ planche, sont tirées de l'expédition scientifique de J. H. Simpson dans le pays des Navajos, faite par ordre du gouvernement des États-Unis, et publiée par ordre du congrès dans les *documents exécutifs du sénat* (1ʳᵉ session, nº 64, 31ᵉ congrès, vol. 14, année 1849-50). Ces inscriptions hiéroglyphiques existent sur les parois de la gorge du Chaco, près des ruines du Pueblo Chetho Kettle. Les figures 20, *a*, *b*, se trouvent sur d'énormes blocs de grès, au commencement de la même gorge. Les figures 21, *a*, *b*, *c*, représentent des peintures indiennes copiées dans les *estuffas* du Pueblo des Jémez. M. Simpson ayant demandé à l'un des chefs du nom de Hosta ce que signifiaient ces peintures, celui-ci lui répondit : « Les cercles représentent le soleil et la « lune; les demi-cercles signifient les nuages et les zigs-zags (que « M. Petzholdt appelle des saucisses) représentent la foudre. *The em-* « *blem of good lightning*, ajoute M. Simpson, *his represented in pencil* « *upon my note-book as terminating more bluntly, thus* (fig. 21, *d*). « Les deux figures humaines avec des trompettes dans la bouche « (fig. 21, 6), il me les représenta comme les adjudants de Monte-

« zuma, qui sonnent (*who are sounding a call to him*) pour lui de-
« mander de la pluie (1). »

Les figures 22 représentent les hiéroglyphes du rocher de l'El Moro, près du *Pueblo* des Zuñis ; ces inscriptions symboliques et représentatives sont bien plus profondément gravées dans le rocher que les inscriptions alphabétiques espagnoles ; c'est uniquement la raison pour laquelle elles ont mieux résisté à l'action du temps, ce qui étonnait plusieurs voyageurs, qui les avaient probablement regardées de la même manière que vous avez regardé celles du manuscrit. Les figures 23, 24, 25 et 26, sont des inscriptions qui se trouvent sur les rochers d'Arch Spring, de l'Ojo Pescado, du Rocky Dell, et que vous verrez dans le compte rendu de l'expédition scientifique organisée pareillement par ordre du gouvernement des États-Unis dans le « *Reports of explorations and surveys from the Mississipi river to the pacific Ocean*, etc., » faite sous la direction du ministre de la guerre, et par actes du congrès, 3 mars 1853, 31 mai 1854, et 5 août 1854 (vol. 13, P. T. 3, 33[me] congrès, 2[e] session, documents exécutifs du sénat, n° 78). Vous en verrez également une copie dans l'ouvrage de M. Boldwin Molhausen, ainsi que des peintures du Rocky Dell. Au sujet de la figure 27, *b*. M. Whipple, le chef de l'expédition, dit : « Cette figure est très ef-
« facée, et paraît très-ancienne. Elle occupe une part notable du ro-
« cher. La figure est nue, et la tête porte des appendices circulaires
« comme pour représenter d'énormes oreilles. Dans une main on voit
« un gros casse-tête, et dans l'autre une épée. Les couleurs sont rouge,
« noire et blanche. » Au sujet de la figure 27, *a*, il ajoute « qu'elle
« est de la même période ; c'est la représentation d'un être supérieur,
« avec des ailes, peut-être pour dénoter la spiritualité, et une main,
« signifiant qu'il est le créateur du soleil, qui paraît sortir d'elle. »

Mais pour en finir avec les inscriptions gravées ou peintes sur les rochers, d'un caractère tout à fait *enfantin* et qui sont indubitablement l'œuvre d'adultes et de *medecin-man*, je ne vous renverrai pas à mes divers travaux sur ce sujet ; je ne ferai que copier M. Schoolcraft, dont voici quelques figures décalquées sur son grand ouvrage intitulé : *Historical and statistical information respecting the history, condition ad prospects of the indian tribes of the United States* ; *collected and prepared under the direction of the bureau of indian affairs*,

(1) Voyez sur ce sujet l'ouvrage cité ci-dessus, page 67, et le *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde*. — Paris, Morizot, 5, rue Pavée-Saint-André.

per act of congress of march 3[e] 1847 by Henry R. Schoolcraft. LL. D. publié par autorité du Congrès. Au sujet de la pl. 6, fig 42, et qui se trouve sur un énorme rocher, à Esopus, dans l'État de New-York, il dit : « Les lignes sont *profondément* et nettement gravées. C'est une « double ligne. Les plumes sur la tête (M. Petzholdt y verrait les « cornes du diable) dénotent un chef, un homme versé dans l'art indien « médico-magique. M. Schoolcraft pense que cette colossale effigie est une commémoration de l'introduction des armes à feu parmi les tribus indiennes. Les fig. 43 *a* et *b* font partie d'une grande inscription médico-magique gravée sur un rocher escarpé de la vallée San Pete, dans le territoire de l'Utah, voici ce qu'il dit au sujet de la fig. 43,*a*. « Le pouvoir prophétique et sacré est assumé par cette figure, « dont la tête, par une apparente élévation sur les épaules du chef, « remplit la voûte du ciel. Et plus loin, en parlant de la fig. 43, *b* : Le « magicien qui a une main et une aile, dénote l'union du pouvoir « humain et ornithological, et l'emblème de l'autorité, fig. X,43 se trouve « sur la tête de chacun. Les inscriptions (fig. 44) se voient sur un « rocher de l'île Cumingham du lac Erié et appartiennent, toujours « d'après le savant ethnologue, à la catégorie du *Kekeewin.* »

Que pensez-vous, Messieurs, de ces enfants qui couvrent les montagnes de l'Amérique de ces nombreuses et parfois gigantesques inscriptions, si semblables à celles du manuscrit pictographique? Mais laissons les hiéroglyphes et les petits bonshommes dormir dans leurs lits de granit et voyons si la pictographie tracée sur des écorces d'arbre et des peaux de buffle diffère essentiellement de celle du « *Livre des Sauvages.* » Pl. 7 est le *fac-simile* d'une chanson de chasse des Chippeways ; voici sur cette chanson ce que dit dans sa cinquante-huitième lettre M. Catlin, qui a peint d'après nature une multitude d'Indiens de la vallée du Mississipi, et quoique ignorant la manière d'interpréter leur idéographie, connaissait parfaitement leurs mœurs et coutumes. « Ce curieux dessin est un *fac-simile* d'une chanson indienne, « qui fut dessinée sur une écorce de bouleau, environ deux fois la « grandeur de cette planche et en usage parmi les Chippeways avant « une chasse-médecine (*a medecine-hunt*)... Plusieurs jours avant « de partir, ces docteurs, qui sont *généralement* les seules personnes « initiées dans ces profonds secrets, chantent en s'accompagnant du tam-

« bour, les chansons écrites dans ces caractères sur ces tablettes, et tous « les chasseurs se joignent à la danse et font chorus, quoique *généralement* « ils ignorent la traduction et la signification de la chanson. » Il ajoute plus loin que « les hommes-médecine ne les révèlent que sous le sceau « du secret le plus profond, seulement à ceux qui se sont rendus recom- « mandables à la tribu par quelque service extraordinaire comme chas- « seurs ou comme guerriers. » Plus haut, après avoir fait la description du manteau d'un docteur Pawnee, il dit : « Sur les côtés on voit de « nombreuses figures représentant curieusement sa profession, purgeant « et faisant vomir ses patients avec des herbes. L'ours, son *totem*, est « aussi représenté, ainsi que le lever du soleil et les différentes phases « de la lune, auxquelles ces magiciens font une grande attention pour « leurs opérations, leurs charmes et leurs mystères dans le traitement « de leurs malades. »

Puisque vous dites, Messieurs, que mes interprétations sont arbitraires, je vais vous donner des spécimens de dessins et d'interprétations de M. Schoolcraft, et que vous trouverez dans son grand ouvrage, surtout à la fin du premier volume. J'espère que vous ne récuserez pas son autorité; car, ayant demeuré très-longtemps, en qualité d'agent officiel pour les affaires indiennes, parmi les tribus Algonquines, et s'étant marié avec une Indienne, le gouvernement des États-Unis le jugea, sur ce sujet, assez compétent pour lui voter, ce que j'ai ouï-dire, un crédit de 300,000 piastres (un million cinq cent mille francs) pour la gravure et l'impression de son ouvrage.

La planche 8-A représente un chant de chasse pictographié. Pour ne pas vous ennuyer je ne citerai ni le texte indien de cette chanson, composée de cinquante-trois couplets, ni mon interprétation; mais je vous donnerai celle de M. Schoolcraft, que je traduirai de l'anglais, pour vous montrer le sens que les Indiens attachent aux figures (1).

Chant de chasse peint sur de l'écorce de bouleau.

N° 1. Un savant, Midé, peint avec des lignes ondulées (encore les saucisses de M. Petzholdt) qui sortent de chaque oreille pour indi-

(1) Voir sur ce sujet notre ouvrage déjà cité.

quer son attention. — Chant. — *Maintenant je l'écoute* (le cœur probablement) *de mes amis les midés qui sont assis autour de moi..*

N° 2. Représentation de l'union symbolique d'un midé avec un oiseau, pour indiquer son pouvoir de locomotion. — Chant. — *Mes compagnons, qui fait promener l'Unishenauba? mes compagnons, ce sont les oiseaux qui font promener l'Unishenauba.*

N° 3. Loge d'un midé. — Chant. — *Je m'asseois à la place d'un midé, la loge de Monedo.*

N° 4. — La position de cette figure signifie le repos et le cercle au-dessus de la tête, un fardeau. — Chant. — *Je suis chargé de présents, je m'asseois pour me reposer.*

N° 5. Le plat rempli au-dessus de la tête symbolise l'eau. — Chant. — *Je puis faire descendre l'eau d'en haut, du ciel et de la terre.*

N° 6. Figure humaine barrée. — Chant. — *J'ai fait ressembler à la mort un homme,* — IDEM, *une femme,* — IDEM, *un enfant.*

N° 7. Abondance de bien dénotée par le cercle autour de la tête : le carré indique une femme de midé. — Chant. — *A moi-même je me fais du bien, à moi-même.*

N° 8. L'attention dénotée par les lignes ondulées (toujours les saucisses de M. Petzholdt). — Chant. — *J'écoute les paroles de votre bouche, vous êtes un mauvais esprit.*

N° 9. Symbole de la lune (1). — Chant. — *Je brille pendant la nuit.*

N° 10. Les rayons de la tête indiquent un esprit, et la raquette en main un midé. — Chant. — *Je suis un esprit, ce que j'ai je le donne à vous dans vos cœurs.*

N° 11. Le cercle autour de la tête dénote l'influence qu'il a dans le ciel. — Chant. — *Quoique vous parliez mal de moi — c'est en haut que sont mes amis.*

N° 12. Le cercle autour de l'abdomen dénote l'abondance, profusion. — Chant. — *Maintenant elles mangeront, mes femmes! maintenant je les ferai manger.*

N° 13. — Une plume. — Chant. — *La plume, la plume, c'est le pouvoir.*

N° 14. — Un cœur percé d'une flèche. — Chant. — *Je tue ton cœur, homme.*

(1) Ce signe s'interprète au moins de trois manières, comme nous le verrons par la suite.

N° 15. Un oiseau. — Chant. — *Maintenant, je veux essayer mon oiseau, — autrefois il avait la puissance.*

N° 16. Manabozho assis. — Chant. — *Il est assis, le grand Manabozho, — son feu brûle pour toujours.*

N° 17. Une plante. — Chant. — *Je pense que vous enchantez avec le we-ne-ze-bu-oan.*

N° 18. Symbole d'une double tête de mort. — Chant. *Je viens d'en bas. — Je viens d'en haut, je vois l'Esprit, je vois les castors.*

N° 19. Un bon chasseur indiqué par un oiseau avec une tête de flèche. — Chant. — *Qui fait marcher le peuple vers les réjouissances? c'est moi.*

N° 20. Un cercle avec trois lignes horizontales et deux marques au nord et au sud en place des pôles. — Chant. — *Je puis faire passer sur terre le vent d'est.*

N° 21. — Un chien. — Chant. — *Avec mon medawin je puis tuer quoi que ce soit, même un chien.*

N° 22. Un serpent et un carré indiquant sa résidence en terre. — Chant. — *Voilà longtemps depuis que je suis allé dans la terre, vous êtes des esprits.*

N° 23. Un chevreuil. — Chant. — *Une bête! quelle est la bête qui appelle? c'est un chevreuil qui appelle.*

N° 24. Un ours. — Chant. — *J'ouvre ma peau de renard* (allusion sans doute aux sacs de médecine), *et le coup de mort doit s'en suivre.*

Comme vous devez être versé dans ce qui concerne les langues et coutumes des Indiens, je ne me suis pas permis d'ajouter entre parenthèses les mots français qui donneraient un sens complet et presque une suite aux couplets de la chanson; car vous savez que le langage indien est très-expressif, quoique laconique en même temps.

Le tableau B de la planche est le *fac-simile* d'un souvenir de l'expédition à la recherche des sources du Mississipi, il fut fait par les guides indiens sur une écorce de bouleau, pendant une nuit où l'expédition s'était égarée, et voici l'explication qu'en donne M. Schoolcraft. « Le n° 1 représente l'officier commandant les troupes de l'expédition. « Il est peint avec une épée pour indiquer son rang. Le n° 2 porte un « livre à la main pour dénoter qu'il est le secrétaire. Le n° 3 est « dessiné avec un marteau pour indiquer qu'il est minéralogiste. Les « n°s 4 et 5 sont des attachés, et 6 l'interprète. Le groupe de figures, « marqué 9, représente huit soldats d'infanterie; chacun était armé

« d'un fusil, comme on le voit nº 10. Le 15 signifie qu'ils avaient un « feu séparé, c'est-à-dire qu'ils mangeaient à part. Les figures 7 et 8 « représentent les deux guides chippeways; ce sont les deux seules « figures peintes sans le symbole distinctif d'un chapeau. *C'est un « symbole caractéristique généralement employé par les indiens pour « distinguer la race blanche de la rouge.* Fig. 12 et 13 représentent « une poule de prairie et une tortue verte, qui furent prises hier et man-« gées dans le camp. »

Mais comme le premier gamin venu pourrait interpréter cette inscription, revenons aux chansons qui sont plus embrouillées :

Pl. 9—A, représente un chant de guerre dont je donne la traduction, toujours d'après M. Schoolcraft, pour vous montrer que mes interprétations ne sont pas aussi arbitraires que vous le prétendez.

Pl. 9-A. CHANT DE GUERRE.

Nº 1. Un guerrier peint avec des ailes pour montrer son activité et sa volonté dans la marche. — Chant. — *Je désire avoir la vélocité de l'oiseau pour fondre sur l'ennemi.*

Nº 2. Il est représenté debout sous l'étoile du matin, qu'il a placée comme sentinelle et qui doit déterminer ses entreprises nocturnes. — Chant. — *Je regarde l'étoile du matin pour diriger mes pas.*

Nº 3. Il est dépeint debout au centre du ciel avec son casse-tête et sa raquette. — Chant. — *Je dévoue mon corps au combat.*

Nº 4. L'aigle, symbole du carnage, fait le tour du ciel. — Chant. — *Je prends courage dans le vol des aigles.*

Nº 5. Il s'imagine être tué dans le champ de bataille. — Chant. — *Bienheureux je suis d'être, ou je veux bien être au nombre des morts.*

Nº 6. Sous le symbole d'un esprit, dans le ciel il se console par la gloire posthume qu'il doit acquérir. — Chant. — *Car alors mon nom sera répété avec louange.*

Pl. 9—B. CHANT D'AMOUR.

N° 1. Le chanteur se croit investi d'un pouvoir magique pour charmer le sexe, il se regarde comme un monedo et se peint ainsi. — Chant. — *Ce sont ma forme et ma personne qui me rendent grand.*

N° 2. Il embellit cette idée par un pouvoir musical. — Chant. — *Écoute la voix de ma chanson, c'est ma voix.*

N° 3. Il dénote les effets de sa nécromancie. — Chant. — *Je me protége par de magiques vêtements.*

N° 4. Il dépeint l'intimité de leurs sentiments en joignant les deux corps par un seul bras. — Chant. — *Toutes pensées me sont connues, — rougis !*

N° 5. Il représente sa fiancée dans une île. — Chant. — *Je pourrais t'attirer ici, lors même que tu serais dans une île lointaine.*

N° 6. Sa fiancée est peinte endormie; il se vante de pouvoir atteindre son cœur par son art magique. — Chant. — *Lors même que tu serais dans un autre hémisphère.*

N° 7. Un cœur dans un cercle. — Chant. — *Je parle à ton cœur nu.*

Je vais terminer ce sujet en vous donnant l'interprétation, toujours du même auteur, de quelques autres signes symboliques ou représentatifs que vous trouverez peu ou pas du tout modifiés dans le « *Livre « des Sauvages,* » et qui pourront vous édifier sur la validité de vos assertions, pour peu que vous examiniez ces lignes sans parti pris d'avance et saus préjugé. Pl. 9. — c. n° 1. Devises arithméticales et chronologiques, N° 2 et 3, symbole, d'un corps décapité (ou mort). N° 4. Différentes représentations de la tête humaine. N° 5. Têtes de mort, symbolicalement éclipsées ou voilées. N° 6. Symbole d'un homme marchant pendant la nuit ou sous la lune. N° 7. Un esprit ou un homme éclairé d'en haut, ayant la tête du soleil. N° 8. Marque totémique du soleil. N° 9. La lune, quartier de sécheresse. N° 10. Tête d'homme avec les oreilles ouvertes à la conviction. N° 11. Une femme ailée. N° 12. Un Ouabino. N° 13, pl. 10. Oreilles écoutantes. N° 14. La mer (ce signe s'emploie fréquemment pour désigner des lacs

et l'eau en général). N° 15. Un esprit. N° 16. Un Américain symbolique. N° 17. Le soleil dans une attitude écoutante (le soleil est ordinairement l'emblème du Grand-Esprit). N° 18. Symbole du temps. N° 19. Grande médecine (grand mystère). N° 20. Un prophète céleste. N° 21. Symbole du pouvoir. N° 22. Un esprit du ciel bleu. N° 23. Le ciel. N° 24. Symbole de mort. N° 25. Un puissant midé. N° 26. Un canot rempli de guerriers. N° 27. Trois soleils sous le ciel et l'arc-en-ciel (trois journées de marche). N° 28. Le Dieu de l'herbe des Dacotas, avec une raquette dans une main, un arc-en-ciel dans l'autre et des éclairs sur sa tête. N° 29. Le Dieu de la guerre des Dacotas, avec une grosse raquette dans la main. N° 30. Wigwam et la viande dans la marmite. N° 31. Réunion de Ouabinos assis dans la loge. N° 32. Cercle domestique. N° 33, Un nécromancien remplissant le monde avec sa puissance, et son adresse. N° 34. Symbole du soleil. N° 35. Adresse médicinale. N° 36. Un mauvais esprit du ciel. N° 37. Puissance botanique. N° 38. Un chef. N° 39. Un grand guerrier: avec une main il saisit la terre, avec l'autre le ciel. N° 40. Un campement symbolique. N° 41. Flammes symboliques. N° 42. Une balle de marchandises. N° 43. Un canot de chasseurs. N° 44. Un loup-totem. N° 45. Le cœur humain symbolisé. N° 46. Un Ouabino assis, chantant.

J'espère, Messieurs, que ces exemples, ces citations et ces traductions vous suffiront pour vous prouver l'analogie parfaite des signes du « *Livre des Sauvages,* » avec ceux que l'on rencontre partout en Amérique, gravées sur les rochers ou peints sur les écorces d'arbres et les peaux de buffle. Comme dans les déserts américains il ne se trouve aucune académie des Beaux-Arts, pour définir les formes du corps humain, certaines tribus ou plutôt certains assistes sauvages se servent du triangle, d'autres du cercle ou de l'ovale, et d'autres enfin du carré pour représenter les parties principales du corps ; mais dans cette variété de formes on rencontre toujours l'unité de style, l'égalité de talent, ainsi qu'une incontestable parenté, qui nous prouvent que toutes ces figures carrées, pointues ou rondes sont de la même famille et sortent de la même école. Vous dites qu'elles appartiennent « au monde enfantin, » mais vous ne faites que répéter une de mes phrases, que vous auriez dû citer, et dans laquelle je dis, p. 48 de ma notice : « Les signes dont ils (les Indiens) se servaient pour ces sortes d'ins-

« criptions sont, pour la plupart, symboliques ; ils paraissent être à « peu près les mêmes que ceux employés par les différentes races de la « grande famille humaine, avant l'invention des signes phonétiques et « des caractères alphabétiques ; *ils ressemblent à ces desseins gros- « siers que les enfants tracent sur les murs avec du charbon ou de la « craie.* » Vous voyez bien, Messieurs, que vous ne m'apprenez rien de nouveau, et vous n'ignorez pas que s'il existe des hommes enfants, il existe également des peuples enfants sous bien des rapports. Aussi lorsque M. Noé vient nous dire que « Dans les images authentiques « (c'est-à-dire faites par les Peaux-Rouges), le regard le *plus superficiel* « découvre une activité artistique réelle (Gazette d'Augsbourg, « le 24 juillet) » On ne peut s'empêcher d'être pris d'un accès d'hilarité, car dans les dessins *authentiques*, que je viens de donner, et qu'on peut vérifier dans les ouvrages ci-dessus cités, je demande qu'on me réponde la main sur la conscience et franchement dans lesquels trouvez-vous une *activité artistique*. Il est vrai que les trois dessins iroquois, dont je parle dans ma notice, sont curieux et révèlent une connaissance assez exacte des formes extérieures ; mais parmi ces Indiens toujours en contact avec des hommes civilisés, il n'est pas étonnant qu'il s'en trouve de moins sauvages que les autres, il est même extraordinaire que le nombre des Peaux-Rouges civilisés soit si restreint, car autrefois on en instruisait même pour la prêtrise et pour répandre les lumières de l'Evangile au sein des tribus qui les avaient vu naître. Lors donc qu'on rencontrerait chez eux des Raphaëls, cela ne prouverait qu'une chose, c'est que ces Raphaëls seraient des exceptions, comme les dessins qui n'ont pas le caractère enfantin et primitif de nos planches ne sont que des exceptions.

Avant de passer à la traduction des inscriptions alphabétiques, citons d'abord les passages de mes adversaires qui m'attaquent sur ce sujet. M. Lalanne commence savamment le feu dans son article du 10 juillet en disant : « *On sait* qu'en général les Peaux-Rouges passent, à tort « ou à raison, pour n'être pas très-fort sur l'arithmétique. Je me suis « laissé dire que chez eux, les plus malins pouvaient compter jusqu'à « dix, grâce à leurs deux mains, et que même les individus d'une in- « telligence supérieure parvenaient dans les grandes occasions, à aller « jusqu'à vingt, grâce au moyen de leurs deux pieds. » Quand on se

laisse dire de pareilles absurdités, on peut les répéter dans un salon pour faire rire les dames, mais avant de produire ces niaiseries dans une discussion scientifique on devrait s'instruire sur ce sujet, afin de ne pas faire tomber sur soi le ridicule qu'on veut jeter sur autrui. Or Monsieur, si vous aviez ouvert un livre d'ethnologie américaine, vous auriez vu qu'en général, les Peaux-Rouges ont des termes pour désigner les nombres jusqu'à cent et même mille, et qu'au moyen de ces mots ils peuvent compter tout ce qu'ils veulent; vous auriez vu que toutes les tribus, même les Comanches (ce qu'on ignorait encore dernièrement) ont des mots pour compter jusqu'à dix, et qu'au moyen de ces mots répétés, ils peuvent compter comme nous, sans employer les pieds, ce qu'ils ne font jamais. « On comprendra donc, dites-vous « encore, qu'imbu de ce ridicule préjugé, j'ai été étrangement surpris « de voir le « *Livre des Sauvages* » rempli de chiffres arabes et même « romains de toutes dimensions. Je signalerai, entre autres, la pl. 44, « où je trouve écrit aussi lisiblement que possible 15 × 89535. » Il est dommage, Monsieur, que vous n'ayez pas ajouté, que pour trouver ce nombre vous avez tourné le livre à l'envers. Il est dommage que vous ne nous ayez pas dit sur quel monument ou dans quelle partie du monde vous avez vu des chiffres romains mêlés aux chiffres arabes dans la même inscription. Il est dommage enfin que vous ne nous ayez pas démontré que les signes dont vous parlez sont des chiffres arabes ou romains; car vous ne devriez pas ignorer, Monsieur, que si les badauds littéraires se contentent d'une critique qui ne prouve rien, elle ne peut nullement satisfaire les gens sérieux. Au sujet des inscriptions alphabétiques vous dites encore que j'aurais dû reconnaître « à « première vue que *toutes* ces inscriptions étaient en allemand (et « même, je crois, en *haut allemand*), et offraient, sauf deux ou trois « incomplètes ou illisibles, un sens très-clair, *l'orthographe et la langue* « *étant du reste*, comme on devait s'y attendre, *à l'avenant du dessin.* « M. l'abbé Domenech promet de nous en donner le déchiffrement « dans un travail spécial, nous allons essayer de lui faciliter sa tâche. « C'est à la *page* 38 qu'apparaît sa première inscription. »

Je remercie beaucoup M. Lalanne de sa complaisance, elle vient un peu tard, mais j'en profiterai tout de même; qu'il me permette seulement de lui faire remarquer le chiffre de la page qu'il indique : est-ce qu'il aurait pris les inscriptions des pages trente-trois et trente-six pour des chiffres arabes ou romains. Quant à ce qu'il prend pour du haut allemand, c'est purement un dialecte de la Souabe, comme le dit

très-bien M. Noé, qui doit s'y connaître en sa qualité de savant allemand.

M. Petzholdt ne craint pas de faire des aveux compromettants pour la thèse qu'il soutient, car, après avoir découvert trente et un mots allemands, que mes écoliers alsaciens ou badois de cinq ans auraient lu couramment, il dit : « *Ces mots paraissent servir d'explication,* « *quoique pour l'observateur la marche des idées ne soit pas claire* « *partout.* » Cette importante confession du savant allemand prouve du moins qu'il a cherché à se rendre compte du rapport des inscriptions avec les figures symboliques, et que ce rapport existe. Il ajoute : « Les noms Anna, Maria, Johannes, semblent appartenir aux figures « juxta-posées. On rencontre en outre... quelques autres preuves de « signes numériques arabes, soit en position droite, soit inverse « comme cela se trouve dans l'exercice de l'écriture des enfants. » L'auteur de ces lignes n'a pas vu de chiffres romains comme M. Lalanne. En constatant le rapport des inscriptions avec les figures, M. Petzholdt aurait dû reconnaître que ces figures avaient une signification, et je regrette qu'il n'ait pas tenté de la trouver ou qu'il ait refusé de faire ce travail.

La *Gazette d'Augsbourg*, en parlant de ces inscriptions qu'il qualifie de *mystérieuses*, dit : « On devrait cependant *prétendre* qu'un « tel Peau Rouge barbare, initié dans tous les mystères des esprits « supérieurs et inférieurs et dans tous les arts des *Ouabinos*, devrait se « servir, sinon des caractères indigènes *s'il y en a* (il ignore donc « qu'il n'y en a pas?) *au moins d'une langue native*, *par exemple*, « *du cherokée*, etc. Mais le bonhomme *explique tout son barbouillage* « par la langue honnête des Allemands, qui nous rappelle le dialecte « souabien. » Eh bien ! j'espère que voilà un raisonnement; comme les Cherokees ont des caractères alphabétiques ou plutôt syllabiques, il fallait que l'auteur du manuscrit inventât des caractères *quelconque* pour s'exprimer dans *n'importe* quelle langue, pourvu que ce fût de l'indien. On ne sait vraiment d'où peut sortir une pareille logique. Mais M. Noé est aussi poli que son langage est admirable, et pour conclure il ajoute : « Pour que M. l'abbé ne pense pas qu'il faille « un certain esprit superfin pour déchiffrer ces mots allemands, je le « prie de s'adresser au premier ouvrier tailleur du faubourg Saint-« Antoine, qui le satisfera. » L'idée est jolie, mais que M. Noé me permette de lui demander pourquoi ces inscriptions étant aussi faciles, ni lui, ni aucun de ses compatriotes n'a pu les déchiffrer toutes ; et

qu'ils me laissent le soin de le faire? Est-ce qu'ils auraient besoin du tailleur? Ces inscriptions sont si faciles, que MM. Petzholdt, Noé, Lalanne, et un docteur allemand que j'appelerai le docteur X (1), parce que j'ignore son nom, ne s'accordent pas sur leurs interprétations. Avant de démontrer toutes ces contradictions et ces omissions volontaires ou non, je dois consigner ici ma notice sur les inscriptions alphabétiques, que j'avais préparée pour l'impression, dès le mois d'avril, et que mon éditeur n'a pas voulu publier, ainsi que la *Revue orientale* et *américaine*, qui l'a gardée *trois mois* dans ses portefeuilles. La loyauté que j'apporte dans cette discussion me fait un devoir de ne rien y changer; ce ne sera que lorsque j'arriverai aux inscriptions elles-mêmes que j'y ajouterai l'interprétation de mes adversaires, pour les comparer à la mienne, quand elles ne s'accorderont pas.

Notice sur les inscriptions alphabétiques du « Manuscrit américain. »

Dans notre notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, qui précède le *manuscrit pictographique américain*, nous disions, en parlant des inscriptions alphabétiques contenues dans ce livre, que pour ne pas émettre légèrement une assertion prématurée, nous préférions nous abstenir de toute dissertation sur ce sujet, et renvoyer à plus tard une étude approfondie de ces inscriptions. Cette étude, nous l'avons faite, et, reconnaissant l'impossibilité de donner un sens à toutes les inscriptions, nous publions notre travail tel qu'il est, espérant qu'un jour quelque philologue allemand complétera notre traduction.

Les inscriptions alphabétiques ne modifient nullement notre interprétation, traitée trop facilement *d'arbitraire* (2), par des personnes d'un haut mérite, mais ignorant l'art graphique des Peaux-Rouges. Il a même été publié que sous le point de vue archéologique, le « *Livre* « *des sauvages* inspirait bien moins d'intérêt, qu'une foule d'autres

(1) Ce docteur, que je ne connais pas, sur la demande d'un de mes amis, a lu trente-une inscriptions, qu'il a consignées sur un morceau de papier.

(2) Allusion au rapport de la Société géographique de Paris, dans un des *bulletins* du commencement de l'année 1861.

« *inscriptions analogues gravées sur les rochers* en Amérique. » Nous étant particulièrement occupé de l'idéographie indienne, nous répéterons ici, qu'en général, les inscriptions auxquelles on fait allusion sont fort laconiques, quoique nombreuses, et d'une valeur historique très secondaire; car elles ne se rapportent pour la plupart qu'à des récits de chasse, à des combats, ainsi qu'aux traits les plus saillants de la vie des guerriers fameux.

Le *Livre des sauvages*, nous présente au contraire 228 pages de curieux détails sur les superstitions, les croyances, les initiations mystérieuses et les coutumes des Indiens, mises en contraste avec nos dogmes religieux, l'abrégé de notre histoire sacrée et l'introduction du christianisme dans la Nouvelle-France. Ce tableau représentatif et symbolique nous rappelle ce qu'on voyait au moyen âge dans ces tableaux chronologiques, commençant à la création du monde, et finissant à la venue du Messie. Sous ce point de vue seulement, le manuscrit offrirait un intérêt d'autant plus grand, que c'est le seul monument de ce genre connu de nos jours. Ce livre confirme encore davantage l'assertion du célèbre M. Schoolcraft, lorsqu'il dit, que l'idéographie indienne de ces vastes régions n'a pas fait un pas vers un perfectionnement quelconque depuis deux mille ans. En effet les Peaux-Rouges de l'époque anté-colombienne représentaient exactement leurs idées de la même manière que le font encore les tribus dont nous parlons, dans notre ouvrage sur les grands déserts du Nouveau-Monde.

Pour nous refuser un honneur, qui ne nous a jamais été fait, la critique a déclaré que nous n'étions pas le premier ayant traité longuement la question des hiéroglyphes indiens, et que MM. Aubin, de Humboldt et Kingsborough en avaient parlé avant nous. En nous attaquant ainsi, l'on s'est maladroitement rendu coupable d'une confusion regrettable, que nous devons rectifier. MM. Kingsborough, de Humboldt, Aubin, et plusieurs savants ecclésiastiques ou laïques des dix-septième et dix-huitième siècles, ont beaucoup parlés de l'écriture mexicaine, mais ils n'ont pas dit un mot de la pictographie des Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, avec laquelle cette écriture n'a pas plus de ressemblance qu'avec les hiéroglyphes égyptiens. On a donc eu tort de confondre la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains avec la peinture purement symbolique et représentative des Peaux-Rouges. Les divers travaux faits sur ces sujets diffèrent donc essentiellement les uns des autres.

Quant aux caractères alphabétiques du *Livre des Sauvages*, nous croyons qu'ils ont été tracés par la même main qui a crayonné les signes symboliques. Nous avons dû conclure de cette remarque, que le manuscrit est l'œuvre d'un chef de tribu instruit par un missionnaire allemand, ou celle d'un vieux sachem d'origine souabe. Ces deux hypothèses paraissent également probables. Dans la première, l'Indien se serait servi des mots allemands, dans les relations purement historiques, comme d'un complément ou de légendes explicatives, que les signes symboliques pouvaient difficilement remplacer. Dans la seconde hypothèse, par laquelle nous pouvons attribuer le manuscrit à un chef d'origine souabe, nous devons d'abord faire remarquer qu'il existe encore de nos jours bien des chefs indiens d'origine mexicaine, française ou saxonne ; il n'est donc pas étonnant de voir un souabe (dont le caractère nomade est un trait saillant de la nation), parvenir à cette dignité. Dans mon ouvrage publié à Londres l'année dernière, intitulé : *Seven years residence in the great deserts of north America* (1). Je dis que souvent les prisonniers de guerre sont adoptés par les mères ou les veuves des Indiens morts dans les expéditions guerrières, et que ces prisonniers prennent dans le cercle de famille le rang, le titre et la place des défunts. Mais ce n'est pas seulement à cette coutume bizarre que nous devons de rencontrer des hommes d'origine blanche, dans les sommités indiennes ; les trappeurs, les chasseurs, les enfants volés, et bien des individus à caractère excentrique, se font ou deviennent sauvages soit volontairement, soit accidentellement, et finissent par acquérir dans la tribu, au milieu de laquelle ils se trouvent, un pouvoir considérable, qu'ils doivent à leur courage ou bien à leur intelligence, et que leur facilitent singulièrement les facultés inhérentes aux races européennes.

Nous croyons que l'auteur du manuscrit, dans ce cas là, aurait été adopté encore jeune, que par conséquent il avait eu tout le loisir de s'initier à l'idéographie et aux coutumes indiennes, et qu'il suppléait par des caractères grossiers et d'homme illettré à la pénurie des signes symboliques, toutes les fois que son sujet demandait des détails d'idées ou des noms propres, qu'il ne pouvait spécifier qu'au moyen de l'écriture cursive. Nous pensons en outre que l'auteur a composé ce manuscrit dans l'intention de montrer à ses frères adoptifs l'horreur de leurs cou-

(1) L'édition française n'avait pas encore paru lorsque je remis cette Notice à mon éditeur et à la *Revue Orientale et Américaine.*

tumes mystiques ou secrètes, mises en parallèle avecl es enseignements religieux des chrétiens La partie purement historique étant assez limitée, il fallait donc que le but de cet ouvrage fût instructif; mais nous sommes loin de nier que ce travail n'eût été entrepris pour se rappeler simplement quelques souvenirs historiques et bibliques, et consigner en même temps dans ce long recueil les éléments des mystérieuses cérémonies des Indiens, leur théogonie et leurs secrètes associations.

Telles sont les explications que nous devions donner avant de faire la nomenclature des *soixante* inscriptions alphabétiques intercallées dans les 228 pages du manuscrit (1).

P. 33. Le mot n'a pas de sens; on lit DUEIN; en intercallant un R, peut-être oublié, on pourrait lire THOERIN, qui veut dire *insensés*. Le D, est en effet souvent employé pour le TH, dans l'écriture des classes illettrées allemandes, à cause de leur ressemblance phonétique. Ce mot, du reste, s'applique très-bien aux figures de cette page et des précédentes, à cause de l'inconvenance des actes auxquels se livrent parfois es Indiens. — MM. Noé, Petzholdt et Lalanne, n'ayant pas de *ailleur* à leur disposition n'ont pas déchiffré ce mot. — Le docteur X, a lu DARIN (*dedans*).

P. 36. On lit ERD, sans doute pour ERDE *la terre*, car la dernière partie de ce mot est cachée dans les plis du livre. Les signes symboliques de cette page représentant l'emblème des nuages ou de la pluie; nous trouvons plusieurs sens à donner à ces figures pour les faire concorder avec le mot allemand. L'avant-dernière figure de cette page porte l'emblème de la puissance productrice; il tient au bras le symbole de l'eau et derrière lui se trouve une tente surmontée d'une croix, symbole du christianisme. Ceci nous engage donc à croire que l'auteur a voulu représenter un chrétien ayant la puissance de féconder la terre en obtenant de la pluie, par le secours de sa religion. — Aucun de mes adversaires n'a pu déchiffrer ces trois lettres.

P. 38. Nous lisons DRUZ pour TRUTZ ou TROTZ, *courroux*, *bouderie*, *inflexible fierté*, entre deux Indiens qui ont la poitrine rayée et un

(1) Pour abréger la discussion, je ne citerai mes commentaires que lorsqu'ils seront nécessaires pour indiquer le rapport des mots avec les signes symboliques.

cœur dans la main. Les deux cœurs sont tournés vers un esprit (1re fig. 1re ligne). Ces rayures longitudinales de la poitrine expriment qu'elles ont été ouvertes pour en arracher le symbole de l'amour et l'offrir au Grand-Esprit pour calmer son courroux et se le rendre propice. — M. Lalanne, qui est très-fort en *haut allemand*, voit TREUZ, soit TREU, fidèle, dans DRUZ ; dans les deux cas il ajoute un E qui n'y est pas, et dans le second il retranche le Z qui s'y trouve. — M. Noé, lit BREZ, en changeant le D en T et l'U en E, puis il ajoute : « pas clair. » Est-ce qu'il n'y avait pas à Augsbourg des tailleurs à consulter? Le docteur X, a lu GE (sous entendu) DREG, *il porte*. M. Petzholdt, n'a rien lu.

P. 42. Nous lisons WUESSD, pour WUEST, *dissolu, débauché, méchant*. Le chapitre auquel appartient cette page étant incomplet, il s'ensuit que l'intelligence du sujet est d'une grande difficulté. On pourrait croire qu'il s'agit ici d'une partie de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que ce mot s'applique à Ponce-Pilate, qui serait alors représenté par la figure au pouvoir suprême, placée au-dessus de l'homme attaché à la colonne; mais rien ne s'oppose à ce que l'interprétation soit limitée à la reproduction d'une de ces scènes mystiques ou de cruautés si communes parmi les peuplades américaines. — Aucun de mes adversaires n'a vu ce mot : mais le docteur X, a remplacé l'E par un R et lit WURST, saucisse.

P. 47. Le mot ANNA est écrit très-lisiblement en toutes lettres ; mais comme plus de la moitié de cette page est déchirée, il est impossible de deviner pourquoi ce nom se trouve placé là. — Il est inutile d'ajouter que tous les savants étrangers et français et même l'*Athenæum* ont lu ce nom.

P. 55. Nous lisons le mot GERN, *volontiers*, ayant un sens d'acquiescement à une action qui s'est faite ou va se faire, mais que nous n'osons pas spécifier. — Tous mes adversaires ont également lu ce mot !

P. 63. Le nom de MARIA, paraît ici pour la première fois ; il est placé au dessous de deux figures, dont l'une représente un animal totémique du sexe féminin, et l'autre un génie. Il est indubitable qu'il s'agit d'une histoire ayant rapport à ce nom propre. — Mes aimables juges ont savamment lu ce nom.

P. 64. Dans cette page on lit le mot AN, coupé par le pli du livre, qui empêche de lire la suite, puis au dessous d'un morceau de papier collé plus bas sur des signes symboliques on lit le mot WERTT. Le

premier peut se traduire par ANNA ou EVA et se rapporter à la quatrième figure de la page, et le second nous paraît plutôt venir de WIRD WERDEN, *naître, devenir*, que signifier tout simplement WERTH, *valeur*. En lisant WERD pour WERTH, nous pourrions interpréter cette page soit dans un sens biblique, soit par l'histoire d'une héroïne célèbre à cette époque parmi les tribus indiennes. — M. Lalanne dit à ce sujet : « C'est tout seul que je déchiffre GERN, *volontiers*, AN-WERTH « ou peut-être AN-WERP, *anvers*, ce qui nous mettrait un peu loin du « Canada et des Peaux-Rouges. » C'est naïf, mais je lui ferai remarquer que si, grâce à l'euphonie, on peut prendre parfois le D pour un T en allemand, on ne prend jamais le T simple ou double pour un P. — Quant aux docteurs allemands, ils n'ont pas jugé à propos d'interpréter ces deux mots.

P. 69. Le mot NICHT, *rien*, *négation*, en partie effacé, a été refait sur un morceau de papier portant des signes hiéroglyphiques ajoutés. — M. Lalanne l'a traduit par *pas*; le docteur X par *non*, et les docteurs Petzholdt et Noé le citent sans commentaire.

P. 70 et 71. Dans ces deux pages le mot SSBOTT est répété trois fois et veut dire *moquerie, raillerie* en changeant le B en P,. Mais s'il nous était permis de traduire ce mot librement et avec les sous-entendus fréquemment employés parmi les personnes illettrées, nous lirions (DA)ss (GE)BOTT, cette prière. Je suis d'autant plus incliné à prendre cette traduction que je suis persuadé que la seconde lettre de ce mot est un B, comme nous le voyons p. 148, dans le mot BEI GOTT, et que le commencement du mot est peut-être caché sous l'ajouture qui sert à effacer une inscription dont je n'ai pu reconnaître la nature. D'après les figures du livre, le mot *moquerie*, n'a aucun rapport avec ces figures, tandis que celui de *prière* en a beaucoup ; car nous voyons dans ces pages 70 et 71, l'effet de la prière, représentée par la puissance qu'elle donne à ceux qui la pratiquent et symbolisée par les appendices attachés aux figures de ces deux pages.—M. Lalanne a lu « BLOT pour BLUT, *sang*. » Les deux ss deviennent maintenant pour lui un B, et le P ou le B deviennent un B, et le double T un T simple. Voilà des caractères bien élastiques. Les docteurs X et Petzholdt ont lu comme nous SSBOTT, qu'ils traduisent par SPOTT, *moquerie*. — M. Noé lit tout simplement SPOTT.

P. 90. Nous lisons deux fois le mot WILL, *vouloir, volonté*, mais ils sont légèrement tronqués par le pli du livre ; il se peut donc que le mot ne soit pas achevé tel qu'il est, et qu'on puisse en lire un autre.— MM. Lalanne et Noé ne le citent pas. Le docteur X pense qu'on

peut lire WILL, *volonté*, et WILL, abrégé de WILHELM, *Guillaume*.

P. 99. On lit GEBAUTT, *construit*, édifié, ou GEBANTT, exilé ; la barre du T, qui n'est pas représentée dans le livre, est très-effacée sur l'original, mais elle est pourtant visible. Il suffit de bien examiner les pages 98 et 99 pour se convaincre que ces deux interprétations peuvent se rapporter aux figures représentatives ; car le mot GEBAUT pris substantivement veut dire commandement. — Mes contradicteurs n'en parlent pas, et le docteur X lit GELAUF, part. passé de LAUFEN, *courir* ; mais il n'est pas possible de prendre le B pour un L et le T pour un F.

P. 105. L'inscription de cette page porte IOHANNES-VATDER UNSSER, *Jean notre père*. — Naturellement ces mots étant très-intelligibles, je les trouve dans toutes les pages de mes adversaires. Le docteur X, seul y a trouvé la traduction suivante : *Jean le poisson*.

P. 106. Nous lisons le mot PROPHÈTE, qui n'a pas besoin de traduction et se rapporte naturellement au personnage directement au-dessus, qui communique ses dons aux trois petites figures peintes en rouge. — Mes adversaires n'ont pas su déchiffrer ce mot. Le docteur X est moins embarrassé, il prend le premier signe pour un G, il en fait ensuite SS, et lit GROSS HUT, *grand chapeau*.

P. 108. L'inscription de cette page est illisible ; le monosyllabe SCHAM, *honte*, qu'on lit, n'est que le commencement d'un mot tronqué par le pli du livre et des signes méconnaissables. — MM. Noé, Petzholdt et Lalanne se sont empressés de ne pas en parler, à cause des difficultés qu'elle présentait.

P. 110. Nous lisons BEDREGEN, sans doute pour BETRUEGEN, *trompé*. La dernière lettre est à moitié prise dans le pli du livre. M. Lalanne lit BETREGER pour BETRIEGER, trompeur. MM. Petzholdt et Noé lisent BEDREGER pour BETRUEGER, et le docteur X traduit comme nous.

P. 113. Nous lisons le mot WILL, déjà expliqué.

P. 117. On lit le mot LIF, qui peut se traduire par *il a couru*. — Ce mot est également passé sous silence chez nos contradicteurs.

P. 119. Trois inscriptions occupent cette page. La première, HONIG, *miel ;* la seconde se compose du monosylabe POND, auquel je ne connais aucune signification en allemand, quoiqu'il en ait en anglais, ainsi que plusieurs autres mots de ce manuscrit, qui appartiennent indifféremment aux deux langues ; la troisième, HONIGROSS, qui veut peut-être dire *ruche*, quoique ROSS se traduise par *cheval*. Il se pour-

rait en effet que des ruches fussent symbolisées par les trois carrés et les deux triangles contenant des points. Cette page et les précédentes, depuis le commencement du chapitre, indiquent, comme nous l'avons déjà remarqué, un pays fertile, abondant en ressources naturelles, et le miel sauvage n'est pas une des moindres richesses de l'Indien. M. Lalanne se tait sur ces trois inscriptions; MM. Noé et Petzholdt ne parlent que de la première, ainsi que l'*Athenæum*, et le docteur X traduit la dernière par : *pain d'épice en forme de cheval*.

P. 120. Nous lisons les mots EICHEN SCHAEDLECH, pour SCHAEDLICH, *chênes nuisibles*. Les signes symboliques de cette page nous font supposer que cette inscription peut s'interpréter dans un double sens; savoir, que les arbres dont il est ici fait mention sont dangereux à cause du terrain humide ou fiévreux qui les entoure, ou bien parce que c'est un endroit fréquenté par des personnes hostiles et méchantes. M. Noé lit RIECHEN SCHAEDLICH (en ajoutant un R, qui ne se trouve pas dans l'inscription), ce qui veut dire *sentir mauvais*. — M. Petzholdt, à son tour, prend l'E pour un R, et lit RICHEN. Le docteur X n'en parle pas, et M. Lalanne s'accorde avec nous.

P. 121. Le bas de cette page est très-embrouillé, car l'inscription commence avec une lettre qui ne se retrouve nulle part, et qui paraît incomplète : on lit ensuite ERDE RND, auquel je n'ai trouvé aucun sens, même en supposant que cette première lettre soit un U, un N ou un V. C'est en vain que j'ai cherché ce mot parmi les docteurs allemands et M. Lalanne; pour celui-là, comme pour tant d'autres, ils ont préféré me renvoyer au tailleur que de l'expliquer eux-mêmes.

P. 122. On lit EBEL, pour UEBELL, *mauvais;* ce mot peut se rapporter aux productions du pays dont on en voit de grossiers symboles dans les figures au-dessus. — Silence général sur ce mot.

P. 123. On lit HONIG, déjà traduit.

P. 125. WOHR pour WAHR, *vrai*, allusion faite probablement à la sincérité d'un acte qui se passe entre les deux personnages crayonnés à droite de l'inscription. — Le docteur X, qui seul en parle, lit WORT, parole, en laissant de côté l'H et mettant un T à la fin.

P. 126. Nous lisons LESSDE WORD, pour LETSTE WORT, *dernière parole*. Le mot LESSDE ne paraît pas fini, une autre lettre le suit, probablement un S, à moitié disparue dans les plis du livre. — Les docteurs allemands n'en parlent pas, et M. Lalanne traduit comme nous.

P. 127. On lit VERRADEN pour VERRATHEN, *trahir*, ou VERRATH,

trahison. Ces mots, comme plusieurs déjà cités et d'autres que nous citerons plus loin, sont de vrais légendes sans lesquelles la plupart des scènes symboliquement représentées au-dessus resteraient très-obscures. — Personne n'a signalé ce mot.

P. 131. Le mot WINIGER pour WENIGER, *moins*, de cette page, est sans doute mis sous le deuxième groupe pour désigner qu'il était moins considérable que celui de dessus. — Ce mot est reconnu par tous mes adversaires allemands.

P. 132. Nous pensons que le mot HOREN doit se lire HOEREN, *entendre*, car il s'agit ici de l'explication symbolique de la doctrine chrétienne par les missionnaires arrivés sur les navires (p. 132), ou par l'auteur du manuscrit. Certains appendices auriculaires, symboles de l'attention et de l'entendement, ajoutés à plusieurs figures de ce chapitre, nous font embrasser cette opinion. — MM. Petzholdt et Noé, sans doute embarrassés par ce mot, ne l'ont pas cité. Le docteur X le traduit par *écoutez*, et M. Lalanne par HUREN, qu'il ne traduit pas.

P. 135. Le mot GEWUSSD pour GEWUSST, *connu, compris*, se rapporte indubitablement à l'enseignement dont nous venons de parler.— MM. Petzholdt et Noé l'ont lu comme nous, M. Lalanne ne le cite pas et le docteur X a vu GO pour GROSS et WURST pour WUSST, *grosse saucisse.* C'est vraiment admirable !

P. 143. MARIA, déjà nommé.

P. 144. L'inscription de cette page est incomplète. On lit d'abord WUEST, *mauvais, méchant, débauché*, et le mot MNA, mot sioux, qui sans préfixe ou suffixe veut dire le fruit de l'aubépine. Comme un mot sioux ne doit rien avoir à faire ici, nous croyions que les lettres ont été interverties par inadvertance et qu'il fallait lire MAN, *homme, méchant homme*; mais après avoir attentivement examiné l'original nous nous sommes aperçu que ces trois lettres faisaient partie d'un mot plus long, que nous n'avons pu déchiffrer. — M. Lalanne se tait sur ce mot et les trois docteurs allemands changent l'E en R et lisent WURST, *saucisse*, ainsi que *l'Athenæum* de Londres. En mettant toujours ce comestible dans mon livre, ces Messieurs commencent à devenir monotone ; de grâce qu'ils y mettent, une bonne fois, de la choucroûte pour changer, et n'en parlons plus.

P. 145. Le mot FASSDTTAG pour FASTTAG, *jour de jeûne*, est sans doute placé ici à titre de réminiscence ou bien encore à titre d'instruction ou de précepte. — M. Lalanne le traduit tout simplement par *jeûne*, ne tenant nul compte de TAG, *jour*. Le docteur X, le traduit

par *carême*. MM. Petzholdt l'interprète comme nous, ainsi que l'*Athæneum*, puis il ajoute en parlant de ce mot : « On voit trois personnes, « chacune avec les anneaux (de pain) dans les mains, tels qu'ils sont « usités pendant le carême. » M. Noé dit sur le même sujet : « une « paire de figures tiennent un pain, » le *bretzel* du carême.

P. 146. L'inscription de cette page est fort obscure : voici quels sont les caractères dont elle se compose AN VERGELPT, peut être le P, mal écrit, doit-il être pris pour S mal placé, et doit-on lire AN VERGELT'S. En lisant ainsi et prenant AN pour l'abréviation d'un nom propre nous aurions *an le récompense*. M. Noé lit AN VERGELT (UNG), il ajoute la syllabe UNG pour faire le mot *récompense*, mais il n'explique pas le préfixe ou substantif AN. Le docteur X.. et MM. Lalanne et Petzholdt n'en parlent pas.

P. 147. Nous lisons dans cette page les mots HASS, *la haine*, et DENAND, qui doit être sans doute un mot souabe ou patois, pour signifier TOEDTET, *tue* ou quelque chose d'approchant dans ce sens. Le docteur X.., M. Lalanne et M. Petzholdt n'ont lu pour leur plus grande commodité que le mot HASS, qui est en haut de la page. et M. Noé lit ainsi : HASST ENAND pour EINANDER, *une autre haine* ; c'est possible, mais je ne le crois pas, car les deux mots sont trop séparés et trop distincts pour admettre cette interprétation.

P. 148. On lit d'abord BEI GOTT, *par Dieu*, puis GOTT MEIN ZEUGE, *Dieu mon témoin* ou *soit mon témoin*, exclamation qu'explique la pose de la figure au dessus. MM. Lalanne, Petzholdt, le docteur X.., et l'*Athæneum* ont interprété ces inscriptions comme nous. M. Noé ne les mentionne pas.

P. 149. Nous lisons d'abord sur cette page SO WOHR (pour WAHR) ALS GOTT, *aussi vrai que Dieu*. Nous croyons que ces mots indiquent un serment et non pas un juron. L'inscription suivante est moins claire. On lit GNAT RE CHGOTTES : comme il y a beaucoup de place entre le RE et le CH, nous croyons qu'on doit y placer un I soit oublié, soit effacé par le temps; alors nous aurions GNAT pour GNADE, *grâce*, RE(I)CH, *royaume*, *règne*, GOTTES, *de Dieu* (règne de la grâce de Dieu. Cette légende est corroborée par les pages suivantes, qui représentent les effets de la grâce dans le cœur des chrétiens fidèles; car si nous avons dit dans notre notice (p. 109), qu'il s'agissait ici d'un *homme-médecine* et d'un *midé* inspiré par un pouvoir autre que le sien, et possédant toutes les qualités et toutes les facultés d'un être supérieur, il n'est nullement besoin de changer *l'homme-médecine* en un mission-

naire ni le *midé* en un chrétien pour rendre notre première interprétation plus exacte ; tout homme supérieur est un *homme-médecine* pour un Indien, et tout *midé* peut-être un néophyte ; l'un enseignant les effets de la grâce, et l'autre écoutant les instructions de la nouvelle doctrine. M. Petzholdt n'a rien vu de cette inscription, et M. Lalanne, toujours fort en *haut allemand*, ajoute, après avoir traduit la première inscription, qu'il se trouve au bas de cette page : « encore des mots mutilés ou inachevés. » Vraiment, je commence à croire qu'il ne m'aurait pas beaucoup aidé dans ma traduction. M. Noé lit *gnadreich gottes*, mais il ne donne aucune explication. Le docteur X a traduit comme nous.

P. 159. Le Mot GEWALD pour GEWALT, *puissance, violence, force supérieure*, est inscrit au bas de cette page. Ce mot s'accorde parfaitement avec la forme et l'arrangement des figures placées au dessus. A part M. Petzholdt, qui ne le cite pas, je me trouve en cela d'accord avec tous mes adversaires, comme pour les mots *Anna, Maria* et autres aussi lisibles.

P. 164. En haut de la page on lit le mot GRUND, *base, fond, cause, motif*, et le mot FEIRDAG pour FEIERTAG, *jour de fête*, est au bas. — Sur le premier mot tous mes adversaires se taisent ; sur le second nous sommes tous d'accord.

P. 168. Nous lisons ici le mot EIGER, dont nous ignorons le sens ; EIGEN, veut dire *appartenant*, mais l'R étant bien formé, il n'est pas possible de s'y méprendre. — Le tailleur de M. Noé aurait bien dû nous renseigner sur cela ; car il est inutile d'ajouter que les docteurs allemands, comme M. Lalanne, renferment ce mot dans un prudent silence.

P. 171. Le mot HEILIG se lit au bas de cette page, et peut signifier *pur, saint, sacré ;* il est hors de doute qu'il s'applique ici au culte catholique ; peut-être aux sept dons du Saint-Esprit, ou bien aux sept sacrements, comme les deux cercles de cette page et les cinq de la suivante l'indiquent. — Sur ce point accord général, quoique M. Lalanne l'ait oublié.

P. 177. Nous lisons NICHT WOHL, *pas bien*. Accord parfait comme ci-dessus.

P. 179. On lit en deux lignes HEI-CH, sans doute LI a été effacé ou perdu dans l'esprit de l'auteur, et l'on doit lire HEILIG comme à la p. 171. — De ce mot personne n'en parle.

P. 180. Au milieu de cette page on lit HEILIG SACHE, *chose sainte ;* ces inscriptions s'expliquent par la nature des figures qui sont auprès

d'elles, et des pages de ce chapitre qui traite exclusivement des choses religieuses. — Encore ici je m'accorde avec tous mes contradicteurs.

P. 189. L'inscription de cette page porte le mot GEORDHL, qu'on peut traduire par *jugé*, *sentencié*. Parmi les signes représentatifs de cette page on voit du feu, une espèce de potence avec des clous, et la raquette au bout d'un bâton, qui sert à faire sécher la peau du scalp ; plus haut le squelette d'un mort. Nous croyons donc que notre interprétation est justifiée par ces signes symboliques. — Il est inutile de dire que ce mot offrait trop de difficultés pour être traduit par mes adversaires : le docteur X seul en fait mention ; il a lu GEHOERD, *il appartient*, *appartenu*, qui ne trouve aucune application ici.

P. 196. Cette page contient plusieurs inscriptions presque impossibles à déchiffrer, et nous ne pouvons y donner aucun sens, même en nous fondant sur les signes symboliques, qui nous représentent un souvenir tragique. Voici les caractères de cette inscription : HASS-G-DRAG-OSE-LL-OEPELLDA : nous pouvons ajouter S, qu'on aperçoit à peine à cause du pli du livre qui le cache. Nous avons d'abord HASS, *la haine ;* puis GDRAG, qui ne signifie rien, à moins de lire GETRAGEN (l'E et l'N étant peut-être pris dans les plis du livre, comme je le crois), *porté*, *soutenu ;* quant au reste, OSELL-OEPELL DASS, nous n'y comprenons rien, si ce n'est le mot SELL pour SEELE, *âme*, et DAS, nominatif et accusatif neutre de l'article DER, *le*. — MM. Petzholdt et Noé s'en sont tiré en ne mettant que la partie suivante de l'inscription LL-OEPELL DAS, qu'ils lisent : « LLOEFEL DAS (DAS SIND LOEFEL). » *ce sont des cuillères.* Mais outre que cette manière de tronquer les mots n'est pas admissible, il reste encore plusieurs autres difficultés à trancher ; d'abord c'est de savoir pourquoi l'on retranche de cette inscription les caractères OSSE, et pourquoi l'on fait du P deux F, que l'auteur trace toujours d'une manière très-distincte, comme on peut s'en convaincre par le mot LIF, p. 117 et 124. Cependant nous ne nions pas absolument l'interprétation arbitraire de ce mot par mes savants adversaires, car il est possible que dans l'ancien allemand l'on écrivait LOEPEL pour L'OEFEL. M. Lalanne a préféré ne pas se compromettre en donnant son opinion sur cette inscription, et le docteur X y trouve les mots *pantalon*, *boîte* et *rose*?

P. 198. Nous lisons les mots UNSCHULDIG, *innocent*, *inoccmment* et WISS, abréviation de GEWISS, *certainement*.—M. Lalanne croit que WISS vient de WEISE, qui veut dire, *manière*, *façon*, *usage*. M. Petzholdt,

naturellement ne met pas ce mot. M. Noé le fait venir comme nous de GEWISS, et le d[r] X le tire de WISSEN, *savoir.*

P. 199. Le bas de cette page contient les mots suivants : WILL NACHNAMEN, pour NACHAHMEN, *il veut imiter.* Il est possible que l'A de NACH soit un O, comme dans l'inscription suivante ; mais nous avons vu dans WAHR, écrit WOHR, que l'auteur confondait parfois ces deux lettres. Le d[r] X croit qu'il faut lire NACHNEHMEN, *prendre;* cela se peut ; MM. Lalanne, Petzholdt et Noé n'en parlent pas.

P. 200. Nous lisons NOCHNAMENE GUED pour GUT, *bien* (*bien imité);* NOCHNAMENE n'étant qu'une répétition de l'inscripiion précédente. Tous mes adversaires ont oublié ce mot.

P. 202. L'inscription de cette page est moins claire ; elle peut néanmoins s'interpréter sans de grands efforts d'imagination. On lit d'abord SCHEILM, qui n'est autre que SCHELM, *fripon*, et DISE pour DIESE, *ceux-ci.* Le d[r] X, le seul qui parle de ce mot, a lu PFEIFEN, *sifflant.*

P. 210. Nous lisons à la page 210 les mots WUESD WORD, pour WUEST WORT, *mauvaise, horrible* ou *détestable parole.* — M. Lalanne ne cite pas ces mots ; M. Noé n'a pas osé mettre de la saucisse ici comme il en a mis à la page 44, et je ne sais pourquoi, car les lettres sont très-lisibles et parfaitement les mêmes dans les deux inscriptions ; mais sans doute il voulait tout simplement faire rire ses lecteurs tout en les mystifiant par une bévue : quant à M. Petzholdt il n'a pas manqué d'y revoir sa saucisse chérie ; le d[r] X a fait de même, quant au mot de WORT, il l'interprète par *parole* ou *est devenu;* c'est à dire *il est devenu saucisse*, ou *saucisson*, si le lecteur préfère employer le masculin. Il me semble que mes savants juges devraient être fatigués de trouver toujours de la saucisse sous leurs yeux, sous leur plume et sur leurs lèvres ; mais « des goûts et des couleurs on ne dispute pas. »

Au bas de la page on lit ZORNIG, *irrité, courroucé*, et GESSTELD pour GESTELLT, *représenté, placé ;* c'est-à-dire *représenté courroucé*, ce qui doit s'appliquer à la première figure humaine de cette page. MM. Noé, Petzholdt et Lalanne l'ont à peu près traduit comme nous ; mais le d[r] X a lu le mot *patience*, je ne sais guère comment.

P. 212. Nous lisons le mot SPOTTLICHE pour SPOTTISCH, *moqueur, ironique.* Le d[r] X seul a traduit ce mot comme nous. MM. Lalanne, Petzholdt et Noé l'ont sans doute oublié, car ils n'en parlent pas.

P. 224. En haut de cette page nous lisons le mot SPOTT, *ironie*, déjà cité et qui termine les inscriptions alphabétiques du *Livre des Sauvages.*

Vous voyez, Messieurs, que malgré votre science et votre qualité d'Allemand vous ne vous accordez ni sur la lecture ni sur le sens des mots, que *le premier ouvrier tailleur du faubourg Saint-Antoine* devait lire si facilement ; vous avez également eu l'adresse de glisser sur toutes les inscriptions dont la lecture ou l'interprétation vous paraissaient équivoques. Vous me direz, peut-être, que vous n'avez pas voulu vous donner la peine de les déchiffrer, je le crois, quoique j'aurais le droit d'en douter ; mais cela prouve toujours que ces interprétations n'étaient pas aussi facile à trouver que vous l'avez certifié ; cela prouve encore que j'avais parfaitement raison de prendre du temps pour expliquer ces inscriptions, que nous tous ensemble nous n'avons pas encore pu déchiffrer complétement. Soutiendrez-vous toujours que ce manuscrit est l'œuvre d'un polisson de cinq à sept ans ; j'en doute, mais le public est là pour juger de quel côté se trouve la vérité, comme il jugera de quel côté sont les convenances et la modération qui doivent toujours présider à toute polémique impartiale et savante. Vous avez voulu faire rire à tout prix, eh bien ! vous avez parfaitement réussi, car le rire me gagne à mon tour, et vos admirables articles m'ont fait passer les plus délicieuses journées qu'on puisse désirer pour interrompre la monotomie d'une existence laborieuse et triste.

Si votre critique s'était renfermée dans les bornes d'une analyse consciencieuse de mon livre, qu'elle eût été de bonne foi quoique ignorante, et qu'elle fût arrivée à votre conclusion par un examen sérieux et raisonné des matières contenues dans le manuscrit, je me serai réjoui d'avoir trouvé des adversaires où je pensais ne rencontrer que des indifférents. Avec mes connaissances personnelles et les longues études auxquelles je me suis livré depuis tant d'années sur tout ce qui concerne l'Amérique en général (que j'aime sincèrement), et les Indiens en particulier, je ne pouvais pas me tromper aussi grossièrement que vous l'avez affirmé, malgré votre incompétence, que je constate hautement, tout en reconnaissant vos talents et vos mérites pour d'autres branches de la science. Mais si je m'étais trompé, j'aurais eu le courage de l'avouer, tenant beaucoup plus au titre d'honnête homme qu'à celui de savant. Je connais malheureusement, par ma propre expérience, l'époque dans laquelle nous vivons, et je sais que ce titre fait bien des ennemis à ceux qui le portent, et qu'il conduit souvent à l'hôpital en passant par la misère. Mon aveu, du reste, ne m'aurait pas été pénible, ayant bien des excuses pour me justifier, comme vous avez pu le voir. Le gouvernement

français, de son côté, ne perdait rien de sa considération, car on n'aurait pu l'accuser que de pousser trop loin sa libéralité en souscrivant à des ouvrages sur la valeur desquels personne ne pouvait le renseigner. Les gouvernements accusés de trop de générosité sont rares, Messieurs, vous le savez sans doute mieux que moi. En avouant qu'on s'est trompé, on ne se compromet nullement, je crois, au contraire, qu'en agissant ainsi, l'on fait preuve d'une loyauté et d'une honnêteté aussi honorables que peu communes de nos jours.

Quant au ridicule inqualifiable que vous avez voulu jeter sur la découverte du *Livre des Sauvages*, d'autres, avant vous, ont voulu le jeter sur des découvertes d'une bien plus grande importance, que nous admirons aujourd'hui, et qui furent honies jadis même par des intelligences d'élite. Je me rappelle à ce propos de m'être indigné à Londres, en lisant à la bibliothèque royale une note de M. Prescott, et dans laquelle il se moquait assez cavalièrement de lord Kingsborough, au sujet de sa reproduction des manuscrits mexicains, « que personne, dit-il, ne comprenait. » M. Prescott ignorait sans doute les travaux et les traductions de la plupart de ces manuscrits, par les auteurs que je cite dans ma notice, et que M. Aubin lit aussi couramment qu'eux.

Dans les injures dont vous me gratifiez, dans les perfides insinuations que vous faites, et dans la passion que vous avez mise à vouloir ridiculiser le manuscrit, il est difficile de voir dans vos écrits une simple question littéraire. Il est douloureux, Messieurs, de voir dans ces graves questions se mêler des rivalités de nation, des antipathies puériles et des préjugés surannés, qui répugnent à la civilisation moderne. Tout esprit supérieur s'élève noblement au dessus de ces petites passions humaines, que l'on rencontre encore trop souvent dans cette espèce de franc-maçonnerie intellectuelle, qui devrait lier ensemble les grandes intelligences de tous les pays et de toutes les religions. En plaisantant parfois sur vos erreurs où vos légèretés je n'ai point voulu faire usage de vos armes, car je les trouve méchantes, et puis elle me répugnent; mais après les outrages dont vous m'avez si indignement abreuvé il devait m'être permis de m'amuser aussi, tout en respectant vos personnes et vos talents, et je crois avoir été plus généreux que vous en cela, car vous n'avez respecté en moi, ni le prêtre,

ni l'homme, ni l'écrivain. Monsieur Lalanne surtout s'est signalé par des mots cruels, qui m'ont fait saigner le cœur; je ne veux pas le blesser à mon tour, mais je lui dirai que lorsqu'on trouve dans son imagination des mots pareils, on doit au moins avoir la pudeur de les signer d'un nom étranger, et tout à fait ignoré dans les Lettres. Je lui dirai aussi, que je comprends très-bien que l'*Athenæum* de Londres blâme le gouvernement français de dépenser de l'argent pour la publication d'ouvrages exceptionnels, qui ne verraient jamais le jour sans la généreuse souscription du ministère d'État. Quoique le gouvernement anglais dépense des sommes considérables pour les études et les travaux géographiques, il n'a pas habitué les savants des Iles britanniques à compter sur sa bourse pour publier les trésors que possèdent les bibliothèques royales des Trois royaumes. Pour ne parler que de l'Irlande d'où je viens, je dirai que sans les fonds privés et fort restreints que possèdent l'université catholique et l'académie royale de Dublin, nous ne connaîtrions pas les ouvrages admirables des docteurs O'Donovan, O'Curry, Wilde, Petrie, Todd, Reeves et autres, et que nous aurions toujours une bien médiocre idée de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnologie irlandaises. Le docteur Graves aussi, *dean* du château royal, attendra sans doute longtemps encore que le ministère anglais lui vote des fonds pour l'aider à continuer et à produire son admirable découverte de la triangulation des anciens forts de l'Irlande. Mais ce que je ne comprends pas c'est qu'un Français vienne faire à notre gouvernement un tel reproche qui fera toujours sa gloire.

M. Lalanne aurait dû se rappeler la motion de notre spirituel orientaliste, archéologue et philologue, M. de Saulcy, qui demandait au Sénat, à l'époque de l'adresse à S. M. l'Empereur, que le budget des sciences et des arts fût augmenté. Pour ma part, je préfère la libéralité et les vues élevées du savant sénateur à ce blâme maladroit, malveillant et mesquin du rédacteur en chef de la *Correspondance littéraire.*

M. Lalanne ne doit pas ignorer que des quatre grandes parties du monde, l'Amérique est la moins connue dans son histoire, son ethnologie et sa philologie; mais ce qu'il ignore peut être c'est que les quelques documents précieux que nous possédons sur ce sujet, nous viennent de l'Amérique, de l'Allemagne et de l'Angleterre, et que la France n'en a produit encore que de très-secondaires et presque uniquement sur l'histoire du Canada et des États-Unis. Je crois donc qu'au nom de l'orgueil national, qui devrait faire battre le cœur de tout Français, M. Lalanne devait trouver que le ministre d'État agit

noblement en comblant cette déplorable lacune, et protégeant par son généreux concours les travaux qu'on lui propose sur cette partie de notre globe imparfaitement explorée.

M. Noé finit son article en me disant « qu'il trouve profondé- « ment enracinée dans une multitude d'hommes, la méchanceté de « distinguer des mots allemands des mots indiens, et de puériles bar- « bouillages, de dessins artistiques et d'origine vénérable. » Si l'ironie perce sous cette phrase spirituelle, elle est du moins de bon goût, et n'ayant rien d'offensant, j'en félicite l'auteur, tout en le priant de faire une visite à son tailleur pour en obtenir des renseignements sur ce qu'il dit « n'être pas clair. »

Quant à M. Petzholdt, il termine son pamphlet en me conseillant « de *me* taire dans une retraite modeste, au lieu de *me* décider *peut-* « *être* à vouloir entrer dans une analyse plus détaillée de ce livre. » Je regrette de n'avoir pas suivi son conseil, mais c'est de sa faute ; il aurait dû mettre moins de saucisse dans mon livre, et plus de dignité dans son langage ; alors je serais *peut-être* allé dans une retraite réfléchir sur les douceurs et les profits de la science, comme sur la modestie et le patriotisme des hommes. En attendant que je m'y décide, je finis à mon tour en disant à mes charmants voisins du midi de l'Allemagne, que je les admire d'avoir trouvé tant de choses dans mon livre : au milieu de leurs poétiques visions, ils n'ont vu que les articles dont se constituent leurs menus plaisirs. Il est vraiment dommage que leur phénoménal gamin ait oublié la chose la plus essentielle pour tout bon Allemand. — Quelques pots de bière : — Ils auraient alors vu plus clair et nous auraient certainement favorisés de nouvelles découvertes plus admirables encore, et surtout assaisonnées de ces expressions distinguées auxquelles la *civilisation française* n'accorde jamais, chez nous, les droits de naturalisation. Nous pouvons assurer ici les chers disciples de Gambrinus que nous ne leur en voulons pas du tout de ne voir à travers les vapeurs émanées du liquide national que l'appétissante image d'objets gastronomiques et matériels.

Nous nous résignons volontiers à leur abandonner tout le mérite de leurs hallucinations, comme nous leur laissons toute la responsabilité de l'impardonnable mystification dont le monde littéraire a peut-être été la dupe mais non les savants. Nous les laisserons faire de la politique contre nous, sans prendre notre revanche en leur demandant à notre tour ce qu'ils ont su faire sur ce chapitre à l'heure solennelle et décisive, appelée 1848-50. Ils peuvent à leur aise jeter de la boue sur

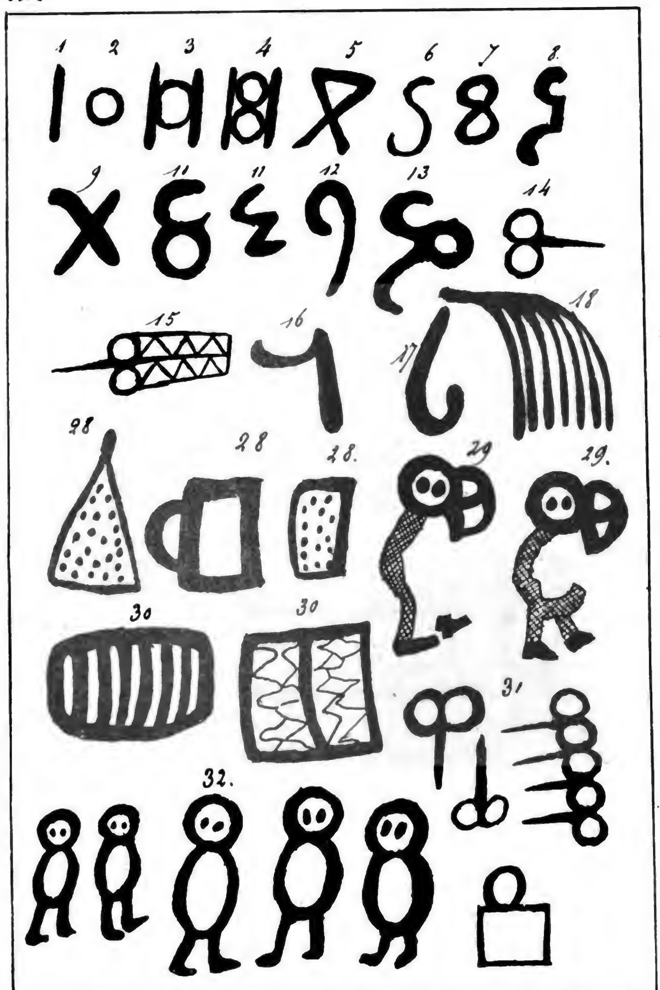
notre civilisation, mais nous n'avons aucun motif d'être jaloux de la leur, si les enfants en bas âge sont chez eux jugés dignes de tracer les figures du manuscrit américain. Mais notre caractère nous impose quelque chose de plus grave que des aménités de ce genre, et des personnalités qu'on ne saurait toujours éviter dans une polémique pareille que nous avons abrégée le plus possible.

C'est avec bonheur que nous saisissons cette occasion de donner à l'Allemagne, dont personne ne conteste le mérite, un doux tribut de reconnaissance pour les égards et la considération que ses enfants honnêtes et laborieux m'ont toujours témoigné dans les solitudes du Nouveau-Monde. A part les prétentions puériles et les jalousies aveugles de quelques têtes *gambrinisées*, j'ai toujours rencontré dans les Allemands des vertus morales et sociales qui faisaient mon admiration, et, là bas, là bas, au delà des forêts vierges, dans les grandes prairies, je pourrais citer plus d'une colonie où des lèvres allemandes répètent encore mon nom avec amour et respect. Quand des fatigues inouïes me firent déposer la croix du missionnaire pour prendre la plume de l'ethnologue, je savais que toutes les épines qui déchirent le cœur de l'homme ne se trouvent pas dans les déserts américains; je savais que j'allais travailler un champ improductif et stérile, que j'arroserais aussi souvent de mes larmes que de mes sueurs; mais, heureux de pouvoir dévoiler à ma patrie des horizons plus ou moins inconnus, de lui lire bien des pages utiles sur les tribus indiennes de cette partie du globe, pages difficiles à découvrir, difficiles à déchiffrer, et que les livres ou les études de cabinet n'enseignent pas, je me mis à cette tâche ingrate sans hésiter, et sans m'effrayer de la malveillance des uns ou de l'indifférence des autres. Je ne travaille que par conscience, devoir et nécessité; ma plume ne se souille jamais par des injures; je ne la trempe jamais dans le fiel qu'on pourrait à mon insu distiller en moi, et ma devise sera toujours la vieille devise française. **FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA.**

Paris, 10 octobre 1861.

Paris. — Imprimerie de L. TINTERLIN et Ce, rue Neuve des-Bons-Enfants, 3

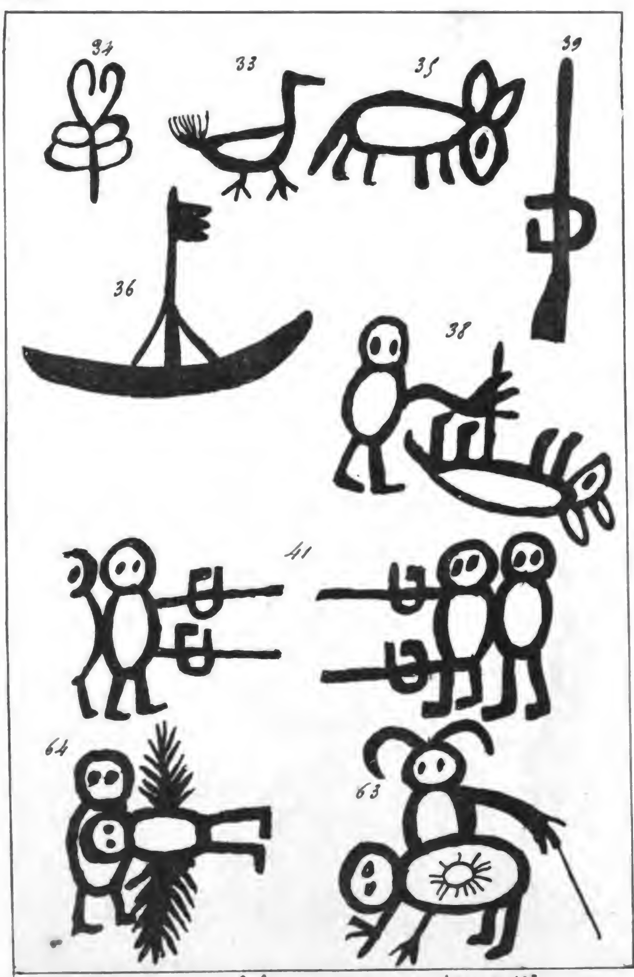
Pl. 1



Signes hiéroglyphiques symboliques et représentatifs.
du livre des Sauvages.

Imp. Lith. de V. Janson, 6, r. Antoine Dubois, Paris

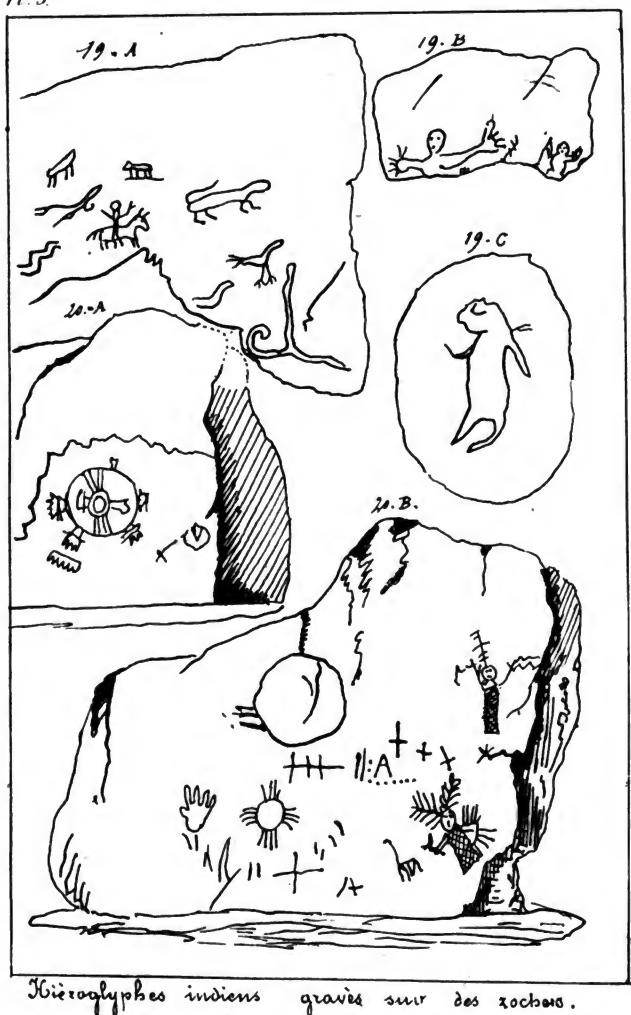
Pl. 2



Signes symboliques et représentatifs.
du livre des Sauvages.

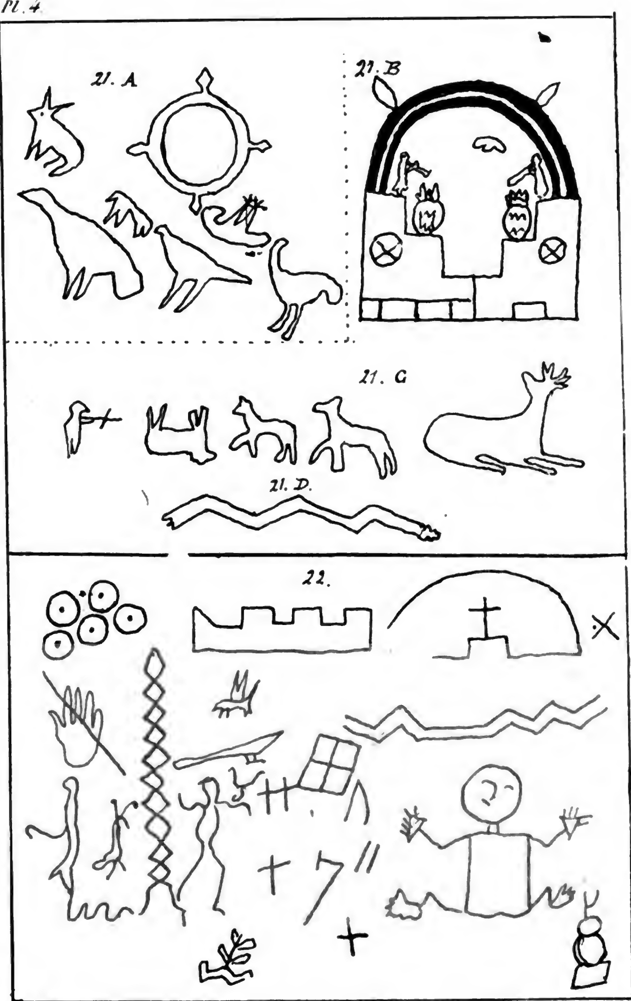
Imp. Lith. de Ve Janson, 6, rue Antoine-Dubois, Paris

Pl. 3.



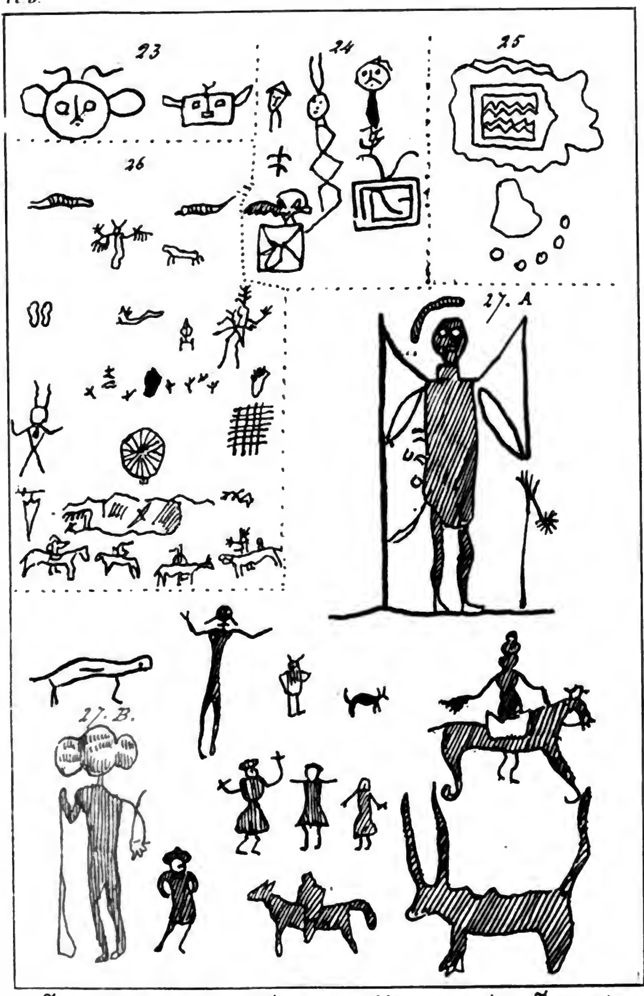
Hiéroglyphes indiens gravés sur des rochers.

Imp. Lith. de V. Janson, 6, rue Antoine Dubois, Paris



Peintures et Inscriptions indiennes du Nouveau-Mexique.

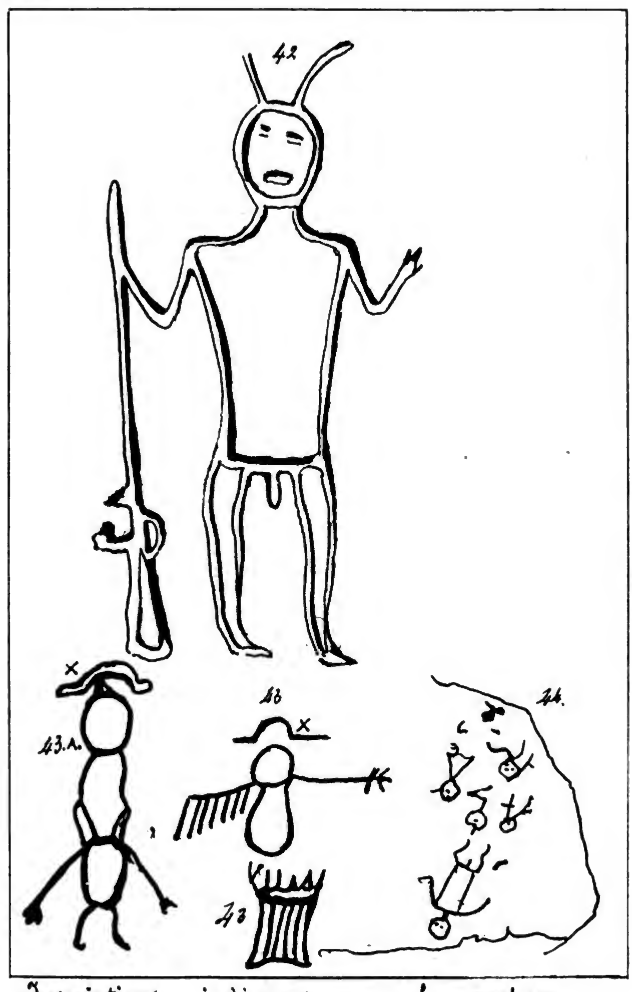
Imp. Lith. de V. Janson, ... Paris



Inscriptions et peintures indiennes du Texas.
et du nouveau Mexique.

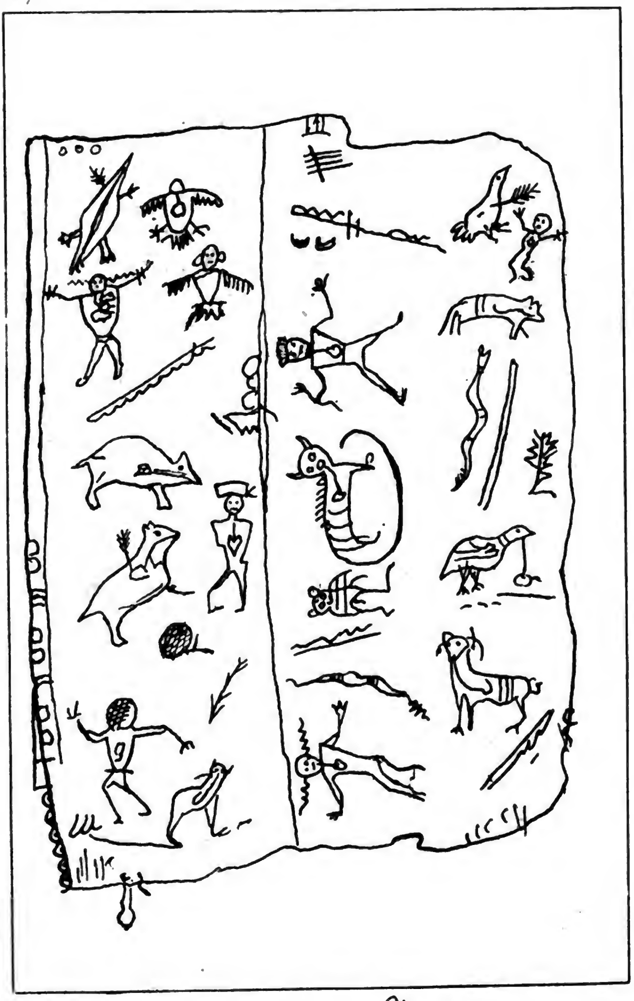
Imp. lith. de V. Janson, 6, r. Antoine Dubois, Paris

Pl. 6.



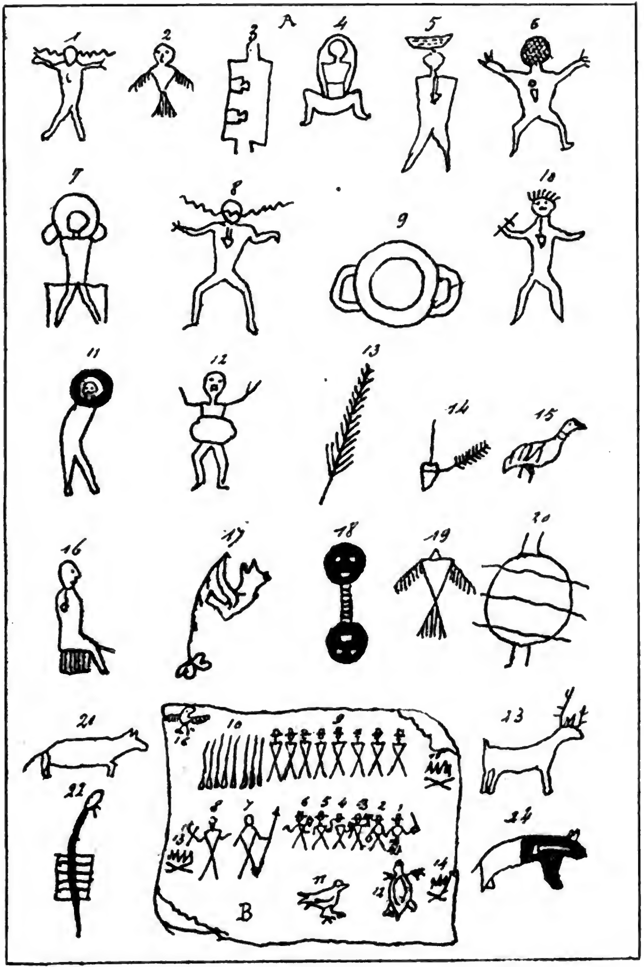
Inscriptions indiennes sur les rochers d'Esopus, de Cunningham et de l'Utah.

Imp. Lith. de V. Janson, r. Antoine Dubois Paris



Chanson de chasse des Chippeways.

Imp. Lith. de V. Janson, 6, r. Antoine Dubois Paris



Inscriptions indiennes de chasse et d'une expédition scientifique.

Imp. Lith. de V. Janson, 6, r. Antoine Dubois, Paris



A.

B.

C.

Chants de guerre et d'amour - Hiéroglyphes

Imp Lith de V Janson 6, r Antoine Dubois Paris

Pl. 10.



Signes symboliques et représentatifs des Peaux-Rouges.

Imp. Lith. de V. Janson 6 r. Antoine Dubois Paris



